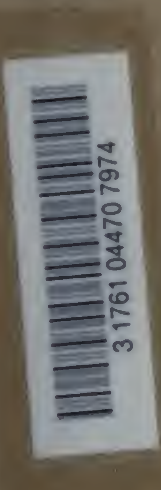

3 1761 04470 7974

E. MAGE

VOYAGE

DANS LE

SOUDAN OCCIDENTAL

ABRÉGÉ

PAR J. BELIN-DE LAUNAY

et renfermant une carte

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79



VOYAGE

DANS LE

SOUDAN OCCIDENTAL

AUTRES VOYAGES

Abrégés par J. Belin-De Launay.

ÉDITIONS POPULAIRES

A 1 fr. 25 le volume, broché, format in-18 jésus.

Agassiz (*M. et Mme*). Voyage au Brésil. 1 vol.

Baines (*Thomas*). Voyage dans le sud-ouest de l'Afrique. 1 vol.

Baker (*S.-W.*). Le lac Albert. Nouveau voyage aux sources du Nil. 1 vol.

Baldwin (*W.-C.*). Du Natal au Zambèze, récits de chasse. 1 vol.

Burton (*le capitaine*). Voyage à la Mecque, aux grands lacs d'Afrique et chez les Mormons. 1 vol.

Hayes (*Dr I.-J.*). La mer libre du pôle. 1 vol.

Livingstone (*Charles et David*). Explorations dans l'Afrique australe et dans le bassin du Zambèse. 1 vol.

Livingstone (*David*). Dernier journal. 1 vol.

Mage (*E.*). Voyage dans le Soudan occidental. 1 vol.

Milton *et* Cheadle. Voyage de l'Atlantique au Pacifique. 1 vol.

Palgrave (*W.-G.*). Une année dans l'Arabie centrale. 1 vol.

Pfeiffer (*Mme Ida*). Voyages autour du monde. 1 vol.

Schweinfurth (*Dr G.*). Au cœur de l'Afrique. 1 vol.

Speke (*le capitaine*). Les sources du Nil. 1 vol.

Stanley (*H.*). Comment j'ai retrouvé Livingstone. 1 vol.

Wambéry. Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale. 1 vol.

Coulommiers. — Typog. Paul Brodard.

E. MAGE

VOYAGE

DANS LE

SOUDAN OCCIDENTAL

ABRÉGÉ

PAR J. BELIN-DE LAUNAY

et contenant une carte

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879



INTRODUCTION

L'auteur du voyage dont nous voulons, « au moyen de la *bibliothèque populaire*, conserver et répandre le souvenir, » Abdon-Eugène Mage, était né à Paris le 30 juillet 1837. Entré à l'école navale dans sa quatorzième année (3 oct. 1850), il fut nommé aspirant de deuxième classe deux ans après (1er août 1852), puis aspirant de première classe (1er sept. 1854) et enseigne de vaisseau (1er sept. 1855). Décoré de la Légion d'honneur avant d'avoir vingt-trois ans (21 déc. 1859), il fut bientôt promu lieutenant de vaisseau (26 août 1861), devint officier de la Légion d'honneur (13 juin 1866) et allait être promu capitaine de frégate, lorsqu'il périt avec *la Gorgone* et tout l'équipage qu'il commandait, dans la nuit du 18 au 19 décembre 1869, brisé par la tempête sur les rochers qui sont à l'entrée du goulet de la rade de Brest. Il n'avait pas trente-trois ans!

Sa courte vie avait été bien remplie, car elle comptait alors 19 ans, 2 mois et 16 jours de services effectifs dont 16 ans, 5 mois et 23 jours à la mer. Les trois années qui forment la différence sont sans doute celles où eut lieu le voyage dans le Soudan occidental.

Celui-ci avait été précédé par une exploration faite

en 1859-60 par M. E. Mage, dans le Tagant, région du Sahara qu'occupent les Douaïch.

A peine revenu d'Afrique en France, M. Mage lisait, le 19 octobre 1866, à la Société de Géographie de Paris, une note sur le long séjour qu'il venait de faire en compagnie de M. Quintin, au pays de Ségou. Publiée dans le *Bulletin* d'octobre de la Société, cette note fut complétée par une autre qu'écrivit M. Faidherbe et qui fut insérée dans la *Revue maritime et coloniale* de novembre. Peu après, M. Vivien de Saint-Martin, dans son cinquième volume de l'*Année Géographique* (1866, publié en 1867), a donné des deux notes une analyse que nous croyons devoir, sans y rien changer, remettre sous les yeux de nos lecteurs.

« Les inquiétudes que l'on avait eues sur le sort du lieutenant Mage et du docteur Quintin, envoyés en 1863, par le général Faidherbe, alors gouverneur du Sénégal, vers le chef d'un nouvel État musulman, fondé par les Peuls au sud-ouest de Timbouktou, se sont dissipées. Les deux envoyés sont revenus à Saint-Louis, et de Saint-Louis en France. Leur mission avait eu le triple objet d'étudier sur place la condition politique d'une contrée fermée jusqu'à présent à l'Europe, de resserrer nos liens de bonne entente avec les chefs du nouvel État qui s'est élevé sur la frontière orientale du Sénégal, et de préparer, s'il était possible, des relations directes avec Timbouktou, ce grand centre commercial du Soudan occidental, destiné à relier un jour nos deux établissements africains du Sénégal et de l'Algérie. Il n'a pas été donné à MM. Mage et Quintin de remplir cette dernière partie de leur mission; mais leur voyage, dont M. Mage a rendu verbalement compte dans une des séances d'octobre de la Société de Géographie, n'en aura pas moins eu, sans parler du côté politique, de très-intéressants résultats pour nos connaissances géographiques.

« La rapide extension des Foulah et leur domination politique dans une grande partie du Soudan, depuis la haute région où le Kouara [Djoliba ou Niger] et le Sénégal ont leurs sources jusque fort au delà du Tsad [Tchad] vers le sud et le sud-est, cette extension, qui date du siècle dernier seulement, est un des phénomènes historiques les plus remarquables des temps modernes. Les Foulah sont eux-mêmes une énigme historique. On ne sait précisément ni d'où ils viennent ni à quoi ils se rat-

« tachent. Par rapport aux Nègres qui forment la population « native du Soudan, c'est une race blanche. Les cheveux sont « fins, les traits sont ceux de la race caucasique, et la peau elle-« même se rapproche souvent, chez les chefs et chez les femmes, « de la blancheur mate des Arabes ; elle ne tourne au noir, « comme parmi les Arabes du sud, que chez les individus des « classes communes, et surtout chez ceux dont les ascendants ont « mêlé leur sang au sang moins noble des aborigènes. Même « dans ce cas, les Foulah ne deviennent jamais de vrais Nègres : « ils gardent la physionomie d'une race mixte. Comparés aux « Nègres, la supériorité intellectuelle n'est pas moins frappante « que la supériorité physique. C'est exactement le même phé-« nomène ethnographique qui se retrouve dans l'Afrique du « sud, chef les Souahéli et les Cafres.

« Historiquement, on sait que les Foulah du Soudan sont une « expansion des Peuls ou Pouls du haut Sénégal ; le nom est le « même sous des formes un peu différentes. Les Peuls se sont « étendus de proche en proche à l'orient, au nom du Coran et « du droit de l'épée, d'abord sur le bassin tout entier du Dhio-« libâ ou Kouara, — le Niger, comme on dit vulgairement, — « puis dans le Soudan central jusqu'au Tsad, et plus loin encore « au sud du Tsad et au sud-est, soumettant partout les Noirs « et fondant une domination qui a embrassé un moment, vers « la fin du dernier siècle, le Soudan tout entier. Aujourd'hui « leur empire s'est morcelé, mais il en reste encore de puissants « débris, et au premier rang le royaume de Haoussa. Il faut, « dans tous les cas, établir une distinction essentielle entre le « point de départ des Foulah du Soudan, que l'on sait de science « certaine se rattacher aux Pouls ou Peuls du haut Sénégal, « et l'origine même des Peuls qui est inconnue. Le premier « fait est une question historique ; l'autre est une question ethno-« graphique, question obscure comme toutes les questions d'o-« rigine. M. Faidherbe, dans la note qu'il a donnée au *Moniteur* « *algérien* [d'abord à la *Revue maritime et coloniale*], sur le « voyage de MM. Mage et Quintin, émet l'opinion que les Peuls « sont venus de l'Est ; nous le croyons comme lui, mais proba-« blement par des raisons autres que celles qu'a eues en vue le « savant général. Ce n'est pas ici qu'il conviendrait d'entrer en « une semblable discussion.

« Les Peuls ou Foulah du haut Sénégal étaient restés étrangers « à l'extension politique de leurs frères du Soudan. Mais, en « 1854. l'excitation d'un marabout, dont l'ambition se fit une « arme du fanatisme religieux, les jeta à leur tour dans les aven-« tures et les conquêtes. El Hadj (*le Pèlerin*, c'est le titre, tou-« jours respecté chez les musulmans, que prend celui qui a visité « le tombeau du Prophète) Omar prêcha la guerre sainte, ce qui « veut dire guerre aux chrétiens et sommission des Noirs idolâtres. « Repoussé par nous de la partie navigable du Sénégal, Hadj « Omar se rejeta vers l'Est ; il n'entreprit rien moins que la

« fondation d'un empire Peul à cheval sur le haut Sénégal et le « haut Dhiolibâ, de même que la domination foulah s'étend sur « la plupart des contrées du Kouara ou Dhiolibâ inférieur. En « 1862, Hadj Omar avait conquis tout le Bambara et le Kaarta, « avec nombre de territoires avoisinants, c'est-à-dire une étendue « de pays grands deux fois et demie comme la France.

« C'est comme envoyé pacifique près de cette nouvelle puis- « sance que le lieutenant Mage, accompagné du docteur Quintin, « chirurgien de marine, eut mission de se rendre en 1863. Cette « mission devait rencontrer plus d'un obstacle. « Le vieux monde « africain, comme le dit fort bien M. Faidherbe, régénéré par la « demi-civilisation musulmane, galvanisé par le fanatisme, « pressent que c'est par cette brêche de la vallée du Sénégal que « la race européenne, avec son cortége d'idées et d'institutions, « pénétrera avant peu jusqu'au cœur de ce continent arriéré, et, « par l'instinct de conservation naturel à toute chose, il cherche « à se défendre de cette invasion. »

« MM. Mage et Quintin arrivèrent à Ségou, résidence du chef « du nouvel empire, le 28 février 1864. Ségou est une ville im- « portante du Bambara, située sur la rive gauche du Dhiolibâ, à « cent-soixante-dix lieues au moins au sud-ouest de Timbouktou « et à plus de trois cent cinquante lieues vers l'est de Saint- « Louis. Ils y furent très-bien reçus par le roi Ahmadou El- « Mekki, fils d'El Hadj Omar ; mais les circonstances au milieu « desquelles ils se trouvèrent ne leur permirent pas d'avancer plus « loin dans la direction de Timbouktou, comme ils l'auraient « désiré. Cependant ils avaient pu écrire à Saint-Louis, et « M. Faidherbe, d'après leur dépêche, avait fait parvenir au « sultan Ahmadou la demande formelle de fournir une escorte « suffisante aux deux envoyés pour les ramener en sûreté à la « frontière du Sénégal. Le 7 juin 1866, M. Mage et le docteur « Quintin quittaient Ségou sous l'escorte de quatre cents cavaliers; « et vingt et un jours après, les deux voyageurs se retrouvaient « à la frontière sénégalaise, sous la protection du drapeau de la « France.

« L'opinion publique — je cite encore ici les paroles de « M. Faidherbe — ne saurait trop rendre justice à de jeunes offi- « ciers, qui, habitués au bien-être de la vie civilisée, ayant déjà « une position, un avenir acquis dans nos écoles savantes, font « le sacrifice de leur santé et de leur vie, en se soumettant à « plusieurs années de privations et de dangers, sous un climat « terrible, sans relations avec leur pays, leurs amis, leur famille, « ayant sous les yeux l'exemple de tant d'autres qui, avant eux, « ont péri sur cette terre inhospitalière, tout cela par amour de la « gloire, par intérêt pour les siences, par le désir d'illustrer dans « leur personne le nom français, et de ne pas laisser aux seuls « Anglais ou Allemands l'honneur d'explorer les quelques con- « trées du globe qui restent encore inconnues. »

« La relation que prépare M. Mage ne peut manquer d'avoir

» un grand intérêt, nous parlant d'un monde encore si peu connu. « Avoir pu observer durant une longue période le régime d'un « fleuve comme le Dhiolibâ, à près de mille lieues de son em- « bouchure, est déjà un résultat d'une importance considérable. « Les observations astronomiques de M. Mage ne seront pas « moins précieuses pour la carte de ses parties intérieures.

« Ces observations, qui, sur un ou deux points, confirment « avec très peu de différence celles de Mungo Park, modifieront « d'une manière sensible plusieurs positions importantes adop- « tées aujourd'hui par les cartographes. Ainsi le confluent du « Sénégal ou Bafing, avec le Bakhoi, (12° 10′ O, de Paris) est « d'un degré tout entier plus à l'est que ne le place la carte de « Kiepert, d'après celle de Brossard de Corbigny. La position de « Yamina (13° 17′ lat.), considérablement déplacée sur les cartes, « doit être ramenée, à 2′ près, à celle que lui avait assignée « Mungo Park ; et celle de Ségou (13° 26′ 30″ lat. par observa- « tion, 8° 33′ long. O. par report) est également ramenée à un « point qui diffère considérablement de la position qu'on avait « cru pouvoir lui donner, sur les meilleures cartes récentes.

« Quant à l'état politique des pays du Dhiolibâ au-dessous de « Ségou jusqu'à Timbouktou, les informations rapportées par les « deux voyageurs le représentent comme très-agité. Dans le « Massina, grand pays entre le Bambara et Timbouktou, il y avait « lutte entre deux prétendants de la famille d'El Hadj Omar, et « la ville elle-même de Timbouktou, soutenue par un certain « nombre de tribus, allait sûrement chercher à ressaisir sa com- « plète indépendance vis-à-vis des Peuls.

« L'heureux retour de MM. Mage et Quintin clôt d'une ma- « nière brillante la série des voyages d'exploration entreprise « depuis 1859 par des officiers français de notre établissement « du Sénégal, durant l'administration de M. Faidherbe, qui lais- « sera un profond souvenir dans la colonie. Les noms de MM. Vin- « cent, Bourrel, Boû-el-Moghdad, Lambert, Braouezek, Pascal et « Alioun-Sal, avec ceux de MM. Mage et Quintin, tiendront une « belle place dans l'histoire géographique des pays qui bordent « les deux côtés du Sénégal.

« Tous sont heureusement revenus, apportant leur contingent « de renseignements nouveaux au faisceau de nos connaissances « sur le Soudan. « Le succès de leurs voyages, dans des con- « trées d'où il ne revenait pas auparavant un voyageur sur dix, « prouve en même temps, dit M. Faidherbe, combien l'influence « de la France s'est sérieusement établie dans cette partie de « l'Afrique. »

Ainsi, pour M. Vivien de Saint-Martin comme pour beaucoup d'autres, les Foulahs sont supérieurs aux Nègres. Ces dénominations, Foulahs et Nègres, désignent

les deux principales races qui occupent la Nigritie.

La portion occidentale de cette grande contrée porte divers noms. Celui de Sénégambie est appliqué à la partie du versant maritime qu'arrosent le Sénégal et la Gambie. Aujourd'hui les Français en possèdent les côtes depuis l'ancienne escale de Portendick jusqu'à la rivière Cacheo ou Santo-Domingo, sauf le cours de la Gambie que bordent des établissements anglais. Des possessions portugaises s'étendent entre la rivière Cacheo au nord et la colonie anglaise de Sierra Leone au sud. Dans l'intérieur de la Sénégambie, celles des Français vont le long du Sénégal jusqu'à la chute de Félou, au-dessous de laquelle s'élève leur fort de Médine; sur la Falémé, elles remontent jusqu'à Sénoudébou; en outre, au sud de Sénoudébou et de la chute de Félou, entre la Falémé et le Sénégal, les Français occupent le pays mandingue du Bambouk. Parmi les États, bornés par l'Atlantique à l'ouest, le cours du Sénégal, au nord et à l'est, et celui de la Gambie, au sud, qui sont sous la dépendance de la France, on trouve, à l'ouest, le long du littoral, les États ghioloffs ou yoloffs, dont les principaux sont Oualo, Cayor et Saloum et, sur le Sénégal, Galam ou Podor. Ces États sont séparés par un désert de ceux des Foulahs, qui ne les touchent que par le Toro, d'où, vers le sud-est, ils s'étendent sur la rive gauche du Sénégal, formant les régions appelées Fouta-Toro, Damga, Bondou et Khasso.

Au-delà des possessions françaises, les États des Foulahs et des Mandingues sont entremêlés. Parmi les seconds, les principaux, hormis le Bambouk, se nomment le Gangaran, le Kaarta et le Manding, ce dernier sur le Djoliba; parmi les premiers, le Fouta-Djallon et le Bambara qui comprend le Bélédougou, le Bakhounou

et le Ségou arrosé par le Djoliba. Au N. E., le Bambara confine au Macina. Ensuite la domination des Foulahs s'étend sur tout le Soudan oriental, jusqu'au Kordofan, par le Haoussa, le Wourno, le Bornou, l'Ouaday et le Darfour.

Les Yoloffs et les Mandingues sont des nègres, ainsi que les Sarracolets, les Serrères, les Djawaras, les Soninkés, les Somonos, etc., et vraisemblablement comme toutes les populations qu'on reconnaît pour les plus anciennes dans la Nigritie; mais, parmi ces nègres, il y a des différences à constater. Les Yoloffs ou Ghioloffs sont très-noirs. Bien faits, robustes et grands en général, ils ont les cheveux noirs et très-fins quoique crépus; leurs yeux sont noirs et bien fendus, leurs traits sont agréables; leur barbe est peu fournie. Les Serrères seuls les égalent à peu près. Les Sarracolets, Sérakhalis ou Serraoualis ont aussi la peau du plus beau noir. Ces derniers sont d'une race qu'on croit fort ancienne et qui peuple surtout le Galam; aujourd'hui ils sont trafiquants et, de païens, se sont faits musulmans. Dans leur nombre, on doit remarquer les Djawaras qui habitent le Kaarta et principalement le Kingui; les Soninkés, musulmans, paisibles, cultivateurs et commerçants; les Somonos, qui, sur le Djoliba, construisent des pirogues, sont cordiers, pêcheurs et mariniers et, dans l'intérieur, tissent, teignent et vendent des étoffes, colportent des verroteries et du sel, ou se font maçons.

Les Mandingues sont d'un noir moins beau que les Yoloffs, les Serrères, etc. Comme d'autres tribus de la côte orientale d'Afrique, de Madagascar et de la Malaisie, ils rendent leurs dents pointues en les limant. Leurs nez sont camus et leurs lèvres grosses. Ils touchent à l'Atlantique par le pays des Sousous; avec les

anciens Djallonkés et les Malinkés, ils s'étendent depuis la Falémé jusque dans le pays de Torone ou Torong, au sud des montagnes de Kong.

La seconde grande race est celle des Peuhls, Pouls, Foulars, Foulahs, Foutahs, Felans, Pholeys, Fellatahs ou Felahs. Comme les Fellahs d'Égypte, ils ont le teint rouge noir ou brun jaunâtre, les cheveux plus longs et moins laineux, le nez moins épaté et les lèvres moins grosses que les Nègres. Ceux qu'on appelle proprement Peuhls forment la race conquérante et musulmane. Ils ont le nez aquilin et nattent leurs cheveux. C'est un Peuhl qui, vers 1770, a fondé le Macina. El Hadj Omar était aussi un Peuhl ou Foulah. Quant aux Pouls, ils sont généralement restés idolâtres et aussi détestés que méprisés par les Peuhls. Les Khassonkés ou habitants du Khasso, Pouls mélangés de Malinkés, ont pris, contre les Peuhls ou Foulahs, le parti des Massassis. Ces princes pouls descendent de Massa, petit-fils de Koundian Kourbari, qui, vers 1600, à la tête des Bambaras idolâtres, passa du sud au nord des monts de Kong pour fuir l'islamisme. Ils sont presque blancs.

Enfin, au nord du Sénégal, errent, dans le sud-ouest du Sahara, les tribus maures des Trarzas, des Bracnas et des Douaïch.

Tandis que les Maures pénètrent le Soudan du nord au sud, les Peuhls ou Foulahs l'ont percé d'abord de l'est à l'ouest, puis les Pouls s'y sont avancés du sud au nord. En somme, les Nègres ont été généralement conquis ou refoulés vers l'Atlantique.

Ce qu'il y a de certain c'est que les analogies sont nombreuses entre les constructions et les usages des Africains occidentaux et ceux qu'on a constatés en Egypte et dans l'Afrique orientale. Nous l'avons indi-

qué dans plusieurs des notes que nous avons ajoutées à notre texte abrégé.

Avant de reparler de ce voyage, nous allons exposer les résultats qu'avaient acquis à la science géographique, pour les pays parcourus par MM. Mage et Quintin, ceux qui les y avaient précédés.

Dès 1364, les Dieppois, longeant la côte depuis Gibraltar jusqu'à la Guinée, se sont établis, dit-on, à Rufisque dans le Sénégal et à la côte de Malaguette en Guinée, où d'autres Normands les ont suivis en 1382. Néanmoins c'est au Portugais Lancerote ou Lancelot qu'on attribue la découverte, en 1447, de l'embouchure d'un fleuve sur la rive droite duquel habitait une peuplade berbère, appelée Zenega, d'où est venu le nom de Sénégal donné à ce fleuve et au pays qu'il arrosait. D'autre part, la tradition affirme que l'établissement fait à cette embouchure par des Rouennais en 1626 n'était que la seconde fondation tentée par des Français. La compagnie de 1626 est pourtant reconnue comme la première des huit formées en France pour exploiter le commerce du Sénégal et qui, jusqu'à 1758, se sont écroulées les unes sur les autres. En tout cas, les Dieppois prenaient un vif intérêt à ce qui se passait dans ce pays, car, dès 1635-36, ils y envoyaient les deux capucins Alexis de Saint-Lô et Bernardin de Renouard, dont le retour fut immédiatement suivi par un nouvel établissement (1637); et c'est à Dieppe qu'en 1639 Claude Jannequin, sieur de Rochefort, ramenait la cargaison qu'il venait de faire dans le Sénégal avec l'assistance du damel ou roi de Cayor. Une trentaine d'années s'étaient écoulées lorsque les hasards de sa vie conduisirent un Français, tombé dans l'esclavage d'un renégat portugais habitant le Maroc, de Tafilet à

Tombouctou (1670); il était le premier qui pénétrait dans cette ville mystérieuse. Quelques années plus tard, la possession française était régularisée par des traités qu'imposait un lieutenant-général des armées royales, nommé Ducasse, aux rois du Cayor, du Baol et du Sinne. La France obtenait de ces rois une bande de terrains, ayant six lieues de profondeur à partir du rivage entre le Cap Vert et la rivière de Saloum (1679). Par suite de ces traités, une nouvelle compagnie se formait et expédiait de Brest, en 1682, le capitaine Lemaire, qui visita Gorée, Rufisque, l'escale de Bieurt à l'embouchure du Sénégal, celle de l'île Saint-Louis, dans le fleuve, et enfin la Gambie.

Cette compagnie fut remplacée en 1694 par celle du Sénégal, qui eut le bonheur d'être dirigée depuis 1697 par un homme actif et intelligent, par Brue, dont les efforts, continués jusqu'à 1720 bien que, dès 1709, la compagnie du Sénégal eût été remplacée par une société de marchands de Rouen, ont réellement jeté les bases du commerce français avec ces régions. Brue remonta le fleuve jusqu'à Podor en nouant des relations avec les Yoloffs de la côte et avec les Sarracolets et les Mandingues du royaume de Galam ou Podor; obtint des renseignements sur les Foulahs, la Gambie et les îles Bissagos, et même visita le lac Cayar et les Maures Trarzas. La nouvelle compagnie des marchands de Rouen, dès 1717, vendit ses droits à la compagnie des Indes orientales que Law dirigeait alors. Pendant l'administration de cette compagnie, Adanson étudia le Sénégal où il visita particulièrement, de 1749 à 1754, Podor, Gorée, le Cap Vert et Albréda, et d'où il rapporta de riches collections d'histoire naturelle.

Les Anglais avaient en 1758 conquis le Sénégal, que

leur laissa le traité de Paris (1763) et qu'ils gardèrent jusqu'à 1777. Cela n'empêcha point l'abbé Demanet, envoyé en 1763 pour y porter des secours spirituels, de visiter Gorée et Albréda ni de faire même quelques excursions qui lui fournirent de curieuses observations sur les États de Baol, de Baour-Saloum, et autres. Les succès de la guerre pour l'indépendance américaine permirent, dès 1779, à Lamiral de se rendre au Sénégal où il resta dix ans. Il y explora le Galam.

La paix de Versailles (1783) nous ayant rendu notre colonie, les voyageurs français s'y multiplièrent. De Lajaille (1784) visite le Sénégal, la Gambie, Sierra Leone et les îles Bissagos. Durand (1785) fait aussi une excursion au Sénégal. C'est alors que M. de Boufflers, partant comme gouverneur de la colonie, emmenait Golberry en qualité d'ingénieur en chef. Celui-ci (1785-87) étudia Gorée, le Cap Vert, le Saloum, Albréda, le Barra, Sierra Leone, la Gambie, les Maures Trarzas et le Galam ainsi que le pays des Sousous, et eut des renseignements sur le Bambouk. Pendant ce temps, Rubault se rendait le premier, par terre, au Galam (1786) et Geoffroy de Villeneuve (1785-88) explorait le Cap Vert et le Cayor, les pays des Trarzas et des Bracnas. Au moment le plus terrible des guerres de la révolution, où la France perdit de nouveau le Sénégal, l'Anglais Brown (1793-96) pénétrait par l'Egypte dans le Darfour, et l'Ecossais Mungo-Parck faisait son premier grand voyage dans les régions mêmes que vient de décrire M. E. Mage.

Mungo-Parck, en 1795, entre dans l'embouchure de la Gambie, se rend à Pisinia où il prépare son expédition, pénètre par Koniakary dans le Kaarta, y est retenu en captivité, s'échappe grâce à la commisération

de la femme d'Ali, sultan des Bambaras; arrive par Oïtala à Ségou-Sikoro sur le Niger (1796), remarque que ce fleuve y égale la grandeur de la Tamise à Londres, descend jusqu'à Silla, ville importante, à une centaine de kilomètres en aval de Ségou; il en repart le 3 août, remontant jusqu'à Bammakou le fleuve, qui cesse là d'être navigable; traverse le Manding, passe à Kamalia et rentre à Pisinia le 10 juin 1797. En 1805, reparti d'Angleterre, il débarque à Gorée, monte son expédition à Kayi sur la Gambie, non loin de Pisinia, arrive par Bangassi et Manabougou au Niger (19 août), le descend jusqu'à Sansandig où il construit un bateau; s'y embarque le 29 novembre, dépasse Tombouctou et périt à Boussa, dans le Haoussa, vers le 23 décembre 1805.

Les traités de Paris (1814 et 1815) ayant fait recouvrer la Sénégambie à la France, une expédition mit à la voile dans la rade de l'île d'Aix, le 17 juin 1816. Au nombre des bâtiments qui la composaient était la frégate *la Méduse*, qui transportait à la colonie son nouveau gouverneur. Le 2 juillet, elle fit naufrage sur le banc d'Arguin. Parmi ceux qui échappèrent au désastre, se trouvait le jeune Mollien, qu'un canot déposa, le 8, sur la côte du Sahara, d'où il réussit à gagner Saint-Louis. De 1816 à 1818, il visita successivement Gorée, Rufisque, le Cayor, Podor, le Fouta-Toro, le Bondou et le Fouta-Djalon. Il vit la source de la Falémé et aperçut celle du Bafing, rivière qu'il prit pour le Sénégal, bien qu'elle n'en soit qu'une branche, le fleuve étant formé par la réunion, à Bafoulabé, du Bafing et du Bakhoy; puis il revint en longeant le Rio Grande : de là, il regagna la Gambie et enfin rentra à Saint-Louis.

Les Anglais Gray et Dorchard, de 1818 à 1821, re-

montèrent la Gambie, visitèrent le Wouli, le Bondou, le Galam, le Khasso, le Kaarta, le Fouladougou et parvinrent au Niger où ils virent Yamina et Bammakou. En 1822, sir Ch. Maccarthy, gouverneur de Sierra Leone, donnait à M. Laing la mission d'aller rétablir la paix parmi les Mandingues, dont les guerres civiles empêchaient les relations commerciales entre la colonie anglaise et le bassin du Djoliba. Laing, après avoir traversé le Timani, le Kouranko et le Souleimana, trouva la source de la Rokelle ou rivière de Sierra Leone et aperçut à l'horizon le mont Loma où, suivant lui, le Djoliba ou Niger sourd de terre à 480 mètres au-dessus du niveau de la mer. Peu de temps après que Laing eut signalé ainsi l'origine de ce grand fleuve, Denham et Clapperton (1822-24) en voyaient la partie centrale dans le Haoussa, où ils étaient venus de Tripoli de Barbarie et après avoir visité le lac Tchad. Peu satisfait encore de cette découverte, Clapperton recommença son voyage en partant du sud. Les circonstances ne lui ayant pas permis de remonter le Niger depuis son delta, il débarqua sur la côte du golfe de Guinée à Badagri près de Lagos. Lorsqu'il eut franchi les monts de Kong, il parvint à Boussa, où Mungo Park était mort, et remonta jusqu'à Sackatou ou Sokoto (1825-26) dans le Haoussa.

L'année suivante, le Français Caillé partait de Kakondi sur le Rio Nuñes (19 avril 1827), passait près de Timbo, visité dix ans auparavant par Mollien, traversait le Bafing (8 mai) près de sa source, arrivait à Couroussa sur le haut Niger (11 juin), puis allait à Kankan et tombait malade à Timé, près des montagnes de Kong, vers la source de la Sentilonkané (3 août). Reparti en janvier 1828 de Timé, il atteignait Djenné,

près du confluent de la Sentilonkané avec le Niger ou Djoliba (10 mars). Après y être resté trois jours, il descendait le fleuve, traversait le lac Deboé et débarquait à Cabra, port de Tombouctou, ville où il entrait le 20 avril. Il y séjourna quinze jours, en sortit le 4 mai, se dirigea par une marche de cinq jours sur Araouan, où Laing avait été assassiné. De là, il se rendit à Taudeni, d'où on tire le sel pour Tombouktou, Djenné et Sansandig, villes alors égales par la puissance et le commerce. De Taudeni, il mit près de trois mois pour arriver à Fez et enfin il entrait à Tanger le 7 septembre, après avoir à peu près relié les découvertes de Mollien à celles de Clapperton.

Bientôt elles furent complétées par celles de Richard Lander avec son frère John et par celles du docteur H. Barth. Débarqués à Badagri en 1830, les frères Lander arrivaient comme Clapperton à Boussa, remontaient à Yaouri, d'où ils redescendirent le Niger jusqu'à l'Océan (1831). Parti du Fezzan (1849), Barth traversa le Sahara, pénétra dans la Nigritie orientale où, après avoir vu Kachnah, Vourno et Sokoto, il s'embarqua sur le Niger à Say, pour le remonter jusqu'à Tombouctou, qu'il visita ; puis, lorsqu'il eut aussi exploré le lac Tchad, il retourna en Europe (1855) par la route qu'avaient suivie Denham et Clapperton.

Au moment que Barth terminait son voyage, le Sénégal avait, depuis 1854, pour gouverneur M. Faidherbe. Cet homme aussi habile qu'énergique peut être regardé comme un nouveau fondateur de la puissance française dans la Sénégambie. Il est né à Lille en 1818 et est resté une première fois gouverneur de notre colonie de 1854 à la fin de 1861. Depuis 1857, il a successivement supprimé les *coutumes*, usage qu'on peut essayer

de justifier (V. la note de notre page 128) pour les contrées où les Européens n'ont pas de possessions; mais qui n'en est pas moins, en tous lieux, aussi vexatoire pour les commerçants et les voyageurs qu'il est humiliant et intolérable, dans les régions où nous dominons, pour nos officiers, nos administrateurs et nos magistrats, car, en 1854, on payait encore ces *coutumes*, jusque sous les murs de Saint-Louis, aux maures Trarzas comme aux tyranneaux du voisinage. Le premier grand fait de l'administration de M. Faidherbe est d'avoir, pour mettre fin au siége de Médine, que Paul Holl soutenait si glorieusement, repoussé El Hadj Omar à la droite du Sénégal (voir nos pages 99 et suiv.). Cette victoire lui permit de développer sa vigoureuse action. Depuis lors, il a non seulement, comme nous le disions, supprimé les *coutumes*, mais encore il a annexé à la colonie le Oualo dont, en deux ans, la population a monté de dix-sept à trente-quatre mille habitants; il a étendu la suzeraineté de la France sur le Fouta-Toro, le Bondou, le Khasso et le Bambouk, ouvrant, partout où il le pouvait, de nombreuses écoles françaises, obligatoires pour les deux sexes. Dans une excursion militaire, dirigée en 1859, il fait reconnaître les droits acquis à la France depuis 1679, sur les côtes du Cayor, du Buol, du Sinne et du Saloum, depuis le Cap Vert jusqu'à la Gambie. En 1861, il a soumis le Cayor et le Diander ainsi que toute la rive droite du Sénégal, jusque par delà Balthel. Vers la fin de sa première administration, il a fait entreprendre par de jeunes officiers des voyages d'exploration, aussi utiles par leurs résultats féconds qu'honorables à cause des qualités de courage et d'intelligence qu'on y a développées.

Ainsi, de 1859 à 1861, pendant que le sous-lieute-

nant d'infanterie Pascal a visité le Bambouk, jusqu'à Kholobo, et le Khasso, Vincent allait dans l'Adrar et chez les Trarzas ; Bourrel, chez les Bracnas ; E. Mage, dans le Tagant et chez les Douaïch ; et Si Bou el Moghdad, du Sénégal au Maroc ; un sous-lieutenant aux spahis sénégalais, Alioun Sal se rendait à Tombouctou ; F. Azan explorait le Oualo ; Braouezek étudiait l'hydrographie du Sénégal, nos relations avec les populations riveraines et le marigot de Bounoum dans l'intérieur de la Sénégambie ; enfin Lambert, sous-lieutenant d'infanterie de marine, faisant un voyage dans le Fouta-Djalon, partait de Kakandy sur le Rio Nuñes, voyait les chutes du Tominé, allait à Timbo, à Sokotoro et revenait par la Falémé à Senoudébou.

En octobre 1861, M. Faidherbe fut remplacé par M. Jauréguibéry ; mais il reprit le gouvernement de la Sénégambie en 1863 et le conserva jusqu'en 1865, où il eut pour successeur M. Pinet-Laprade. C'est pendant cette seconde période que M. Faidherbe fit entreprendre vers le Niger le voyage de MM. Mage et Quintin et celui de MM. Péraud et Béliard. Les seconds se portèrent en 1864 à la rencontre des premiers jusqu'à Nioro, d'où ils ne revinrent qu'après que la rébellion des Bambaras leur eut ôté tout espoir de rejoindre ceux qu'ils cherchaient.

Partis de Saint-Louis, le 12 octobre 1863, MM. Mage et Quintin y rentraient le 18 juin 1866.

Outre les résultats que reconnaissait à leur voyage M. Vivien de Saint-Martin, dans la note que nous avons reproduite, nos deux explorateurs avaient rouvert les routes de Saint-Louis à Ségou-Sikoro, renoué les relations commerciales entre Médine et Bakel d'une part, le Diombokho et le Kaarta, d'autre part ; ils

avaient donné à l'Europe l'histoire d'El Hadj Omar et la révélation des espérances que la France pouvait équitablement fonder sur les pays par lui conquis ; ils avaient éclairé et fixé la géographie de toutes les contrées situées entre Médine, Kita, Nioro, Tombouctou et Ségou-Sikoro d'un côté ; entre Manabougo et Sansandig, même Tombouctou, d'autre part ; mais ils étaient revenus avec cette conclusion que, s'il faut tolérer le mahométisme dans nos colonies, on ne doit l'encourager nulle part.

Quant à l'assertion que le Macina, lors du retour de nos voyageurs, était en proie à une lutte entre deux prétendants de la famille d'El Hadj Omar, nous ne voyons pas dans leur récit ce qui pourrait la justifier. Ce sont Balobo et Abdoul Salam qui, dépossédés par leur neveu, le brave Ahmadi Ahmadou, complotent contre El Hadj Omar dès qu'ils ont dû renoncer à l'espoir de se voir réintégrer par le conquérant (p. 113); ce sont eux qui s'échappent de prison (p. 115) ; c'est en leur nom que le Macina se soulève (p. 240), avec l'aide de Sidy de Tombouctou ; ce sont eux enfin qui ont repris Hamdallahi et massacré El Hadj avec sa famille (p. 241 et s.). Naturellement ce doit être entre Balobo et Abdoul Salam qu'a éclaté la rivalité pour le partage des fruits de la victoire. A moins donc de renseignements verbaux, l'assertion que deux prétendants de la famille d'El Hadj Omar se sont disputé le Macina, ne nous semble pas prouvée.

Depuis que MM. Mage et Quintin ont quitté Ségou-Sikoro, on n'a d'ailleurs, que nous sachions, rien appris sur cette région du haut Djoliba ou Niger, et les nouvelles obtenues, même du Sénégal, se réduisent à peu de chose.

En 1867, l'épidémie cholérique ayant fait beaucoup de victimes chez les chrétiens, le bruit s'était répandu parmi les indigènes, mahométans ou idolâtres, que tous les blancs avaient été frappés de mort. Pour mettre fin à cette rumeur, le gouverneur Pinet-Laprade a fait dans le Cayor une tournée militaire qui sembla calmer heureusement la population. Cependant, l'année suivante, comme cette peste avait encore sévi rigoureusement à Saint-Louis et s'en éloignait, mais pour se propager à l'intérieur, les noirs, excités par la peur, sentirent leur fanatisme s'exalter de plus en plus. Alors le fils d'un faux prophète, nommé Madiou et qui était mort peu d'années auparavant dans le Toro, Ahmadou Sékhou, profitant de cette disposition des esprits, persuada à ses partisans que le fléau n'avait aucune prise sur eux et les excita à la guerre sainte. Il se mit en relation avec Lat Dior, roi du Cayor. Les Français entrèrent en campagne, brûlèrent, le 25 juin, Ouaro-Madiou, et, le 12 juillet 1869, battirent, à Mékhés, les deux chefs réunis. Dans l'année qui suivit et par une expédition entreprise pour secourir leur fidèle allié, Samba Oumani, ils chassèrent Ahmadou Sékhou du Toro, comme Lat Dior l'était du Cayor, et rendirent la paix à la colonie.

Pendant ce temps, *la Revue maritime et coloniale*, en 1867-68, publiait une première fois la relation écrite par M. E. Mage, et le *Tour du monde*, dans le premier semestre de 1868, en donnait de nombreux fragments, accompagnés d'illustrations qui furent reproduites, à la fin de l'année, dans la grande édition in-8° qu'en publia la maison Hachette et compagnie, sous le titre de Voyage dans le Soudan occidental. Ce volume était à peine en vente depuis plusieurs mois qu'au moment

où son auteur pouvait rêver, pour la juste récompense de ses services, un brillant avenir, il mourait, comme nous l'avons dit au commencement de cette introduction, dans la terrible nuit du 18 au 19 décembre 1869. Son corps paraît n'avoir été trouvé que dans la seconde moitié de février 1870, sur les côtes de l'île d'Ouessant, où on crut le reconnaître à des restes de souliers et à des morceaux de vêtements épargnés par les flots et adhérents à un cadavre.

Le *Petit Moniteur*, dès que le sinistre avait été avéré, en a fait un récit qui fut reproduit par la chronique du *Tour du monde*, le 2 janvier 1870. Le voici :

« Un épouvantable sinistre vient de répandre la consternation « sur les côtes françaises de l'Océan. La corvette à vapeur *la Gorgone* a péri corps et biens en face de Brest. Dans cette affreuse « catastrophe, 120 hommes d'équipage ont péri, avec le commandant, M. Mage, lieutenant de vaisseau, et son état-major. *La* « *Gorgone* était partie de Cadix se rendant à Cherbourg. Surprise par un coup de vent, pense-t-on, elle avait relâché à la « Corogne, sur la côte nord-ouest de l'Espagne. Le commandant « Mage avait profité de cette relâche pour faire du charbon et « avait repris la mer le 17 décembre. Avant-hier des épaves nombreuses et sinistres furent remarquées dès la matinée dans la « rade de Brest. Après l'effroyable coup de vent qui s'était « abattu sur nos côtes dans la nuit de jeudi et dans la journée de « vendredi, les sinistres en mer avaient dû être nombreux. On pensa « d'abord que ces épaves étaient les débris de quelque navire « de commerce naufragé aux environs. Mais bientôt la mer rejeta sur la plage un chapeau de toile cirée, comme en portent « les marins de l'État. Sur le ruban de ce chapeau, on lisait : « *Gorgone*. A cette découverte, une terrible émotion s'empara « de la population maritime de Brest. Ce fut avec une sorte de « douloureuse frénésie qu'on se mit à la recherche de nouvelles « épaves, qui vinssent confirmer ou détruire les appréhensions. « On trouva alors des planches sur lesquelles le nom de la corvette « *la Gorgone* était peint ou gravé. Le flot rejeta encore des chapeaux « cirés, des vêtements mêmes, et toujours sur les chapeaux : *Gorgone*. Le doute n'était plus permis. *La Gorgone* avait fait côte. « Mais une espérance pouvait subsister encore. Peut-être le navire « était-il échoué quelque part, en grand danger seulement. La « frégate *la Belliqueuse* et l'aviso *le Flambeau* furent expédiés immédiatement par M. le préfet maritime de Brest pour explorer

« le lieu probable du naufrage. On ne trouva rien, rien que quel-
« ques planches flottantes. Aujourd'hui le fait est bien certain. *La*
« *Gorgone* a été engloutie avec les cent vingt hommes qui la mon-
« taient, avec son commandant et tout l'état-major. Il n'y a pas
« eu un seul homme de sauvé. La catastrophe est complète, ir-
« rémédiable. Depuis le naufrage de *la Sémillante*, il n'y avait
« pas eu pour la marine impériale de perte aussi douloureuse.
« Voici maintenant comment cet affreux malheur a dû arriver :
« *La Gorgone* se rendant à Cherbourg passait probablement par
« le travers de Brest au moment même où l'horrible tempête de
« ces derniers jours faisait rage. Le commandant Mage, ne pou-
« vant plus lutter contre la violence de la mer, qui, dans ces pa-
« rages, se déchaîne avec une fureur inimaginable, aura voulu en-
« trer en relâche à Brest, par le goulet du grand fort. Mais la
« tempête était si furieuse, cette nuit-là précisément, que l'é-
« cume des vagues, enlevées par le vent, se changeait en une pluie
« ténue, serrée, offrant tous les inconvénients du brouillard et em-
« pêchant la vue de s'étendre à plus de cinq ou six mètres.
« Comment veut-on qu'au milieu d'un pareil désordre des élé-
« ments, il soit possible de diriger un navire ballotté, secoué,
« renversé, redressé par l'impitoyable Océan ! »

Quelques jours plus tard, M. Richard Cortambert, dans l'*Électeur du Finistère* du 7 janvier, complétait ces récits par des détails biographiques, que nous nous faisons un plaisir de donner en entier :

« Le commandant de *la Gorgone*, l'infortuné Mage, était un
« de nos amis ; aussi n'est-ce pas sans une bien triste émotion
« que nous vous retraçons aujourd'hui les principaux traits de la
« vie mémorable de ce brave marin. Officier d'un mérite excep-
« tionnel, grâce à son énergie, il avait su conquérir en peu
« d'années une place d'élite parmi les voyageurs contemporains.
« Songez ! il n'avait pas encore trente-trois ans ; il était officier
« de la légion d'honneur depuis 1866 ; il allait être nommé capi-
« taine de frégate. A quarante ans, il eût été amiral ! Son nom
« ne sera pas oublié : il appartient à l'histoire. Mage est, avec
« le général Faidherbe et quelques autres, un des hommes qui
« ont le plus fait pour l'avenir de notre colonie du Sénégal.

« Entré au *Borda*, à l'âge de treize ans, il parcourut en qua-
« lité d'aspirant l'Océan Pacifique, la mer des Antilles et la Bal-
« tique. Enseigne de vaisseau en 1857, il part de Brest pour le
« Gabon. Il y occupe les postes les plus périlleux ; il s'y dévoue
« avec passion aux intérêts de la France. Il est dès lors aisé de
« pressentir l'avenir qui lui est réservé. Cependant la maladie
« l'arrête, sans toutefois ébranler son âme vaillante. Miné par la
« fièvre, il est transporté à Saint-Louis (Sénégal). Il se rétablit

« peu à peu. Il pouvait dès lors rentrer en France ; mais il sollicite le dangereux honneur de tenter une campagne dans la haute Sénégambie. En vain le gouverneur lui représente qu'à peine convalescent il ne supportera qu'avec difficulté les fatigues d'une pareille entreprise. L'énergie du jeune officier dompte pour ainsi dire les dernières traces de la maladie. Il obtint enfin la mission tant désirée et s'engagea en 1860 du côté de la Casamance avec les colonnes de l'armée française.

« Par sa hardiesse, il fut d'un immense secours. Les colonnes s'étant éloignées du fleuve mouraient de faim et de soif. Le pays n'offrait aucune ressource. Rien, absolument rien. Mage n'hésite pas : il se met à la tête d'une poignée d'hommes résolus, passe à travers les ennemis, rejoint les embarcations, leur demande secours, revient en toute hâte avec des provisions et sauve quelques milliers de nos soldats. Peu de mois après, notre généreux marin eut la conduite la plus brillante lors de l'expédition de Guemou, l'une des plus meurtrières du Sénégal. A cette époque, il fut décoré.

« Il se distingua également durant les années suivantes, et dut à plusieurs voyages audacieux, exécutés avec succès, sa nomination au grade de lieutenant de vaisseau. Il n'avait alors que vingt-quatre ans.

« Rentré en France, il fut de nouveau tenté par le démon des grandes explorations; il brigua l'honneur de diriger une expédition dont M. Faidherbe traçait le plan. Il s'agissait de s'élancer du Sénégal au Niger, à travers des territoires mal explorés, souvent même inconnus. C'était là une entreprise à la fois scientifique et diplomatique des plus périlleuses.

« Mage partit avec le docteur Quintin. Il faillit bien des fois périr victime du climat et des naturels; mais, en fin de compte, triompha pleinement. Ce voyage demeurera une des gloires de notre histoire géographique. Notre Société de Géographie, en reconnaissant l'importance à tous les points de vue, a décerné une grande médaille aux deux voyageurs, comme autrefois à Caillé et à Livingstone.

« Il y a quelques mois, notre pauvre ami nous parlait de ses projets. L'inconnu l'attirait. Il avait l'ambition de fouler encore le cœur du sol africain. Aurait-il jamais donné suite à cette pensée?

« Mage avait terminé ses deux années de commandement : un jour plus tard, et il quittait *la Gorgone*. On l'attendait à Paris : sa jeune femme se réjouissait en apprenant son prochain retour. La nouvelle du désastre est venue la surprendre en pleine joie, en pleine espérance!

« La marine perd dans le lieutenant Mage l'un de ses officiers les plus légitimement appréciés; la géographie, un voyageur de la plus haute distinction. »

Nous trouvons bon de reproduire encore une lettre

écrite par M. Cochin le 12 janvier 1870 et publiée par le *Moniteur* du 18.

« A M. PAUL DALLOZ.

« Mon cher directeur,

« Vous avez payé un juste tribut de regrets à la mémoire du « lieutenant de vaisseau Mage, commandant de *la Gorgone*, en« glouti avec son équipage au moment de rentrer en France. « Permettez-moi de vous communiquer l'extrait d'une lettre que « ce brave officier m'adressait de Malaga, le 31 août dernier :

« ..... Je m'adresse, disait-il, à vous, Monsieur, comme secré« taire du Comité français d'émancipation des esclaves, dont font « partie MM. Guizot, de Broglie, Laboulaye, pour vous deman« der votre avis sur un projet que j'ai conçu. Je songe à orga« niser une expédition en Afrique pour l'abolition de l'esclavage « dans tout le Soudan, par la conquête du Niger.

« Ce mot de conquête peut vous effrayer; mais je compte bien « que ce sera une conquête pacifique, résultant de l'établissement « de centres coloniaux et commerciaux, et de grandes cultures « entreprises par des esclaves libérés ou réfugiés, et dirigées par « les idées les plus chrétiennes.

« Cette œuvre n'est pas celle d'un homme. Si je l'entreprends, « il est probable que je succomberai à la tâche, moi et bien « d'autres. Mais, pour lutter avec quelques chances de succès, il « faut bien organiser l'entreprise et connaître l'opinion des gens « de cœur qui travaillent au même but et qui me regarderont « agir à distance..... »

« Vous savez, mon cher directeur, que le lieutenant Mage avait « déjà accompli un voyage héroïque de deux ans dans le Soudan. « Il connaissait bien le pays, où il méditait de retourner au péril « de sa vie, pour tenter la grande œuvre d'humanité que l'intré« pide Samuel Baker essaie du côté du Nil, et que le grand « Livingstone, dont le monde civilisé tout entier a appris avec « joie la vie sauve, poursuit autour des lacs de la région centrale.

« Je voudrais espérer que l'idée généreuse conçue par le lieu« tenant Mage n'est pas morte avec lui. Vous aimerez du moins « à la rendre publique, pour l'honneur de ce jeune officier et « aussi pour l'honneur du nom français.

« Recevez, mon cher directeur, mes sincères amitiés.

« Auguste COCHIN.

« Membre de l'Institut. »

Presqu'en même temps que le *Moniteur* donnait au public cette correspondance remarquable, je recevais

d'un de mes amis, de M. E. Templier, une lettre où, au nom de l'affection qu'il portait à M. Mage et à sa famille, il me priait de n'épargner aucun soin pour faire, dans la Bibliothèque populaire, un abrégé de ce voyage au Soudan, dont la lecture pût être aussi utile qu'agréable. J'ai cordialement fait tous mes efforts pour y réussir, et je serai heureux si j'ai gagné les remerciements que M. Ad. Régnier, oncle de M. Mage, a bien voulu m'adresser d'avance à l'occasion de ce travail, devenu ainsi une espèce de monument commémoratif, un souvenir à la fois pieux et patriotique, popularisant la renommée d'un homme que distinguaient toutes les qualités du cœur, et éveillant l'attention publique sur le passé comme sur l'avenir d'une colonie fidèle. L'un et l'autre ont bien mérité que la France ne les oublie pas.

J. Belin-De Launay.

Périgueux, 1er mai 1872.



SOUDAN OCCIDENTAL

CHAPITRE I

DE BAKEL A MAKADIAMBOUGOU

Pourquoi explorer la région du Sénégal au Niger ? — Je suis chargé de ce voyage. — Instructions du gouverneur Faidherbe. — Ma troupe. — Départ de Saint-Louis, le 12 octobre 1863. — Bagarre à Kotéré. — Plaine du Natiaga. — Les arachides. — Les hippopotames. — Barrages du Sénégal. — La montagne des singes. — Bafoulabé. — Entrevue avec Diango. — Koundian. — Le Bafing. — Firia. — Le baobab. — Le Bakhoy. — Un gué. — Le Kita. — Makadiambougou.

« Rallier le Sénégal à l'Algérie à travers au moins quatre cents lieues de désert, c'est chose impossible, quelle que soit la route que l'on suive, ou qui du moins n'aurait pas de conséquences sérieuses par suite des frais énormes du transport à dos de chameaux.

« Pour s'emparer du commerce si important du Soudan et particulièrement du coton (Géorgie longue soie), qui, au dire des voyageurs, s'y trouve en grande abondance et à vil prix, il faut s'emparer du haut Niger, en établissant une ligne de postes pour le rallier au Sénégal entre Médine et Bamakou.

« Telles sont les conclusions du travail si important que M. le colonel du génie Faidherbe vient de faire

connaître dans la *Revue maritime et coloniale* sous le titre de *l'Avenir du Sahara;* et, si on jette les yeux sur une carte, on est tout de suite frappé de la grandeur de ce projet; mais, avant de se lancer dans les dépenses d'une ligne de postes sur environ quatre-vingts lieues d'étendue, qui séparent Médine de Bamakou en ligne droite, il me semble qu'il faudrait au moins savoir exactement où l'on va, avoir une carte bien exacte du cours du Niger, savoir si les caboteurs pourront naviguer entre les cataractes de Boussa et Bamakou et faire dériver les produits des marchés africains sur Boussa [1], où nous pourrions établir alors un comptoir dans lequel ces produits seraient reçus et dirigés sur France par des navires qui viendraient les chercher en remontant autant que possible le bas Niger.

« Telle est la question pendante : explorer le Niger, remonter ce fleuve; savoir enfin d'une manière positive et pratique le mystère du Soudan et disputer à l'Angleterre les produits de l'intérieur de l'Afrique, vers lequel sa politique envahissante marche à grands pas, soit par des explorations, soit par le commerce, soit par l'occupation militaire. »

Voilà quels étaient les premiers mots d'un projet d'exploration du Niger que je soumettais au Ministre de la marine et des colonies, en février 1863.

Comme réponse à ce projet, je reçus l'avis officieux que M. Faidherbe, rappelé au gouvernement du Sénégal, m'avait proposé pour explorer le pays entre le haut Sénégal et le haut Niger. Si le gouvernement central n'était pas en mesure de me fournir les fonds nécessaires à l'exploration dont j'avais formé le projet, je trouverais

1. Bamakou est dans le Manding, sur le haut Niger; Boussa, où ce fleuve est barré par une digue qu'a rendue trop célèbre le massacre de Mongo Park en 1805, est, suivant le récit qu'Isaac a fait de cet événement, situé sur le bas Niger, à droite du fleuve, dans le Bourgou, au sud d'Yaour. — J.-B.

dans la colonie toutes les ressources désirables pour accomplir ce nouveau voyage. J'acceptai aussitôt la mission et je reçus l'ordre d'accompagner le général Faidherbe au Sénégal.

Le 25 juin 1863, je quittai Bordeaux sur les paquebots, et ce fut seulement à Saint-Vincent, près du cap Vert, que ma mission fut décidée; mais j'ignorais encore quelles seraient mes ressources.

M. Quintin, chirurgien de deuxième classe de la marine, qui avait déjà fait un séjour de trois ans au Sénégal, y retournait en même temps que moi et demanda à m'accompagner. D'abord, son air délicat, sa petite taille et sa faiblesse apparente me portèrent à l'en dissuader; mais, sur son insistance, j'appuyai sa demande auprès du Gouverneur, qui voulut bien donner une réponse favorable. J'étais loin de me douter alors que, dans un corps frêle en apparence, je trouverais l'énergie d'une grande nature, le courage de tous les dangers et une rectitude de vue qui nous ont été bien souvent utiles dans les péripéties de notre pénible voyage.

Le 10 juillet, nous étions à Gorée; le 12, à Saint-Louis; et je fus tout de suite détaché à terre pour faire les études nécessaires à l'entreprise de mon exploration.

Cependant, plus j'approfondis la question, plus je m'effrayai de l'ignorance dans laquelle on était sur les points mêmes qui touchent à notre colonie. Je me rendis donc à Médine [1] pour tâcher d'éclaircir la question, mais ce fut à peu près en vain. J'obtins bien d'un vieux trafiquant [2] des renseignements sur une route qu'il

1. Il y a beaucoup de villes et de bourgs qui portent ce nom signifiant la *ville*. La place dont il s'agit est située en amont de Bakel sur le Sénégal. — J.-B.

2. Les trafiquants ou *dioulas* sont à la fois colporteurs et négociants; ils forment souvent des caravanes qui traversent une partie de l'Afrique. — J.-B.

avait souvent suivie, mais aucun détail sur les questions qui m'intéressaient.

Pendant mon absence, des Touariks, venant de Tombouctou, avaient signé à Saint-Louis un traité de commerce et d'amitié avec la France, ce qui eut une certaine influence sur les instructions qui me furent données au mois d'octobre, pour compléter celles que j'avais reçues au mois d'août et qui portaient :

« C'est donc comme ambassadeur à El Hadj Omar que je vous envoie, me disait le général Faidherbe. Il paraît certain que, dans ces derniers temps, El Hadj Omar était maître du Kaarta, du Ségou et de ses provinces tributaires, le Bakhounou et le Foula Dougou, le Macina et Tombouctou, c'est-à-dire maître de tout le cours du haut Niger entre le Fouta Diallon et Tombouctou. Aujourd'hui les uns disent qu'il est mort, les autres qu'il est tout-puissant dans le Macina.

« S'il est réellement mort quand vous arriverez dans le pays, vous vous adresserez en mon nom à son successeur ou, si son empire est démembré, aux chefs des pays que vous traverserez. Je vous donnerai toutes les lettres nécessaires pour cela.

« Votre mission relative aux postes à établir entre Bafoulabé[1] et Bamakou, et aux propositions à faire à El Hadj Omar ou à ses successeurs, étant remplie, vous pourrez m'en rapporter vous-même les résultats, ou bien, en me les expédiant par une voie sûre, essayer, si vous en entrevoyez la possibilité, de descendre le Niger jusqu'à son embouchure ou d'aller rejoindre l'Algérie, le Maroc ou Tripoli. »

M. Faidherbe, au mois d'octobre suivant, m'annonçait que El Hadj Omar vivait encore, mais avait échoué à Tombouctou, cependant en restant maître du Kaarta et du Ségou.

« Nous avons appris, ajoutait-il, que vous seriez parfaitement reçu dans les contrées où il domine; mais, comme il est dans le Bakhna, c'est-à-dire dans le N. E. de Médine, il est à craindre qu'on ne veuille vous diriger vers lui par Kouniakary, ce qui vous détournerait du but le plus important et le plus utile de votre voyage, qui est d'étudier la communication du haut Niger par Bafoulabé, Bangassi et Bamakou.....

« En terminant, je vous dirai que votre retour par l'embou-

1. Confluent du Bafing et du Bakhoy, qui forment le fleuve Sénégal. — J.-B.

chure du Niger, en descendant ce fleuve, me paraît être des plus avantageux au point de vue de la science, du commerce et de la gloire qui en résulterait pour votre nom. »

Quelques jours après, la baisse des eaux ayant été très-rapide cette année, je partais sur la canonnière à vapeur *la Couleuvrine*, qui remontait à Bakel.

C'est le 12 octobre au soir que je quittai Saint-Louis, après avoir reçu la dernière lettre de ma famille et les adieux de bien des camarades et de quelques amis, qui pensaient déjà ne jamais me revoir.

Le Gouverneur m'avait donné carte blanche pour la composition de mon escorte, m'autorisant à la choisir dans les meilleurs hommes de tous les corps. Voici à quelle idée je m'arrêtai, après en avoir conféré avec lui. Je prendrais une escorte entièrement composée de nègres, tous employés depuis longtemps et la plupart gradés aux tirailleurs [1] ou dans la marine locale.

Bakary Guëye, l'un de mes anciens compagnons de voyage au Tagant [2], fut le premier homme que je choisis. Sans savoir seulement où j'allais, apprenant que je revenais au Sénégal pour faire un voyage, il avait quitté un bâtiment où il faisait le service de contre-maître mécanicien, pour venir avec moi en qualité de simple laptot [3] à 30 francs par mois. C'était un homme dévoué dans toute la force du terme. Yoloff [4] de

1. Les tirailleurs sénégaliens forment un corps analogue aux turcos algériens, c'est-à-dire recruté parmi les indigènes de la colonie. — J.-B.

2. Le Tagant est un pays du Sahara, situé au nord du Sénégal et visité en partie par M. Mage dans les années 1859 et 1860. — J.-B.

3. Les Laptots sont des nègres engagés dans la marine locale pour une année et qui peuvent devenir quartier-maître et capitaine de rivière. — J.-B.

4. Les Yoloffs, Ghiolofs ou Wolofs forment une des trois principales populations et des mieux douées du Soudan. Ils sont très-noirs et fort beaux. Ils sont bien faits, robustes et grands ; ont des cheveux fins, noirs et crépus ; des yeux noirs et bien fendus, des traits agréables et peu de barbe. Leurs femmes sont gracieuses,

Guet'N'dar, il possédait sur ses concitoyens l'avantage de compter dix années de service, d'avoir fait un voyage de quelques mois en France, de n'être qu'à demi musulman et de parler assez correctement le français. D'une bravoure à toute épreuve, et même un peu mauvaise tête en face d'autres noirs, il était cependant très-prudent quand je devais être en cause, et d'une douceur peu commune dans ses relations avec moi.

Il m'amena d'abord un de ses grands camarades, Boubakary Gnian, Toucouleur [1] du Fouta. D'une physionomie très-intelligente quoique fort laide, Boubakary Gnian faisait fonction de quartier-maître indigène sur un des bâtiments de la flottille, où il était patron de la baleinière du commandant. Il quittait le double avantage que lui offraient ces deux positions pour venir aussi simple laptot à 30 francs par mois.

Je recrutai ensuite différents hommes dont je connaissais la valeur de longue date, les ayant eus sous mes ordres. Ce furent :

Déthié N'diaye, gourmet de première classe [2] et Serrère d'origine ;

Latir-Sène, Yoloff de Dakar, gourmet de première classe, connu par sa grande probité et d'une physionomie très-remarquable ;

Samba Yoro, capitaine de rivière de première classe [3] ;

ont la peau fine, la bouche et les lèvres petites, avec des traits parfois réellement beaux. L'ancien empire Yoloff comprenait le Oualo, le Cayor et l'Yolof entre le Sénégal et la Gambie. — J.-B.

1. Les Toucouleurs, comme le nom l'indique, sont mélangés des noirs Yoloffs et des Peuhls aux diverses nuances; ainsi que de Soninkés et d'autres variétés. Parlant naturellement plusieurs idiomes, ils fournissent de précieux interprètes; mais ils sont effrontés, vaniteux et ont la langue trop bien pendue. — J.-B.

2. Un *gourmet* est un laptot qui a le grade de quartier-maître indigène. Les Serrères sont, comme les Yoloffs, parmi les races les mieux douées de l'Afrique. — J.-B.

3. Laptot qui a le grade de deuxième maître pilote, de 2e ou de 1re classe. — J.-B.

Poul[1] du Bondou, qui, dans sa jeunesse, avait passé trois ans en France. Très-intelligent, infatigable au travail et assez brave, il fut mon principal interprète.

J'engageai ensuite Alioun Penda, ancien esclave du Fouta, qui, déserteur de chez son maître, était venu chercher à Saint-Louis sa liberté. C'est un des meilleurs hommes que j'aie jamais connus. Bien que musulman très-fervent, il était sincèrement attaché aux blancs; il venait de se marier.... Il ne devait plus revoir Saint-Louis!

Puis, deux hommes qui me furent recommandés, Sidi, Khassonké[2], et Bara Samba, laptot du poste de Médine, vinrent grossir nos rangs. Bientôt, un de mes anciens hommes de *la Couleuvrine*, Yssa, marcheur infatigable, me demanda à m'accompagner. C'était un Sarracolet[3], marabout[4] de Dramané, village situé entre Bakel et Médine.

Enfin, pour compléter mon escorte en la portant au chiffre de dix, je pris un sergent tirailleur sénégalais, Mamboye, Yoloff du Cayor, ayant dix ans de service. Prisonnier chez les Maures Trarzas, qui l'avaient enlevé tout enfant dans le Cayor, à l'époque où ils commettaient des razzias perpétuelles, il avait appris l'arabe. Repris plus tard par les Français, en 1854, il avait souscrit un engagement de quatorze ans pour

1. On confond parfois les Pouls avec les Peuhls; cependant les premiers sont plutôt les mulâtres de maures ou de berbères avec les nègres; ils pratiquent le mahométisme et méprisent les Peuhls purs et les nègres païens. — J.-B.

2. Les Khassonkés sont des Pouls mélangés de Malinkés. — J.-B.

3. Les Sarracolets, Sérakhalis ou, suivant Mongo Park, Serrawoulis, sont des nègres du plus beau noir, mais moins grands et moins beaux que les Yoloffs. Ils paraissent être des trafiquants appartenant à des tribus voisines du Sénégal; de païens ils se sont faits mahométans. — J.-B.

4. Les marabouts sont des espèces de religieux mahométans. — J.-B.

obtenir sa liberté. Du reste, vaillant soldat, il avait conquis la médaille militaire et passait pour le modèle du bataillon.

Pendant que je m'occupais ainsi de la composition de mon personnel, je ne négligeais pas le matériel. Conformément au programme que j'avais arrêté avec M. le Gouverneur, j'avais fait construire à la marine un canot très-léger, armant quatre avirons, pour explorer le Sénégal au-dessus de Médine. Ce canot, dans le cas où j'eusse trouvé le fleuve navigable, eût pu être transporté dans le bassin du Niger au moyen d'un chariot démonté, construit à cet effet ; mais je fus obligé de l'abandonner en route.

Lorsque mon recrutement fut terminé et que j'eus soldé mes emplettes, il ne me resta que peu d'argent pour mon voyage ; mais je m'étais muni de marchandises en pensant qu'elles seraient d'un placement plus avantageux que l'argent dans les pays où j'allais pénétrer. Cependant il était nécessaire que j'essayasse d'augmenter mes ressources par trop modestes, et, grâce à l'active intervention d'un ami, j'obtins du ministre de la marine un supplément de quatre mille francs, dont l'envoi me rattrapa à Bafoulabé.

Effectivement la baisse exceptionnelle des eaux en cette année me fit partir un mois plus tôt que je ne l'eusse désiré. Le 12 octobre 1863, ayant reçu le courrier de France, je partais sur *la Couleuvrine*, emportant une partie de mon matériel (le reste avec mes laptots m'avait devancé) et les instruments que j'avais demandés en France, et qui étaient arrivés par le baquebot.

Après avoir relâché dans la plupart des postes échelonnés sur la rive gauche du Sénégal, et qui sont Richard Toll, Dagana, Podor, Saldé et Matam, je débarquai le 19 au poste de Bakel, où je passai quelques jours à chercher des chevaux et les ânes dont j'avais besoin. Pendant ce séjour, le général Faidherbe vint

passer son inspection. Je reçus ses dernières instructions verbales, et ses derniers avis, qui se résumèrent ainsi : « Partez le plus vite possible, marchez le plus rapidement que vous le pourrez pendant que les chaleurs ne sont pas arrivées, et tâchez de gagner le Niger. » Puis, croyant peut-être que j'avais besoin d'un peu plus d'enthousiasme, il me dit quelques-unes de ces paroles qui vont au cœur, lorsqu'il est bien placé. Le lendemain le Gouverneur partait de Bakel, au bruit des salves d'artillerie de la terre et des bâtiments, et, quelques jours après, le 26, je quittais aussi ce poste pour me rendre à Médine, dernière station française sur le fleuve, et seul point où je pouvais organiser définitivement ma caravane.

J'avais acheté à Bakel un cheval médiocre, petit, mais assez fort, le seul que j'eusse pu trouver. Douze ânes que j'avais pu me procurer m'avaient paru capables de porter tout notre matériel, dans lequel je comptais environ huit cents rations, cinquante kilogrammes de poudre, six cents cartouches, nos effets, les instruments d'observation, la pharmacie, etc., etc.

Pour ne pas fatiguer mes animaux, je fis transporter par le canot une grande partie de mon matériel jusqu'à Médine, et je me mis en route avec des animaux déchargés. Cela me permit de faire en moyenne dix lieues par jour et d'arriver à Médine le 30 octobre.

Si les eaux étaient trop basses pour permettre aux bâtiments à vapeur de remonter à Médine, leur crue était encore assez considérable pour nous créer des difficultés dans notre route par terre. Ainsi, le passage de la Falémé, où le courant est très-fort, ne put s'effectuer qu'à l'aide du canot que j'emmenais. Il en fut de même au passage du Dianou Khollé et à plusieurs autres marigots [1].

1. Un marigot est, dans le Soudan, un affluent de fleuve ou de rivière formant une espèce de canal naturel, dont le courant sans

Un incident imprévu, qui eut lieu à Kotéré, faillit mettre fin à notre voyage avant qu'il fût commencé. La récolte de mil n'étant pas encore achevée, les chemins étaient, près des villages, barrés par des haies d'épines afin d'empêcher les bêtes d'aller manger les plantes. Mes hommes, à leur arrivée, voulurent faire sauter une de ces barrières et bousculèrent une vieille femme qui s'y opposait. Avant que j'eusse pu rétablir l'ordre, le village entier sortait aux cris de la femme et assaillait nos hommes à coups de bâton, leur arrachant leurs fusils. En vain le chef du village et moi nous cherchions à rétablir la paix. La colère emportait tout le monde et, menacé moi-même d'un coup de poignard, bousculé à diverses reprises, j'eus besoin de faire appel à tout mon sang-froid.

Cette situation ne pouvait pas durer. En vain je recommandais à mes hommes de ne pas tirer, les Sarracolets, qui habitent le Kaméra, chargeaient leurs fusils et je voyais le moment où il ne nous resterait plus qu'à vendre chèrement notre vie, lorsque, par bonheur, je fus reconnu de quelques hommes du village qui, en 1859 et 1860, avaient été placés sous mes ordres quand je commandais *la Couleuvrine* à Makhana. Ils s'unirent à moi et au chef, et repoussèrent les gens du village, tandis que je réunissais les miens à l'aide de mon fidèle Bakary Guëye. On se rendit maître des animaux qui dévoraient le verger, on les en fit sortir, et le calme se rétablit. Alors j'entrai dans le village avec M. Quintin et un laptot interprète; je me fis rendre les fusils sans aucune difficulté, puis je tançai vertement les gens du village sur leur brutalité, leur rappelant que la force était un mauvais moyen à employer contre nous. Si nous leur faisions un dommage, le commandant de

pente, se dirige tantôt dans un sens tantôt dans un autre, suivant que les cours qui le forment ont grossi ou diminué. — J.-B.

Bakel était là pour leur rendre justice et les indemniser.

Le chef du village, qui s'était très-bien conduit, s'excusa et me pria de pardonner.

A Médine, je m'occupai de la dernière installation de mes bagages, je pris des vivres, disposai les charges des animaux, fis emplette de quelques articles oubliés à Saint-Louis, et, laissant M. Quintin chargé de préparer ces derniers détails, je me livrai à l'exploration du fleuve, au-dessus des chutes du Félou, avec l'aide du canot que j'avais apporté.

Quand j'eus dressé la carte exacte du fleuve de Médine à Gouïna, je fus sûr de pouvoir continuer mon expédition par eau au-dessus de cette chute. Mon enthousiasme ne faisait que s'accroître ; mais aussi je redoublais de précautions pour éviter toutes les difficultés du transport d'un nombreux matériel avec si peu d'hommes et de moyens.

Revenu à Médine, je renvoyai le canot à Banganoura, chargé de vivres, de sa charrette et de tout ce qu'il pouvait porter dans une navigation délicate. Je confiai ce transport à Samba Yoro, qui appréciait toutes les difficultés de l'entreprise; mais c'était un homme entreprenant, et il n'hésita point.

Je quittai définitivement Médine, le 25 novembre, au matin. La veille, au soir, j'avais fait charger mes ânes et j'avais envoyé ma caravane camper à côté de la chute du Félou. De cette manière, je faisais une économie de temps assez considérable, car les premiers chargements et déchargements, en route, sont très-difficiles : les noirs y apportent le désordre qui leur est habituel; ils écoutent à peine les avis qu'on leur donne, les exécutent mal et, quand les bêtes de somme sont prêtes à partir, leurs fardeaux tombent à terre. C'est ce qui nous arriva plusieurs fois pendant cette journée.

Le soir du 26, je tentai l'ascension d'une haute mon-

tagne ; mais il me fut impossible de parvenir au sommet. Après avoir gravi les plans inclinés, j'arrivai à une muraille verticale de plus de vingt mètres de haut, que je ne pus pas escalader. La vue de là était fort belle. Le fleuve dessinait les sinuosités de son cours entre Dinguira et nous, coupé par ses barrages et ses chutes, étincelantes au soleil. La plaine magnifique du Natiaga, divisée par ses massifs montagneux, arrosée de nombreux ruisseaux, se déroulait devant nous, allant se perdre dans des gorges étroites, que surmontent plusieurs pics; à mes pieds, mon campement; sur la droite, les monts si pittoresques du Maka Gnian; par derrière, tout un horizon de montagnes sur plusieurs plans, formant un véritable décor féerique. Je ne pouvais pas me lasser d'admirer ce pays, où la Providence a semé ses biens avec une prodigalité peu commune. La terre y est d'une richesse incroyable; l'eau y abonde et y fournit des poissons succulents. L'or est à quelques pas au bout du défilé que je vois à ma gauche; le fer partout, sous nos pieds et sur notre tête; le fleuve fournit des chutes dont la puissance serait incalculable. Et la main des hommes n'a su rien faire de ce monde de richesses. Les indigènes n'ont pas pu seulement en tirer de quoi se vêtir proprement : leurs femmes sont à demi nues, leurs habitations misérables, leurs ustensiles grossiers, et, de tous leurs arts, les plus avancés, la métallurgie et le tissage, sont encore dans l'enfance.

Le lendemain 27, je fis charger les bagages et nous commençâmes de bonne heure notre marche sur Gouïna, où j'avais résolu de camper le même soir.

Notre court séjour à Mansolah, d'où je partais, m'avait démontré outre mesure l'intérêt qu'il y aurait pour nos traitants à venir acheter des arachides dans ce pays. En effet, pour quatre coudées de guinée, représentant une valeur de 2 fr. 25, nous avions eu

quatre boisseaux d'arachides [1], c'est-à-dire cinquante kilogrammes environ, représentant une valeur moyenne de 15 à 20 francs sur le marché de France, et de 10 à 12 francs sur celui de Saint-Louis.

Au départ, notre route fut difficile. Les chemins passant au milieu de rochers sont entravés par de très-hautes herbes, du sein desquelles on voit, le soir, bondir des gazelles et des antilopes, qui fuient avec la rapidité du vent, effrayant des compagnies de perdrix et de pintades, que la lourdeur de leur vol livrait à nos coups. Chaque arbre auprès duquel nous passions était le refuge de bandes de perruches, fléau des champs qu'elles dévastent, et sur chaque rocher aboyait ou grimaçait un singe gris ou un cynocéphale. Mais toutes ces choses qui, en d'autres moments, eussent captivé mon attention, me laissaient froid : ma tête alourdie se balançait sur mes épaules, le frisson me gagnait; je ressentais, en un mot, tous les symptômes d'un accès de fièvre, et d'un des plus violents que j'aie éprouvés dans le cours de mon voyage. Le ciel était couvert et les rayons du soleil tombaient sur nous avec une pesanteur incroyable. La difficulté de la route, qui m'obligeait à tenir constamment le cheval en main, venait ajouter à mon malaise. J'éprouvais une soif intense, et la végétation qui devenait de moins en moins touffue me laissait sans abri. Par trois fois, pris d'étourdissements, je me laissai glisser de mon cheval et m'étendis à l'ombre de broussailles. Quelques gouttes d'eau bues à la gourde de l'un des officiers qui nous accompagnaient me ranimèrent; mais il faut avoir passé par les fièvres du Sénégal pour comprendre ce que je souffrais. Enfin,

1. Cette plante est un genre de la famille des Légumineuses-Césalpiniées. Elle a l'utilité à la fois de la pomme de terre et de l'olive. Ses gousses, qui achèvent leur maturité dans la terre, sont appelées *pistaches de terre* ou *guertes*. Elles fournissent une huile supérieure et un aliment agréable; elles servent à faire du savon et on les mêle au cacao pour composer le chocolat. — J.-B.

après trois heures de marche dans ces conditions, j'arrivai au Bagouko, torrent guéable en ce moment; je le traversai et nous campâmes là jusqu'à deux heures et demie. Ce temps d'arrêt me permit de prendre un peu de repos, et la fièvre se passa. Le soir, j'organisai mon campement dans une cabane de branchage formée naturellement par un arbre qui est sur le bord du fleuve, à deux cents mètres au-dessus de la chute de Gouïna.

Pendant deux jours je me sentis très-faible, trop faible même pour continuer ma route sous le soleil, et, ne voulant pas perdre ce temps précieux, je l'employai à remettre au net la carte du fleuve, à faire ma correspondance, et à fixer la latitude exacte de Gouïna par observation de la hauteur méridienne du soleil.

Cependant le docteur partait en canot avec les officiers de Médine, qui, m'ayant accompagné jusque-là, espéraient reconnaître Bafoulabé avant de nous quitter. Leur espoir devait être déçu : après avoir franchi trois petits rapides, ils furent arrêtés par une véritable chute d'eau et revinrent. Ils avaient retrouvé l'emplacement de l'ancien village de Foukhara, point extrême du voyage fait par M. Pascal en 1859.

Lorsque je vis les mêmes obstacles qui avaient arrêté cet officier se dresser devant moi, entendant mon guide m'avouer qu'il ne connaissait de chemin que dans l'intérieur, ce qui m'eût détourné de la route du bord du fleuve, que je voulais suivre pour en étudier la navigabilité en canot, je me révoltai contre ces difficultés. Je renvoyai ce guide incapable et je pris la route de Foukhara, bien décidé à ne pas reculer à moins d'impossibilité. Le même soir je campais au premier barrage reconnu par M. Quintin, et j'étais décidé à aller le lendemain au second. Pourtant les choses s'annonçaient mal. Nous n'avions plus de guide; devant nous, était l'inconnu sous toutes ses formes. Nous étions seuls, M. Quintin et moi : quelque dévoués que fussent en

effet les dix noirs de l'expédition, nous n'avions avec eux aucune communauté d'idées, aucune intimité réelle.

Le 1er décembre, en nous éloignant de la chute de Gouïna, nous avions campé sur la berge de la rive gauche, après avoir allumé de grands feux pour éloigner à la fois les bêtes féroces de l'intérieur et les hippopotames, dont le grognement sourd nous avait bercés toute la nuit. Ces monstrueux amphibies, troublés pour la première fois, depuis bien des années, dans des eaux où ils régnaient en maîtres, fouettés le jour par les balles de nos carabines et blessés quelquefois, semblaient nous suivre à la piste.

Nous choisissions d'ordinaire pour camper les plages de sable fin, qui sont aussi généralement les endroits par lesquels ils gravissent les berges pour aller paître l'herbe; mais la même raison qui les attirait près de ces pacages nous les faisait choisir, afin d'y trouver l'herbe nécessaire aux nombreux animaux de la caravane. Aussi, lorsque, conduits par l'habitude et par l'instinct, ils venaient pour prendre terre, ils se trouvaient en face de nos feux, et leurs sourds grognements sortant de dessous l'eau nous témoignaient toute leur fureur. Puis ils sortaient leurs têtes du fleuve et respiraient bruyamment en soufflant de l'eau. Ces bruits, dans le calme de la nuit, mêlés aux cris lointains de l'hyène, à la voix imposante du lion, et aux mille soupirs d'une nature qui a bien sa grandeur, ne nous empêchaient pas de reposer; et cependant, il faut l'avouer, j'étais plein d'inquiétude.

Le 2, j'embarquai une partie de mes vivres dans le canot, particulièrement de magnifiques giraumons que les noirs étaient venus me vendre pour un peu de poudre. Pendant que M. Quintin, aidé de Samba Yoro et de cinq hommes, se frayait avec les animaux une route par l'intérieur, je cherchais, avec les quatre autres

laptots, à remonter par eau jusqu'à un grand barrage reconnu depuis l'avant-veille.

Nous passâmes d'abord entre la berge et une île longue, couverte de baobabs et de palmiers; le fleuve venait du Sud, et nous marchions avec une vitesse que j'estimai de cinq kilomètres à l'heure. A sept heures je m'engageai dans un groupe d'îles, où je trouvai le fleuve barré sur toute sa largeur; il se brisait dans des roches avec une vitesse de plus de onze kilomètres. Je fis mettre les hommes dans l'eau, et là, marchant péniblement sur les têtes du barrage en traînant le canot, tombant pour nous relever et retomber encore, nous recommençâmes ce que nous avions déjà fait plusieurs fois.

Nous eûmes ensuite à franchir un second barrage qui était insignifiant; puis, un autre assez difficile, mais dans lequel je pus faire haler de terre le canot avec une cordelle. La différence de niveau y était de 80 centimètres, et la violence du courant sur le rapide devait être de dix nœuds au moins. Enfin, après une navigation dans laquelle, de minute en minute, je notais la direction du fleuve, sa vitesse, les montagnes environnantes et les marigots, nous arrivâmes au grand barrage qui était le but de la journée. Celui-ci a $2^{m}.50$ de chute.

Une chaussée part de la rive droite et ferme presque entièrement le cours, ne laissant qu'un canal de 25 à 30 mètres de large, dans lequel se précipitent les flots torrentueux, creusant des lames de plus d'un mètre de profondeur, se brisant sur des rochers dont les têtes seules paraissent au milieu des flots d'écume. Ce canal a près de 250 mètres de long. Sur la gauche, en le remontant, on trouve une autre chute, bien plus rapide, mais formant une série de petits bassins étagés, et dont le volume d'eau est beaucoup moins considérable. C'est par ce passage que je fis hisser le canot, d'échelons

en échelons, jusque sur le bassin supérieur, après avoir préalablement transporté à bras son chargement dans le lieu que j'avais choisi pour camper sur la rive gauche, droit en face du plus fort du torrent.

En cet endroit, le Sénégal varie en largeur totale de 150 à 200 mètres.

Le lendemain matin, nous laissions nos hommes, les animaux et bagages dans notre bivouac, et allions à la découverte.

Tout le long de la route, nous chassions les hippopotames et les pintades, qui s'y trouvent en quantités innombrables. Nous avions remarqué que les montagnes de la rive gauche se rapprochaient du fleuve au point d'y baigner leurs pieds en un endroit situé à moitié route. La montage, étagée, de couleur rouge et noire, découpée par les massifs d'arbres qui sortaient de toutes les crevasses, était littéralement couverte de singes à chaque étage; sur toutes les fentes horizontales, ils étaient établis les uns à côté des autres; les arbres pliaient sous leur poids, et, à notre passage, ils nous saluèrent par des gambades incroyables et des aboiements forcenés. En affirmant que ce quartier général ne renfermait pas moins de six mille cynocéphales, je ne crois pas exagérer.

Derrière cette montagne, existait un marigot profond qui devait offrir un passage difficile; je m'étais donc décidé à accompagner le convoi dans cette partie, où d'ailleurs j'avais étudié le cours du fleuve. Ce fut seulement vers sept heures du soir que la chanson de mes laptots se fit entendre dans le lointain, puis des détonations, et, à huit heures, nous étions tous réunis. Le canot, dans son retour de nuit, avait été littéralement cerné par les hippopotames; on les touchait des avirons, et on ne s'en était dégagé qu'à coups de fusil. Ces animaux, d'ailleurs, sont plus effrayants que terribles.

Après une nuit très-humide, en dépit des feux que

nous avions allumés, nous nous réveillâmes, le 4 décembre, couverts de rosée : il était cinq heures et demie; les hommes étaient engourdis et rechignaient un peu à entrer dans l'eau. Néanmoins, je fis charger le canot et les animaux, et à sept heures, le canot filait sur l'eau, lorsque nous nous mîmes en marche.

A onze heures, nous nous arrêtions sur un barrage, que nous supposions être Malambèle.

La route a été horrible. De temps à autre, un bout de sentier impraticable indique une communication avec d'anciens villages ruinés et dont quelques morceaux de bois, quelques pierres, ayant servi d'assise aux cases, marquent seuls la place aujourd'hui.

Le reste du temps, malgré les feux que nous avions allumés deux jours auparavant, nous n'avons pu passer qu'à grand'peine à travers les épines.

Avant la montagne des singes, nous franchîmes un marigot encore vaseux; des traces toutes fraîches témoignaient de la présence d'un lion à peu de distance. Les singes s'étaient réfugiés sur leur montagne circulaire, et en occupaient tous les étages. Descendu le premier dans le marigot, j'avais mis pied à terre, à cause de l'escarpement des berges, et je marchais avec précaution pour ne pas être surpris par le lion, dont je suivais les traces. En vue de la montagne, je fus salué par un concert semblable à celui d'une meute en chasse, mais d'une meute immense. J'étais déjà de mauvaise humeur, à cause des difficultés sans cesse croissantes de la route et parce que Bafoulabé semblait s'éloigner comme à plaisir. Ces animaux, hurlant, gambadant, m'exaspérèrent; et, prenant une carabine, je tirai dans un groupe; un singe tomba; en un clin d'œil, les autres, se précipitant, l'enlevèrent. La montagne était devenue déserte. Nous gravîmes ensuite la berge opposée, qui était tellement raide, que la plupart des charges tombèrent. Puis nous nous



La montagne aux Singes. (Page 17.)

Mage, [illegible]

ouvrîmes un chemin dans les anfractuosités de la montagne, en apercevant sur le fleuve le canot qui nageait contre le courant. Mais ce ne fut qu'après bien des tours et détours, en menant les chevaux par la bride et après les avoir vus s'abattre plus d'une fois, que nous parvînmes au bas de cette montagne des Singes.

J'allai immédiatement camper sur la rive, où le bruit de la chute d'eau nous conduisit. Le canot, n'ayant pas assez de monde, s'était arrêté au petit barrage. J'allai le faire passer.

Lorsque nous arrivâmes, avec le canot, dans le bassin supérieur, très-peu profond en cet endroit, nous fûmes surpris par le spectacle curieux d'une bande d'hippopotames à demi plongés dans l'eau et n'ayant pas assez de fond. Les vieux se précipitèrent aussitôt dans les eaux profondes; mais un jeune, voulant suivre sa mère, se trouva à ma portée, et je lui logeai trois balles de revolver dans la tête. Bien que son sang coulât, il atteignit un instant sa mère; mais, sans doute épuisé, il la quitta et fut entraîné par le courant dans le rapide.

Je me souviendrai toujours de ce que je vis alors : la mère, s'élevant par un effort incalculable, découvrit la moitié de son corps, et apercevant son petit emporté par le flot, s'y précipita avec une incroyable rapidité; elle l'atteignit sur la crête du torrent, et ils roulèrent ensemble dans la chute pour ne plus reparaître.

La vue de ce dévouement d'une mère à son petit nous attendrit tous, même les noirs de l'expédition, ce qui ne les empêcha pas d'aller à la recherche des deux amphibies, dont ils espéraient faire un fameux régal.

Dès que le canot fut sorti du grand courant, laissant le gros des hommes transporter le matériel au lieu fixé pour le campement, je partis pour explorer le fleuve devant nous. Nous fîmes ainsi environ 24 kilo-

mètres sur l'eau sans trouver d'obstacles à la navigation. Le fleuve se resserrait et s'encaissait entre deux murailles verticales d'une espèce de grès noir. Les différentes assises en étaient horizontales; l'eau filtrait à travers et suintait par toutes les fissures; en de certains endroits, elle formait de petites cascades et, dans les fentes horizontales, un nombre énorme de pigeons sauvages, gris, à l'œil rouge, avaient élu leur domicile. Nous y aperçûmes aussi quelques poules d'eau et des rats gris ou surmulots.

Néanmoins, cette espèce de canal avait un aspect triste : nous étions dominés des deux côtés par ces berges noires, verticales, unies, sur lesquelles on ne voyait presque aucune végétation. Le courant était très-fort, et une illusion d'optique, dont je n'ai pas pu me rendre compte, nous faisait paraître la surface du fleuve comme un plan incliné très-prononcé, à ce point qu'il me fallut faire appel au raisonnement et me souvenir que des pentes de plusieurs minutes rendent la navigation impossible, pour ne pas appliquer une fausse appréciation à cette partie de son cours.

Après avoir reconnu un lieu de campement pour le lendemain, nous rentrâmes, car la nuit s'avançait; elle nous surprit même, et nous ne parvînmes qu'à grand'peine à chasser les hippopotames.

Les journées du 6 et du 7, nous franchîmes une série de rapides que je désigne sous le nom de barrages de Malambèle, attendu que nous retrouvâmes sur la berge et sur les bancs du fleuve des traces de villages. Ces barrages furent presque tous franchis à la cordelle.

Un caïman a essayé d'attraper nos bœufs pendant qu'ils buvaient. Depuis Gouïna, c'était le premier que nous voyions. Cela nous fit espérer que les barrages étaient terminés; le fleuve paraissait dégagé devant nous et je pensais être le lendemain à Bafoulabé.

Néanmoins, nous eûmes auparavant trois barrages

de plus à franchir, et l'un d'eux présentait une chute verticale de 1^m, 50.

Le 9 décembre, j'étais parti en canot. Après avoir reconnu un dernier barrage qui devait présenter peu de difficultés, j'aperçus devant nous le fleuve se séparant en deux branches : c'était Bafoulabé. Je débarquai sur la rive droite, et remontai à pied par des sentiers d'hippopotames, jusqu'à ce que je pusse bien voir cette pointe tant désirée. Il était temps, au reste, que cette bonne nouvelle vînt ranimer le courage de nos laptots.

Bara, un de mes hommes les plus courageux et les plus habiles, venait de se blesser cruellement. Au milieu d'un barrage, comme il supportait tout le poids du canot, il avait glissé dans un de ces trous désignés, au Sénégal, sous le nom de baignoires, dont les bords, travaillés par les cailloux roulés et les eaux, sont souvent tranchants comme un couteau ; il y avait attrapé une entaille profonde à la jambe.

Mamboye, sergent de tirailleurs que j'employais surtout à terre, éprouvait de fréquents accès de fièvre, et la plupart des hommes avaient, par suite des travaux alternatifs dans l'eau et dans les broussailles épineuses, les jambes très-abîmées.

Cependant, avant d'atteindre Bafoulabé, nous avions à passer une rude journée.

Vers neuf heures et demie, je me trouvais sur le bord du fleuve, près de l'embouchure du Bafing. Voyant le canot devant, je cherchai à le rejoindre, et je tombai dans un fourré d'épines, véritable labyrinthe, dont je ne pus sortir qu'en m'écorchant la figure et les mains et qu'en laissant des lambeaux de vêtements aux branches. Un peu plus tard, comme j'étais dans des herbes hautes de plus de trois mètres, je vis bondir devant moi deux magnifiques antilopes ; j'armais mon revolver pour tirer, quand mon ardeur fut

calmée par le rugissement d'un lion. A dix pas, l'animal se dressait dans les herbes. La mule que je montais m'emporta, les épines me retinrent de nouveaux morceaux d'habits et la moitié de la coiffe de mon chapeau, mais j'étais trop heureux de n'être pas poursuivi par le superbe roi de ces forêts.

A onze heures et demie, je hélais pour la quatrième fois, lorsqu'on me répondit ; je me trouvais à côté du canot. Une demi-heure après, Bara arrivait avec le docteur. J'avais déjà commencé, à coups de couteau de chasse, à élaguer les broussailles pour faire un campement. Peu à peu les hommes rejoignirent, et nous pûmes jouir d'un repos que nous avions tous bien gagné. Cependant, dès la matinée du 11, on repartait à la recherche d'un âne qui s'était perdu. Le reste de cette journée fut employé à installer des branchages pour faire sécher de la viande, à nettoyer le camp et à mettre de l'ordre dans nos bagages. Puis, ayant aperçu, en rôdant aux alentours, des traces fraîches d'hommes, qui se préparaient à prendre le miel d'une ruche et sans doute avaient fui au bruit des coups de fusils dont nous accompagnions souvent notre marche, nous pensâmes qu'il était prudent de disposer autour de notre bivouac des épines au milieu des herbes, de manière à former une défense, derrière laquelle nous eussions pu tenir tête à une centaine d'hommes.

Le village ne devait pas être loin. Aussi, dès le lendemain, je fis partir Sidi avec Yssa pour le rechercher. Sidi, étant un Khassonké, pouvait se trouver en pays de connaissance ou de parenté ; je l'avais donc chargé, en témoignant de mes intentions pacifiques, de dire que j'étais venu voir le pays, et au besoin commercer ; mais que j'avais assez de forces pour être sûr de pouvoir me défendre victorieusement.

D'après les notes que j'avais prises, la route directe de Bafoulabé au Niger aurait dû suivre le Bakhoy,

affluent du Sénégal qui venait le rejoindre en cet endroit, apportant ses eaux blanches (*ba* eau, *khoy* blanc) aux eaux limpides du Bafing (*ba* eau, *fing* bleu et noir), d'où le nom de Bafoulabé, littéralement les deux rivières.

Je me dirigeai en canot de ce côté jusqu'à Maka-Dougou, petit village situé sur une île du fleuve dans le Bambouk. Je n'étais pas sans quelque appréhension sur l'accueil qui m'y attendait. En conséquence, j'avais laissé mes bagages en arrière dans les broussailles, sous la garde de quelques hommes. Bien m'en prit. D'abord, nous fûmes convenablement reçus de Diadié, le chef du bourg, qui, selon l'usage, nous logea chez son forgeron. Après une nuit sous ce toit hospitalier, où nous fûmes dévorés de moustiques, nous voulûmes nous éloigner; mais alors nous eûmes à subir le quart d'heure de Rabelais, dont je me souviendrai longtemps. Je ne me laissai pas intimider, et je dis à ce brave homme de m'envoyer un de ses gens de confiance : je lui ferais un cadeau; mais, étant venu les mains vides, je n'avais rien sur moi à lui donner. Quand il vit que je ne m'émouvais pas plus que cela, il en prit son parti, rabattit de ses prétentions et nous nous quittâmes en bons termes, mais après une scène violente.

Ce chef est le fils de celui qui, en 1803, reçut Mongo Park, venant de Oualiha; il s'en souvient encore, et me montra de l'autre côté du fleuve une montagne dont le célèbre voyageur avait fait l'ascension. J'y voulus faire un pèlerinage, et j'y montai par une pente très-rapide. Comme à toutes les montagnes de ce pays, le sommet est un plateau très-peu accidenté, sur lequel la végétation est sensiblement la même que dans la plaine. J'apercevais, de là, le Bakhoy venant de l'E. S. E., où il se perdait entre deux chaînes de montagnes qui ne paraissaient pas beaucoup plus élevées que celle

où je me trouvais (soit 80 à 100 mètres de haut); vers l'Ouest, je voyais un défilé qui conduit à Oualiha. En redescendant nous prîmes un mauvais chemin et bientôt nous fûmes obligés de descendre le long d'une muraille verticale, nous aidant des racines et des interstices des pierres. Je pensai m'y casser le cou, car, une des pierres ayant cédé sous ma main, je restai pendu par l'extrémité des doigts de la main gauche. Presque au même instant, le docteur faillit tomber du haut de la montagne, par suite d'une douleur subite qu'il éprouva : comme il trébuchait, une paille lui était entrée dans l'œil.

Je restai vingt jours à Bafoulabé, dressant le plan de la pointe, et prenant note des matériaux de construction qui abondent ici, à l'exception de la chaux. Pendant que je me livrais à ces travaux, je reçus une ambassade de Diango, chef à Koundian pour El Hadj. Il me faisait sommer d'évacuer le pays de son maître, si je n'étais pas venu pour le voir. Voilà ce que j'attendais: enfin, j'avais affaire aux Toucouleurs, et l'avenir de mon voyage allait se décider.

Je fis force questions et je finis par savoir que Koundian était une vraie forteresse qui renfermait une armée; elle commandait à tous les pays malinkés soumis à El Hadj, et pillait les autres à main armée. Diango, le chef de ce point militaire, était un esclave d'El Hadj, et ne demandait qu'à me bien accueillir.

Racine Tall, son envoyé, se présentait fort bien. Fidèle à mes habitudes de prudence, je lui offris de partir avec lui pour Koundian, en laissant mes bagages, sous prétexte qu'il était nécessaire que je m'entendisse avec Diango sur la route à suivre.

Nous allâmes à Bougara. Nous y étions depuis de longues heures, et, fatigués d'attendre, nous nous étions couchés sur des nattes en paille tressée, à l'ombre d'un arbre. Les enfants du village creusaient, à côté de nous,

des calebasses, au moyen de couteaux grossiers, fabriqués par le forgeron de l'endroit. Un peu plus loin, nos montures, fatiguées des longues marches de la veille, broutaient quelques branches d'arachides oubliées dans un champ et, se roulant sur elles-mêmes de temps en temps, faisaient voler la poussière. Derrière nous, les anciens du village, perchés sur une espèce d'estrade, causaient paresseusement, attendant comme moi l'arrivée du chef en absorbant de grandes quantités de tabac à priser du pays. Dans le petit fort, régnait une assez grande agitation, car les femmes préparaient le couscous pour tous ceux qui allaient venir. L'envoyé de ce Diango l'ayant ainsi ordonné, un hameau de quatre ou cinq cases allait nourrir deux ou trois cents personnes. Les femmes et les jeunes filles pilaient à l'envi le mil et le riz, tandis que d'autres, à côté, écrasaient entre deux pierres plates les arachides grillées pour en faire une sauce.

L'air était calme, et nos regards se tournaient vers le défilé des montagnes dans lequel nous avions vu disparaître Racine Tall. Tout à coup deux cavaliers en débouchèrent, et arrivèrent avec toute la rapidité de leurs chevaux lancés à toute bride. Ils s'arrêtèrent à côté de nous, et dès qu'ils eurent absorbé les calebasses d'eau qu'on leur présentait, haletants encore, ils dirent que le chef arrivait; qu'au moment de leur départ il était à cheval, rassemblant son escorte pour venir au-devant de nous.

Je me levai aussitôt, et me préparai à le recevoir. Mais une heure au moins se passa. Le soleil baissait, et l'ombre pivotant autour de l'arbre qui nous servait d'abri, tout en marquant les progrès du jour, nous forçait à changer de place de temps à autre, pour éviter les rayons d'un soleil plus gênant encore à son déclin qu'il ne l'est au milieu du jour. Tout à coup, dans le lointain, nous distinguâmes les sons lugubres du tam-

bour [1]. Puis le silence se fit un instant, et après un intervalle les sons se firent entendre de nouveau et cessèrent bientôt. Le cortége approchait, mais lentement. Vers quatre heures de l'après-midi seulement, au milieu des herbes, nous aperçûmes des turbans blancs et des canons de fusil brillants au soleil. Alors au son du tambour vint se joindre celui des cymbales de fer; il ressemble à celui d'une cloche fêlée. Enfin quelques points rouges se montrèrent. C'étaient des chefs marabouts et des esclaves soldats [2].

La troupe se partagea en trois compagnies. Les deux des flancs marchaient précédées d'un pavillon blanc et assez bien rangées en ordre, tandis que celle du milieu portait le pavillon rouge. Elles s'arrêtèrent à environ 300 mètres de moi; puis, après quelques mouvements de fantasia exécutés par des cavaliers qui voltigeaient sur les fronts, Racine Tall, lancé au grand galop, couché sur son cheval, arriva, s'arrêta à moins de trois mètres de moi et me dit quelques mots qui me furent ainsi traduits : « Voilà Diango. Parle-lui bien franchement. Tâche de faire un *bon homme*. » Puis il repartit et la fantasia recommença.

Cependant Diango approchait à pas lents, vêtu d'un burnous rouge au capuchon relevé, par-dessus un turban en étoffe du pays. Il montait un magnifique cheval de haute taille, tenu en laisse par huit esclaves armés de fusils. Je le laissai approcher ainsi jusqu'à quatre pas de moi; alors je m'avançai à pied et le saluai à la française. Autour de nous se pressait une population de tous les pays, chacun semblait impatient

1. Le tambour du Soudan est une caisse hémisphérique en bois recouverte d'une peau de bœuf, sur laquelle on frappe en cadence, au moyen d'une pomme de cuir mise au bout d'un manche flexible. Il s'appelle *tabala*. Speke en a trouvé d'analogues dans le Caragoué et dans le pays de Ganda. V. *Sources du Nil*. Édit. complète. — J.-B.

2. Ce qu'au Soudan on appelle des sofas. — J.-B.

de voir les blancs, et mon étonnement ne fut pas mince en entendant ces mots en français : « Dis donc! bon jour, commandant. Il n'y a pas un peu de tabac à donner? » Après avoir été domestique à Saint-Louis, l'homme était disciple d'El Hadj [1]. L'accueil de Diango fut cordial, mais empreint d'une défiance dont je me rendis compte en apprenant que Sambala, le roi de Médine, venait d'envoyer piller par son armée Courba, un des villages de Diango.

Sambala n'ignorait pas que j'étais en voyage ; il avait même prédit à mes hommes qu'avant Bafoulabé, nous serions tous morts, et c'était dans l'intention de nous susciter des obstacles qu'il avait fait cette expédition; car, puisqu'il a eu sa famille massacrée en partie par El Hadj, qu'il a vu ce dernier venir l'assiéger et nous faire la guerre parce que nous le soutenions, Sambala ne peut pas accueillir favorablement nos tentatives de rapprochement : elles auraient pour effet, en lui interdisant ses razzias, de lui enlever une source importante de ses revenus.

Néanmoins, le témoignage de Racine, auquel j'avais fait voir mes bagages, et la franchise de notre démarche, qui nous livrait entre ses mains, triomphèrent des défiances de Diango. Il nous emmena coucher à Koundian.

Au bout de trois jours, je revins trouver mes hommes. Nous reprîmes cette route, la seule praticable pour aller à Ségou, dès que deux laptots, que j'avais expédiés à Médine pour y chercher des ânes et du sel, me furent revenus, en m'apportant la nouvelle de l'allocation des 4000 francs de surplus qui m'étaient accordés pour frais de voyage.

1. C'est ce qu'on nomme un *talibé*. Dans le mahométisme, où le temporel est toujours uni au spirituel, les religieux ou marabouts, comme les disciples ou talibés, sont des guerriers fanatisés. Les talibés se distinguent par le nom de leur chef, ainsi l'on dit les talibés de Cheik Ahmed Bakary, les talibés d'El Hadj Omar, etc. — J.-B.

Voici l'itinéraire dont je convins avec Diango : je viendrais chez lui, et il me donnerait un guide pour me conduire à Ségou, en moins de quinze jours, en passant par une route très-directe et sans difficultés. Il n'a pas été ponctuellement suivi.

Koundian se compose de la forteresse et d'un village, dont les cases sont en partie maçonnées mais couvertes de chaume généralement.

La forteresse forme un carré régulier. Il ne nous a pas été permis d'en visiter l'intérieur; mais elle contient, outre la maison d'El Hadj, dans laquelle demeure une de ses femmes et que gouverne Diango, l'habitation de la plupart des esclaves guerriers et d'une partie des disciples. Tout autour s'étend une plaine à laquelle on arrive par quatre défilés bordés de hautes montagnes. Cette place présenterait de grandes difficultés à l'attaque de troupes même régulières. Le pays est riche en mil et en or; mais il manquait alors de bestiaux, car, à la suite de la guerre, il y a eu disette et l'on a tout mangé. Aussi le cadeau d'un bœuf que me fit Diango était-il princier.

J'étais obsédé de demandes à Koundian. Les griots et les griotes [1] venaient faire de la musique et danser; les chefs mendiaient un pantalon, ou une blouse; les malades pleuvaient au docteur, qui y eût épuisé sa pharcie s'il n'était pas tombé malade lui-même de fatigue. J'avais eu aussi la fièvre à la suite d'un bain froid. Nous ne pouvions pas rester là. Je sommai donc Diango de me donner le guide promis et j'exigeai qu'il fixât l'heure du départ.

Le 9 janvier 1864, Diango à cheval venait m'accompagner à petite distance, et en me quittant me remettait en signe d'amitié une petite boucle d'or d'environ

1. Musiciens des deux sexes qui, dans la ville, chantent et dansent; mais, au camp, ils sont chargés d'obtenir le silence et de punir les retardataires. — J.-B.

douze grammes (36 francs). Je lui donnai en ce moment et de bon cœur une calotte de velours brodé en soie; puis je m'éloignai heureux d'être débarrassé de tous ces mendiants et de me voir enfin en route.

Diango m'avait assuré que je rencontrerais, à Ségou, El Hadj, dont il avait reçu récemment des nouvelles. M'imaginant dès lors que ma mission était presque remplie, je croyais avoir franchi les plus grandes difficultés de la route.

A la sortie de Koundian, nous remontâmes au Nord, pour aller rejoindre le Sénégal ou Bafing que nous devions traverser en cet endroit, parce que la route directe, vers l'Est, offrait des difficultés impraticables à des animaux chargés et même à des cavali ers, vu les montagnes qui la coupent fréquemment.

Le guide que Diango m'avait donné s'appelait Fahmahra. Il proposait de coucher au village et de commencer le transbordement des bagages et des animaux le lendemain matin. Ce transbordement était, en effet, assez difficile : il fallait l'effectuer au moyen de deux pirogues grossières, que nous ne pouvions faire avancer qu'à l'aide des pagayes du pays, composées d'un manche de bambou, sur lequel cinq à six petits morceaux de roseau sont fixés en travers, au moyen d'une corde, et figurent tant bien que mal une pelle. Quelquefois, c'est une moitié de calebasse qui est ainsi posée. Deux pirogues, servant à faire le passage, étaient placées de chaque côté de l'île. Je déclarai aussitôt que j'entendais coucher de l'autre côté du fleuve le soir même, et on se mit à l'œuvre.

Dès ce moment, j'avais pris la décision de ne jamais camper à l'intérieur d'un village.

Du reste, pour qui connaît les bourgades des noirs, j'y gagnais un temps considérable. Qu'ils soient en terre ou en paille, fortifiés ou entourés d'une simple palissade, ou, moins encore, d'une haie d'épines, ces

bourgs sont construits partout de même. Une porte étroite y donne accès ; il faut décharger là, puis porter à bras les charges au logement, qui est assigné souvent fort loin, et où vous êtes ordinairement très-mal. Alors on se sépare : les uns vont à droite, et les autres à gauche ; à l'arrivée comme au départ, on perd beaucoup de temps. De plus, les intérieurs de maisons sont sales : dans les cases, la chaleur est malsaine ; en plein air, la fumée des cuisines vous étouffe. Pour éviter tous ces inconvénients, j'allais, en approchant d'un village, reconnaître un bel arbre autour duquel on déposait les bagages. Ceux qui ont vu les benténiers ou fromagers, comprendront pourquoi je choisissais cet arbre de préférence. Ses racines gigantesques, semblables à des cloisons, laissent entre elles des espèces de magasins où nous pouvions serrer nos menus bagages à l'abri du vol ; un homme se couchait en travers et nous dormions tranquilles à la lueur d'un beau feu.

C'est le 10 janvier que je commençai à me diriger vers l'Est, à travers un pays désert ; chaque pas que j'y faisais m'en indiquait la ruine : des vestiges de remparts, de vieux monceaux de pilons, quelques crânes blanchis au soleil, voilà ce qu'avait laissé le pillage.

Nous traversâmes ainsi le pays qu'arrose le Bafing. Nous longeâmes le fleuve quelque temps encore, puis nous le quittâmes pour nous diriger vers l'Est, à l'endroit où son cours fait une pointe au Sud vers le Fouta Diallon, où se trouvent ses sources.

Nous étions, alors, dans une plaine couverte de hautes herbes, vertes, unies comme un beau gazon. Des troupeaux d'antilopes y bondissaient, pour chercher un refuge dans les escarpements des roches, et c'est à peine si, au milieu des herbages où nous passions, une ondulation des tiges indiquait notre présence. Nous cheminions en file. Devant, mar-

chait un homme à pied, que je suivais; puis les bagages, les mules en tête, les ânes en file; un homme, généralement c'était Samba Yoro, à l'arrière-garde; nos bœufs sur les flancs, et le docteur allant de la tête à la queue de la colonne. Tel était l'ordre; Fahmahra, notre guide officiel, fermait la marche. Nous ne tardâmes pas à quitter le Bafing, qui n'est qu'une bande de pays sur les deux rives du fleuve, et nous entrâmes dans le Gangaran, pays un peu plus peuplé. C'est encore la race malinké qui l'habite; elle s'habille toujours du même costume, pantalon, blouse et bonnet, jaunes en général. On obtient cette couleur d'un arbre nommé *rat* ou *rhat*. Ce sont les racines et les feuilles qui fournissent la teinture; le bois se brûle pour les usages domestiques, et les cendres, légèrement alcalines, sont employées pour faire un mordant qui sert à la teinture en bleu indigo.

Le 11 janvier, au soir, nous arrivâmes par une pente douce à une muraille presque verticale qui nous entourait à l'Est, au Nord et au Sud. A nos pieds, s'étendait un marigot vaseux dans lequel on ne trouva pas d'eau. En nous voyant, deux femmes qui étaient venues en chercher, s'enfuirent dans la montagne, et ce ne fut pas sans peine que Fahmahra les décida à venir lui parler. C'est que, chaque fois qu'une troupe de cavaliers paraît à l'horizon, ces pauvres gens, sur lesquels le glaive du conquérant a pesé et pèse encore bien durement, se demandent si ce n'est pas la guerre qui leur arrive, et comme, au fond du cœur, ils se révoltent à chaque instant contre le joug qui les opprime, ils s'imaginent, sans doute, qu'on veut les punir de leurs coupables pensées.

Le guide nous déclara que nous étions à Firia, et les ruines d'un grand village vinrent à l'appui de son assertion.

Depuis Koundian, j'avais considéré cet endroit

comme un nouveau refuge; et voilà que nous n'y trouvions même pas d'eau. Bon gré, mal gré, il fallut en prendre notre parti. Les animaux se passèrent de boire; quelques calebasses de liquide amer et sale furent recueillies dans le marigot, et nous nous étendîmes sur nos couvertures.

La nuit ne tarda pas à venir; mais, vers onze heures du soir, nous fûmes réveillés par un décor féerique: la montagne devant nous était illuminée. Une centaine de torches en éclairaient les escarpements et quelques ombres humaines, mises en relief par la lumière, animaient ce tableau. Je ne me lassais pas de l'admirer. C'était le village de Firia, bâti sur le haut de la montagne, dont les habitants venaient nous apporter à souper: trente calebasses de mets du pays pour nos hommes; et, pour nous, deux poules, des œufs; enfin, pour les chevaux, un panier de mil.

De plus, il fut bien convenu que le lendemain ils viendraient aider au transport des bagages pour franchir la montagne, car je me demandais comment les animaux grimperaient sur ces roches où les hommes ne passaient qu'avec l'appui d'un bambou.

En effet, cette traversée fut difficile; à l'exception d'une mule et d'un âne, il fallut décharger tous les animaux et porter les fardeaux à bras sur le sommet de la montagne. Mais heureusement on n'eut pas à redescendre, car nous étions parvenus à un véritable plateau où se croisaient diverses montagnes, ellesmêmes assez élevées. Je compris alors la configuration du pays: nous avions quitté la vallée du Sénégal.

Le jour même, nous allâmes camper à Niantanso, village fortifié, situé au milieu d'un écartement des montagnes, dans lequel nous pénétrâmes par une gorge étroite et très-accidentée. De magnifiques baobabs, situés près du village, protégèrent notre campement. Cet arbre, qui croît dans tout le Soudan avec une remar-

quable profusion, est, on le sait, un des plus utiles que le nature ait distribués sur la terre des noirs. Il fournit un fruit nommé pain de singe, très-astringent, dont la farine sucrée et acide, mêlée au lait, constitue un remède très-efficace contre la dyssenterie, ainsi que j'en ai fait l'épreuve, et qui, outre cela, est un rafraîchissant agréable. Dans quelques cas de famine, j'ai vu les noirs en faire du couscous. La feuille séchée et pilée fournit une poudre verte impalpable, qu'on appelle *lallo* et qui sert d'assaisonnement au couscous des Yoloffs et au lack-lallo des Bambaras [1], les deux principaux plats de la cuisine du Soudan ; enfin, son écorce battue fournit des fils d'une certaine ténacité et d'une belle couleur, avec lesquels on tisse des cordes très-régulières mais de peu de durée.

Grâce à notre guide, nous fûmes bien accueillis à Niantanso. On vint nous construire une case en nattes de paille tressée. La place de notre campement fut nettoyée et l'on y mit un grand vase en terre cuite, rempli d'eau claire ; alors nous pûmes prendre un instant de repos.

Le lendemain, je fis l'ascension d'une montagne, située à l'Ouest du village. L'horizon très-court à l'Est était fermé par une chaîne de montagnes que nous devions traverser le lendemain. Comme presque tout le sol du Bambouk, ces montagnes sont ferrugineuses ; les habitants fondent le fer par un procédé qui se rapproche de la méthode catalane.

Le griot du village, armé de sa grande guitare mandingue, instrument à douze ou quinze cordes, vint, le soir, me saluer de ses chants. Je le dessinai, et il fut très-étonné de voir que tout le monde le reconnaissait.

1. Les Bambaras, nègres moins beaux que les Yoloffs, sont venus des pays situés au sud des monts de Kong, afin de fuir le mahométisme qu'on voulait leur imposer. Ils sont demeurés païens. — J.-B.

Le matin suivant, reprenant notre route, nous franchîmes un marigot, puis une petite montagne, un second marigot, et nous arrivâmes à une haute montagne de cent cinquante mètres, aux pentes rapides, mais on put la gravir sans mettre pied à terre, non sans peine, à cause des bambous qui la couvrent et qui sont entrelacés au point de fermer par moments le sentier. Lorsque je fus au sommet, je m'aperçus que nous passions par une sorte de col et que cette chaîne, la plus considérable que j'aie traversée dans mon voyage, était la ligne de faîte qui sépare la vallée du Bafing et celle de ses affluents. La descente fut rapide : le plateau sur lequel nous arrivions était à mi-hauteur de la montagne, qui, de ce côté, ne s'élevait pas à plus de quatre-vingts mètres.

Nous entrions dans des plaines cultivées. Aux pays déserts que nous avions vus depuis notre départ succédait enfin, pendant quelques jours au moins, l'apparence du bien-être. Le soir nous couchions au village de Makhana.

Dans tout le Gangaran, que nous traversions de l'Ouest à l'Est, nous fûmes bien reçus. Les villages, la plupart construits en bambous entrecroisés, ce que les noirs de Saint-Louis appellent crinetis, paraissent assez malpropres. Généralement ils sont composés d'un certain nombre de groupes de cases, formant des divisions qui représentent des fractions, souvent indépendantes les unes des autres. Chaque fois que nous campions, les naturels des villages environnants venaient m'apporter un tribut sur le sens duquel je ne pouvais m'abuser. Ce n'était pas un cadeau volontaire, mais un de ces impôts arbitraires que lèvent les gens d'El Hadj partout où ils passent : au fond, je voyais que ces gens avaient la tête basse, le regard triste, et moi, pauvre voyageur inoffensif, je partageais dans leur esprit la haine qu'ils portent à leurs conquérants.

Le 15 janvier, j'arrivai au Bakhoy n° 1, dans un endroit où ses eaux se brisaient avec violence sur un banc de roches, qui formait un gué naturel. Le passage fut difficile et, les roches étant glissantes, plusieurs hommes tombèrent avec leurs charges; nous y perdîmes un sac de sel qui représentait pour nous une grande valeur.

De loin, ces choses-là paraissent bien simples. Passer un fleuve à gué, quelle plaisanterie! Mais, en pratique, c'est différent : tout devient obstacle au transport des bagages, et quand on n'a emmené que le strict nécessaire, moins même, chaque perte devient un désastre. On tombe, on se blesse et, pendant huit jours, voilà un homme qui ne peut plus marcher à pied; il faut le mettre sur un âne, qu'on surcharge et qui bientôt vous manque à son tour. On est en transpiration, on tombe dans l'eau, et voilà une pleurésie ou une fluxion de poitrine.

Le 18 janvier, comme nous reprenions notre route, le guide se déclara malade. Nous vînmes camper à Kouroukoto, premier village du Kita. J'avais cru que Kita était un nom de village; c'est celui d'une montagne, au pied de laquelle nous nous trouvions et qui donne son nom à un petit pays enclavé dans le Fouladougou, où nous étions entrés un peu avant de traverser le Bakhoy.

Le Kita est habité par des Malinkés; son chef-lieu est Makadiambougou; seize villages entourent la montagne et sont placés à l'Est, pour la plupart. Cette montagne forme un massif granitique isolé; le plateau supérieur, très-accessible, est découpé par des gorges et surmonté de trois pics, dont j'estimai le plus élevé à deux cent cinquante mètres au-dessus de la plaine. J'en fis l'ascension : de là, je voyais, vers le S. E. et vers l'Est, un horizon assez lointain et plusieurs plans de montagnes qui semblaient courir perpendiculairement à la direction de mon regard.

Nous fûmes arrêtés ici pendant neuf jours ; c'était le plus grand temps d'arrêt que nous eussions fait jusque-là, et je maugréais ; mais que faire? La maladie de notre guide était une pneumonie qui ne laissait pas d'inquiéter le docteur.

Un soir, durant ce séjour, je fus attiré dans le village par le bruit d'un concert et des danses. L'orchestre se composait de deux espèces d'harmonicas, de cymbales en fer, d'une flûte bambara percée dans un bambou et enfin de deux tambours. Cela formait une grande cacophonie, mais il y régnait une certaine mesure sur laquelle on sautait et on gambadait, tout autant qu'on eût pu le faire avec le meilleur orchestre d'Europe.

Lorsque le départ approcha, je fis le recensement de mes vivres : il m'en restait largement assez pour gagner le Niger, dont je ne devais être éloigné que de huit jours en ligne droite.

Mes instructions me recommandaient de passer par Bangassi, qu'avait vu Mungo Park. Mais ce village n'existait plus : Bangassi était une ruine, le Fouladougou n'était habité que par des bandits. On ne pouvait plus songer à y passer, car, à l'endroit où je me trouvais, cette route me détournait du chemin du Niger.

Cependant, le 27, on nous déclara que, le Bélédougou et le Manding étant révoltés entièrement, il n'y avait plus de route de ce côté ; nous devions donc aller en chercher une au nord, vers Diangounté.

J'en fus vivement contrarié.

Aussi fis-je le plus de résistance possible à ce projet ; à défaut de la route de Mourgoula que j'avais voulu suivre, je demandai au moins à visiter ce point. Alors on me fit cette observation : « Tu n'es donc pas venu pour voir El Hadj, mais pour voir le pays et pour savoir ce que nous faisons? » En somme, on eût pu facilement me faire un mauvais parti ; je me rendis donc après

bien de la résistance. Ainsi, profitant de l'occasion d'un convoi de trafiquants qui se rendaient dans le Kaarta, nous nous décidâmes à aller reprendre à Diagounté la route de Raffenel, que nous compléterions, abandonnant conséquemment celle du deuxième voyage de Mongo Park pour rentrer dans son premier itinéraire.

Makadiambougou est une place importante, par sa situation même et par l'avenir qui l'attend, si jamais la civilisation envahit ce coin du globe.

Situé sur un plateau élevé, sain, riche en terres végétales et en bois de construction, le village est adossé à une montagne qui lui forme une défense naturelle; la culture est aisée dans ses plaines, le riz de bambou s'y récolte en grande quantité, le beurre de karité [1] et les bois de cailcédras, telles sont les richesses dont la valeur ne ferait que croître par suite du passage des caravanes amenant de Nioro le sel et les bestiaux, du Bouré la poudre d'or. D'ailleurs c'est le point de départ de toutes les routes du Sénégal au Niger. Makadiambougou acquerrait donc une importance considérable comme place de commerce, si la France, réalisant le projet du général Faidherbe, s'avançait vers le Niger pour y prendre pied.

1. Voir page 65. — J. B.

CHAPITRE II

DU KITA AU SÉGOU

L'or dans l'Afrique occidentale. — Caravanes de trafiquants. — Le Kaarta. — Le Bagué. — Kouroundingkoto. — Guettala. — Coiffures. — Sel de Tichit. — Guémoukoura et le tierno Ousman. — Diangounté et le tierno Boubakar Sirey. — Les sauterelles. — Entrée dans le Ségou. — La botoque. — Les Massassis de Guéméné. — Morceaux de la première catégorie du bœuf. — Toumboula.

Je m'éloignai de la montagne de Kita le 28 janvier. Trois jours après, nous étions au bord du Bakhoy n. 2, qui tombe dans le premier au-dessus de Fangalla, et, durant ces trois jours, nous n'avions rencontré que deux petites caravanes; l'une portant du sel et allant chercher de l'or au Bouré, et l'autre que nous croisâmes à Seppo; celle-ci conduisait des bœufs et allait échanger ses bestiaux contre des esclaves. Tous parurent enchantés de me voir; l'un des trafiquants, pour me montrer sa joie, voulait m'embrasser. Sans doute il avait vu des blancs en agir ainsi, car ce n'est pas dans les habitudes des noirs, et j'eus bien de la peine à m'en défendre.

Chemin faisant, j'étudiais ces négociants qui nous servaient de guides et je ne crois pas inutile de les faire connaître. C'étaient des Sarracolets du Kaarta. L'un d'eux était parti de son pays, Guémoukoura, depuis cinq ans. Il en était sorti pauvre et revenait avec une certaine fortune. Cependant ses vêtements étaient des

plus simples, assez misérables même. Mais il ramenait cinq captifs, une femme et un enfant.

Il s'était d'abord rendu avec du sel au pays de Bouré, où il l'avait échangé contre de l'or [1]. De là, passant

1. L'existence de l'or dans l'Afrique occidentale étant connue depuis longtemps et le nom de Bouré s'étant déjà plusieurs fois rencontré à ce sujet dans les récits de M. Mage, nous pensons que le lecteur nous saura gré de mettre ici quelques extraits des appendices que notre voyageur a joints à son volume :

Les alluvions du Bambouk contiennent une assez grande quantité d'or pour que les noirs en tirent un profit considérable en le faisant exploiter à moments perdus par les femmes, qui se bornent à laver la terre aurifère dans leurs calebasses. Outre cet or, qui vient sans doute de loin, le quartz des montagnes du Bambouk en contient des filons quelquefois assez riches, ainsi qu'on en a eu la preuve dans l'essai d'exploitation fait à Kéniéba, dans les années 1858, 59 et 60.

Sur les bords du Niger, existe un des placers les plus riches du globe et qui, depuis les temps historiques, fournit à l'exportation de l'Afrique. Je parle du Bouré.

Ce pays était connu de nom depuis bien longtemps. Quand une caravane arrivait au Sénégal, apportant de l'or, ce qui était assez rare à cause des pillages que leur faisaient subir les populations qu'elles avaient à traverser, on lui demandait : D'où vient cet or ? — De Bouré.

Plus fréquemment, les Maures de Tichit, lieu important du Sahara, apportaient de l'or et, questionnés sur sa provenance, répondaient de même. Enfin, d'anciens esclaves aujourd'hui libres, après avoir été les uns soldats, les autres pilotes ou matelots, avaient affirmé l'existence d'un village de Bouré. Mongo Park lui-même en parle et toutes les cartes en faisaient mention.

Cependant Bouré n'est pas un village, mais un pays, dont le chef actuel se nomme Douba, et réside au village de Kintinian, chef-lieu du pays aurifère.

D'après bien des renseignements, qui ont toujours concordé et dont les auteurs avaient été dans le pays de Bouré, soit comme négociants, soit comme envoyés du roi de Ségou ou préposés d'El Hadj, ce pays présente un fait remarquable, c'est que l'or y sert de monnaie.

On sait que l'or, dans toute l'Afrique, se vend au poids par gros et fractions de gros. Ce gros varie de poids suivant les localités, mais dans des proportions peu étendues, et est fixé par un certain nombre de noyaux de tamarin. Au Bouré, il en est de même, et l'abondance de l'or y est telle que tout peut s'acheter avec de l'or, depuis le fagot de bois qui fera cuire les aliments jusqu'au captif qui ira chercher l'or dans les mines.

L'or qui sert ainsi aux menus besoins du ménage est ramassé

par Timbo, il s'était rendu à Sierra Leone, où il avait travaillé longtemps à la culture des arachides; alors, possesseur d'une petite fortune, il s'était mis en marche, achetant d'abord une esclave dont il avait fait sa femme; celle-ci lui avait donné un enfant et s'était ainsi élevée au rang de femme libre. Un vigoureux captif portait l'enfant, et trois autres jeunes filles, éclopées par la longue route qu'elles venaient de faire, étaient attaquées par les vers de Guinée; les jambes enflées, elles suivaient, s'aidant d'un bâton. En outre, un malheureux enfant, de trois à quatre ans, aux membres maigres, courait entre les jambes des chevaux, faisant des marches de 20 à 24 kilomètres. Notre docteur avait pris cet enfant en amitié et souvent le mettait devant lui à cheval. Quant aux malheureuses captives dont j'ai parlé, à mesure que nos ânes se déchargeaient par suite de la grande consommation de vivres que nous faisions, nourrissant presque tout ce monde, j'ordonnais de pla-

par les femmes et, quelque extraordinaire que cela paraisse, bien des personnes m'ont affirmé que c'était le sable même de leur maison et de leur cour qu'elles lavaient pour se le procurer.

Quant à l'or du maître, celui qui compose sa fortune et avec lequel il subvient aux grosses dépenses, il sort des mines ou des puits que l'on fait chaque année après la saison pluvieuse.

Si le Bouré est le plus riche des pays à or, et s'il fournit chaque année une exportation considérable, le Manding en contient aussi en quantité notable, ainsi que le constate Mongo Park dans son premier voyage; mais, ici, l'or n'est que l'accessoire tandis que, dans le Bouré, c'est la vie du pays.

D'où vient cet or? Évidemment, il a été charrié là par les cours d'eau; et, si le pays en question, au lieu d'être entre des mains indolentes et isolées, se trouvait à proximité de l'activité européenne, on ne tarderait pas à gagner les filons d'où l'or provient et qui doivent se trouver dans les montagnes où sont les sources de tous les grands fleuves du Soudan. Mais, au Bouré, on ne s'en préoccupe guère; l'or suffit à tous les besoins, et on continue à l'exploiter tout doucement, en entourant les opérations de superstitions mélangées à l'islamisme, qui est la religion ordinaire du pays.

D'autres placers aussi riches que ceux du Bouré sont ceux de Kong, qui sans doute sont les mines de Gondja, citées par les auteurs anciens et qui aujourd'hui fournissent la poudre d'or et

cer dessus d'abord les bagages qu'elles portaient, puis enfin les femmes elles-mêmes. Quelque endurci que je fusse en effet, je ne pouvais pas voir ces malheureuses, au moment du départ, les membres engourdis, ne pouvant plus se lever ; alors leur maître arrivait, les frappait, et quelquefois une larme coulait silencieusement le long de leurs joues. Sans doute elles pensaient au lieu de leur naissance, à la case de leur mère, et lentement, péniblement, elles reprenaient le chemin.

Si l'on ajoute à cela que c'est à peine si tous ces gens avaient de quoi se nourrir, que l'eau fut rare pendant les trois jours de route que nous fîmes entre le Kita et le Bakhoy, on comprendra la souffrance de ces troupeaux d'êtres humains qu'on mène de marché en marché sur toute la terre d'Afrique, au nom des usages de la barbarie ou de l'islamisme.

Outre cette bande d'esclaves, nous avions le spectacle hideux de captifs enchaînés deux par deux. Le

les pépites au commerce de toute la côte de Guinée, depuis Sierra Leone jusqu'à l'embouchure du Niger.

Ce nom de Kong, appliqué à toute la chaîne des montagnes qui s'étend de Timbo à Selga et même jusqu'au Bas-Niger, est aussi particulièrement celui d'un petit royaume, placé par environ 8° de latitude N. sur 6° de longitude O., où les placers aurifères ont une richesse au moins égale à celle du Bouré, au dire des gens qui les ont vus. Une quantité considérable de ce métal précieux en sort pour se rendre par différents chemins à Grand-Bassam, Assinie, Sierra Leone, au cap Coast, à Accra, etc. Cet or arrive le plus souvent en poudre, mais aussi en pépites quelquefois très-considérables (j'en ai vu une de plus de 350 f.), c'est-à-dire de plus de 100 grammes.

D'ailleurs la richesse aurifère de ces pays est démontrée par un autre fait que j'ai constaté, c'est que l'Akba, par exemple, rivière qui aboutit près de Grand-Bassam, dans la belle lagune d'Ébrié, dont les 220 milles de rivage sont peuplés de 200,000 habitants roule de l'or qui vient se déposer sur les vases et les sables de l'entrée de la barre : si bien que plusieurs négresses des factoreries, s'étant mises un jour à laver ces sables grossièrement, au hasard, dans la première place venue, avaient, à la fin de la journée, plusieurs grammes d'or en poudre, qui leur fut acheté devant moi à la factorerie Renard en 1857. J'avais assisté au lavage. — *Mage.*

maître de cette autre troupe était un Toucouleur des bords du Sénégal. Porteur d'un immense turban, d'un grand sabre à fourreau de cuivre, il était chargé par le troisième fils d'El Hadj, par Abibou, de porter à son frère Ahmadou deux colis renfermant des burnous, de la soie et différents cadeaux. Les esclaves enchaînés deux par deux portaient, outre ces colis, chacun deux fusils.

Leur costume défie toute description. Au départ, ils avaient eu une blouse et un pantalon, mais l'usure et les épines de la route avaient transformé tout cela. L'étoffe n'avait jamais brillé par la finesse; sans doute, elle avait été blanche, le voyage et l'absence de blanchissage l'avaient teinte en couleur isabelle foncée. On peut dire qu'elle était en charpie et que les pantalons ne tenaient que par la corde qui ceignait les reins des hommes. Si un chiffonnier avait la fantaisie de suspendre les lambeaux qu'il ramasse à une corde et de s'en entourer comme d'une ceinture, l'effet produit serait le même.

Notre arrivée dans le Kaarta fut un grand soulagement pour ces malheureux : les uns y trouvaient la fin de leurs misères; ils allaient enfin entrer dans la vie sédentaire comme esclaves, et c'était peut-être leur condition première; les autres devaient dorénavant aller de village en village, comme nous-mêmes, ayant du moins à boire et à manger.

Le Kaarta est un vaste pays dont la superficie compte environ douze mille kilomètres carrés. Avant mon voyage, deux Européens seulement l'avaient visité : Mongo Park, en 1796, sous le règne de Daisé Coro Massassi, et Raffenel, en 1845, sous celui de Kandia.

Il suffit de lire les relations de ces deux voyageurs pour se convaincre de la faiblesse du Kaarta, en tant qu'État, à cause de ses dissensions intestines.

Après avoir traversé le Bakhoy n° 2, j'entrai dans la province de Bagué, dont le chef-lieu est Guettala. Pour y parvenir, je dus passer par deux villages où nous

fûmes bien reçus ; mais il était évident que Fahmahra, notre guide, perdait de son autorité, et qu'on en accordait maintenant davantage à notre titre d'ambassadeur accrédité auprès d'El Hadj. Ce territoire, du reste, ne dépendait plus de Koundian, mais bien de Farabougou, autre forteresse d'El Hadj.

On nous construisit des huttes en nattes, et le chef vint nous apporter une poule et un peu de riz pour notre souper; mais je ne pus rien me procurer pour nos hommes. Le lundi 1er février 1864, je partis à une heure pour aller camper à Kouroundingkoto.

Notre route longeait des montagnes peu élevées, que nous laissions à droite. Le pays était plat, coupé de marigots et ses plaines présentaient des cultures de coton. Nous étions enfin sortis des contrées montagneuses.

Ce petit village de cases en paille, situé au pied d'une montagne d'environ 60 mètres de haut, est assez propre. Au moment où nous arrivions, il présentait un aspect animé : de nombreux métiers de tisserands grinçaient en plein air ; un beau soleil animait la scène, qui était assez gaie. Un nombre considérable de femmes et d'enfants se rassemblaient autour de nous. Nous allâmes à l'extrémité du village camper sous un gourbi destiné aux palabres [1]. Le chef du village était absent; son frère Séma vint me saluer et me donner un cabri, s'excusant de faire si peu pour un homme qui allait chez El Hadj. Dans la soirée, il pourvut à tous nos besoins et largement à ceux de nos animaux porteurs, qui en avaient grand besoin. Un marabout se présenta aussi et me dit « que, placé dans ce village par El

1. Le gourbi est une espèce de hangar fait de branchages; le mot *palabre* signifie entrevue et conversation ou conseil. Un gourbi destiné aux palabres revient donc à ce qu'on appelle *ihouanza* à l'Est du Tanguégnica. Voir notre édition des *Voyages du capitaine Burton*, p. 210. On l'appelle à Yamina *bilour* ou *bolérou*, comme nous le dirons dans le chapitre suivant. — J.-B.

Hadj, il fallait qu'il me *reçût;* mais que, n'ayant pas de fortune, il ne pouvait me donner qu'un cabri. » Cet animal était tout jeune ; nous l'emmenâmes, et il fut bien longtemps notre compagnon de route. Il faisait dans tous les villages où nous séjournions le désespoir des matrones par son impudence à voler le couscous sous leur nez. Pris en flagrant délit, il recevait une tape ; mais alors il ne plaisantait plus et se précipitait à coups de cornes sur ses adversaires, au grand bonheur de mes laptots, qui l'avaient pris en affection. Le jour de sa mort fut un jour de deuil pour eux : ils s'étaient fait une superstition au point de dire que, tant que cet animal serait avec nous, nous ne souffririons jamais de la faim.

On me donna encore là un coq, du riz et, le soir, un peu de lait et une poule ; mes hommes reçurent quatorze calebasses de nourriture du pays. Enfin, nous fûmes dans l'abondance et nous pûmes nous refaire des fatigues des jours précédents. Elles avaient été si grandes qu'un de nos chevaux, celui du docteur, n'avait pas pu suivre. Je l'avais abattu l'avant-veille de mon arrivée au Bakhoy, et, depuis ce temps, le docteur allait à âne. Mon cheval étant très-blessé, je montais le dernier de nos chevaux, vaillante petite bête, mais très-maigre, et que mes laptots avaient surnommée Farabanco, en souvenir d'un de leurs camarades dont la maigreur était proverbiale. Nos bœufs ne marchaient qu'avec peine et nous retardaient. Comme on le voit, il était grand temps de prendre un peu de repos, et je me décidai à faire de petites marches.

La montagne à laquelle est adossé le village de Kouroundingkoto l'abrite à l'Est, et telle est du reste la position de presque tous les villages dans ces pays : il est à croire que les noirs l'ont adoptée pour se protéger contre la chaleur et la poussière des vents d'Est. La montagne, composée de blocs de granit entassés et de

différentes roches noires dont quelques-unes ont des dimensions colossales, a la forme sensiblement régulière d'un mamelon aux pentes très-raides. Sa crête, du côté où nous la voyions, offre une particularité. Cinq baobabs espacés presque également la couronnaient, et celui du milieu, situé sur le sommet même de la montagne, avait une dimension et une forme très-remarquables.

Un grand nombre d'autres arbres avaient trouvé entre les roches l'aliment nécessaire à leur vie, et deux d'entre eux étaient fort grands.

De l'endroit où nous étions, il y avait bien cinq cents mètres jusqu'au baobab du milieu. Je dis en plaisantant à Fahmahra que, s'il voulait, nous pourrions tirer à la cible. Depuis quelques jours, il m'affirmait que les noirs tiraient mieux que les blancs, et le fait est qu'avec leurs mauvais fusils de traite, leurs balles de fer mal forgées et leur poudre charbonneuse, j'en ai vu quelques-uns d'une adresse prodigieuse à petite distance.

Lorsqu'il eut accepté le défi je lui proposai de tirer sur le baobab. Il se mit alors à rire, et me dit : « Tire le premier. » Je pris la carabine de Mamboye, je m'assurai que, contrairement à la coutume des nègres, on n'avait mis qu'une cartouche, j'épaulai et le coup partit. Nonseulement on entendit la balle frapper l'arbre, mais un hasard heureux fit qu'elle détacha du baobab un des pains de singe qui dégringola sur les roches. Peu s'en fallut qu'on ne criât au miracle. Fahmahra n'en revenait pas. Il ne voulut même plus essayer de tirer, et cette histoire me suivit jusqu'au Ségou, où elle me fit grand bien dans l'esprit des noirs.

Le 2 février, moins de quatre heures de route nous conduisirent de Kouroundingkoto à Guettala, chef-lieu du Bagué. C'était un village en paille, de récente construction, à côté duquel nous apercevions les ruines de l'ancien rempart en terre, détruit depuis environ trois

ans. Les habitants paraissaient très-soumis à El Hadj, et, peut-être parce qu'ils savaient être en présence de ses talibés ou disciples, ils s'en glorifiaient et me disaient qu'ils étaient heureux, qu'on ne les pillait plus, que le pays était tranquille, que tout le monde travaillait parce que le Marabout (El Hadj) l'avait ordonné. Le chef de ce village commandait à tout le Bagué.

L'accueil de Guettala fut cordial. Durant les premiers moments, la curiosité l'emportant, nous fûmes entourés de tout ce que le village renfermait de femmes et d'enfants, et, quelque fatigante que fût cette curiosité, je ne m'en plaignais pas trop, n'y apportant obstacle qu'autant que le voulait la sécurité de nos bagages. J'eus là l'occasion de faire plusieurs remarques. La première, c'est que tous les gens parlaient le bambara et le soninké [1], ce qui tient au mélange des deux races qui forment la base de la population, aussi bien dans le Kaarta que dans le Ségou et jusqu'aux montagnes de Kong. Dans ce vaste pays, ce sont elles qui peuplent tous les villages, tantôt séparées, tantôt mélangées, parlant l'une ou l'autre langue, quelquefois les deux. Le seul mélange notable qu'elles aient en dehors est avec la race Peuhl [2] qu'on rencontre dans toute l'Afrique depuis l'Égypte jusqu'à l'océan Atlantique.

C'est là que j'aperçus, pour la première fois depuis Koundian une autre coiffure que celle des Malinkés. Je parle de la coiffure des femmes, les hommes ayant tous la tête rasée depuis la conquête du pays par El

1. Les Soninkés, souvent confondus avec les Sarracolets, sont des gens très-pacifiques; jusqu'au point de refuser de combattre pour leur défense (V. le chapitre suivant). Ils sont mahométans. — J.-B.

2. Les Peuhls ont le nez aquilin, les lèvres minces, les cheveux soyeux et nattés. Leur couleur est le rouge noir ou le brun jaunâtre. Evidemment, comme les fellahs de l'Égypte, ils sont le produit mélangé des berbères et des nègres. Chassés du nord par les Arabes et les Maures, ils ont poussé les Serrères vers le sud. — J.-B.

Hadj. La coiffure des Malinkés, des Soninkés, des Khassonkés, et d'une partie des Bambaras, a pour trait distinctif un casque composé de cheveux relevés sur le sommet de la tête et nattés par-dessus des chiffons ; quelques différences dans la hauteur du casque, la manière de le terminer en arrière et d'arranger les cheveux des côtés sont les seules variantes [1]. Mais ici je trouvai une coiffure bien plus jolie et plus originale qui rappelait beaucoup la coiffure si coquette des Yoloffs. Comme à Saint-Louis, les cheveux étaient enroulés en mille petites tresses tortillées, qui tombaient tout autour de la tête. Malheureusement, si l'effet était joli, la propreté n'y gagnait guères : ces tresses sont faites en miellant les cheveux ; on les graisse ensuite avec du beurre rance et de la poudre de charbon pour les noircir. Il est aisé de se figurer ce que cela peut devenir, avec la chaleur, la transpiration et la poussière, au bout de quelques jours. En effet, de pareilles coiffures ne se font guère qu'une fois tous les quinze jours au plus, car elles demandent souvent deux et trois journées de travail.

Au sortir de Dindenco, nous rencontrâmes une caravane de marchands venant de Nioro et apportant des charges de sel gemme ou sel de Tichit. Comme on le sait, ce sel vient de la sebkha d'Idjil, visitée par le capitaine Vincent, en 1860, dans son beau voyage à l'Adrar. Les Maures sédentaires de Tichit vont le chercher et le transportent dans tout le Soudan, où ils le vendent à d'autres trafiquants, qui eux-mêmes le revendent. Ces pierres de sel gemme, que je voyais pour la première fois, avaient environ 0^{m},60 de long sur 0^{m},40 de large et 10 à 15 centimètres d'épaisseur : on les appelle *bafals*. Les trafiquants avaient appris que

1. Des coiffures analogues existent au Gabon; Baker en a trouvé aussi à Tarrangolé; mais les Létoukiens les ornent de perles et d'une espèce de diadème. Voir le *Lac Albert*, dans notre édition, chap. III. — J.-B.

j'étais en route lors de leur passage à Nioro; mais ils ne pouvaient pas croire que j'eusse réellement l'intention d'aller au Ségou, tant cette idée est profondément incrustée dans l'esprit des populations sénégambiennes qu'un blanc ne saurait vivre, en Afrique, des ressources du pays. Ils me croyaient donc revenu sur mes pas, et grand fut leur étonnement de me rencontrer. Ils me comblèrent d'amitiés, me disant que tout le pays m'aimait, parce que j'allais trouver El Hadj ; que c'était bien bon pour eux, qui pourraient alors voir les blancs quand j'aurais fait un accord avec le Marabout. Ils avaient grand besoin des marchandises des blancs, mais on les empêchait d'aller en acheter. J'éprouvais une fort grande joie à rencontrer de pareilles dispositions. Cependant cela n'allait pas jusqu'au délire et je me refusai à l'accolade que ces braves gens voulurent me donner.

Plus tard, nous rencontrâmes deux troupeaux de beaux bœufs que leurs maîtres allaient vendre au Bouré contre de l'or et des esclaves. Ce fait confirmait ce qu'on m'avait déjà dit de la sécurité de cette route, par laquelle nous arrive le peu d'or du Bouré, qui vient à nos comptoirs en passant par Nioro et quelquefois par Tichit, lorsque cet or (ce qui a lieu souvent) est donné aux Maures en payement du sel livré à Nioro [1].

Le 4, à deux heures et demie, nous reprîmes notre route pendant une heure vers l'Est, et nous arrivâmes à un très-grand village nommé Guémoukoura; on m'en parlait depuis notre départ de Makadiambougou comme d'une espèce de port de salut après lequel je devais voyager sans difficulté et dans l'abondance. De loin je fus agréablement surpris en voyant un village dont les maisons bâties en terre avaient pour couverture une terrasse (c'était le premier de ce genre que nous

1. Cette ville est décrite dans notre chapitre x. — J.-B.

rencontrions) et dont quelques habitations semblaient avoir un étage.

De plus près, je vis que les murailles étaient à moitié ruinées et que, tout autour du village, au milieu des champs de coton et de tabac qui entourent les puits, il y avait beaucoup de cases en paille; mais, en somme, c'était un grand village. Je devais y trouver un tierno [1] nommé Ousman, chef toucouleur, nommé par El Hadj, et j'espérais bon gîte et bon souper.

J'avais cherché, en faisant le tour du village, une place un peu propre pour camper, et partout je n'avais trouvé que des immondices; je m'arrêtai enfin sous un arbre, et je me disposais à y camper quand on vint me dire qu'on m'avait préparé deux cases en tresses de paille.

Je m'y rendis : elles étaient à six cents mètres du village; et nous y étions à peine que Tierno Ousman vint me présenter ses compliments. Il était orné d'un vaste turban, tenait à la main un chapelet de musulman à gros grains et marmottait des prières. Deux talibés semblaient le soutenir. C'était un tout jeune homme, dont l'air cagot me déplut souverainement à première vue. Il s'assit fort à son aise dans notre case, puis on commença à lui masser les jambes et le dos. Si son air m'avait déplu, en revanche ses manières musulmanes, grand genre, avaient fortement impressionné Samba Yoro, mon interprète ordinaire, qui, d'habitude très-timide en paroles, semblait paralysé. « C'est un grand marabout ! » me disait-il. Après une telle déclaration, tout est dit, dans le Soudan.

Ousman ne tarda pas à m'assurer qu'il voyait que je n'avais besoin de rien, que j'avais des provisions, et autres phrases de mauvais augure à l'égard du souper qu'il nous réservait. Des trafiquants qui nous avaient

1. Titre en religion. — J.-B.

accompagnés jusque-là devant nous quitter, Fahmahra m'avait conseillé de prier qu'on nous donnât un guide pour nous conduire à Diangounté. Je demandai donc si on pourrait nous en fournir un, et nous vendre un cheval dont le docteur avait besoin. On me promit le tout. La nuit venue, on n'avait même pas garni ma case de nattes pour me servir de lit; j'en fis requérir pour les hommes et pour moi. Après une longue attente, je les reçus et en même temps mon souper, composé d'une poule et de riz. Quant aux hommes, on ne leur envoya rien; heureusement que nos provisions n'étaient pas encore épuisées. Je fis demander du mil pour les chevaux et les ânes; après deux heures, j'en reçus quelques moules [1], et je m'endormis très-peu satisfait du village et de son chef.

Le 7 février, au N. de Madiga et près de Tinkaré, nous vîmes un lac magnifique, au bord duquel des myriades d'oiseaux blancs échassiers tranchaient sur la verdure des hautes herbes. La pêche du lac est pour le village d'une grande ressource; car cette eau est fort poissonneuse et les indigènes font sécher les produits de leur pêche pour les aller vendre au loin; mais il nous fut impossible, ce jour-là, de nous procurer aucun poisson soit frais ou sec.

Le 8, nous entrions à Diangounté ou Dianghirté. Tierno Boubakar Sirey, le chef de ce grand bourg, est venu au-devant de nous à cheval, escorté d'une foule de disciples, parmi lesquels se trouvaient plusieurs individus parlant un peu le français.

Tierno Boubakar Sirey est un vieux Torado de la famille des Li, un Toucouleur du Fouta-Toro. Lorsqu' El Hadj fonda une maison, c'est-à-dire une forteresse, sur les ruines du village pris aux Bambaras, dont il avait tué le chef, il en confia le commandement à

1. Cette mesure répond ordinairement à 4 litres; mais elle varie aussi de 2 à 5 litres, en de certaines localités. — J.-B.

Boubakar. La figure de ce tierno est avenante et ses traits sont empreints d'une grande bienveillance. Il nous plut tout d'abord, et ses actes n'ont pas démenti notre bonne opinion.

Peu après le conseil, les Bambaras vinrent nous construire deux cases en nattes. Le procédé en est bien simple : on perce des trous de 30 à 40 centimètres en terre, disposés en cercle ou en carré; on y plante des piquets, dont l'extrémité est en forme de fourche; ces diverses fourches sont réunies par des bâtons plus ou moins droits, plus ou moins gros, toujours très-irréguliers, et on couvre le tout avec des nattes de paille empilées sans beaucoup d'ordre; quelques cordes en écorce d'arbre terminent et consolident le tout [1].

Ces Bambaras travaillaient avec un désordre qui me frappa; ils criaient, se disputaient. Personne ne conduisait l'ouvrage; ils faisaient, défaisaient, et, malgré leur ardeur, ma case fut très-longue à construire. C'était bien l'image de leur vie et de celle des nègres en général : le désordre sous toutes ses formes!

Diangounté est la seule ville importante de la province à laquelle elle donne son nom. Je n'y ai point vu d'autre industrie que celle de tous les pays noirs; d'autres ressources, que ses cultures de riz, mil, maïs, arachides, coton, indigo et haricots, quelques tomates, des oignons, et le tabac.

Ce village, par endroits, est entouré de hautes murailles; la porte principale était jadis surmontée d'un étage qui tombe en ruine; et le rempart, somme toute, est mal entretenu. Cinq cent quarante talibés d'El Hadj

1. Il est fort probable que les cabanes des Gaulois, comme l'indiquent les trous circulaires qu'on remarque dans l'emplacement de leurs villes, n'étaient pas construites autrement avant l'arrivée de Romains. On peut en voir l'image au Louvre, sur un bas-relief encastré dans le piédestal de la *Melpomène*, et reproduit à la première page de l'*Histoire de France* par MM. Bordier et Charton. — J.-B.

et leurs familles habitent la ville, dans laquelle la construction la plus remarquable à l'extérieur est la maison d'El Hadj. Elle est en terre comme le reste du village, ornée de deux tours carrées très-bien entretenues; certaines parties du mur et le haut des tours sont surmontés d'un ornement à dents ou festons, dans le genre mauresque. Les maisons ordinaires sont celles des anciens Bambaras du village, aujourd'hui relégués dans six petits villages en paille, aux environs et en vue, de manière à pouvoir être surveillés. Elles sont à toits en terrasse; les portes sont ogivales et ont si peu d'élévation qu'il faut se plier en deux pour y entrer; souvent l'intérieur de la case est plus bas que la rue. Si on réfléchit que le tout est bâti en boue sèche, on peut se figurer ce que cela doit devenir sous les pluies torrentielles de l'hivernage.

Cependant, au moment que je le visitai, le village était assez propre; à côté de la mosquée, sous un hangar couvert de cannes de mil, le gouverneur et les principaux marabouts se livraient à la lecture du coran, tandis que le chef de la religion corrigeait les feuilles d'un exemplaire de ce livre, qu'il venait sans doute d'écrire.

Bien entendu, je ne pus obtenir l'entrée dans la maison d'El Hadj. Je me souviens même de la singulière figure que fit le religieux de l'endroit, auquel j'avais offert en cadeau quelques feuilles de papier, lorsque, invité à entrer chez lui, je passai le premier et que, peu au courant des usages, je pénétrai dans la cour où étaient les femmes. Elles se sauvèrent en me voyant. Cette sauvagerie musulmane est une des innovations apportées par El Hadj dans les mœurs des Toucouleurs, et en général des Sénégaliens; chez eux, les femmes ne se cachaient pas jadis.

Le 10 février, au matin, nous chargions les bagages. Enfin, nous allions nous diriger vers le Niger, auquel nous tournions le dos d'une manière inquiétante de-

puis quelque temps. Un peu de repos avait remis tout le monde de bonne humeur, et on marchait vers l'Est le cœur content. Les guides se firent attendre comme d'habitude. Boubakar Sirey, à cheval, après avoir été les chercher, revint nous mettre en route. Il nous avait renforcés de trois talibés, dont un chargé d'une lettre pour Ahmadou. En outre, les gens de Dinguiray, avec leurs esclaves en haillons, nous avaient rejoints, ainsi que deux hommes de Guémoukoura ; nous étions donc assez en force en cas d'événement. Au moment de me quitter, le vieux Boubakar me donna une espèce de bénédiction musulmane qui consistait à se cracher très-légèrement sur la main, et à se la passer ensuite sur la figure. Nous nous mîmes en route à sept heures et demie. Vers neuf heures, nous laissions le chemin du Bélédougou sur notre droite. Après dix heures, nous traversions un verger dépendant de Diangounté, dont les arbres étaient littéralement couverts de sauterelles, qui semblaient s'attaquer aux écorces des arbres qu'elles avaient dépouillés de leur feuillage. Ces insectes, les mêmes qui exercent de si grands ravages en Algérie, véritable fléau des récoltes et dont la voracité est incroyable, produisaient par leur vol et leurs mouvements continuels, un bruit analogue à celui de la grêle.

Le lendemain nous fîmes une petite marche jusqu'à Diongoye. Les trafiquants, qui nous accompagnaient depuis le Kita, se séparèrent alors de nous, non sans me remercier de tout ce que j'avais fait pour eux. C'était bien peu de chose ; mais, dans un pays où l'on ne fait rien pour rien, leur avoir prêté de temps à autre des ânes qui m'étaient inutiles, leur avoir donné place au gîte et à quelques repas, cela pouvait passer pour un grand service.

Le 12, nous marchions vers la frontière du Bélédougou, en relevant les montagnes et les villages un

peu dans le Sud. A dix heures, on me prévint que je n'étais plus dans le Diangounté, mais bien dans le Ségou. Cette nouvelle, que j'inscrivis aussitôt, ne pouvait me faire oublier ma souffrance. Nous allions rapidement, la soif nous fatiguait; à onze heures vingt minutes, nous trouvâmes les ruines du village de Tonéguéla; dans un puits, il restait un peu d'eau croupie, infectée par des crapauds morts et toute espèce d'horreurs. Notre soif était telle que presque tout le monde but en se bouchant le nez. A une heure et demie, nous passions sur le flanc d'une colline; un ruisseau aujourd'hui à sec, l'avait sillonné; on me dit que c'était le marigot de Samentara, qui, à la saison des pluies, va former un lac dans le Bakhounou.

Plus nous avancions, plus le terrain s'accidentait. Vers deux heures, nous rencontrâmes un troupeau de bœufs, conduit par des Peuhls, qui nous engagèrent fortement à nous défier du village. Nous passâmes alors, marchant un peu plus serrés, entre deux collines, et à quatre heures, nous étions à Gomintara, épuisés de fatigue et de soif.

Bien que Sarracolets pur sang et parlant le soninké, les habitants de Tiéfougoula, où nous arrivâmes le lendemain, avaient en partie adopté l'usage de se déchirer la joue de trois coupures, s'étendant de la tempe au menton, ce qui est, on le sait, le blason des Bambaras; de plus, ils portaient presque tous pour ornement la botoque, c'est-à-dire un anneau ouvert, d'or, de cuivre ou même de cire, que l'on ferme après l'avoir passé par un trou pratiqué dans la cloison nasale, absolument comme ceux dont sont percées les oreilles des négresses. L'ornement est affreux, mais on y tient dans le pays, et les Soninkés ont adopté cet usage barbare, qui semble, du reste, avec quelques modifications, régner dans tout le Soudan central depuis les chaînes de Kong jusqu'à Tombouctou, depuis l'Adamawa jusqu'au bas-

sin du Sénégal, où cette coutume heureusement n'a pas pénétré.

Je m'occupais tranquillement du dîner qu'on nous préparait, quand on vint m'annoncer la visite d'un Massassi de Guéméné.

J'appris alors que tous les Massassis du Kaarta, qui n'avaient pas été tués par El Hadj ou qui ne s'étaient pas réfugiés dans le Khasso et le Bondou, sous la protection de nos alliés, avaient été internés dans le village de Guéméné, qui n'était guère à plus de trois heures dans le Sud.

Deux beaux noirs, offrant ce type remarquable des Massassis, le seul type pure de la race bambarienne [1], dit Raffenel, se présentèrent alors avec une aisance singulière. Beaux hommes comme toute cette famille, qui doit peut-être ses qualités physiques à ses nombreux croisements avec les Peuhls, ils étaient vêtus d'un boubou lomas noir, c'est-à-dire d'un vêtement d'étoffe fine, fabriquée dans le pays, teinte de l'indigo le plus foncé et souvent brodée en soie; un turban appelé tamba sembé [2] s'enroulait sur leur tête; des cordons de soie rouge, importés par les Maures, soutenaient leur poire à poudre et leur cartouchière; un sabre suspendu à une espèce de bretelle jetée sur l'épaule et un fusil à deux coups, tenu à la main, complétaient l'équipement de ces princes, qui, je le répète, me frappèrent tout d'abord par leurs bonnes manières. Ils parlaient à voix basse, très-convenablement, contrairement aux Bambaras, qui crient à se faire entendre de tous les

1. Les Bambaras idolâtres, originaires du pays de Torone au sud des monts de Kong, sont entrés vers 1600 dans le Ségou, pour éviter de devenir musulmans. Ils étaient sous la conduite de Khaladian Kourbari, qui eut pour petit-fils Massa, l'ancêtre des Massassis, dont plusieurs sont presque blancs. — J.-B.

2. Ce turban est fait avec une écharpe ayant deux mètres ou deux mètres et demi de long, garnie d'une frange et teinte en indigo très-foncé. — J.-B.

sourds de la terre et qui gesticulent encore bien davantage.

Ils me dirent que leurs pères, ayant appris l'arrivée de deux blancs, les envoyaient au-devant de moi me saluer et m'offrir des secours pour traverser le pays; le Bélédougou révolté ayant une armée près de Toumboula, village par lequel nous devions passer, ils m'engageaient à venir chez eux, où je serais en toute sécurité; ils rassembleraient une armée pour me conduire, car de tout temps leur famille avait été l'amie des blancs, à preuve qu'ils avaient reçu Raffenel et qu'ils me recevraient de même. J'avoue que c'était peu tentant.

Je refusai en les remerciant, mais je leur dis qu'allant à Ségou trouver El Hadj, sous la conduite de ses talibés, je ne pouvais que m'en rapporter à eux, et je continuerais le chemin que nous avions décidé de prendre.

Peu après cette visite, le chef du village vint m'amener un superbe bœuf au pelage gris; il me le donnait pour mon souper, s'excusant de faire si peu.

Je fis immédiatement tuer le bœuf et, selon l'usage malinké et bambara, je renvoyai au chef sa part : une jambe de devant avec deux ou trois côtes entières. C'est une bizarrerie qu'ils préfèrent la jambe de devant à celle de derrière, la plus grosse et de meilleure qualité; mais enfin c'est la coutume. Ayant fait quelques autres cadeaux de viande, je ne gardai que les deux quartiers de l'arrière pour les faire sécher. Du reste, je voulus remercier ce brave homme de sa bonne réception et, après avoir consulté Fahmahra sur ce qui pourrait lui être agréable, je lui fis présent d'un pantalon et d'une blouse, environ dix mètres d'étoffe. Il en fut enchanté.

Sans l'affluence extraordinaire du public, aucun lieu n'eût été mieux choisi que Tiéfougoula pour se reposer. Nous y étions dans l'abondance, mais les Maures m'exaspéraient; depuis mon voyage au Tagant, je les

ai pris en horreur, et ici, encore, je les trouvais ce qu'ils sont partout : des voleurs !

Le 16, à 9 heures, j'arrivai en vue de Toumboula, très-grand village, construit près de dunes sableuses. La brise était forte et soulevait une poussière intense. Nous campâmes. Dans le village on battait le tambour, tout le monde était sur notre passage, ou sur le toit des cases et sur les murs de la ville pour nous voir défiler. Il n'y avait là que de bonnes figures pour nous. La muraille, bien soignée, était, dans tout son pourtour, surmontée d'ornements dans le style mauresque. Des bœufs, des chevaux attestaient la prospérité des habitants. Pauvres gens ! J'étais loin de penser que, deux ans après, je les verrais ruinés, en proie à la misère, à la famine, ayant passé par toutes les horreurs d'une guerre civile, et, lorsque le vieux chef vint me voir et m'amener un jeune bœuf, aurais-je pu m'imaginer qu'à Ségou je le retrouverais malheureux, retenu comme moi, plus misérable encore ; que je lui rendrais des services et que nous reprendrions ensemble le chemin de nos foyers ?

CHAPITRE III

DE TOUMBOULA A SÉGOU-SICORO

Badara Tunkara. — Les rôniers et leurs fruits. — Premières traces de rébellion. — Médine du Ségou. — Échauffourée près de Touta. — Les curieux à Banamba. — Morébougou et le doubalel. — Le Niger. — Yamina et la foule des curieux. — Maison de Sérinté. — Les Soninkés se ruinent par amour pour la paix. — Marché d'Yamina. — Les Somonos ou mariniers du Niger et leurs pirogues. — Parure des femmes — Navigation sur le Niger. — Vue du Ségou-Sikoro.

Le chef qu'El Hadj avait placé à Toumboula lui était dévoué; il était un grand marabout et s'appelait Badara Tunkara. Son dernier nom, qui est celui d'une famille répandue chez les Soninkés, est très-estimé. Quand Fahmara l'eut prévenu de mon arrivée, il répondit qu'il allait de suite venir me voir, bien que je fusse campé assez loin du village, dans la plaine destinée aux cultures et sous le seul arbre qui y restât.

En effet, Badara, malgré son âge, ne tarda pas à se présenter, entouré d'une foule qui paraissait avoir le plus profond respect pour lui. Il portait un burnous noir, brodé d'or, par-dessus les vêtements du pays; un bonnet rouge et un turban blanc très-étroit. Il me frappa sur-le-champ par sa bonne figure et sa ressemblance étonnante avec Amat N'diaye An, le chef religieux de Saint-Louis. Ce fut avec effusion qu'il nous parla. Il avait été longtemps à Sierra Leone, me

dit-il; il connaissait les blancs et les aimait; en terminant, il me donna un joli jeune bœuf pour mon déjeuner. Il aurait bien voulu que je restasse à son village, et avec l'espoir d'acheter de la guinée [1] il m'apportait en échange une belle écharpe frangée, propre à faire un turban. Mais, ayant décidé d'aller coucher plus loin, je ne me laissai pas tenter. Je fis un présent au chef, le remerciai, m'excusai de ne pas tuer le bœuf dans son village, et, dès que les hommes et les animaux eurent mangé et bu, je me remis en route.

Marcona, où nous couchâmes, était un grand village garni de murailles. Etonné d'y voir le tabac cultivé avec soin et sur une grande échelle, j'appris qu'il formait un objet de commerce considérable, et qu'on en transportait des ballots sur les marchés du Djoliba ou Niger. Il y en avait différentes variétés, mais je n'eus pas le temps de les examiner : notre marche était si rapide que, dans nos haltes, nous avions déjà trop à faire de remettre nos notes en écriture lisible, de dessiner le tracé de la route et de prendre part aux conversations. Toute autre étude, tout autre travail eût été impossible. Je me trouvais surchargé, et bien souvent, pour faire en route mon lever du pays, pour le mettre au net quand nous nous arrêtions, il m'a fallu en appeler à toute ma volonté et à toutes mes forces.

Fahmahra avait, dans ce village, un frère qui vint me saluer avec le chef, et tous deux tentèrent de me décider à y passer la journée du lendemain. Je refusai malgré la mauvaise humeur de Fahmahra qui aurait désiré se reposer chez les siens, désir bien naturel du reste. On m'envoya alors deux chèvres, et comme j'avais une abondance de viande, je fis porter au chef les deux épaules du bœuf qu'on m'avait donné à Toumboula.

1. *Guinée*, cotonnade assez fine, rayée bleu et blanc et fabriquée principalement à Pondichéry et à Rouen. Quatre coudées en valent 2 f. 25 et 40 pièces, 900 francs ou huit esclaves. — J.-B.

Le 17, nous pénétrâmes dans une forêt de roniers magnifiques; à huit heures, nous passions en vue de Moniocourou, ruine au Sud de laquelle était situé, à environ quinze cents mètres, le village de Yoromé, et à neuf heures nous arrivions à celui d'Ouakharou, qui s'élève au milieu d'une plaine de toute beauté, parsemée de roniers chargés de nombreux régimes de fruits encore frais. Comme nous étions tous fatigués, hommes et animaux, je fis mettre à terre nos bagages; nos bêtes n'avaient presque pas mangé la veille. A peine étions-nous installés sous un arbre magnifique que Samba Yoro me demanda la permission de couper des rones. Je ne m'y opposai pas et il escalada un des plus petits roniers, car nous en avions autour de nous qui mesuraient trente mètres de hauteur sous les branches. Mais, aussitôt qu'il se fut mis à abattre les fruits, les gens du village voulurent s'y opposer. C'était d'autant plus regrettable que ces rones étaient juste mûres à point; le lait, qui plus tard devait devenir une amande, était encore liquide et frais, fort bon et au moins aussi sucré que le lait de coco. Mais Fahmahra, qui, pas plus que les gens du village, n'avait jamais mangé de rones fraîches, en ayant goûté cette fois et les ayant trouvées très-bonnes, se prit de dispute avec les gens du village : ces arbres étaient au bon Dieu, disait-il ; ce n'étaient pas eux qui les avaient plantés et ils n'avaient pas le droit d'empêcher quelqu'un d'en manger les fruits. Force nous resta et nous abattîmes une centaine de rones. Ce qu'il y eut de plus curieux, c'est que les gens du village, s'étant hasardés à en goûter, se mirent de la partie, si bien que tous les roniers accessibles furent dépouillés. Je suis sûr qu'on se rappellera longtemps notre passage dans ces lieux : nous y avons révélé une nourriture succulente, à côté de laquelle les habitants vivaient depuis des siècles sans songer à en essayer, attendant l'époque où le fruit tombe et où,

au lieu d'avoir un goût exquis, il ne sent plus que la térébenthine, et n'offre en place d'une crème qu'une amande filandreuse et jaune.

Le 19, un peu en avant d'un village, nous rencontrâmes sur la route un cadavre fraîchement tué. Les vautours ou tout autre animal avaient enlevé une de ses joues, mais il n'était pas encore en putréfaction; la tête était posée sur un bras ployé, le corps à demi retourné, le dos en l'air et l'autre bras s'étendant par terre. La mort n'avait pas dû être instantanée.

On nous dit qu'une bande de trafiquants, attaqués par des révoltés du Bélédougou, avaient, en se défendant, tué un de leurs agresseurs; les révoltés, ajoutait-on, couraient le pays, cernaient les caravanes, faisaient des razzias et empêchaient même les habitants d'aller dans leurs champs récolter les arachides qui étaient encore en terre; quelques jours auparavant, ils avaient enlevé une jeune fille du village.

Cela devenait grave, mais c'était une raison de plus pour nous hâter. En effet, si on eût entendu dire que j'étais en route, il est probable qu'on eût tenté de me dévaliser et peut-être de me prendre. Or, avec nos chevaux, nous étions dans l'impossibilité de nous sauver, et d'ailleurs la perspective d'une lutte, sans m'effrayer, ne me souriait pas : le caractère de ma mission était essentiellement pacifique et, à moins d'y être forcé, je ne voulais pas sortir de mon rôle.

A deux heures, je me remis donc en marche et j'allai coucher à Médina, grand village reconstruit depuis peu. Au moment où nous arrivions, une caravane chargée d'esclaves en partait pour profiter de la nuit. Souvent mes guides m'avaient offert de marcher la nuit, alléguant qu'il y aurait moins de fatigue et qu'on courrait moins de dangers. Mais je tenais trop à bien faire le lever de la route pour y consentir, et puis, si on ne dort pas la nuit, on se fatigue beaucoup; d'ailleurs, il faut

bien dormir quelquefois, et le jour on ne peut guères y songer. Nous étions arrivés à trois heures cinquante minutes. La caravane qui allait partir remit son départ au lendemain pour faire route avec nous. Je profitai des quelques heures qui restaient avant la nuit pour examiner le tour du village. En somme, les craintes de ces braves gens me semblaient très-exagérées : ils disaient qu'on me poursuivait, que je serais certainement attaqué; aussi Fahmahra n'était pas à son aise.

Le village de Médina avait dû être fort grand; le nouveau rempart n'occupait guère que la moitié de l'ancienne surperficie. On voyait encore les cases en paille qui avaient formé le premier germe du nouveau village. Je vis là, pour la première fois chez les noirs, des briques fabriquées régulièrement. On dispose pour les faire une bande de terre glaise bien pétrie, on l'unit, on la rogne des deux côtés parallèlement, puis on y fait des séparations de manière à former des carreaux plats de 20 à 30 centimètres de côté, sur 10 d'épaisseur, qu'on laisse sécher au soleil [1]. C'est avec ces matériaux que les Soninkés construisent leurs murailles en employant, pour maçonner ces briques, de la terre gâchée avec de l'eau, et en crépissant avec une espèce de pisé, composé de terre, qu'on laisse détremper, pendant un mois et souvent plus, avec de la paille, de l'urine de cheval, des crottins et toutes les ordures du village.

Nous regardions, le docteur et moi, cette briqueterie primitive en fredonnant un air de je ne sais trop quel opéra lorsqu'un noir qui passait, m'entendant chanter, resta tellement ébahi que je partis d'un éclat de rire qui le stupéfia encore davantage. Je laisse à penser, à ceux qui connaissent les idées des noirs sur la musique,

1. Cette brique rappelle l'adobe du pays des Mormons. Voyez les *Voyages du capitaine Burton*, chap. XIX de notre édition. — 1.-B.

les commentaires dont nous dûmes être l'objet. Ils devaient se demander si nous étions des griots, gens auxquels seuls est réservé l'état de musicien, classe adulée mais méprisée, sorte de bouffons dont on rit, qu'on emploie et qui vous extorque de l'argent; mais peu m'importait leur opinion! La figure de ce brave noir m'est restée gravée dans la mémoire, et souvent son souvenir m'a fait bien rire.

Le 20, nous dépassâmes le village de Touta. A notre approche tout le monde s'étant renfermé, nous n'y voyions personne. Nous étions plus de cent cinquante, et l'aspect de notre troupe avait évidemment causé de l'effroi. Cependant quinze hommes bien résolus eussent eu bon marché de nous tous, chargés et encombrés de bagages, d'ânes, et la plupart mal armés. Nous suivîmes un chemin bien net; on marchait avec précaution, il y avait des éclaireurs, on recommandait de faire silence. Tout à coup la tête de la colonne s'arrêta; elle avait rencontré des pas, entendu des voix. L'armée du Bélédougou devait être là, disaient-ils. Je me mis à rire de la terreur que cela causa, mais cependant il était prudent de se mettre en garde; aussi, pendant que tout le monde se rassemblait, je visitai mes armes, je recommandai aux hommes d'entraver les animaux dès qu'ils entendraient le premier coup de fusil et, autant que possible, de les attacher à un arbre par leur collier; puis j'attendis auprès d'eux les événements. Tout à coup notre suite se précipita sur la gauche de la route, j'entendis des cris dont quelques-uns me navrèrent, mais je ne bougeai pas d'à côté de mes hommes. Quelques minutes après, on ramenait trois captifs, un homme et deux femmes. C'étaient, disait-on, des Bambaras révoltés qui fuyaient dans le Bélédougou. Les malheureux, attachés solidement par les bras derrière le dos, étaient dépouillés de tout vêtement, et ce ne fut que plus tard qu'on consentit à leur rendre quelques lam-

beaux pour se couvrir ; ils étaient de bonne prise pour le moment. Une jeune fille et un jeune garçon avaient échappé en courant et n'avaient pas été poursuivis. Telle fut cette expédition qui, dans les propos des noirs transmis jusqu'à Saint-Louis, avait pris de telles proportions qu'on y publia cette nouvelle :

« Dans le cours de son voyage de Koundian à Ségou, M. Mage avait été attaqué par des pillards ; mais, grâce à son escorte, aidée par un renfort que lui avait donné Boubakar Cirey, chef du Diangounté, il avait mis ces malfaiteurs en déroute et leur avait fait deux prisonniers qu'il avait remis au fils d'El Hadj Omar, etc., etc. »

Voilà comme on raconte l'histoire en Afrique ! Eh bien, non, et je m'en félicite, je n'étais pour rien dans cette aventure ; je n'avais contribué en rien à réduire en esclavage trois pauvres êtres, dont deux étaient déjà vieux, qui fuyaient la tyrannie de leurs conquérants et allaient se réfugier chez leurs frères.

Le soir de ce même jour, nous arrivâmes à Banamba, le plus grand village que j'eusse encore vu. Alors les craintes se calmèrent ; l'avant-garde fut ralliée par l'arrière-garde, et nous entrâmes presque en triomphe : nous avions fait une expédition et nous ramenions des captifs.

Nous campâmes sous des hangars situés près de la porte de la ville et servant au marché qui se tient chaque semaine. Banamba, entouré d'un mur qui a six mètres au moins de haut, est situé près d'une petite montagne. La population peut compter au moins quinze cents hommes, ce qui la porte à près de huit à neuf mille âmes. Nous ne tardâmes pas à être entourés par une foule tellement compacte que nous étions refoulés sous nos hangars. Le premier rang était formé d'enfants et d'hommes accroupis, derrière se tenaient les femmes ; ils étaient bien tranquilles, les yeux fixés

sur nous. Ces braves gens n'avaient jamais vu un blanc, et leur curiosité était bien naturelle; mais ils interceptaient l'air et nous étouffions.

Fahmahra était allé chercher le chef ; à son retour, je me plaignis de l'affluence qui nous pressait; sans plus de façon, il attrapa la bride de son cheval et se mit à frapper à tour de bras sur la foule, qui se bouscula, s'ouvrant devant lui comme par enchantement, mais qui revint bientôt.

Ce bourg est peuplé de Soninkés. Le chef était allé dans un village voisin, y chercher l'impôt du mil, pour Ahmadou. En son absence, deux notables du village vinrent me souhaiter la bienvenue et tentèrent en vain d'éloigner la foule. Peu après, le chef arriva en personne de son excursion et n'eut pas plus de succès. La foule s'éloignait à sa voix, mais revenait bientôt. Je pris alors un moyen héroïque : je les aspergeai d'eau. Mes hommes allaient en chercher aux puits du village, qui avaient neuf brasses de profondeur, et je la leur jetais à leur figure. Les noirs autant que les chats craignent l'eau ; par ce moyen, j'obtins un peu de tranquillité. Dans une ville d'Europe, et même au Sénégal, un étranger qui agirait ainsi, serait écharpé. Là-bas, personne ne songea à s'en formaliser, et j'y gagnai peut-être en considération.

Les rues sont larges mais sinueuses ; les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée à terrasse, elles ont des portes par lesquelles on peut entrer debout ; ce sont les premières que je rencontre ainsi faites. Dans l'intérieur des cours on voit quelques cases en paille. Plusieurs places semblent le siége de petits marchés, généralement ombragés par un arbre. Dans un coin, sous un karité [1], je vois confectionner des espèces de galettes

1. Le karité appelé *ché* par les Bambaras est la *bassie* de Mongo Park. Les *bassies*, ainsi nommées du célèbre navigateur G. Bass, forment un genre de la famille des sapotacées, arbres qui

en farine de mil, cuites au beurre que fournit cet arbre et connues dans le pays sous le nom de *momies*. J'eus la curiosité d'en goûter et j'en trempai dans du lait. Quand on a faim, cela passe ; mais le goût en est très-rance et la pâte bien aigre. Une poterie en forme d'écuelle faisait office de poële ; une petite cuiller en fer, plate et ressemblant à une spatule, servait à retourner cette galette et à mettre le beurre, qu'on garde dans une petite calebasse et qu'on ne prodigue pas ; cependant, pour mon compte, je trouvais qu'on en mettait encore trop. C'est là tout ce que je vis du village à cause de l'heure matinale et du temps pluvieux, qui faisaient rester tout le monde dans les cases.

Quant à la plaine qui entoure le village, elle est magnifique : de distance en distance, des baobabs monstrueux et des cailcédras l'ombragent un peu, mais en somme elle est dénudée de haute végétation par les cultures qui s'étendent à perte de vue.

Dans tout le bourg, on ne voyait plus un bœuf, mais de nombreux veaux. Je demandai où était le troupeau ; celui-là encore avait été enlevé par les Bambaras révoltés du Bélédougou, qui avaient pillé cet endroit afin de l'entraîner dans leur révolte.

Le 21, Fahmahra s'occupa des prisonniers et me rejoignit à Sikolo après avoir arrangé l'affaire. L'homme, après mûr examen, ayant été reconnu comme faisant parti d'un village soumis, avait été relâché ; quant aux femmes, comme elles appartenaient au village qui avait pillé le bœuf de Banamba, elles avaient été déclarées de bonne prise et Fahmahra les ramenait avec lui.

En sortant de Banabougou, le 22, nous primes des précautions et envoyâmes des cavaliers en éclaireurs.

donnent du lait et qu'on a d'abord observés dans l'Asie équatoriale. Les sapotacées sont nombreux dans les régions tropicales de l'Afriq[illegible] et de [illegible]'Amérique. — J.-B.

Fahmahra qui craignait une attaque m'avait demandé de la poudre et nous ne nous éloignions plus les uns des autres. Aux environs de Bokhola, le tambour se fit entendre et des nègres, parés de leurs grigris, en costume de guerre et portant leurs armes, sortirent avec le tambour. On faisait donc contre nous des préparatifs de combat, ce qui indiquait suffisamment les dispositions des esprits. Nos éclaireurs s'avançaient en criant : « Ce n'est pas bien » et, comme nous continuions à marcher en file, les indigènes virent qu'ils s'étaient trompés et que nous ne venions pas les attaquer. Néanmoins, si le tambour cessa de battre, on ne nous reçut pas sans défiance, et c'est à peine si l'on voulut nous donner à boire. L'armement de ces pauvres gens ne me paraissait pas bien terrible : ils avaient, outre quelques lances, trois ou quatre mauvais fusils, près desquels étaient des morceaux de bois enflammés pour mettre le feu à la poudre, les batteries ne fonctionnant plus ; je n'en vis pas davantage. Nous continuâmes et allâmes camper à Morébougou pour déjeuner.

C'était un village bambara, remarquable par un arbre magnifique, sorte de liane à racines prenantes, toujours vert, qu'on appelle un doubalel. Son panache immense, dôme de verdure, était soutenu par une cinquantaine de colonnes que formaient les racines descendant du tronc primitif. Ce fut entre cette colonnade, sur la plate-forme dont on l'avait entourée, que nous nous installâmes. Les puits avaient huit brasses et demie de profondeur.

Les habitants nous firent un accueil froid sans être hostile. Ils paraissaient nous craindre et nous dirent que Yamina venait de se révolter. Je ne les crus pas, et cependant il y avait quelque chose de vrai, car, ainsi que je l'appris plus tard, la révolte avait été imminente. Après un court repos, pendant lequel nous mangeâmes à la hâte, nous reprîmes notre route sous une chaleur

accablante. La plaine était unie devant nous. Je cherchais à apercevoir le fleuve, mais je ne voyais qu'une colline dans le lointain et une autre sur notre droite; enfin, vers trois heures et demie, on distingua, au milieu d'une végétation claire-semée, des palmiers, une tour ogivale, puis des murailles : c'était Yamina, le second marché de Ségou. Nous tournâmes la ville et, à quatre heures, nous étions sur la berge du Niger. Un très-grand banc de sable s'étendait devant la ville. Au pied de la berge, de nombreuses pirogues étaient à sec ; sur des piquets, étaient tendus des filets en très-grande quantité; de l'autre côté de l'eau, un pareil banc de sable et une berge très-éloignée : voilà ce qui me frappa tout d'abord. Je m'étais attendu à voir, d'après Mongo Park, une nappe immense d'eau. Le Niger, en effet, dans la saison des pluies a plus de deux mille mètres de large; mais, à présent, resserré entre ses deux berges de sable, il n'en avait guère plus de six cents. Je fus désappointé : sur le premier moment, je ne fis pas la réflexion que Mongo Park, aussi bien à son premier qu'à son second voyage, n'avait vu le fleuve qu'en plein hivernage, et, je le répète, mon cœur battit moins que je ne l'avais pensé; l'émotion fut moins grande parce que le spectacle était moins imposant. Cependant j'avais réalisé ce vœu du Gouverneur, qui me disait : « Et, si vous arriviez jusqu'au Niger, le seul fait d'avoir vu ce fleuve vous créerait de suite une position hors ligne. » Avec des ressources bien faibles, j'avais réussi où tant d'autres depuis Mongo Park avaient échoué, et je parvenais au grand fleuve sans avoir perdu un seul homme, presque sans avoir diminué mes ressources en marchandises. Allais-je pouvoir terminer ma mission avec un aussi plein succès?

Quand nous nous fûmes rassasiés de la vue du grand fleuve, nous continuâmes à tourner la ville, longeant le rang de maisons qui fait face au fleuve. La berge, en cet

endroit, est défendue, contre les empiétements du fleuve à chaque saison des pluies, par une espèce de quai irrégulier, bâti en mottes de terre glaise, au pied duquel on vient jeter les immondices et les ordures des cases; celles-ci s'ouvrent par de petites portes sur cette berge et sur la plage de sable qui s'étend le long de la rive.

Nous rentrâmes en ville par une petite place où travaillait un forgeron, sous une échoppe construite de quatre piquets et de deux nattes grossières; on nous fit alors arrêter, dans une encoignure, à la porte d'une maison que je pris d'abord pour une entrée de mosquée, tant elle était ornée de ces sculptures grossières en terre moulée qui sont un des cachets de l'architecture de ces pays : caractère emprunté aux Maures comme celui de tous les arts et de toutes les industries du Soudan.

Je sus, plus tard, que c'était la maison habitée jadis par une fille d'Ali, fils de Man-song, ancien roi de Ségou.

Nous déchargeâmes les animaux ; je fis entasser les bagages dans le coin, et je m'étendis sur mon morceau de matelas, exténué de fatigue. Le docteur en fit autant et nous attendîmes là une demi-heure, entourés d'une foule sans cesse grossissante, que nos hommes maintenaient à grand'peine, tant on se pressait et se poussait pour voir un blanc. Comme partout, les Maures étaient les plus empressés et les plus curieux, mais aussi les plus insupportables.

Notre position devenait intolérable, quand survint Fahmahra, suivi d'un vieux noir, qui, tout d'abord, employa son autorité à faire asseoir la foule dont la muraille vivante menaçait de nous étouffer. Ce ne fut pas sans peine qu'il y parvint; il criait : *assis! assis!* On s'asseyait, mais bientôt de nouveaux curieux arrivaient, et c'était à recommencer.

Après avoir échangé le bonjour avec nous, ce vieux

noir, que je reconnus tout d'abord pour un Soninké, se mit à causer un instant avec Fahmahra et dit qu'il allait nous loger. Il entra avec moi dans cette maison qu'avait habitée jadis la fille des rois ; mais, bien que je fusse disposé à m'en contenter afin de faire cesser nos embarras, il ne la trouva pas convenable. Je reconnais que les toitures étaient effondrées et que les cases inhabitées servaient de lieux d'aisance publics, comme toutes les maisons désertes de la ville. Il n'y avait qu'une cour intérieure à peu près propre, mais quelques personnes y avaient élu domicile. Or, avant tout, je désirais être seul. Notre vieux nègre m'emmena donc chez lui. On rechargea les bagages, nous traversâmes la ville et nous arrivâmes à la maison de Sérinté, notre hôte, le vieillard en question.

Cette promenade que nous fîmes à travers la ville, suivis d'une foule compacte, que Fahmahra chassait à grands coups de corde, frappant, sans plus de façon et à ma grande joie, aussi bien sur les Maures que sur les enfants, ne manquait pas d'une certaine originalité.

La demeure dans laquelle nous arrivions n'avait rien de remarquable à l'extérieur : à la porte, sous un petit hangar, se tenait une marchande qui vendait des arachides grillées, des haricots bambariens également grillés, et deux ou trois préparations locales, par exemple des boules de couscous aggloméré avec du miel, du poivre et d'autres aromates du pays, préparation désignée sous le nom de bouraquié ou bouraka. Elle fabriquait aussi les galettes de mil au beurre de karité qui jouent un rôle considérable dans l'alimentation publique.

Sous la porte travaillait un cordonnier, le cordonnier du maître de la maison, c'est-à-dire son homme de confiance, son ami, son ouvrier en cuir, auquel, à un moment donné, on confiera la mission la plus délicate, mais qui appartient à une caste méprisée à l'égal des

griots, à laquelle aucune femme ne voudra s'allier à moins qu'elle-même ne fasse partie de cette caste.

Un couloir sombre conduisait à deux cours intérieures habitées par les esclaves de la maison, dont quelques uns, esclaves de père en fils, nés chez le maître, faisaient pour ainsi dire partie intégrante de la famille; sur la droite, un petit couloir conduisait au gynécée, c'est-à-dire à une cour autour de laquelle étaient les cases des femmes de Sérinté. On nous logea tout au fond, dans une cour étroite sur laquelle ouvraient cinq à six petites cases, dont les portes avaient presque la hauteur d'un homme, mais dont l'intérieur n'offrait guère que la place nécessaire pour mettre un lit.

On en dégagea deux pour nous et une pour Fahmahra, et l'on nous promit que nous serions seuls, que la foule n'entrerait pas; on nous dit que nous étions chez nous, et autres assurances analogues qui nous faisaient espérer le repos. Vaines paroles ! promesses faciles à donner, mais impossibles à exécuter!

Effectivement, en dépit des factionnaires qu'on mit à l'entrée de la cour, j'avais à peine fini d'installer les bagages dans la case et de les ranger à l'abri, que notre maison était véritablement assaillie. Ce furent d'abord quelques chefs maures de caravanes, chérifs de Tichit ou de Oualata, et un du Touat même, plus insolent que les autres : ils avaient obtenu de Sérinté, par intimidation, de les laisser entrer et venaient m'accabler de questions. Je fus d'abord poli, puis je leur dis que je désirais me reposer, et comme cela ne produisait pas d'effet, je me couchai sur ma natte. Mais le chérif du Touat ne savisa-t-il pas de vouloir me faire réciter des prières musulmanes? Alors je perdis patience et ma réponse fut tellement énergique que je n'oserais pas la rapporter. Quoique musulmans pour la plupart, les hommes de mon escorte, qui ne pouvaient pas souffrir

les Maures, en furent enchantés et se moquèrent d'eux, leur disant qu'ils perdaient leur temps avec les blancs.

Quant à moi, sentant que la patience me manquait de plus en plus, je rentrai dans ma case, et le Maure du Touat ayant voulu m'y suivre, je lui fermai, avec fureur, la porte sur la figure. Je crois qu'il comprit cette fois, car il se retira et ne reparut point. Peu à peu je me débarrassai plus facilement des autres, car, n'ayant pas de ménagements à garder avec eux, je les aspergeais d'eau chaque fois qu'ils me tracassaient, et l'eau, pour les Maures, est pire que le feu.

Je pus ainsi sortir de mon logement et prendre un peu l'air dans la cour. Le soir, je reçus un cabri, deux poules, un peu de riz, et mes hommes eurent le repas national traditionnel, le lack-lallo [1]. Le lendemain, sur ma demande, on me procura un peu de lait frais, marchandise fort rare depuis que les Bambaras avaient enlevé les troupeaux.

Pour bien comprendre la position critique de la ville de Yamina, il faut savoir que cette ville de marchands qui, jusqu'alors, n'avait jamais eu de murailles et n'avait connu d'autre souci que son commerce, était en butte à toutes les misères. Depuis que Sansandig s'était révoltée (et c'était dès maintenant un fait certain pour nous), tous les efforts des Bambaras tendaient à faire révolter Yamina et à y jeter des forces, pour couper ainsi à Ahmadou sa seule route d'approvisionnements, celle de Nioro, que nous avions suivie depuis Toumboula.

La population de la ville est toute de Soninkés ou de Sarracolets, qui ont une telle horreur de la guerre que, lorsque l'armée conquérante d'El Hadj se présenta

1. Farine de mil, bouillie en pâte très-épaisse et assaisonnée d'un coulis fait avec de la viande ou du poisson presque pourri; ce coulis s'appelle *lallo*. Voyez quelques pages plus bas. — J.-B.

Vue de Yamina sur le Niger. (Page 73.)

Mage, pod.

devant la délaissée Yamina pour s'y établir, les chefs soninkés vinrent se rendre en disant : « Tu peux nous couper le cou, tu peux prendre nos richesses, nous te payerons l'impôt, nous te reconnaîtrons pour roi, nous ferons tout ce que tu voudras, tout, excepté la guerre. Nous, nos pères et les pères de nos pères, ne l'avons jamais faite et nous ne la ferons pas. »

Fatale déclaration qui les livra, pieds et poings liés, aux pillages des disciples ou talibés d'El Hadj, et plus tard, quand j'arrivai, à ceux de l'armée d'Ahmadou. On vit à leurs dépens, sans les défendre contre les Bambaras révoltés.

Les trois quarts de la ville sont inhabités ; les maisons abandonnées tombent en ruine, leur toiture a servi à allumer les feux de bivouac de l'armée conquérante et n'a pas été rétablie.

Aussi Yamina, où arrivaient, d'où partaient chaque jour, des caravanes qui se dirigaient sur Tichit, Bouré, Sierra-Leone, Kankan et Tengrela, cette ville, la rivale, l'émule de Sansandig, est aujourd'hui morne, triste, découragée, sans chef, en proie aux factions. On y meurt de frayeur, et son aspect, dont je m'étais fait une joie à l'avance, me combla de tristesse.

Lorsqu'on y arrive, on n'aperçoit, sur la plaine qui domine un peu les murailles, aucune espèce de culture ; on n'y voit rien qu'une herbe maigre et des broussailles, muets témoins de la lâcheté des habitants. Plus on approche, plus on est frappé de cette nudité. La ligne grise des murailles se dessine à l'horizon ; quelques masses la dominent, ce sont des espèces de minarets qui surmontent les mosquées, tours de forme ogivale et massive, auxquelles on monte quelquefois extérieurement par des morceaux de bois débordant la charpente et servant d'échelons çà et là. Des palmiers animent, de leur feuillage pittoresque, ce paysage et en rompent la monotonie ; mais, du reste, tout est mort

ou en train de dépérir, comme le fait le commerce, de plus en plus languissant, dans la ville.

Ah ! certes il est beau de fuir la guerre ! Autant que personne peut-être je l'ai en horreur ; mais, quand, dans un pays, il n'y a pas de patriotisme ; quand la population se partage en castes rivales et qui se haïssent, il faut absolument, au jour du danger contre lequel rien ne protége, savoir abandonner ses principes pacifiques, défendre son indépendance ou mourir. Yamina a presque péri ; se relèvera-t-elle ? Sansandig s'est révoltée, a rompu avec les traditions et a sauvé jusqu'ici sa liberté ; elle survivra peut-être.

Le 23 février, je m'éveillai un peu reposé et je m'occupai de me nettoyer. Ce n'était pas chose facile, car il me fallut plusieurs lavages à l'eau chaude pour parvenir à me débarrasser de la couche de crasse dont le voyage avait enduit tout mon corps, en dépit des soins journaliers, hélas trop insuffisants.

Je me rappelle qu'ayant quitté mon paletot de route, je remplaçai la chemise de flanelle par une chemise blanche, la seule que je possédasse, et, quand je sortis de la case pour aller au marché, tous mes hommes parurent étonnés du changement que ce lavage venait d'apporter à ma personne. Ce n'était pas du luxe, certes, mais j'étais propre ; mes vêtements n'étaient plus dans l'état où les avaient mis les branches épineuses, et l'amour-propre de mes noirs était flatté de ce que leur chef n'avait pas l'air d'un mendiant aux lieux où nous étions ; mais je dois dire que, si, même au cœur de l'été, je m'avisais de paraître avec ce costume, qui les flattait, dans le plus petit salon de la terre civilisée, on s'empresserait de me chasser ou de me refuser la porte.

Je me disposais à visiter le marché quand Sérinté, notre hôte, nous arrêta et me proposa d'aller faire visite au chef du village. Jusqu'alors j'avais considéré Sérinté comme étant ce chef ; mais, dans ces pays, demandez à

n'importe qui s'il est le premier, et jamais son amour-propre flatté ne lui permettra de dire non.

Nous partîmes donc. Après nombre de détours dans des rues étroites et sur des places, qui étaient seulement d'immenses trous dont on avait retiré la terre pour construire la ville et qui, maintenant, se remplissaient lentement avec les immondices, nous arrivâmes à une grande habitation assez propre. De case en couloir, de couloir en cour, et de cour en loge, on nous fit entrer dans une grande maison, haute de quatre mètres, dont la toiture, comme toutes les autres, était en terrasse soutenue par des piliers de bois. C'est ce que, dans ce pays, on nomme *bilour* ou *bolérou*, case inhabitée, destinée aux conversations, à prendre les repas, à s'abriter le jour du soleil, et la nuit servant au coucher des enfants et des esclaves non mariés [1].

La muraille nue était peinte en gris avec de la terre glaise et de la vase mélangée de bouse de vache.

Nous étions là depuis un quart d'heure quand arriva Simbara Sacco, vieux Soninké, chef de tous les Sacco, famille très-répandue dans le pays et formant une grande partie de la population d'Yamina. Nous échangeâmes quelques formules de politesse. Je lui dis que je venais voir Ahmadou, ce qui parut l'intéresser médiocrement, et nous nous retirâmes.

Je me rendis alors à la place du marché, où la foule se précipita sur nos pas. C'était un jour ordinaire et, sous le rapport alimentaire, la place était assez médiocrement fournie. A Yamina, comme dans toutes les grandes villes, le marché est quotidien ; mais il y a un jour par semaine de grand marché, où l'on voit, de la campagne et souvent de fort loin, affluer le monde et les provisions. Acheteurs et vendeurs viennent en foule. Nous avons eu le spectacle, à Yamina, d'une de ces journées com-

1. C'est exactement l'ihouanza de l'Afrique orientale. — J.-B.

merciales, et, en songeant que la ville est ruinée, que les caravanes y arrivent très-rarement, nous avons pu nous faire une idée de ce qu'était cette place à l'époque où mille chameaux venaient décharger le sel de Tichit, tandis que des centaines d'ânes arrivaient du Bouré, guidés par trois ou quatre cents porteurs, partis souvent de Sierra-Leone avec leurs charges sur la tête.

Le marché se tient sur une grande place carrée, autour de laquelle on a disposé, sans grande régularité, de petits hangars dont les cloisons sont, en général, en bois ou même en nattes, mais dont les toitures sont souvent recouvertes en pisé de manière à abriter à la fois du soleil et de la pluie.

Sous ces échoppes, on voit un, deux et jusqu'à trois marchands assis sur des nattes, ayant devant eux, sur d'autres nattes ou pendus sur des cordes, les objets de leur commerce : sel, verroteries, étoffes, papier, soufre, pierres à fusil, anneaux de cuivre ou d'argent pour les oreilles, le nez, les doigts de pied ou de la main, colliers de ceinture, bandeaux de front tressés de petites perles, coton du pays tissé, depuis les étoffes les plus grossières jusqu'aux pagnes, aux blouses [1] et aux burnous les plus fins.

Dans un coin, voici un barbier public qui manie, ma foi fort adroitement, des rasoirs, venus de Sierra-Leone, mais qu'il a détrempés au feu pour les affiler. Il rase la tête d'un enfant attaché sur le dos de sa mère. Celui-ci pousse des cris perçants ; mais, malgré tous ses mouvements, il n'est pas écorché. Le barbier n'emploie pas de savon, mais de l'eau claire, voilà tout.

Un peu plus loin, sont les raccommodeuses de calebasses fêlées ou percées par le fond. Puis, un marchand

1. Nous appelons ici *blouses* ce qu'on nomme au Soudan les *boubous*, vêtements qui rappellent beaucoup les *punchos* américains. Quant aux *pagnes*, ce sont les espèces de jupons que forment des pièces de cotonnades, bleues, rouges ou rayées. — J.-B.

de sel qui, avec une espèce de très-petite herminette, casse méthodiquement son sel par morceaux gradués, ramasse jusqu'aux moindres miettes avec une cuiller faite de fer forgé dans le pays, et dispose de petits, très-petits tas, dont les prix varient de 5 cauris à 100, 200; la pierre entière, au moment où j'arrivais à Ségou, valait 20 000 cauris, c'est-à-dire le prix d'un captif [1].

Nous arrivons aux boucheries. Ce n'est pas la partie la moins curieuse du marché, et, en dépit de la foule qui nous serre, nous coudoie et se dédommage de la distance à laquelle on l'a tenue de notre case, nous allons voir ce spectacle original. Les boucheries sont toutes du même côté du marché. Elles diffèrent peu des autres baraques, si ce n'est par des piquets munis de crochets naturels auxquels on suspend les morceaux de viande, et par les fours placés soit sous le hangar, soit devant. Ces fours, sur lesquels on fait griller jusqu'à des gigots entiers de bœuf, sont circulaires et faits en terre; des traverses en bois de cailcédra, placées par-dessus, supportent la viande à rôtir. On allume en dessous et la viande se cuit en se fumant.

Généralement le bœuf est tué à la boucherie, au milieu du marché. Suivant l'usage musulman, après lui avoir attaché les jambes, on le couche tourné vers l'Est, et un marabout qui, pour cela, reçoit une part de viande, vient lui couper la gorge, en murmurant une invocation ou simplement le mot *bissimilahi*. Quelques bouchers, après cela, soufflent le bœuf avec la bouche, mais c'est un raffinement auquel on ne se livre pas toujours au marché et presque jamais quand on tue ailleurs. Le bœuf est alors dépouillé de sa peau, sur

1. Les cauris sont de petits coquillages blancs, univalves, du genre cyprée, recueillis dans les mers indiennes et qui servent de monnaie au Bengale et en Afrique. Le mille en vaut à peu près 3 fr. sur le haut Niger; mais cette valeur est extrêmement variable. — J.-B.

laquelle on le dépèce. Le sang a été recueili avec soin dans des calebasses ; ce qui a échappé glisse par une rigole, dans un trou, quelquefois garni d'un vase de terre, où on ira le puiser.

Rien ne se perd, ni les boyaux qui vont servir à faire un boudin grossier dans lequel on ne met pas le sang mais bien des morceaux de tripes, ni la rate qu'on va laisser sécher au soleil, ainsi que le mou, pour en faire, lorsqu'ils seront gâtés, l'assaisonnement du coulis du lack-lallo. Le sang sera bouilli et réduit en grumeaux. Dans cet état, on le débitera par petites mesures, soit pour être mangé tel quel, soit pour assaisonner une sauce quelconque. Enfin, le foie sera grillé et mangé sans autre préparation. Ces morceaux, qui se vendent cuits, sont ceux des pauvres. Au Sénégal, dans les villages du fleuve, nul ne mange du bœuf s'il ne l'a tué dans sa case ou chez ses parents ; à Yamina, sur le Niger, il y a déjà progrès, et quiconque a des cauris, peut en manger selon ses moyens.

Il nous restait encore à voir un spectacle hideux : le bazar des esclaves. C'est une grande hutte entourée de barrières. Une centaine d'esclaves de tout âge et des deux sexes, depuis des vieillards jusqu'à de jeunes enfants, s'y trouvaient, les uns aux fers, les autres libres, et une douzaine de marchands ou courtiers de commerce étaient là pour les vendre.

S'approchait-il un acheteur, aussitôt qu'il avait désigné celui ou celle qu'il voulait acheter et qui souvent était plongé dans le plus profond sommeil, le maître de l'esclave le faisait lever : si c'était un jeune enfant, on le mesurait pour savoir son âge, on visitait ses dents, on tâtait ses épaules. Ce sont les seuls esclaves que j'aie jamais vu vendre ; quant aux vieux ou plutôt aux vieilles (car les hommes faits sont rares sur les marchés, ayant presque toujours été tués au moment où on les fait prisonniers), on n'en veut pas, elles se vendent à

vil prix, parce qu'on dit qu'il est impossible d'en venir à bout et de les empêcher de s'échapper.

Nous avons fait le tour du marché. Dans le milieu, se tenaient une quantité de femmes avec des calebasses ou des paniers, vendant un peu de tout : du mil, du pain de singe, du maïs, du tamarin, des herbes, des haricots du Soudan, des arachides, du couscous, du piment, etc.

On y voit aussi des marchandes de poisson qui vendent depuis le poisson frais jusqu'au poisson en décomposition, en passant par le poisson fumé. L'odeur de leurs denrées infecte les environs ; mais leur étalage est toujours l'objet d'un grand concours de femmes qui, trop pauvres pour se payer de la viande, achètent un peu de poisson gâté pour assaisonner la sauce de leur lack-lallo.

Le soir, je demandai à Sérinté de me procurer une pirogue pour traverser le fleuve, afin de me baigner à l'abri des importuns; je voulais en même temps sonder le fleuve, et prendre un croquis de la ville. Il me dit que ce serait facile.

En effet, le lendemain de grand matin, nous allâmes avec lui chez un nommé Bakary Kané, chef des mariniers de l'endroit, qui sont désignés sous le nom de pêcheurs ou *somonos*. En entrant dans sa maison, je fus surpris de traverser un grand magasin rempli d'engins de pêche de toute espèce, fabriqués dans le pays. Il y avait là des filets en grosse corde, à mailles d'un décimètre de côté ; d'autres, en corde moyenne, en coton gros ou fin; des lignes, des hameçons d'Europe et aussi d'autres en fer du pays. Les grosses cordes sont faites d'une espèce de chanvre indigène, que j'ai eu lieu de voir travailler plus tard et qui pousse en abondance sur les bords du fleuve. Il fournit un chanvre gris, très-solide, qui résiste surtout dans l'eau, où les cordes en écorce de baobab se pourrissent fort vite.

Au moment où j'entrai, Bakary peignait une perruque de ce chanvre avec un véritable peigne en bois fait dans le pays.

C'était un grand noir à barbe blanche, d'une physionomie douce et souriante. Il nous reçut très-bien, nous fit visiter sa maison et voir même ses femmes, qui, je dois le dire, n'étaient pas très-belles : à notre entrée, elles se sauvèrent tout d'abord, mais elles ne tardèrent pas à revenir sans trop de frayeur. Il fit disposer de suite une pirogue et vint nous accompagner lui-même de l'autre côté du fleuve.

Les pirogues du Niger sont de tristes machines.

Celle où nous montâmes avait dix mètres de long sur environ un de large; elle était composée de deux grandes pièces de bois ou demi-pirogues réunies par le milieu, bout à bout, et fixées par un transfilage en grosse corde, fait assez artistement; quelques herbes ou des étoupes du pays jointes à de la terre glaise calfeutrent les trous. De plus, comme généralement ces deux morceaux principaux sont plus ou moins percés, on y met force pièces de bois, fixées absolument de la même manière. Quelquefois on pose aussi sur les fentes des planches, fixées au moyen de clous en fer fabriqués dans le pays. La forme de cet ensemble de pièces et de morceaux est relevée légèrement aux deux extrémités, mais plus fortement dans le centre. A mesure que la pirogue vieillit, les liens du milieu se détendent et les extrémités plongent, comme cela se voit dans les vieux navires européens. L'eau les envahit plus facilement alors, et il faut constamment un ou deux hommes occupés à vider la pirogue pendant qu'on est en marche ou qu'on pêche. De plus, quand il vient une forte brise, sur un fleuve large comme le Niger, les lames peuvent avoir jusqu'à un mètre de haut; dans ce cas, les pirogues, surprises avant d'avoir pu relâcher, coulent en quelques instants.

Elles sont ordinairement construites en bois du caïlcédra, qui, dans le pays, atteint de très-belles dimensions. Si on voulait se limiter aux parties saines, on tirerait de ces arbres de jolis canots, dont on pourrait réduire le poids et qui, même au point de vue de la charge, porteraient plus que ne font ces informes bateaux, si lourds et construits, par routine, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, tous, en deux pièces au moins.

Dès que nous fûmes de l'autre côté, le docteur se mit à l'eau pendant que je dessinais un croquis de la ville et de l'embarcation qui venait de nous faire traverser le fleuve. Quand j'eus fini, le docteur était déjà sorti de l'eau, qu'il avait trouvée très-froide; mes noirs ont aussi constamment remarqué, pendant leur séjour, que l'eau du Niger est bien plus froide que celle du Sénégal. Nous nous rembarquâmes, et en quelques instants nous regagnâmes l'autre rive. J'observai la profondeur de l'eau d'après les bambous qui servent à pousser : dans l'endroit le plus profond, devant Yamina, elle dépasse à peine deux mètres.

La rive droite du fleuve est, comme celle de gauche, bordée d'un grand banc de sable fin, recouvert aux grandes eaux. La berge, située bien plus loin, était fort déboisée. Il régnait là une assez grande animation, car c'était jour de grand marché à Yamina, et, des villages voisins, on voyait arriver hommes et femmes, lourdement chargés, qui voulaient traverser le fleuve pour aller vendre leurs produits.

En général, les femmes étaient proprement vêtues de pagnes. Les Bambaras vont la plupart nu-tête, quelques Peuhls aussi, surtout les jeunes filles. Certaines femmes aisées portaient une blouse absolument pareille à celle des hommes; mais, en grande majorité, elles avaient les seins nus ou couverts d'un simple pagne jeté en écharpe. J'en remarquai un certain nombre qui avaient

sur le front une espèce de collier ou diadème, en perles de couleur artistement assemblées, de manière à former des dessins, comme chez nous les petites filles en font sur des ronds de serviettes ou sur des bourses en perles; des anneaux d'or ou de cuivre aux oreilles et au nez, de l'ambre et de la verroterie au cou ; quelques-unes portaient des anneaux aux bras, à profusion, et d'autres, une chaînette à la cheville. Quant aux hommes, leur costume était le même que partout dans ce pays ; seulement, quelques-uns étaient coiffés du bonnet bambara jaune ou blanc, fait en coton. C'est un bonnet dans le genre de ceux des pêcheurs napolitains, mais orné de deux pointes, dont l'une est ramenée de côté sur le front et l'autre tombe derrière la tête. Le sac formé par le bonnet est utilisé pour loger une masse de choses, mais en particulier les noix de kolats ou *gourous*, qu'un bon Bambara s'empresse de mâcher dès qu'il peut s'en procurer et que nous finîmes aussi par apprécier beaucoup.

Le soir, on vint me dire que le chef du village arrivait de Ségou. Je ne pus m'empêcher de m'écrier : Ah! çà, combien y en a-t-il donc? [1] Cependant, cette fois, c'était le véritable chef. Nous allâmes aussitôt lui rendre visite. Il nous reçut devant la porte de sa maison, sous un auvent qu'entourait un petit mur de terre haut d'un pied. Sa tenue était très-simple, mais empreinte d'une assez grande dignité. Il nous demanda des nouvelles de notre santé, nous souhaita la bienvenue, tant en son nom qu'en celui d'Ahmadou. Je lui dis alors que je désirais partir le surlendemain pour Ségou, qu'il me fallait deux pirogues pour mes bagages, et que mes animaux suivraient par terre dès qu'ils auraient été amenés de l'autre côté du fleuve. Seulement, ayant pu

1. La même chose n'arriverait-elle pas chez nous a l'étranger qui serait successivement reçu par l'adjoint, le maire et le sous-préfet dans une de nos villes de province? — J.-B.

juger le matin de l'état des pirogues, j'insistai pour en avoir deux grandes et neuves. Je lui demandai qu'on y fît une tente en nattes, pour me mettre à l'abri du soleil ; qu'on y mît des cuisines ou écuelles en terre, comme celles qui servent dans tout le pays à recevoir du feu pour faire bouillir des pots.

Il promit le tout, me dit qu'il irait lui-même chercher deux barques qui ne feraient pas une goutte d'eau. Nous nous quittâmes sur ces belles promesses.

J'avais demandé à partir le 26 au matin, on me l'avait promis. Néanmoins, vers huit heures, rien n'était prêt. Je pris alors Fahmahra et, avec Sérinté, nous allâmes choisir deux pirogues ou plutôt les reconnaître. L'une était un peu plus grande que l'autre ; elles étaient, du reste, également percées et rapiécées toutes deux au point que je comptai, dans la grande, neuf morceaux. Mais, épuisé et tenant d'ailleurs à bien voir le fleuve, je préférai encore la perspective de faire route dans cette machine à celle de voyager par terre.

Du reste, nous n'y voyions pas la moindre cuisine, pas une natte pour abri. Je fis tout de suite acheter deux cuisines et deux charges de bois pour faire un plancher, sur lequel je mis une bonne couche de paille. Pendant ce temps, Fahmahra alla chez le chef prendre presque de force deux nattes de paille, remarquablement bien faites et comme je n'en avais pas vu jusque-là. Enfin, je fis embarquer les bagages, tandis que la moitié des hommes faisait traverser le fleuve aux animaux et après un assez grand nombre d'allées et venues, après avoir dépensé 2000 cauris ou environ six francs, je fus prêt à partir. Je fis pousser au large et nous commençâmes à descendre avec le courant.

Le 27 février, nous naviguâmes encore toute la journée. Tantôt le lit du fleuve était encombré par d'énormes bancs de sable, tantôt il était coupé par des îles qui diminuaient la largeur au profit du fond. Ces îles,

dont quelques-unes avaient un sol assez élevé pour n'être pas entièrement couvert durant les hautes eaux, étaient en général boisées. D'instants en instants, nous passions devant des villages situés pour la plupart sur la rive gauche; presque tous étaient bâtis au bord même du fleuve, tandis que, sur l'autre rive, les inondations périodiques forcent à s'établir sur une berge intérieure à l'abri des débordements.

Vers sept heures, nous relâchâmes afin de chercher du bois pour la cuisine. Ce fut en vain. Nous n'en pûmes ramasser que dans une île, bien plus bas.

J'avais fait tuer la veille un cabri; mes hommes le firent cuire et, quand tout fut prêt, ils invitèrent nos rameurs; mais l'un d'eux ne s'avisa-t-il pas de refuser, en disant que cette viande avait été tuée par des gens qu'il ne connaissait pas et qu'il ne voulait pas manger avec des infidèles ou *keffirs?* C'était la première fois, depuis le commencement du voyage, qu'on nous appliquait cette épithète, la plus grosse insulte que puisse proférer un musulman. Mes hommes prirent la chose assez mal; heureusement Fahmahra s'interposa de suite et rappela aux pêcheurs qu'ils avaient, eux, été de vrais *keffirs* jusqu'à l'arrivée d'El Hadj, et que ce n'était pas à ceux qui avaient mangé du cheval crevé de venir faire les difficiles; comme dernier argument il les avertit que, si pareille chose se renouvelait, il le dirait à Ahmadou, qui le leur ferait payer en coups de corde. Ainsi se termina la scène immédiatement.

Le 28, dès le point du jour, les berges du fleuve nous présentaient une plus grande animation que la veille. Les troupeaux tachés de noir et de blanc apparaissaient sur les bords; les silhouettes des pasteurs se dessinaient grandes, élancées. Dans quelques endroits, les bestiaux traversaient pour aller paître. Sur la rive droite, on voyait, de distance en distance, des files d'hommes ou de femmes, portant des calebasses, quel-

quefois un ou plusieurs cavaliers marchant paisiblement. Ce mouvement et quelques arbres plantés sur la berge même contrastaient avec le calme et la nudité presque complète du pays traversé la veille.

A mesure que nous défilions lentement le long des rives bordées de monde, le bruit de notre arrivée se répandait.

A dix heures, nous étions à Ségou-Coura (le nouveau Ségou) et, une demi-heure après, nous débarquions Fahmahra un peu avant Ségou-Sikoro, ou plutôt dans un de ses faubourgs, village en paille, désigné sous le nom de *goupouilli.*

Je demandai, pour ne pas être assailli par une foule sans cesse grossissante, que l'on me fît traverser le fleuve jusqu'au retour de Fahmahra, qui se rendait chez Ahmadou, afin d'annoncer mon arrivée et de prendre ses ordres. On me transporta donc sur la plage de sable qui s'étend en face de Ségou-Sikoro et vers l'Est. Je me baignai et me nettoyai un peu. De là, nous apercevions la ville en entier. Sa haute muraille grise, élevée sur le bord même de la berge, dominait une plage rocheuse littéralement couverte de population. Il y avait là des femmes, en quantité, se baignant, lavant, puisant de l'eau dans des calebasses; les unes s'en allaient isolément, les autres en files et en ordre, conduites par un chef de captifs; mais, ce qui nous frappait le plus, c'était le bruit de tout ce monde que nous entendions à travers le fleuve, c'était une animation que je n'avais jamais vue depuis mon départ de Saint-Louis et à laquelle on peut à peine, dans cette ville, comparer le quai de la Pointe du Nord, lorsque les laveuses y viennent en foule.

CHAPITRE IV

EL HADJ OMAR CHEIKOU

Il naît en 1797. — Pèlerinage à La Mecque. — Formation des disciples ou talibés d'El Hadj Omar. — Entrevue avec M. Caille, gouverneur, en 1846. — Prise de Tamba et de Goufoudé. — Soumission du Bouré. — Guerre avec les Massassis, chefs des Bambaras. — Les traitants du Sénégal sont pillés jusqu'à Bakel. — Soumission du Kaarta. — El Hadj est assiégé dans Nioro. — Ruine de Kandiari, des Massassis et des Djawaras. — Occupation de Diangounté. — Belle défense de Médine sur le Sénégal, en 1856. — El Hadj répare sa défaite et n'attaque plus que les païens et les rebelles. — Prise de Marcoïa (1859). — Guerre avec le Ségou. — Reddition d'Yamina (1860), d'Oïtala et de Sansandig. — Intervention du Macina en faveur d'Ali, roi de Ségou. — Victorieux à Sansandig, El Hadj entre à Ségou-Sikoro (1861). — Il refuse la paix proposée par Ahmadi Ahmadou, chef du Macina. — Défaite des Maciniens à Saéwal (1862). — Soulèvement des Maciniens et des Bambaras de Sansandig (1863). — Les talibés d'El Hadj sont battus deux fois (1864).

Avant d'aller plus loin dans mon récit, je crois, pour qu'il soit mieux compris, devoir donner ici à mes lecteurs l'histoire de la vie d'El Hadj, non peut-être telle que le ferait un Européen, s'il s'en trouvait qui eût été mis à même de la connaître dans toute son exactitude, du moins telle qu'El Hadj a voulu qu'elle fût divulguée, telle surtout qu'on la racontait à Ségou-Sikoro durant le séjour que j'y ai forcément prolongé, et telle qu'on se la racontera, avec de certaines amplifications de détail, chez les générations futures.

El Hadj Omar est né dans le Fouta sénégalais, au village d'Aloar, vers 1797. Sa famille appartenait à la classe des Torodos, qui sont les principaux chefs du Fouta-Toro, et parmi lesquels est toujours choisi l'almami, ainsi qu'on appelle, dans cette république oligarchique, le chef religieux et militaire, il est vrai, mais dont le pouvoir est des plus limités.

Son père Seïdou, marabout fort instruit, l'éleva dès son jeune âge dans les principes de la religion de Mahomet, et les dispositions extraordinaires qu'il montrait alors, pouvaient faire présager ce qu'il serait un jour. Le fait suivant, qu'El Hadj se plaît à raconter, permet d'en juger :

« Une dispute s'était élevée entre mes parents et les habitants d'Aloar, au sujet d'une mosquée que mon père voulait construire dans sa maison pour ne pas être troublé dans ses prières. Les gens du village la lui rasèrent et le battirent, disant qu'il devait venir faire sa prière à la mosquée. Et, comme il refusait, ses adversaires (les marabouts du village) le traduisirent en justice devant un autre marabout très-renommé. Je l'accompagnai au village où devait se prononcer le jugement. Quand il eut entendu l'affaire, l'almami Yousouf (le marabout en question) réfléchit et, me prenant par la main, dit aux deux parties : « Que vous sert-il de disputer ? Restez en paix ; rentrez chez vous, et surtout, regardez bien cet enfant, car il vous commandera un jour. »

El Hadj Omar était le quatrième des enfants de la première femme de son père, qui eut, par sa deuxième et dernière femme, un autre fils nommé Alioun. Les trois premiers étaient Élimane Guédo, Alpha Ahmadou, Tierno Boubakar [1].

On sait combien le voyage de la Mecque à travers

1. *Elimane* et *Alpha* sont, comme *Tierno*, des titres religieux. J.-B.

tout le Soudan est pénible pour les noirs. Les pèlerins n'avancent que lentement, mendiant, s'arrêtant des mois entiers, souvent des années, à faire du commerce pour gagner de quoi continuer leur voyage, quand la générosité publique ne leur vient pas en aide. La plupart meurent avant d'arriver et beaucoup restent établis sur la route ne se sentant pas le courage de revenir ni d'aller plus loin.

Il paraît cependant qu'El Hadj accomplit ce pèlerinage[1] sans trop de difficultés, grâce à son éducation: Marabout, instruit déjà par les leçons de son père, il n'eut jamais à souffrir de la misère, et, dans quelques localités, aux libéralités qu'il recevait, comme dans le Haoussa[2], on joignait un autre bien : c'étaient des enfants d'un certain âge, obligés de l'accompagner dans sa pieuse mission, comme élèves et domestiques, suivant l'usage musulman, et qui devinrent ses premiers disciples ou talibés.

On n'a pas de notions bien certaines sur le temps qu'il passa à la Mecque. Cependant, j'ai lieu de croire qu'il fut très-long et qu'El Hadj voyagea dans l'Égypte, car on sait positivement qu'il demeura au Caire et à Djeddâ. Lorsqu'il fut revenu, il répétait souvent que, depuis le Sénégal jusqu'au Bornou, il n'y avait pas d'hommes, mais des bœufs et des moutons.

Il fut reçu, en rentrant dans le Bornou et le Haoussa, avec les plus grands égards. Il prit femme dans chacun de ces pays, et eut trois enfants d'une femme du Bornou, qui le suivit et est aujourd'hui fixée à Dinguiray. Au Haoussa, il épousa une princesse de la famille royale qui resta dans son pays, mais dont il a eu Abi-

1. Voir, dans notre édition des *Voyages du capitaine Burton*, le premier livre où sont retracées en détail les difficultés et les cérémonies de ce pèlerinage à la Mecque, qui confère aux musulmans qui l'ont accompli le titre de hadj ou hadji. — J.-B.

2. Pays situé à l'O. du Bornou sur le moyen Niger. — J.-B.

bou, chef actuel de Dinguiray. Ahmadou est également le fils d'une femme du Haoussa ; il est le seul enfant de cette femme qui, aujourd'hui, habite Dinguiray.

Ahmadou, étant né en 1833 ou 1834, d'après l'âge qu'il se donne, on peut en conclure qu'à cette époque El Hadj était en route pour revenir au Sénégal. Le pèlerin avait alors trente-six à trente-sept ans ; il séjourna longtemps au Haoussa, assez longtemps même pour qu'on apprît au Sénégal, par d'autres pèlerins rentrés dans leurs foyers, qu'il s'y trouvait, et qu'un de ses frères, Samba Ahmadou ou Alpha Ahmadou, partît au-devant de lui afin de le ramener.

En le voyant, El Hadj Omar se décida à continuer son chemin ; il prit la route du Macina, la même que suivent toutes les caravanes, celle qu'a suivie le docteur Barth lorsqu'il se dirigeait sur Tombouctou, et, accompagné de toute sa smala de femmes, d'enfants et d'esclaves, il traversa le Macina et arriva dans le Ségou. Là des tribulations l'attendaient. Les Bambaras étaient idolâtres et, s'ils supportaient au milieu d'eux les Soninkés musulmans, ils en vivaient séparés, grâce à une tolérance réciproque et aux nombreux impôts qu'ils prélevaient sur des mahométans qui ne dédaignaient pas l'eau-de-vie de mil et même les alcools européens arrivant parfois de la côte ; mais, si tolérants qu'ils fussent, les Bambaras, vrais maîtres du pays, repoussaient victorieusement l'islamisme, et avaient toujours résisté aux tentatives de conversion à main armée faites par le Macina. El Hadj Omar, qui partout suivait sa religion avec ferveur et exagération, ne tarda pas à être l'objet d'accusations, et même il fut mis aux fers par le roi du Ségou, Tiéfolo, qui devait régner de 1837 à 1839 ; El Hadj avait alors de quarante à quarante et un ans.

A cette époque, venait d'arriver du Fouta à Ségou le nommé Abdoul, talibé que je retrouve sous le nom de frère d'El Hadj et de qui je tiens quelques-uns de ces

renseignements. Il venait s'établir là et y fit long séjour. Après un court emprisonnement, El Hadj continua sa route, en remontant le cours du Niger.

De là il alla voir l'almami du Fouta Djallon. Ce dernier le reçut parfaitement et voulut l'accompagner à Fodé Agui, et de là à Diégunko, où il lui donna de vastes terrains pour y installer sa maison.

El Hadj Omar, en venant fonder sa colonie dans le Fouta Djallon[1] et non dans son pays, nourrissait déjà des pensées ambitieuses. Sachant fort bien que nul n'est prophète en son village, il voulait utiliser ailleurs son expérience, ses richesses et sa science, décidé à ne reparaître chez lui qu'avec le prestige de la puissance. Aussi, pendant deux ans à Diégunko, il ne s'attacha qu'à former des disciples; de loin, ils accoururent auprès du pèlerin de la Mecque, qui ne se contentait pas d'enseigner, de prêcher, mais qui utilisait le fanatisme naissant pour s'enrichir : les talibés partaient en caravane, ou allaient à la rencontre des trafiquants. El Hadj achète, vend la poudre d'or qu'il tire du Bouré, arme ses élèves, cultive, remplit ses greniers de mil, se fortifie et, mûr alors pour la grande œuvre qu'il médite, part à la tête de son monde, laissant sa maison, femmes et enfants derrière lui, à la garde de ses fidèles esclaves ou sofas.

Possédant déjà une véritable armée qui chaque jour grossissait, il se disait inspiré. Il descendit ainsi, des montagnes du Fouta Djallon, dans les plaines du Khabou, franchit le Rio Grande et vint traverser, presque sans s'y arrêter, la Gambie pour se rendre de là dans le Cayor.

Il pénétra ensuite dans le Oualo, où il trouva un assez grand nombre de marabouts et vint à Podor. Ce fut à cette époque qu'il eut une entrevue au village du

1. Région où le Bafing prend sa source. — J.-B.

Donnay, en 1846, avec M. Caille, alors gouverneur par intérim du Sénégal. Il annonçait des vues auxquelles le gouvernement ne pouvait qu'applaudir : c'était de pacifier le Sénégal, de rétablir l'harmonie entre les diverses races, le commerce et la sécurité dans tous les pays. Il reçut des cadeaux et alla passer quelque temps au village qui l'avait vu naître. Traversant ensuite le Fouta, il fit visite à l'almami Mahmoudou, au village de Boumba, sa résidence ; resta quelques jours à Kobilo et retourna au Toro. Tout cela ne lui avait pas pris grand temps, puisque en 1847 nous le retrouvons à Bakel, où il passe quatre jours, très-bien reçu par M. Hecquart, commandant du poste, de 1846 à 1847. El Hadj était alors suivi d'une foule considérable de talibés de tous pays. Chaque jour cette suite augmentait. Il quitta M. Hecquart dans les meilleurs termes, annonçant qu'il reviendrait bientôt faire la guerre aux infidèles et soumettre le pays entier.

El Hadj ne tarda pas à retourner à Diégunko malgré la défense de l'almami du Fouta Djallon. Il y retrouva sa maison en bon état. Là, il fit un séjour de dix-huit mois sans être inquiété, instruisant et fanatisant ceux qui l'avaient suivi ; mais, inquiet de l'animosité que lui témoignait l'almami, il alla s'établir à Dinguiray, sur la frontière du Fouta Djallon et du Diallonka Dougou.

Il y construisit une véritable forteresse, imprenable aux noirs, comme celles qu'il a plus tard fait construire à Koundian, à Nioro et dans d'autres localités.

Dès ce moment, sa seule préoccupation est d'organiser son armée, et il annonce toujours plus haut son intention de faire la guerre aux idolâtres.

Ce projet, en se répandant, lui amène encore des partisans de tous les coins du pays, non-seulement les fervents musulmans, qui espèrent ainsi gagner le paradis de Mahomet, mais aussi tous ceux (et ils sont

nombreux en ce pays) qui, ne possédant rien, espèrent s'emparer d'une portion du butin et devenir riches sans travail.

C'est sur Tamba qu'El Hadj va concentrer ses vues. Cette ville était la capitale du Diallonka Dougou dont le Bouré était tributaire. Son roi passait pour le plus fort et le plus cruel de tous les noirs.

Le voisinage seul d'El Hadj et l'annonce de ses intentions étaient une menace pour l'autocrate de Tamba et, sans attendre l'attaque, celui-ci leva son armée, puis, confiant dans le succès qui avait toujours couronné ses entreprises, il alla attaquer Dinguiray. Mais déjà c'était trop tard, les murailles de Dinguiray étaient trop épaisses, et le roi de Tamba dut retourner chez lui après des pertes sérieuses.

Ce fut au tour d'El Hadj à prendre l'offensive; mais ses talibés, bien que fanatisés, n'osaient pas aller se heurter à Tamba, qui avait soutenu dix attaques sans être sérieusement menacée.

Sentant, du reste, le besoin de débuter par un succès, afin d'inspirer la confiance à ses élèves, il se porta contre un petit village nommé Labata, dépendant de Tamba. En tout, El Hadj avait à peine sept cents fusils; il emporta Labata sans résistance et, enhardi par la victoire, il n'hésita plus, mit le siége devant Tamba et la prit au bout de six mois.

Après le partage du butin et le massacre des prisonniers, El Hadj rentra à Dinguiray. Son armée se grossit immédiatement dans des proportions colossales, car le bruit de cette victoire et du massacre qui l'avait suivie, se répandit rapidement, et tous les hommes aventureux n'hésitèrent plus à se ranger sous les ordres d'un tel chef.

Après une victoire si éclatante, il se reposa un peu en attendant l'effet qu'elle produirait. Néanmoins, un an ne s'était pas écoulé qu'il reprenait l'offensive sur

le Ménien ; il emporta Goufoudé, coupa la tête à son chef et à tous les hommes, établissant ainsi *la terreur* qui a été son système de conquête.

Ces deux victoires l'avaient mis en possession des trésors d'or accumulés par les chefs de ces pays ; mais elles eurent un autre résultat : ce fut d'amener la soumission du Bouré, qui lui envoya payer le tribut. Dès lors, si la soif des richesses eût été son unique pensée, il pouvait se reposer : les mines d'or lui eussent fourni amplement tout ce qu'il eût pu désirer et davantage. Mais tel n'était pas son dessein ; il affectait même, par la simplicité de sa mise et par sa générosité, de ne faire que peu de cas de tout cet or, dont il disait ne vouloir que comme d'un moyen de continuer son œuvre.

Ses coups devinrent très-rapides et beaucoup de villages, incapables d'une résistance sérieuse, tombèrent en sa puissance.

Comme il séjournait à Farabannah, les marchands musulmans de Bakel, qui comptaient de nombreux comptoirs échelonnés dans les villages du fleuve, effrayés pour leur commerce, lui envoyèrent une députation, afin de connaître ses intentions à leur égard et de traiter avec lui. Quelques-uns se rendirent eux-mêmes auprès d'El Hadj. Il les reçut d'une façon toute bienveillante, et leur affirma qu'ils n'avaient rien à craindre de lui, qu'il n'avait affaire qu'aux infidèles et surtout aux Bambaras. Ils rentrèrent alors chez eux, et l'armée conquérante continua à se grossir. Ce fut à ce moment que Samba N'diaye alla se joindre au prophète.

Les Bambaras, qui suivaient les mouvements d'El Hadj, ne voulurent pas attendre qu'il vînt les attaquer ; leurs chefs, les Massassis, réunirent l'armée et vinrent camper à Kholou.

El Hadj attaqua immédiatement, et les Bambaras, pris entre deux feux au plus fort du combat, furent

battus. Apres cette affaire, on détruisit Kholou. El Hadj resta dans ce village huit jours, pendant lesquels le premier acte d'hostilité contre la France se produisit. Alpha Oumar Boïla, qui était venu du Fouta avec une armée se joindre à El Hadj, fut chargé de piller tous les traitants de Bakel à Médine, et s'acquitta de sa mission en vrai Toucouieur. Du reste, il n'éprouva pas de résistance, et même, chose bien regrettable, il trouva quelques traitants assez lâches pour livrer volontairement les marchandises qui leur avaient été confiées par des négociants. Heureusement ce fut un petit nombre.

El Hadj, après ce pillage, se rendit à Koniakary, où il entra sans combattre. Dès ce moment, la guerre était déclarée entre la France et lui.

Sans s'arrêter longtemps à Koniakary, il se dirigea vers le Diafounou, pays soumis aux Massassis, et le conquit sans résistance.

L'empire d'El Hadj sur l'esprit des noirs prenait une puissance incroyable : chaque jour son armée se grossissait des contingents du Fouta, et, disons-le aussi à regret, de nègres français, d'hommes de Saint-Louis, traitants, maçons ou autres, conduits, les uns par le fanatisme, les autres par ce défaut qui est le plus grand obstacle à la civilisation de l'Afrique : l'horreur du travail et le désir de s'y soustraire [1].

Rien dans le Soudan occidental ne pouvait plus résister à El Hadj; ceux qui auraient voulu se défendre étaient à la tête d'esclaves trop démoralisés pour résister à des hommes libres et fanatiques. Les Massassis tombaient donc comme les épis sous la faux du moissonneur. Vainement ils fuyaient; à chaque station, ils étaient suivis par l'armée du conquérant, qui, sans leur laisser le temps de se reconnaître, les forçait à s'éloigner encore.

1. Ce défaut est celui des sauvages de toutes les parties du monde ; c'est-à-dire de tous les ennemis de la civilisation. — J.-B.

C'est alors qu'effrayé sérieusement, le Kaarta comprit que, pour ne pas périr, il devait se rendre. El Hadj en accueillit les chefs et prit de suite la route de Nioro, capitale actuelle du Kaarta et résidence de Mahmady Kandia. En arrivant devant les murailles, Mahmady se fit apporter les clefs des portes et les remit à El Hadj, ni plus ni moins qu'on l'eût fait en Europe; mais ce dernier les refusa, ce qui ne l'empêcha pas de s'installer chez Mahmady Kandia et de faire faire bonne garde par ses talibés et sofas ou esclaves devenus soldats.

Il semble s'être ensuite occupé d'organisation; mais, peut-être à cause des vexations que la nouvelle loi apportait dans le pays, peut-être à cause de l'arbitraire et des pillages des talibés, ou aussi par suite d'un plan conçu depuis longtemps, un mois et demi à peine après s'être soumis, le pays se leva en masse, assassinant tous les talibés qui y étaient dispersés. Les révoltés vinrent mettre à la fois le siége devant Nioro où était El Hadj, et devant Kolomina où campait Alpha Oumar Boïla avec une partie de l'armée.

Nioro fut bientôt si étroitement gardée et par un cercle d'une telle épaisseur que, pendant quinze jours, âme qui vive ne put sortir de la ville. On commençait à y souffrir; alors les talibés, craignant que les nombreux Bambaras enfermés avec eux ne vinssent à trahir, formèrent un complot, à l'insu d'El Hadj, et, le lendemain matin au petit jour, commencèrent à les massacrer. Plus de quatre cents furent ainsi assassinés sans défense, et Madmady Kandia, ainsi que son griot, trouvèrent seuls un refuge dans les bras d'El Hadj.

Le massacre avait commencé à l'arme blanche; mais les coups de fusil finirent par s'en mêler et, au premier coup de feu, l'armée assiégeante, croyant à une sortie, prit la fuite, entraînant sur son passage hommes, femmes, enfants et bestiaux, et se sauva jusqu'à Mbougoula.

El Hadj ne perdit pas de temps : il fit sortir quinze cents talibés et sofas, sous le commandement d'Élimane Donaye (le chef de Donaye, village près de Podor, qui était venu se joindre à lui), et les envoya courir le pays et ramasser les traînards. Alpha Oumar, dégagé du même coup à Kolomina, tint aussi la campagne.

Cependant les Kaartans étaient allés de Mbougoula à Lakhamané. On les y poursuivit; mais l'armée d'El Hadj, égarée par son guide, un Bambara nommé Daba, vint tomber sur Kandiari, village fortifié, où elle fut fort mal reçue; non-seulement elle ne le prit pas, mais elle y perdit cinq cents hommes. Les survivants se rallièrent et bloquèrent le village à distance, puis envoyèrent demander du renfort. El Hadj n'avait plus beaucoup de monde avec lui : il envoya huit cents hommes avec de la poudre; mais, à l'arrivée de ce renfort, l'armée, encore sous le coup de sa défaite, n'osa pas recommencer l'attaque. On resta en présence de Kandiari pendant sept à huit jours. Alors une armée de Bambaras vint à son tour compliquer la situation. Ils attaquèrent les talibés, qui les repoussèrent d'abord, mais ne purent cependant pas empêcher la plus grande partie d'entrer dans le village.

Trois jours après cet événement, au beau milieu de la nuit, tous les habitants s'enfuyaient profitant des ténèbres. On poursuivit les fuyards, on fit quelques prisonniers, mais le gros échappa, et l'armée, après avoir détruit le village, rentra à Nioro. Pendant les quelques mois qui suivirent, El Hadj se contenta de repousser les razzias qui venaient l'inquiéter et de faire piller lui-même le pays par ses troupes.

Cependant les vivres manquaient à Nioro ; les captifs n'y avaient plus de valeur, on en vendait jusqu'à quatre et cinq pour avoir un bœuf. Si quelqu'un abandonnait son cheval, les Bambaras le découpaient et l'on n'en retrouvait même pas le squelette; le mil était fini :

cette position n'était plus tenable. El Hadj se mit lui-même à la tête de toutes ses forces et alla chercher les Massassis à Lakhamané. Ils n'essayèrent pas de résister et s'enfuirent à Kharega. Sans prendre un instant de repos, El Hadj les y suivit par une marche forcée et en fit un grand massacre.

Cette fois c'en était fait de la puissance des Massassis. Ils n'avaient jamais été aimés dans le pays, sur lequel leur joug de fer pesait durement, ainsi que l'a bien constaté notre compatriote Raffenel; maintenant ils n'étaient plus redoutés. Les Bambaras se résignèrent facilement à obéir à leur nouveau maître. El Hadj se rendit alors à Sakhola, où il resta trois mois, puis à Farabougou, à Guémoukoura, et il revint à Nioro, où il fit construire, sous la direction de Samba N'diaye, les murs en pierre et sa maison, commençant là, comme à Dinguiray, à entasser les trésors des vaincus.

Néanmoins le pays était loin d'être tranquille. Les Djawaras, d'une famille très-estimée de Sarracolets qui de tout temps ont formé dans le Kaarta une bande indépendante et en hostilité presque permanente avec les Massassis, ne virent pas plus tôt El Hadj maître qu'ils voulurent continuer leur rôle et débutèrent par enlever les bœufs de Nioro. El Hadj prépara son armée, leur fit dire de venir se rendre, et sur leur refus alla les attaquer à Diabigué; il n'y eut pas de lutte et, dans une journée, tous les villages du Kingui qu'habitaient les Djawaras furent livrés aux flammes.

Ce fut à ce moment qu'on apprit qu'une armée arrivait du Macina à travers le Bakhounou. El Hadj envoya Alpha Oumar à sa rencontre. On livra près de Kassakaré un combat meurtrier, après lequel les Maciniens décimés regagnèrent leurs foyers.

Toutes ces victoires remportées facilement ne pouvaient faire perdre de vue au vainqueur qu'en s'emparant de Diangounté, il avait commis une agression

contre le roi de Ségou, dont ce pays était tributaire; et ici nous allons voir et juger sa politique. Apprenant que les Djawaras venaient de se réfugier sous la protection de Ségou, il envoya Mahmady Célaré, un de ses talibés, trouver le roi de Ségou, qui était alors Toroco Mari, pour lui dire qu'il n'avait rien à faire avec lui, qu'il n'en voulait qu'aux Djawaras et que c'étaient eux qu'il poursuivait; il le priait donc de ne pas attaquer les quinze cents hommes qu'il laissait à Diangounté.

Toroco Mari reçut bien l'envoyé d'El Hadj et, en réponse à sa mission, fit partir avec des instructions secrètes Tierno Abdoul (le même que je trouvai à Ségou), qui était depuis longtemps dans le pays. Tierno Abdoul, sa mission remplie, revint à Ségou et déclara qu'il quittait le pays; il partit en effet avec toute sa maison et rejoignit El Hadj, qui était alors dans le Fouta.

Quelques personnes pensent que la négociation de Tierno Abdoul avait pour but d'assurer El Hadj du dévouement de Toroco Mari et de l'intention qu'il avait de se rendre; le fait est peu probable : ce qu'il y a de certain, c'est que, dès que Tierno Abdoul eut quitté le pays, les chefs d'esclaves ou kountiguis, qui sont souvent investis de grands commandements militaires et territoriaux, se réunirent et, accusant Toroco Mari d'avoir voulu les livrer aux marabouts, ils lui coupèrent le cou et furent chercher Ali, son frère, pour le nommer roi, après lui avoir fait jurer de ne pas les trahir.

En quittant Diangounté, El Hadj, maître non-seulement du Kaarta, mais des provinces limitrophes, alla mettre une garnison à Guémoukoura, puis à Diala, où il plaça Souleyman Babaraqui avec cinq cents hommes, et Samba Diakhanate, maçon de Saint-Louis, pour bâtir son fort et sa maison.

De Diala, il passa au Tomora, laissant des ordres pour

élever les remparts de Koniakary, et descendit à Sabouciré, sur les bords du Sénégal, décidé à en finir avec les Khassonkés, qui s'étaient alliés avec les blancs contre lui et avaient donné asile aux Massassis.

Tous les petits villages furent pillés; restait Médine où s'était réfugié Sambala, roi du Khasso, et qui était protégé par les canons d'un fort français, construit depuis un an à peine (en septembre 1855).

El Hadj, enivré par la victoire, hésitait cependant devant ce siége : en vue de l'insuccès qu'il semblait craindre, il refusait d'assumer la responsabilité d'une défaite et voulait se faire forcer la main. Les Toucouleurs, poussés par leurs vieilles haines, follement énorgueillis par leurs victoires passées, le pressèrent; quand ils se furent décidés à attaquer sans ordre et que repoussés ils revinrent vers lui à Sabouciré, il leur déclara que maintenant qu'ils avaient *prétendu* commencer, il devait en finir.

L'histoire du siége de Médine est une des pages les plus brillantes des fastes militaires au Sénégal; c'est un de ces faits qui ne seront jamais assez connus. On peut chercher dans l'histoire de France et dans les actes les plus mémorables des guerres d'Algérie, on trouvera autant d'héroïsme, mais plus, c'est impossible.

Pendant quatre mois, une poignée d'hommes, parmi lesquels les Européens étaient en petit nombre, commandés par Paul Holl, un mulâtre de Saint-Louis, y tint tête à une armée de vingt-trois mille hommes, car tel était à cette époque le chiffre de l'armée d'El Hadj.

Après avoir repoussé des assauts à l'arme blanche, au moment où, manquant de poudre, l'héroïque chef de la petite garnison calculait déjà l'instant où il n'aurait plus qu'à se faire sauter, le Gouverneur, le lieutenant-colonel Faidherbe, par des prodiges d'énergie et le dévouement de la marine, parvenait, grâce à une crue inespérée, à remonter à Khay, et, débarquant à la

tête d'une poignée de laptots, après avoir canonné l'armée d'El Hadj, qui fit une belle résistance, délivrait le fort entouré d'une ceinture de cadavres, témoignage incontestable de son énergique défense.

Au mois de juillet 1857, l'étoile d'El Hadj commençait donc à pâlir.

Lorsque l'armée se fut réfugiée à Sabouciré annonçant à El Hadj que les *sakhars* (bateaux à vapeur) venaient et qu'il n'y avait plus moyen de résister, le Marabout répondit : « Eh bien! vous l'avez voulu, vous êtes allés attaquer les blancs, et les voilà qui vous chassent. Cependant je ne leur en voulais pas; je n'ai affaire qu'aux Bambaras et aux noirs infidèles. Vous fuyez; eh bien, moi, je ne fuirai pas, et, si les blancs viennent jusqu'ici, ils me trouveront. »

Mais, au bout de quelques jours, la famine se mit de la partie et, quand on eut entendu raconter que tous les bateaux à vapeur étaient descendus à Saint-Louis chercher des troupes, la désertion des Toucouleurs commença dans de larges proportions.

Vingt jours s'étaient écoulés depuis la délivrance de Médine; El Hadj compta l'armée, réduite à sept mille hommes, et partit pour Dinguira, lançant une dernière forfanterie : il ne fuyait pas, disait-il; mais il allait chercher des vivres et, si on le cherchait, on n'aurait pas de peine à le rencontrer [1].

A l'approche d'El Hadj, tout le monde fuyait; le chef de Koudian, Coura, le même qui s'était rendu quelques années auparavant, ne se sentant pas sans doute la conscience en repos quant à l'observance de la religion musulmane, prit la route du Sud avec tout

1. Je ne saurais trop répéter que ce récit renferme des inexactitudes volontaires, des oublis de tous genres; c'est ainsi qu'il ne fait pas mention d'un beau combat livré par le gouverneur Faidherbe, à toute l'armée d'El Hadj et à un immense convoi qui arrivait du Fouta faire la jonction avec le Marabout. Ce combat eut lieu cinq jours après la délivrance de Médine. — *Mage*.

son monde et alla chercher dans les montagnes un abri moins douteux.

Pendant plus de cinq mois, El Hadj n'eut qu'une occupation, faire construire, sous la direction de Samba N'diaye, la redoutable forteresse que nous avons vue à notre passage. On raconte à ce sujet que, manquant de bras, il demanda aux talibés de porter des pierres de la montagne et que, ceux-ci ayant refusé, il donna lui-même l'exemple en portant une pierre sur sa tête.

Ces travaux terminés (décembre 1857), El Hadj se remit en marche pour faire démolir les villages des fugitifs. Il se rendit ensuite à Boulébané dans le Bondou, (15 avril 1858) pour expédier, sous le commandement de Samba N'diaye, deux obusiers de 0^{m}, 12, abandonnés auparavant, à l'échauffourée de N'dioum, par le commandant de Bakel.

Il demeura jusqu'en avril 1859 à Oréfondé; il n'était pas content du Fouta, mais, à cause des chefs de son armée, qui étaient Toucouleurs, il ne pouvait rien faire contre ce pays, sans quoi il l'eût certainement brûlé de fond en comble.

Puis il s'avança jusqu'à N'dioum, dans le Toro, mais il n'y resta pas et, après avoir brûlé ce village, il commença à reculer, rappelé par la nouvelle de l'entière révolte du Kaarta.

Il n'avait plus de temps à perdre; aussi réunit-il tout le monde possible, emmenant hommes, femmes et enfants, la plupart malgré eux, et remontant le cours du Sénégal, il vint passer en vue de Bakel, où le commandant lui fit lancer des obus; mais El Hadj, dont l'armée venait d'être battue à Matam, défendit d'attaquer. Il avait bien alors quarante mille personnes avec lui. Ses troupes se rendirent à Arondou et attaquèrent un stationnaire français, *le Pilote*. Voyant une corde qui attachait le bâtiment au rivage, ses gens voulurent haler le navire à terre; ils croyaient déjà le tenir quand tout

d'un coup le canon tonna à mitraille et leur tua bien du monde. Ce fut le signal de leur déroute.

Les Djawaras du Kingui s'étaient enfuis à la nouvelle de son arrivée et avaient été chercher un refuge à Ségou. Mais El Hadj avait cette fois son plan bien arrêté : comme il l'avait déclaré, ce furent les Bambaras qu'il attaqua désormais.

Après un mois et demi de séjour à Nioro, il mena son armée, suivie de la foule de femmes, d'enfants, de bœufs porteurs, d'ânes, etc., qui l'encombraient depuis le Fouta, mettre le siège devant Marcoïa. Ce ne fut pas long. El Hadj, avec les deux canons obusiers qui étaient en son pouvoir, envoya des boulets ramassés au siège de Médine et un obus, qui éclata audessus du village. La panique se mit parmi les Bambaras ; El Hadj, s'écriaient-ils, les fusillait sur terre et le ciel les fusillait d'en haut. Un mouvement de terreur indicible s'empara d'eux. El Hadj en profita pour lancer son armée, et le village fut pris après un grand massacre. Le roi, entre autres, fut pris vivant, puis tué. On s'établit dans le village, après l'avoir débarrassé des cadavres, qui furent abandonnés aux hyènes.

Presque le même jour, à peu de distance, Alpha Ousman réussissait, après une première attaque infructueuse, à s'emparer de Bangassi, capitale du Fouladougou, qu'il détruisait. Quand il sut El Hadj maître de Marcoïa, il vint l'y rejoindre.

El Hadj y était depuis peu de temps, lorsqu'il apprit par un Bakiri, nommé Tambo, la prise de Guémou par les Français. C'est un des plus beaux faits de nos armes au Sénégal; il eut lieu le 25 octobre 1859.

El Hadj avait trouvé à Marcoïa une grande quantité de mil; mais, pour nourrir son monde, il fit tout de suite ravager le Bélédougou. Pendant ce temps, les Djawaras, réfugiés à Ségou, y trouvèrent Ali, nommé depuis peu roi à la place de Toroco Mari qu'avaient

assassiné les captifs révoltés ; ils dirent au nouveau chef qu'El Hadj avant peu viendrait l'attaquer.

Cependant le temps s'écoulait et les vivres devenaient plus rares à Marcoïa ; on en manqua bientôt tout à fait. Rassemblant alors les chefs, El Hadj leur dit que la place n'était plus tenable ; mais que, si ses partisans se réfugiaient à Nioro, ils succomberaient au soulèvement général du pays. On prendrait leurs femmes et leurs enfants. D'ailleurs, le Ségou marchant contre lui, il devait, suivant les ordres de Dieu, faire la guerre aux infidèles. Les chefs acceptèrent cette guerre ; mais, au moment de rassembler l'armée, El Hadj déclara qu'on devait abandonner toutes les femmes, trop gênantes pour une pareille campagne, et que lui-même donnerait l'exemple.

Le sacrifice ordonné fut accompli, et l'armée se mit en marche accompagnée d'une autre véritable armée de femmes qu'on chassait pour les maintenir à distance. Ces malheureuses, qui ne suivaient qu'à peine, manquant de tout, furent ramassées en grand nombre par les Bambaras qui, trouvant parmi elles de plus beaux types que chez eux, en firent leurs esclaves et leurs femmes.

El Hadj entra à son tour dans le Fadougou, d'où on était venu l'attaquer. Il éprouva assez de résistance à Damfa ; mais, ses canons ayant été mis en batterie, la panique, dès le deuxième coup, s'empara du village, dont les habitants prirent la fuite par l'extrémité opposée. On en fit un grand massacre, et le chef, pris vivant, fut décapité. El Hadj resta vingt-cinq jours à Damfa ; puis passa entre deux armées qui voulaient le prendre entre leurs feux. Il fut poursuivi et attaqué le lendemain matin ; mais il était prêt, tandis que les Bambaras arrivaient débandés. Au bout d'une demi-heure de combat, ces derniers étaient en fuite dans toutes les directions.

Parvenu ensuite à Yamina, que ses habitants avaient depuis peu abandonné en grande partie, il y entra et s'y installa aussitôt pour s'y défendre. Quelques jours plus tard, il célébrait le Cauri [1], en avril 1860.

Les habitants d'Yamina rentrèrent peu à peu et El Hadj y demeura tranquille quatre à cinq mois. Cependant le Ségou entier se prit de peur quand il vit qu'El Hadj en voulait au territoire de Ségou proprement dit, depuis Yamina jusqu'à Sansandig sur les deux rives du fleuve. Les populations, soulevées en masse, coururent se rassembler en armée à Oïtala, sous le commandement de Tata, fils d'Ali et premier prince de Ségou.

El Hadj, à cette nouvelle, fit ses dispositions pour les attaquer.

Quelques jours après, il était en marche avec l'armée et arrivait devant Oïtala, où plus de quinze mille hommes étaient réunis. A neuf heures du matin, il attaqua ; mais, cette fois, la fusillade des défenseurs fut si vive que les talibés reculèrent, laissant près de trois cents morts sur les remparts du village, et que les canons furent abandonnés. Leurs roues étaient d'ailleurs cassées. El Hadj, à la vue de la retraite de ses compagnies démoralisées, s'approcha un peu du village et descendit s'asseoir au pied d'un arbre. On vint l'y entourer : — « Où voulez-vous aller ? leur dit-il. Revenir à Nioro ? Ne savez-vous pas que vous périrez tous en route, de faim ou par les attaques de Ségou, qui vous poursuivra ? Je vous le dis, il faut mourir ici ou vaincre. »

Ces paroles ranimèrent un peu les talibés, mais ne les décidèrent à retourner au combat ; on cerna à peu près Oïtala ; puis, ayant reconnu un petit village de

1. Fête musulmane qui termine le ramadan. Elle est indiquée dans ce livre aux jours qui sont entre le 17 février et le 12 avril et répond à peu près à la Pâque des Juifs et des Chrétiens. — J.-B.

forgerons, on y entra et, pendant quatre jours, on travailla à réparer les affuts des canons qui n'avaient pu tirer qu'un seul coup le jour de l'attaque. Le cinquième, El Hadj rouvrit le feu avec ses canons et, s'apercevant que la terreur était à l'intérieur du village par suite des éclats d'obus, il lança ses troupes à l'assaut et, à six heures et demie du matin, Oïtala fut prise. On fit un grand massacre; le chef fut tué ainsi que ses frères ; leurs mères, sœurs, femmes et griotes devinrent le partage d'El Hadj.

Ce fut à ce moment qu'un marabout de Sansandig, nommé Koro Mama, écrivit à El Hadj de venir sans retard et d'entrer dans la ville, qui se rendrait à lui. Koro Mama était le chef des Couma, grande famille de Soninkés, qui, après avoir fondé Sansandig, avait longtemps fourni des chefs à cette ville. Depuis peu, le commandement était dévolu aux Cissey, autre famille qui avait chèrement acheté cette faveur au roi de Ségou. Tous ces marchands paisibles, très-riches d'ailleurs, étaient musulmans et, voyant un coréligionnaire aussi puissant que l'était à ce moment El Hadj, ils pensèrent sans doute qu'en se soumettant à lui ils auraient le bénéfice de la suppression des impôts ; mais, bien loin d'atteindre ce but, ils virent, dès qu'El Hadj fut entré chez eux, qu'ils n'avaient fait que changer de maître et, qu'au lieu d'un roi éloigné auquel, une fois le tribut payé, on ne doit plus rien, ils s'étaient donné un tyran incessamment présent.

El Hadj passa cinq mois dans les murs de Sansandig, organisant les impôts, supprimant à son profit ceux que percevait le chef de la ville, aussi bien que ceux qui autrefois étaient touchés par les différents chefs bambaras et par le roi de Ségou.

Mais le Macina commençait à s'inquiéter et à se remuer.

Ahmadi Ahmadou, en dépit des victoires d'El Hadj

Omar, ne pouvait pas croire à sa force. Il rassembla une armée de huit mille cavaliers et de six mille hommes à pied, tous armés de lances, à l'exception de mille fusiliers, sous le commandement de Balobo. Cette armée vint camper à Koni, sur les bords du Niger.

Il n'était plus temps de parlementer. Balobo envoya à Ségou-Sikoro cinq cents cavaliers pour prévenir Ali, dont l'armée vint se réunir à la sienne auprès du fleuve, à Tayo, petit village en face même de Sansandig.

Cependant El Hadj ne bougeait pas : et, durant deux mois, on resta dans cette position. Un jour, les pêcheurs des deux camps échangèrent, de leurs pirogues, quelques coups de fusil. Aussitôt les talibés, croyant à une attaque, se précipitent dans le lit du fleuve, qui était guéable à ce moment : ils avaient de l'eau jusqu'aux aisselles et portaient leurs fusils et leur poudre sur la tête. Vainement El Hadj les fait rappeler ; l'armée est pleine d'ardeur ; elle a été depuis peu renforcée de contingents venus de Nioro sur la renommée des victoires qu'elle a remportées. Avant que les ordres d'El Hadj, qu'il fait porter par ses chefs, envoyant sa sandale, son chapelet, son satala même, en témoignage de la source d'où ils émanent ; avant que ses ordres soient entendus, cinq cents hommes ont traversé le fleuve et sont tombés sur les Maciniens. Ceux-ci cèdent le terrain ; les talibés s'engagent et, lorsque les troupes du Macina attaquent à leur tour, aucun d'eux n'échappe : ils sont, les uns après les autres, cloués à terre, par les lances que les cavaliers ennemis manient avec une adresse merveilleuse. Le lendemain, El Hadj ne pouvait plus contenir son armée, frémissante du désir de venger les victimes de la veille.

Il partagea donc son monde en deux colonnes : l'une, commandée par Alpha Oumar Boïla, l'autre par Alpha Ousman. Pendant que le premier traversait à San-

sandig même le fleuve, Alpha Ousman était allé le passer à quelques lieues plus bas.

Aussi, lorsque les Maciniens, qui attendaient l'armée d'Alpha Oumar, s'ébranlèrent, ils furent pris entre deux feux et, au premier choc, se débandèrent; les Maciniens reprenaient le chemin de leur pays employant toute la vitesse de leurs chevaux, et les Bambaras celui de Ségou-Sikoro.

Au lieu de se renfermer dans les murs, ces derniers commirent la faute si souvent répétée de sortir. Ils se formèrent à Banancoro; mais, en apprenant qu'El Hadj approchait, ils ne se sentirent pas le courage d'attendre et prirent la fuite avant que le Marabout fût en vue. Deux ou trois chefs seulement, dévoués à leur maître, coururent à Ségou-Sikoro prévenir Ali qu'il n'avait plus d'armée et qu'il ne lui restait que le temps de fuir.

Celui-ci monta tout de suite à cheval et sortit par la porte de l'Ouest.

Le même jour, El Hadj entrait à Ségou-Sikoro à neuf heures du matin, ne s'étant pas arrêté une minute depuis Bamabougou.

Ainsi, le 10 mars 1861, El Hadj Omar entrait en maître dans Ségou, prenant possession du palais et des trésors accumulés depuis des siècles par les divers rois qui s'étaient succédé dans ce pays. Les femmes et les enfants de la famille royale, leurs griots et leurs captifs tombaient en son pouvoir.

Il s'occupa aussitôt de bâtir sa maison, c'est-à-dire de fortifier un réduit, dans lequel se trouvèrent enfermés tous les magasins à or, à poudre, à étoffes, à sel, à cauris ou autres marchandises.

Peu à peu les différents chefs de captifs écrivirent ou plutôt firent écrire par des marabouts de l'intérieur qu'ils voulaient se rendre à El Hadj. Celui-ci les engagea à venir et les reçut très-bien; dès lors tous se ral-

lièrent, et, moins de trois mois après son entrée à Ségou-Sikoro, il ne voyait plus que quelques chefs de captifs qui ne fussent pas soumis. Cet exemple, du reste, trouvait, dans le Baninko, des imitateurs. Bientôt on vint de tous côtés ; et, depuis Tengrela jusqu'au Sahara, El Hadj put se dire le maître de ce vaste pays. Il imposait à tous de se raser la tête, de ne plus boire de liqueurs fermentées, de faire le salam, de ne plus manger de chiens, de chevaux ni d'animaux morts de maladie ; il prenait des otages pour en faire des soldats; puis, lorsque le pays fut bien purifié, il fit construire, toujours sous la direction de Samba N'diaye, les fortifications de la ville.

Tout allait donc au mieux ; mais Ali vivait encore, et El Hadj, ayant pour principe de tuer tous ses ennemis, croyait qu'il ne jouirait d'aucune sécurité tant que ce roi vivrait.

Aussi, peu de jours après son entrée à Ségou, il avait expédié Alpha Oumar à la poursuite d'Ali, qui ne tarda pas à reparaître conduisant une armée forte, dit-on, de plus de trente mille hommes, dont au moins dix mille cavaliers. Elle vint se camper dans les environs de Koghou, c'est-à-dire en vue de Ségou-Sikoro, où elle resta quatorze jours sans attaquer. Le quinzième, quatre à cinq cents hommes d'El Hadj rencontrèrent un parti de Maciniens qui venaient d'enlever des bœufs et l'attaquèrent. Chaque jour, l'armée d'El Hadj sortait sous les murs de la ville, s'avançant quelquefois jusqu'à Soninkoura : puis, quand venait le soir, les Maciniens reculaient jusqu'à Banancoro et El Hadj rentrait à Ségou. Cette fois encore, en entendant des coups de fusil, El Hadj voulut empêcher les talibés de s'élancer ; mais sa patrouille, après avoir chassé le parti des Maciniens jusqu'à leur camp, revenait poursuivie à son tour. L'armée d'El Hadj s'élança et fit reculer les Maciniens. Ceux-ci revinrent à la charge et le combat

dura, avec des chances diverses, de deux heures de l'après midi jusqu'à la nuit. Alors, les Maciniens lâchèrent pied, et, El Hadj en ayant donné l'ordre, l'armée presque entière se mit à leur poursuite, pendant deux jours, faisant un grand massacre des traînards. Ali, qui était là, et les chefs de l'armée, échappèrent avec les meilleures troupes. El Hadj rentra à Ségou.

Peu après, sur la demande de plusieurs chefs, Ahmadi Ahmadou envoya quelques hommes à El Hadj Omar, pour lui proposer de régler leurs différends à l'amiable. El Hadj, voyant tout le pays soumis, répondit que le Macina était venu l'attaquer au Bakhounou depuis longtemps, qu'il était revenu l'attaquer à Sansandig, lui, bon musulman, suivant la loi et faisant la guerre aux infidèles; qu'alors il lui avait offert de se mettre ensemble et qu'il eût, dans ce cas, loyalement partagé le bénéfice de la victoire; mais Ahmadi Ahmadou avait refusé, il s'était mis contre lui avec les païens, et maintenant il voulait la paix. Cela n'est pas juste, concluait El Hadj.

Ahmadi Ahmadou, petit-fils du fondateur du Macina, était dans son pays une espèce de prophète. Aussi sa réponse fut-elle provoquante au dernier point. « Si je t'ai demandé la paix, disait-il, c'est que les gens de mon pays la désiraient; quant à moi, j'ai toujours souhaité de me battre avec toi et, si tu ne viens pas m'attaquer, je marcherai contre toi. »

Tout cet échange de lettres ne se faisait pas avec rapidité; le temps se passait et près d'un an s'était écoulé depuis le jour où El Hadj avait pris possession de Ségou. Il rassembla tous les Bambaras, qui n'avaient pas tenté la moindre révolte, et leur dit qu'il laissait son fils aîné, Ahmadou, pour les commander; du reste, c'était à ce prince qu'appartenaient toutes ses richesses, tout ce que Dieu lui avait donné, et on devait lui obéir comme à lui-même. Tous le promirent.

El Hadj annonça le départ de l'armée et, dix jours après le Cauri de 1862, c'est-à-dire le 13 avril, il quitta Ségou-Sikoro. Agissant avec l'activité que nous lui avons toujours vu déployer, il parvenait, la même année, à faire à Hamdallahi, la fête de Tabaski, où chaque chef de famille tue, s'il le peut, un mouton. Elle tombe entre le 26 avril et le 25 juin, suivant les années.

En quittant Ségou-Sikoro, El Hadj avait emmené plusieurs de ses fils et quelques uns de ses neveux. Il alla camper près de Dougassou, en compagnie de ses meilleurs chefs et de trente mille hommes, tant soldats ou esclaves armés que talibés, ne laissant à Ségou-Sikoro que quinze cents de ses disciples avec un certain nombre de Djawaras et de Massassis, c'est-à-dire de quoi défendre la ville. Il descendit alors au Sud, passa la Sentilonkané et, cheminant à travers les broussailles sans s'arrêter, passant en vue de Touna, il vint par une marche continue et rapide à Konihou. Là, Balobo l'attendait, et un choc meurtrier eut lieu ; mais l'armée du Macina ne put pas tenir contre la fusillade, et Balobo fut obligé de se replier sur Djenné, où se trouvait Ahmadi Ahmadou avec une grosse colonne de troupes. Ce dernier, en apprenant la nouvelle victoire d'El Hadj, ne put cacher son mécontentement. Il traita fort mal son oncle Balobo, lui reprochant d'avoir eu peur, et disant : « Moi, je n'aurais pas reculé, je me serais fait tuer. » Immédiatement il fit battre le tamtam de guerre et sortit en personne avec toute l'armée. Il rejoignit El Hadj sur les bords de la Sentilonkané. Celui-ci avait bien rangé son monde pour se défendre, car il ne voulait pas attaquer. En effet, l'armée du Macina se précipita sur les talibés ; les terribles lanciers maciniens, le chapeau sur les yeux pour n'être pas effrayés par le feu des fusils, se précipitaient, chargeant côte à côte comme de vieux bataillons et avec un en-

semble admirable; cependant, mis en déroute par les décharges à bout portant des fusils d'El Hadj, ils ne parvenaient pas à faire brèche dans les rangs épais des talibés : les morts tombaient sur les morts, la victoire demeurait indécise. On se battit ainsi toute la journée et la plus grande partie de la nuit. Alors Ahmadi Ahmadou, ne parvenant pas à ébranler l'armée d'El Hadj, résolut de l'affamer. Disposant de forces très-considérables, plus de cinquante mille hommes, il cerna l'armée du Marabout, groupée très-serrée et en cercle. Fatale résolution, qui lui fit perdre son pays !

En effet, El Hadj avait, dans les vingt-quatre heures de combat, épuisé ses balles; il avait encore de la poudre, mais les balles manquaient et, si le combat eût continué, c'en était fait de l'armée conquérante. Le Marabout mit à profit le répit qu'on lui donnait, et, durant cinq jours et cinq nuits, les forgerons, qui, comme certaines corporations d'ouvriers chez les Romains, suivent toujours les troupes en campagne, ne se reposèrent pas. On avait trouvé du fer, ils en firent dix mille balles par jour. Le cinquième, El Hadj tint conseil et déclara qu'il allait se mettre en route le lendemain; si Dieu voulait, il coucherait à Hamdallahi. Personne n'y croyait; mais El Hadj était décidé à jouer le tout pour le tout. Depuis plusieurs jours, on jeûnait, quoiqu'on eût un troupeau de bœufs; il les fit tous abattre, et chacun put manger à son appétit.

Ce qu'on ignorait dans l'armée, c'est que, pendant la nuit, un des chefs d'Ahmadi Ahmadou était venu se rendre à El Hadj, et que, celui-ci l'ayant accusé d'être un espion, le transfuge était monté sur un arbre et avait indiqué la disposition du campement des Maciniens et l'endroit où était le roi avec les principaux chefs. A six heures du matin, El Hadj avançait, défendant de tirer, malgré la fusillade des Maciniens et la grêle de traits, de flèches, de sagayes qui pleuvait sur

ses hommes. Quand il ne fut plus qu'à cinquante pas, les Maciniens ayant fait une nouvelle décharge, El Hadj leva les mains en l'air, et d'une voix puissante s'écria : en avant! en avant! Le choc eut lieu, violent, irrésistible. L'infanterie du Macina fut culbutée; plus de la moitié de la cavalerie prit la fuite, mais Ahmadi Ahmadou ne bougea point. Voyant que ses efforts ne pouvaient rallier l'armée, pleurant de rage et entouré de ses fidèles, il s'élança en avant, faisant une terrible charge. Semblable au lion qui, blessé mortellement, effraye encore ses ennemis et, dans les derniers moments de son agonie, fait de nombreuses victimes, Ahmadi Ahmadou, blessé à la poitrine et un bras cassé par une balle, semait la mort autour de lui. Pénétrant au milieu des rangs des talibés, il planta trois lances dans la poitrine de trois chefs, disant : Pour mon grand-père, pour mon père et pour moi! C'étaient, en effet, les lances de sa famille, héritage précieusement gardé dont il s'était armé pour ce combat suprême.

Tant d'héroïsme devait être vain. Ahmadi Ahmadou n'avait plus qu'une poignée d'hommes; il dut fuir, plutôt entraîné par son cheval que de son propre gré, et telle était la frayeur de ceux qui avaient été témoins de ses hauts faits que personne n'osa le poursuivre. Aujourd'hui encore, on ne parle pas sans respect de ce roi aussi brave que malheureux.

Quand on songea à courir après lui, ses hommes l'avaient jeté dans une pirogue, et il échappait, porté par les eaux rapides de la Sentilonkané. Néanmoins, on ne tarda pas à le rejoindre sur le Niger; il descendait du côté de Tombouctou avec quatre pirogues. L'une contenait sa mère et sa grand'mère avec leurs biens; la deuxième, sa propre fortune et les livres de son père et de son grand-père; la troisième, les chefs et les membres de sa famille qui le suivaient. Dans la quatrième, il était

seul avec quelques serviteurs. S'apercevant qu'il était prisonnier, il se voila la face et dit qu'il préférait être tué tout de suite que d'être conduit vers El Hadj; mais on le mit alors sous bonne escorte et on le fit remonter jusqu'à Mopti. Pendant ce temps, un courrier allait prévenir El Hadj de la prise importante qu'on avait faite. La réponse ne se fit pas attendre : Ahmadi Ahmadou fut décapité. Quant à Ali, le roi détrôné de Ségou, il tomba aussi au pouvoir d'El Hadj, qui, cette fois, eut un mouvement de clémence et se borna à le mettre aux fers.

Trois jours après son entrée à Hamdallahi, tout le Macina, chefs en tête, venait faire sa soumission au Marabout, qui se trouva ainsi maître de la plus vaste étendue de territoire qu'un chef nègre eut jamais eue en son pouvoir. De Médine à Tombouctou et de Tengrela au Sahara, tout était soumis à sa loi.

Nous sommes à la fin de juin 1862.

D'après un traité conclu entre le cheik du Macina et celui de Tombouctou, l'impôt de la ville et du marché était partagé entre les deux chefs. El Hadj s'empressa donc d'envoyer une colonne vers Tombouctou pour y ramasser tout ce qu'Ahmadi Ahmadou y avait en dépôt. Cette opération se fit sans difficultés et dès lors le pays fut tranquille.

Au commencement de 1863, El Hadj fit de nouveau venir son fils Ahmadou, annonçant l'intention de lui remettre le commandement du Macina, comme de tous les pays conquis, et de continuer à opérer contre les infidèles, à la tête de ses troupes grossies de celles du Macina.

Mais, peu après, éclata dans ce pays une contre-révolution qui a fini par anéantir El Hadj et une partie de sa famille. Lors de l'entrée du Marabout, Balobo et Abdoul Salam, dépossédés par leur neveu Ahmadi Ahmadou, avaient espéré trouver dans son invasion

l'occasion de reprendre leur pouvoir; aussi n'avaient-ils rien fait pour empêcher la mort de leur infortuné neveu. Cependant, dès que ces chefs eurent perdu l'espérance de se voir conférer par El Hadj le rang qu'ils convoitaient; dès qu'ils surent que ce dernier avait manifesté l'intention de remettre à son fils Ahmadou le gouvernement du pays, ils commencèrent à former un complot de révolte. Mais, ne se sentant pas assez puissants, ils sollicitèrent l'appui du cheik de Tombouctou, Sidy Ahmed Beckay.

Le complot fut découvert.

El Hadj fit sur-le-champ battre le tambour; l'armée entière arriva, et, quand il fut entouré de tous les chefs, que sa garde d'esclaves fut rangée, qu'Abdoul Salam, Balobo et leurs enfants furent placés près de lui, il demanda brusquement à Balobo : « Connais-tu l'écriture de Sidy Ahmed Beckay? » et, sur la réponse affirmative de ce dernier, il lui tendit une lettre interceptée. Les Maciniens, confondus, ne nièrent même pas, mais baissèrent la tête. El Hadj, après leur avoir reproché leur ingratitude, en leur disant qu'il les avait comblés de bienfaits depuis qu'ils s'étaient rendus (c'était vrai), ordonna qu'on les mît tous aux fers; puis il renvoya Ahmadou à Ségou avec la recommandation de se hâter s'il voulait réussir à y rentrer.

Le prince fit diligence, parvint à Ségou en cinq jours, et y apprit que les chefs bambaras s'étaient concertés pour se révolter, et que Tierno Abdoul, informé par ses espions, avait prévenu El Hadj au plus vite de leur conspiration.

Il affecta de ne croire à rien et fit célébrer une fête. Le lendemain, les chefs de captifs étant venus en corps le complimenter suivant l'usage, furent très-bien reçus. Ahmadou leur fit de grands cadeaux de cauris et de gourous [1], en leur disant : « On m'a assuré que vous

1. Les gourous ou noix de Kolat arbre dont le nom scienti-

vouliez me trahir; mais je n'y crois pas. » Et, comme ils protestèrent de leur dévouement, il leur recommanda de venir le jour de la fête du Cauri, qui était prochaine; il aurait quelque chose d'important à leur dire de la part d'El Hadj, dont il lirait une lettre ce jour-là.

En effet, le 23 mars, jour du Cauri, ils étaient réunis à l'exception d'un seul. Ahmadou tint conseil avec les talibés sous les arbres, comme d'habitude; puis, après avoir conversé avec tous les Bambaras présents, il fit faire une grande distribution de cauris aux chefs et leur dit de venir chez lui, qu'il leur offrirait là sa communication. Ceux-ci le suivirent. Une fois rentré, Ahmadou s'assit; peu après, il se retira un instant dans son logis, pendant que les talibés entouraient les Bambaras de tous côtés. Ahmadou, revenant sur ses pas, s'écria : « Vous aviez voulu me trahir, je vais vous punir. » Un seul, Sambakénié, protesta, mais on les saisit, et on trouva que la plupart étaient armés sous leurs vêtements. Le prince les fit mettre aux fers dans une pirogue, et les expédia à son père, sous la conduite du Tierno Abdoul. Huit jours après, celui-ci, arrivé en face d'Hamdallahi, envoyait demander les ordres d'El Hadj. Le Marabout ne voulut pas voir les prisonniers, qui furent exécutés sur le bord du Niger. A la suite de cet événement, Abdoul passa quelques jours à Hamdallahi, puis il rentra à Ségou-Sikoro, en mai 1863. Il rapportait la nouvelle que Balobo, Abdoul Salam et le fils de ce dernier avaient réussi à s'échapper, et qu'El Hadj, furieux, avait fait tuer tous les autres princes en son pouvoir, ainsi qu'Ali, afin d'être sûr qu'ils ne pussent pas s'échapper. Voilà de quelle façon mourut obscurément le dernier roi bambara de Ségou.

fique est *sterculia acuminata,* ont la grosseur d'une châtaigne. Leur saveur est âpre et acide. Le Kolat pousse aussi bien au Brésil qu'en Afrique. — J. -B.

Le Macina n'était pas alors révolté, mais il ne s'en fallait guères. Quelques jours plus tard, un certain nombre de ceux qui restaient fidèles vinrent demander à El Hadj une armée pour réduire un village qui se soulevait. Le Marabout consentit à leur donner cinq cents talibés et la colonne partit.

Arrivés devant l'ennemi, les Maciniens, au nombre de mille, se joignant aux révoltés, assaillirent les talibés dont quelques-uns à peine se sauvèrent en se jetant dans un petit village. Deux ou trois montés sur des chevaux rapides, réussirent pendant la nuit à prévenir El Hadj.

Celui-ci fit alors sortir une grande armée sous les ordres d'Alpha Oumar, lui confiant deux petits canons en cuivre, pierriers pris à bord d'un brick de commerce français au Sénégal. Le même jour, craignant de manquer de poudre, il envoya un talibé, nommé Amadi Daouda, à Ségou pour demander de la poudre au plus vite. Cent cinquante mariniers furent mis en route, chargés de barils pesant entre vingt-cinq et trente kilos; ils étaient escortés par trois cents talibés et arrivèrent sans encombre jusqu'au Bourgou. Attaqués près de Djenné, les porteurs jetèrent leurs barils par terre et les talibés prirent la fuite, poursuivis tous par les cavaliers lanciers qui en firent un grand massacre. J'ai bien souvent vu un muet, esclave bambara, qui en réchappa, nous représenter par une mimique très-expressive cette scène d'un affreux carnage. Les Pouls du Macina ne le cèdent en rien aux Toucouleurs pour la cruauté. Quand ils avaient blessé un homme, ils s'amusaient à le piquer de petits coups de lance jusqu'à ce qu'il ne donnât plus signe de sensibilité. C'est ce que notre muet exprimait d'une façon aussi énergique qu'intelligente.

Ce massacre est de la fin de mai 1863. Depuis cette époque, les communications sont restées fermées avec le Macina.

Pendant qu'El Hadj était occupé par la révolte de ce pays, voyons ce qui se passait à Ségou. Ahmadou, ayant besoin de ressources, avait frappé un impôt sur Sansandig. Il demandait qu'on lui livrât cinq cents pagnes et couvertures de coton. Les gens de Sansandig vinrent le trouver et lui adressèrent quelques humbles prières pour qu'il diminuât un peu cette surtaxe. Au lieu de leur accorder leur demande, Ahmadou leur dit : « Ce ne sera pas cinq cents, ce sera mille. » Et les mille pagnes furent livrés; mais, au mois d'août 1863, les Bambaras séparèrent leur cause de celle d'Ahmadou. A cette époque, les talibés chargés de percevoir les impôts dans le Kaminian Dougou, avaient déjà été obligés de rentrer à Ségou.

Une quarantaine de talibés qui se trouvaient à Bamabougou venaient d'être mis à mort, et les Bambaras avaient pris tout ce qu'ils avaient trouvé, femmes, enfants et bestiaux. Trois jours après, Sansandig se révoltait.

Cependant, grâce à des coups frappés rapidement et tous dans la même direction, en vue de dégager la route du Macina, Ahmadou releva un peu son prestige, même aux yeux des Bambaras.

Moustaf, l'esclave d'El Hadj, chef à Nioro, avait alors su, par une politique habile, se faire une véritable armée. Les émigrants du Fouta, tous les chefs qui ont eu maille à partir avec l'autorité française et qui pourraient craindre d'être pris, se sauvent à Nioro, où, se trouvant bien accueillis, la plupart s'y établissent, s'y marient et fondent une nouvelle famille.

L'armée de Moustaf, forte de plus de deux mille hommes, arriva donc; on la fit camper hors de Ségou-Sikoro où Ahmadou la reçut en grande pompe. Le lendemain même, réunie à l'armée de Tierno Alassane, elle marcha contre Sansandig.

A cette époque, cette ville n'avait pas les murailles

que j'y ai vues plus tard; son rempart n'avait guère en beaucoup d'endroits que deux mètres de haut; les portes de la ville, qui, quelques mois auparavant, n'existaient pour ainsi dire pas, n'étaient guère redoutables. C'étaient quelques planches réunies à la hâte, avec une mauvaise construction en terre à peine séchée.

Aussi, dès le premier assaut donné avec des troupes fraîches et enivrées d'une double victoire qu'elles avaient remportée, on entra dans le village presque sans résistance et malgré l'armée de Bambaras que Boubou Cissey avait retenue. On attaqua par l'extrémité occidentale de la ville, point faiblement défendu, parce que toutes les maisons riches sont à l'autre extrémité. Les talibés se répandaient dans le village; mais, trouvant des cases gorgées de ce qu'ils appellent des richesses, ils ne surent pas résister à la tentation et s'arrêtèrent à piller, ramassant des pierres de sel, des cauris, des gouroux, des pagnes, du coton et des captifs : tout leur était bon. Pendant ce temps les Bambaras effrayés sortent par l'autre extrémité du village, pour s'ouvrir un passage ou pour revenir prendre les assaillants par derrière. Saisis d'une terreur panique, les assaillants tournent le dos. Les talibés qui sont dans Sansandig montent sur les toits et, voyant leur armée en fuite, abandonnent le village avec ce qu'ils ont pris de butin; mais, attaqués par les Bambaras, ils laissent plus d'un des leurs sur le théâtre du combat. L'armée rentre à Ségou dans le plus grand désordre, abandonnant en route bon nombre de captifs et surtout des fusils, qu'on a jetés dans le fleuve pour pouvoir le traverser plus vite. Cette expédition est de décembre 1863.

Il y eut un grand découragement à Ségou au retour de cette colonne si maltraitée. On ne pouvait s'y dissimuler quel mauvais effet un tel échec produirait dans le pays. Déjà les Bambaras commençaient à se remuer de plus belle et beaucoup désertaient.

Sansandig, instruit par l'expérience et s'attendant à ce qui allait arriver, se fortifiait, élevait ses murailles, perçait des meurtrières, et, qui plus est, appelait du Macina un renfort de troupes que Boubou Cissey, réuni aux principaux habitants, prenait à sa charge pour la nourriture, les habits, les esclaves et les femmes.

En février 1864, Ahmadou, après de nombreux conseils et des préparatifs qui avaient dû être, par suite de leur longueur, connus de tout le pays, confiait enfin son armée, renforcée de celle de Nioro, à Alpha Abdoul Belnabé, qui marcha contre le nouveau Sansandig. L'attaque fut conduite comme la première fois, mais trouva une plus grande résistance. A peine était-on entré dans le village que, tout à coup, une véritable armée, non pas de fuyards cette fois, mais de gens disposés au combat, sortit, comme précédemment, de l'extrémité opposée du village et, se précipitant avec force sur la réserve de l'armée, la culbuta. Tout lâcha pied. Vainement Alpha Abdoul Belnabé déploya un courage surhumain ; vainement il mit pied à terre pour rentrer dans le village, vainement quelques chefs imitèrent son exemple et se firent tuer à ses pieds, vainement enfin lui-même trouva la mort : l'armée poursuivie rentra, en déroute complète, sans son chef, laissant cette fois bien plus de morts et de blessés sur les chemins et ne rapportant aucun butin.

Voilà quelle était la situation quand j'arrivai à Ségou, et l'on doit comprendre qu'Ahmadou se souciait peu de me la faire connaître.

CHAPITRE V

INSTALLATION A SÉGOU-SIKORO

Palais d'Ahmadou. — Réception du prince. — Maison d'El Hadj. — Habitation de Samba N'diaye. — Histoire de notre hôte. — Seïdou et Ibrahim. — Les griots Samba Farba et Sontoukou. — Le tierno Abdoul et le chérif Mahmodou. — Les ministres d'Ahmadou. — Place des fêtes et des assemblées. — Célébration du Cauri. — Le griot Diali Mahmodi. — J'envoie des courriers au Gouverneur. — Champ des exécutions. — Sépulture. — La Tabaski. — Danse des griotes. — L'Alpha Ahmadou et le griot. — Ecoliers mendiants.

Le 28 février 1864, nous étions restés sur la droite du Niger, en face de Ségou-Sikoro, attendant le retour du guide Fahmahra, lequel ne revint que vers deux heures de l'après-midi. Notre envoyé nous fit signe, et nous retraversâmes aussitôt le fleuve pour accoster presque au milieu de la ville, sur un banc de rocher. Fahmahra entra dans notre pirogue, accompagné d'un noir, qui nous souhaita le bonjour en bon français. Cet homme était habillé en musulman ; mais, sous son turban, sa physionomie, intelligente d'ailleurs, avait une expression indéfinissable qui fit que je n'hésitai pas à croire qu'il était un ancien maçon de Saint-Louis. Son nom contribua à m'induire en erreur. Il s'appelait Samba N'diaye[1] et les N'diaye sont des Yoloffs. Il parlait bien

1. C'était, comme on l'a vu dans le précédent chapitre, l'ingénieur d'El Hadj Omar. — J.-B.

le français et, sans doute, il avait dû le mieux parler encore. Il nous dit que nous allions loger chez lui. Je demandai qu'on m'y conduisît sans retard, voulant ensuite faire ma visite au Roi. Mais il insista ainsi que Fahmahra pour que je commençasse par cette dernière démarche, disant qu'Ahmadou m'attendait.

En conséquence, nous nous mîmes en route à travers une foule plus nombreuse que je n'en avais jamais vue pendant ce voyage. Un peloton de gardes armés nous faisait escorte et la maintenait à grand'peine à coups de fouets de cuir.

Nous gravîmes ainsi la berge, au milieu d'une poussière aveuglante, causée par ce grand remuement d'hommes et de femmes, et nous franchîmes la porte des murailles, que j'appellerai porte de Sontoukou, en souvenir d'un personnage dont nous reparlerons et qui demeurait à côté.

Ces portes sont doubles comme celles d'un fort et, entre les deux, il existe un véritable corps de garde fortifié, percé de meurtrières et ayant des mâchicoulis. Assez larges et hautes pour laisser passer un cavalier, elles sont en bois de cailcédra, d'un seul morceau ou de deux au plus. Elles ferment sur un châssis du même bois, au moyen de clefs en bois très-fortes. Chaque soir, au coucher du soleil, six des portes sont fermées; la septième seule reste ouverte jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, pour le passage des esclaves apportant le lait.

Après quelques minutes de chemin, dans des rues assez étroites, sinueuses et encombrées de monde, nous arrivâmes sur une place où, à gauche, nous vîmes une maison ornementée, et en face de nous, une fortification véritable de six mètres de haut, avec des tours aux angles et sur le milieu des fronts. C'était le palais d'Ahmadou.

Nous n'avions pas le temps de faire de nombreuses

remarques, car nous arrivions à la porte ballottés par la foule; mais là, nous passâmes seuls, attendu que la garde, qui ne plaisante pas, arrêta tout net cette multitude. Cependant, cette garde comprend des enfants armés qui ne seraient pas capables de résister; mais déjà, l'on sait que ce sont des factionnaires, et de fiers Toucouleurs s'arrêtent devant un esclave bambara qui a une consigne et la fera respecter bon gré mal gré.

A peu de distance de cette porte, on en rencontre une autre semblable; on entre alors dans une espèce d'antichambre sombre, très-grande, très-haute, dont la toiture est soutenue par d'énormes piliers en terre ou en cailcédra. Les murailles ont 2m, 50 d'épaisseur à la base; dans les coins, on voit les lits en bambous de la garde, et des fusils, sur des crochets dans différents endroits; de tous côtés, des factionnaires armés.

De là, en montant deux marches, nous franchissons une porte et nous pénétrons dans la cour de l'enceinte fortifiée. C'est au milieu qu'est située la maison d'Ahmadou, qui ne se distingue par rien. Elle est du reste sale et contraste avec la fortification. Un rang de meurtrières est placé à 4m, 50 d'élévation; elles sont très-régulièrement percées à l'instar de celles de nos forts. Celles qui sont exposées aux vents d'Est et aux pluies violentes des tempêtes, étaient garanties de la dégradation par des paillassons. En dehors, ces ouvertures sont masquées par une mince couche de terre. En cas de siége, il y aurait place pour deux mille défenseurs sur les quatre côtés. La banquette, fort élevée nécessairement, n'est que le toit d'une galerie qui fait le tour des murailles, permettant de fusiller l'ennemi dans la place, s'il y entrait par-dessus les murailles. Cette galerie a son accès dans le corps de garde d'entrée et dans les tours des angles. En somme, c'est tellement construit que je mets en fait qu'à moins d'une mine ou d'un chemin souterrain, il serait bien difficile de s'en em-

MAGE, pop.

Entrée du palais d'Ahmadou à Ségou. (Page 123.)

parer sans canon, même en commandant des troupes régulières.

Mais, si nous eûmes plus tard le loisir d'étudier ces fortifications, pour le moment, nous ne pûmes qu'y jeter un coup d'œil, car on nous fit tout de suite franchir la porte, puis un corridor, et nous arrivâmes dans une cour où, sous une véranda en paille, se tenait Ahmadou, entouré d'un petit nombre d'intimes, tous gens influents du pays. Il était assis sur une peau de chèvre, placée sur du sable fin; les autres personnes de son entourage étaient tout simplement sur le sable. Une garde d'une cinquantaine d'esclaves était rangée des deux côtés. Ces soldats étaient debout, armés, tenant leur fusil dans toutes les positions imaginables et habillés de tous les costumes possibles. Ils se tenaient sur deux rangs, formant l'éventail. Je m'avançai en saluant le Roi à la française et je lui donnai la main, lui disant en français : Bonjour !

Le docteur et Samba Yoro qui me servait d'interprète en firent autant. On nous apporta, pour nous asseoir, un lit en bambous d'un pied et demi de haut et recouvert d'une couverture de coton.

Dès que le silence fut établi, Ahmadou me demanda en peuhl des nouvelles de ma santé et me souhaita la bienvenue. Puis il voulait avoir des nouvelles de Saint-Louis. Je répondis assez sobrement, me plaignant de n'avoir pu effectuer ma route par le Bélédougou. Ensuite, je demandai des nouvelles d'El Hadj, et s'il était toujours à Hamdallahi. On me dit qu'il allait bien, qu'il était toujours en cet endroit. J'ajoutai : « Pourrai-je aller le voir ? » A cette question, Ahmadou répondit : « Quand nous aurons causé. » Je lui remis alors la lettre du Gouverneur, il l'ouvrit et la parcourut. Elle était en arabe et en français. Je crus voir sur sa figure un air d'embarras. Je craignais qu'il ne la comprît pas, c'est-à-dire qu'il ne sût pas l'arabe et je lui proposai de

la lui faire traduire sur le texte français. Il accepta. Je lus alors, phrase par phrase, en français; Samba Yoro répétait en yoloff et Samba N'diaye en toucouleur.

La séance fut levée sur la demande que je fis de traiter le plus tôt possible les affaires sérieuses, pour lesquelles j'étais venu le voir. Au lieu de me répondre, Ahmadou ordonna de nous conduire à notre logement afin que nous pussions nous reposer.

A première vue, j'avais donné à Ahmadou dix-neuf ou vingt ans; en réalité, il en avait trente. Assis, il paraissait petit; il est plutôt grand et il est bien fait. Sa figure est très-douce, son regard calme, il a l'air intelligent. Il bégaye un peu en parlant, mais il parle bas et très-doucement. Il a l'œil grand, le profil du nez droit, les narines peu développées. Son front est haut et assez large. Ce qu'il a de plus laid, c'est sa bouche dont les lèvres sont un peu retroussées, ce qui, avec le menton fuyant, est un trait de la race nègre. La couleur de sa peau se rapproche de celle du bronze; elle est plutôt rouge que noire.

Il était coiffé d'un bonnet bleu, de cette étoffe de coton désignée sous le nom de rouennerie ou étoffe de Strasbourg; une blouse très-flottante de même étoffe était posée par-dessus une autre de coton blanc très-fin. La poche de devant de sa blouse était très-vaste.

Il tenait à la main un chapelet, dont il défilait les grains en marmottant pendant les intervalles de la conversation. Devant lui, sur sa peau de chèvre, étaient posés un livre arabe et ses sandales ainsi que son sabre.

De tous les gens placés là, nous étions les seuls qui eussions conservé nos chaussures.

Nous sortîmes de l'enceinte fortifiée par où nous étions entrés, et nous nous dirigeâmes vers notre demeure, accompagnés par une garde des soldats d'Ahmadou, armés de fusils et munis de fouets dont ils se servaient énergiquement pour écarter la foule. Heu-

reux d'avoir à frapper, ils poussaient le zèle jusqu'à battre les femmes qui, de chez elles, nous regardaient défiler.

Nous suivîmes une rue large qui passe entre la mosquée et la maison d'El Hadj, presque aussi fortifiée que celle de son fils, plus grande d'ailleurs, mais moins régulière. C'est là que sont ses femmes, ses esclaves et entre autres les princesses des familles royales de Ségou et du Macina, qu'il y a enfermées.

C'est également là que sont ses magasins, sa fortune, me dit Samba N'diaye, magasins très-importants et qui jouent un grand rôle politique à Ségou, tant par leur importance véritable que par celle qu'on leur prête. Le sommet de la muraille du fort d'El Hadj est presque partout garni de piquets de bois dur, mis là dans la construction afin de remplir l'office des morceaux de bouteilles dont on garnit chez nous le haut des murs. Cela peint assez la défiance du maître envers les huit cents femmes qu'il détient. Samba N'diaye, chemin faisant, m'apprit aussi qu'il était le gardien de cette riche maison, et que, seul avec Ahmadou, il avait le droit d'entrer chez les femmes.

Un peu plus loin, nous trouvâmes une place, sorte de rond-point où se tenait un petit marché à l'ombre de ces beaux arbres dont j'ai déjà parlé, les *doubalels :* ce serait un joli endroit si, à quelques pas, n'était un de ces immenses trous creusés pour en retirer la terre nécessaire aux constructions ; ils se changent en marais profonds à l'époque des hautes crues, et en foyers d'infection ou déversoirs d'immondices, à la saison sèche. A partir de ce point, la rue moins large s'incline un peu sur la droite, et presque à l'extrémité occidentale du village, nous entrâmes dans une ruelle sinueuse qui nous conduisit à la maison de Samba N'diaye.

Construite de la même manière que les autres maisons du pays, quoique un peu plus haute, cette habi-

tation se compose d'une série de cases en rez-de chaussée d'environ trois mètres de haut, toutes bâties en terre avec une espèce de charpente grossière en bois dur et une terrasse. C'est, du reste, assez bien construit. Les portes, sauf celles d'entrée, n'ont que 1m, 60 de haut; elles sont fermées par des panneaux de bois, composés de deux ou trois planches réunies par des barres en bois et des clous en fer. On y a adapté les fermetures en fer usitées pour les magasins à Saint-Louis. La première cour, dans laquelle nous entrons par un petit hangar servant de porte, a été affectée à notre service; sur la droite, est la communication avec la cour des femmes; sur la gauche, un grand hangar formant la galerie dans toute la longueur de la cour, c'est-à-dire de 6 mètres de long sur 3 mètres 50 de large. Ce hangar conduit à notre case, chambre de 3 mètres de long sur 4 de large, dans un angle de laquelle je remarque une espèce de cheminée; deux lits garnis de nattes en cannes de mil y sont préparés. Une seconde porte très-basse, placée dans la chambre, donne accès sur une cour dans le coin de laquelle, à notre grand étonnement, nous vîmes une fosse d'aisances surmontée d'une espèce de siége fait d'un vase en terre dont on a cassé le fond. Notre étonnement s'augmenta quand on nous dit que presque toutes les maisons du pays en sont pourvues. C'est dans cette cour même qu'on fera notre cuisine particulière. A l'autre coin de la cour, est un passage recouvert en nattes qui conduit à un magasin ou grenier à mil, dans lequel j'installai nos marchandises.

Mes hommes s'établissent dans la cour d'entrée et sous la véranda; pour plus de commodité, on déloge le cheval de Samba N'diaye qui est attaché au milieu de la cour.

Une échelle de bois grossière, composée de deux morceaux torses en travers desquels on a attaché des bâtons avec des lanières de cuir non tanné, sert à mon-

ter sur la terrasse, où Samba N'diaye a établi une charpente qu'il a surmontée d'une toiture en nattes pour coucher au frais sans craindre l'humidité. Tout cela, bien que grossier, est intelligent; il y a, dans ces fermetures en fer des portes et dans certains détails, des réminiscences de ce que Samba N'diaye a vu chez les blancs. Du reste, disons tout de suite ce qu'est notre hôte, bien que nous n'ayons qu'à la longue appris ce qui le concernait.

Samba N'diaye était un Bakiri de Tuabo (Guoy, Sénégal), âgé aujourd'hui de quarante à cinquante ans. Otage pendant vingt ans à Saint-Louis, il n'avait quitté définitivement cette ville que sous le gouvernement de M. de Grammont, dont il conservait le meilleur souvenir. Rentré dans son pays, il s'était mis à faire du commerce, avait eu un comptoir de traitant, dans son village, jusqu'à l'époque où El Hadj était venu dans le pays. Dès ce moment, la religion musulmane s'empara de lui et, lorsque, deux ans après, El Hadj, vainqueur jusque-là, vint à Farabanna, Samba N'diaye liquida ses affaires. Suivi de celle de ses femmes qui voulut l'accompagner et de ses captifs, il vint grossir les rangs du conquérant. Dès lors sa connaissance des usages des blancs et son expérience en construction lui créèrent près d'El Hadj une position exceptionnelle. Il devint l'ingénieur de l'armée. Plus tard, quand El Hadj eut des canons, Samba en fut spécialement chargé, et c'est en partie grâce aux ressources qu'il inventa, pour réparer sans cesse les affûts cassés, que le Marabout put pousser ses conquêtes jusqu'au bord du Niger, les obus aidant beaucoup, comme on l'a vu. Enfin, lorsqu'El Hadj, maître de Ségou, se résolut à partir pour faire la conquête du Macina, Samba N'diaye, ayant désiré rester à Ségou, reçut le poste d'ingénieur en chef des fortifications et de gardien de la maison d'El Hadj.

Dès qu'il avait su que des blancs venaient trouver El Hadj, il avait sollicité d'Ahmadou l'honneur de les loger, alléguant sa connaissance de leurs usages, de leur langue, et lui disant que, si son père avait été là, à coup sûr, il les lui eût confiés.

Bien que Samba N'diaye ne jouisse pas près d'Ahmadou de toute la considération que le père lui accordait, il est écouté dans certaines questions et particulièrement dans ce qui concerne les blancs, et cette fois, il avait eu gain de cause sur les griots favoris du Roi et sur d'autres chefs, qui se disputaient l'honneur de nous loger, uniquement en vue de l'intérêt.

Sachant en effet que, selon l'expression du pays, Ahmadou voulait nous *recevoir*, on prévoyait une abondance de vivres, de sel et de cadeaux de tous genres auxquels l'imagination des noirs ne donnait pas de bornes, et chacun se disait que celui qui nous logerait en aurait sa bonne part.

Samba N'diaye, bien entendu, en sa qualité de Bakiri, n'était pas moins intéressé que les autres ; mais son long séjour parmi les blancs lui avait donné un certain respect humain, et il était moins mendiant que la plupart de ses frères ou cousins, qui ont pris depuis longtemps l'habitude de regarder les blancs comme des gens qui doivent forcément donner. Il faut bien dire que le système déplorable de payer des *coutumes* [1]

1. On appelle *coutumes* les cadeaux qu'on est convenu par traité de payer à un chef avant de commercer avec lui. M. Mage trouve cela déplorable ; mais, outre qu'elle peut avoir sa raison politique, cette *coutume* est fondée sur les usages les plus généraux et les plus enracinés. S'il ne faut pas la confondre tout-à-fait avec le droit de passage, que Vambéry assimile à nos droits de douane et considère comme une amélioration du pillage (*Voyage d'un faux Derviche*, p. 219); droit que les tribus *fraternelles* paient en Arabie, aux tribus *pures* et que Burton justifie pour toute l'Afrique (V. notre édition des *Voyages du capitaine Burton*, p. 66, 140, 141); elle est d'usage ordinaire, car, dans cette partie du monde, un marché commence et finit par des cadeaux, et

avant de commencer la traite, système qui a été si longtemps en vigueur, était très-propre à enraciner ces idées dans la tête des noirs du Sénégal, et l'on ne doit pas perdre de vue que c'était à des Sénégambiens, en général, que j'allais avoir affaire.

J'étais à peine installé dans ma nouvelle maison que je vis venir Seïdou et Ibrahim, les deux courriers expédiés par le Gouverneur pour annoncer mon voyage à Ahmadou. Ils étaient arrivés depuis cinq mois. Leur route s'était effectuée sans difficulté par Médine, Koniakary, Dianghirté et de là ils étaient venus, avant la révolte, par le chemin direct du Bélédougou. Bien reçus par Ahmadou, ils avaient demandé à aller au Macina trouver El Hadj; on le leur avait refusé à cause de l'état de guerre du pays, et on ne les laissait pas repartir sous le prétexte qu'il fallait qu'ils rapportassent au Gouverneur la réponse d'El Hadj. On les avait logés chez un griot toucouleur, dont ils étaient fort contents et que je connus bientôt; c'était un nommé Samba Farba ou San Farba, brave homme dont je n'ai eu qu'à me louer. Il avait été à Saint-Louis, à Bakel et dans tous les postes du fleuve; il connaissait un grand nombre de vieux traitants. Contre l'habitude des griots, jamais il ne me demanda rien, et, quand je lui faisais un petit cadeau, sa reconnaissance se traduisait de la façon la plus énergique. C'est certainement un des hommes dont je me souviens avec le plus de plaisir.

Seïdou et Ibrahim, depuis leur arrivée à Ségou, avaient réussi à se mettre au courant de la politique, et eussent pu me rendre de grands services; mais je ne parlais pas assez le yoloff et pas du tout le toucouleur,

l'hospitalité veut que les hôtes vous en fassent à l'arrivée et au départ du voyageur (V. le même volume, p. 146, 150, 200, etc.). La conduite du prince Ahmadou en donne ici des preuves nombreuses. — J.-B.

à ce moment; il leur eût fallu prendre un interprète, et telle est la défiance des noirs qu'ils n'eussent pas osé confier à quelqu'un de mes laptots la vraie position d'Ahmadou, par crainte d'être accusés près de ce dernier, dont ils avaient pu apprendre à redouter la colère pendant leur séjour. Enfin, soit prudence soit insouciance, ils ne me renseignèrent pas suffisamment, et, bien qu'il y eût, de la part de Seïdou surtout, certains mots qui me donnaient à réfléchir, jamais celui-ci ne me fit connaître, avec une complète franchise, ce qu'il savait, pas plus qu'il ne le fit plus tard à Saint-Louis, quand je le renvoyai au Gouverneur. C'est à mes dépens et par un séjour prolongé que je suis arrivé à connaître la vraie situation du pays, l'histoire d'El Hadj et les divisions de la politique locale.

L'hospitalité d'Ahmadou fut d'abord très-large. Le jour de notre arrivée, nous trouvâmes dans la case de Samba N'diaye un mouton gras, magnifique spécimen de l'espèce ovine, remarquable par sa taille et surtout par sa graisse; il n'était pas coupé, mais bien tapé suivant l'habitude des noirs.

Quelques instants après, on nous apportait deux gtandes couffes de riz, une pierre de sel d'une valeur d'au moins 10,000 cauris dans le moment, et qui par la suite en a valu jusqu'à 60,000, c'est-à-dire cent quatre-vingts francs environ.

Un peu plus tard, on nous annonça un bœuf gras qu'on nous amenait; mais, comme il faisait une vive résistance, on lui coupa les jarrets, de telle sorte que je fus obligé de le faire tuer; et nous eûmes une telle masse de viande qu'il y eut forcément du gaspillage.

On nous fournissait, soir et matin, du lait en abondance; Samba N'diaye avait reçu cinq mille cauris [1] pour pourvoir à nos besoins en poules, œufs, pois-

1. Valant environ 15 francs, puisque le millier de cauris représente à peu près 3 francs. — J. B.

sons, etc., et, en me l'annonçant, il me répéta trois ou quatre fois de ne pas me gêner, qu'Ahmadou avait une bourse large, et qu'il ne pardonnerait pas s'il venait à apprendre que nous manquions de quelque chose. Samba N'diaye termina son petit discours en nous donnant un magnifique mouton qu'il élevait dans sa maison pour la Tabaski.

On affecta une esclave de la case, nommée Maïram ou Marianne, à la cuisine des laptots. Les chevaux, mulets et ânes furent placés chez un Bakiri, ami de Samba N'diaye et nommé Samba Naé, qui logeait dans le faubourg. Enfin une garde fut placée à la porte avec ordre de ne laisser entrer qui que ce fût sans ma permission. Elle s'acquitta de sa consigne avec une rigueur toute militaire, frappant, quel que fût leur rang, ceux qui, sans plus de façon, voulaient passer outre. Cette mesure contribua pour beaucoup à mon bien-être.

Le lendemain, mes laptots allèrent en corps saluer Ahmadou, qui leur fit bon accueil et leur donna un bœuf ainsi que 40,000 cauris à distribuer entre eux tous.

Pendant la journée, je reçus un cadeau véritablement princier : c'était un panier de cinq cents gourous. Fahmahra, notre guide, avait été causer avec Ahmadou et lui avait dit que les blancs aimaient beaucoup ces fruits; il espérait que nous laisserions le présent à sa merci ; mais j'en savais trop la valeur pour le gaspiller : j'en fis une distribution, car, à cette époque, nous n'en étions pas aussi friands que nous le fûmes par la suite, mais j'en mis une partie en réserve.

Samba Farba nous amena un autre griot d'Ahmadou, nommé Sontoukou ou Sountoukou ; c'était à la fois l'esclave et le plus intime ami d'Ahmadou, qui le comblait de richesses. Samba Farba et Sontoukou étaient tous deux vêtus de tuniques de drap rouge, brodées

d'or, par-dessus lesquelles ils portaient des blouses d'étoffe fine, teinte en bleu foncé et brodée en soie éclatante ; de vastes turbans blancs et des pantoufles en cuir du pays complétaient ce costume vraiment magnifique.

Nombre d'autres chefs vinrent nous faire visite, et, dans le nombre, je mentionnerai particulièrement deux individus. L'un, qui a joué un grand rôle dans la conquête du Ségou, se nommait Tierno Abdoul; c'était un Toucouleur : on l'appelait frère d'El Hadj, bien qu'il ne fût pas du tout son parent.

L'autre était un Arabe de la Mecque, qui s'intitulait Chérif Mahmodou, fils d'Abdoul Matalib. Il était accompagné d'un maître de langue, noir du Fouta, qui avait été à la Mecque et en était revenu en sa compagnie. Chérif Mahmodou avait beaucoup voyagé; il a été dans le Khorassan et jusque sur les confins de la Chine, et, disait-il, il a dans sa jeunesse vu Stamboul. Sa société m'eût été précieuse, s'il n'avait pas été aussi menteur que possible. Soit qu'il se fût fait de fausses idées des choses, soit qu'il crût augmenter son importance, il donnait une tournure merveilleuse à tous ses récits. C'est ainsi qu'il racontait qu'il avait vu, en Perse, une fontaine d'où tout ce qu'on y trempait sortait doré, qu'elle appartenait au *roi* de Russie, qui nuit et jour la faisait garder, etc. Tout cela n'était rien, et je m'en serais amusé, mais ce qui devenait plus grave, car cela pouvait donner de fausses notions à Ahmadou sur la puissance de la France et sur l'importance des musulmans en Europe, c'est quand il racontait la guerre de Crimée à sa manière, disant que les Turcs avaient ordonné aux Français et aux Anglais, qui leur payent tribut, de venir leur prêter main-forte et qu'ils avaient pris Moscou [1]. Plus tard, lorsqu'Ahmadou

1. Le capitaine Burton qui, à la même époque, se trouvait à Médine, nous a transmis, sur cette guerre sainte, dont le bruit remuait profondément tout le monde mahométan, les opinions

nous faisait attendre une audience, et que Samba N'diaye, notre intermédiaire obligé, faisait des observations, Chérif Mahmodou répondait : « Eh bien, Ahmadou, qu'est-ce que cela? Quand les Français et les Anglais vont porter leur tribut à Stamboul, le Sultan les fait attendre tout un jour, et souvent plus, avec leurs charges sur la tête. »

C'était, comme on le voit, un homme dangereux pour nous; nous devions peut-être son inimitié à ce que tout d'abord j'avais mal accueilli ses merveilleuses histoires, et surtout à ce que je n'avais pas acheté sa protection par des cadeaux.

Sa figure, bronzée par le soleil, présentait un type arabe bien prononcé, avec le nez busqué en bec d'aigle et le regard très-perçant. Il portait de magnifiques cheveux noirs, longs de plus d'un pied, luisants et fins, qui passaient sous son turban, disposé en pointe dans le genre des bonnets persans. Quant au reste du costume, il avait adopté les usages des noirs, à l'exception des babouches dans lesquelles il mettait ses pieds et qu'il ne portait pas en savattes.

Chérif Mahmodou, bien qu'écouté par le public, ne jouissait pas d'un grand crédit à Ségou. Grâce aux libéralités qu'Ahmadou se croyait obligé de faire à un chérif, il avait une fortune assez honnête ; mais, comme il ne donnait à personne, il ne se faisait pas beaucoup d'amis. Je ne tardai pas à savoir qu'à son arrivée dans le pays, il eut la prétention de fabriquer des canons, et qu'El Hadj lui ayant fait remettre tout le cuivre qu'on avait pu ramasser, laiton, cuivre rouge et autres, le chérif avait réussi la fonte, mais avait manqué la coulée, ce qui avait bien diminué son crédit aux yeux de

des Arabes. Elles sont assez semblables à celles qu'on entretenait à Ségou. Abdoul-Médjid, bientôt maître de Moscou, emploierait sa victorieuse armée à la conquête du Frankistan, en commençant par le pays des Anglais, des Français et des Grecs. V. notre édition des *Voyages du Capitaine Burton*. p. 33. — J. B.

tout le monde, et avait commencé à le faire passer pour hâbleur.

Du reste, pour notre part, nous n'eûmes pas directement à nous en plaindre, et il se comporta toujours poliment à notre égard. Il désirait venir à Saint-Louis, disait-il, et sans doute il ne voulait pas s'y faire précéder par des inimitiés.

En somme, presque tous les hommes importants à un titre quelconque et ayant une position, vinrent nous saluer; trois personnes seules s'en abstinrent avec affectation : Sidy Abdallah, Maure de Tichit, maître de langue arabe, qui devait, après avoir été notre plus cruel ennemi, devenir un de nos plus intimes amis; Mohamadou Bobo, Peuhl du Fouta Djallon, ami intime d'Ahmadou, qui, bien qu'affectant des formes polies, resta notre ennemi, et Oulibo, Poul du Kaarta, chef de tous les Bambaras et des esclaves d'El Hadj, qui était, à vrai dire, le second chef de Ségou et dont nous n'eûmes jamais qu'à nous louer, surtout quand nos relations avec Ahmadou devinrent difficiles.

J'aurai, par la suite, l'occasion de parler de chacun de ces personnages, avec lesquels j'ai été en rapport et qui jouent un rôle très-important dans la politique, car ils sont, en quelque sorte, les ministres d'Ahmadou, si tant est qu'un autocrate ait des ministres.

Le 29 février, je fis une seconde visite à Ahmadou, et, selon le désir qu'il en avait témoigné, je la lui fis annoncer par Samba N'diaye, qui l'assura que ce n'était qu'une visite de politesse. Dès cet instant, je commençai à voir qu'Ahmadou semblait reculer quand il s'agissait de traiter l'objet de ma mission.

Il y avait beaucoup de monde chez lui; je fus fort questionné, et mon étonnement ne fut pas médiocre en m'entendant faire la question suivante :

« Est-ce que votre *roi* actuel vaut *Napoléon?* » Ainsi, ce nom, dont on ne peut évoquer le souvenir sans

un mouvement d'orgueil, a devancé la civilisation et a marché, avec les bandes à demi-sauvages, du Sénégal au Niger. J'avoue que j'étais stupéfait.

Un sujet de conversation qui intéressa vivement Ahmadou et tous les assistants, fut mon revolver. Le Roi me demanda de le tirer ; j'envoyai les six balles à environ soixante pas dans un lit en bois, qu'elles traversèrent en brisant les bambous, et elles s'enfoncèrent profondément dans la muraille de terre ; Ahmadou, bien qu'il affecte en toute circonstance un grand calme et veuille ne paraître s'émouvoir de rien, était un peu abasourdi. Il y avait bien à Ségou un revolver, mais c'était un revolver Colt à capsule ; il fallait le charger comme toute autre arme, tandis que mon Lefaucheux, avec ses petites cartouches en cuivre, lançant des balles aussi loin qu'un fusil ordinaire, semblait une chose impossible.

On parla aussi de nos habillements. Bien des gens, qui avaient expliqué à Ahmadou comment s'habillaient les blancs à Sierra-Leone et à Saint-Louis, avaient été désappointés en nous voyant arriver avec un costume plus que simple, et dont les broussailles avaient un peu délabré toutes les pièces. Heureusement nos laptots se chargèrent d'expliquer que nous avions laissé nos uniformes et les décrivirent. Mais il est probable que nous aurions gagné en considération si nous nous fussions présentés mieux vêtus.

Un griot, nommé Diali Mahmady, qui avait été fort ongtemps à Sierra-Leone, parlait des vêtements des Anglais, indiquant que leurs pantalons étaient collants. J'en portais, au contraire, un fort large ; Ahmadou ne manqua pas cette occasion de me dire qu'il préférait nos vêtements.

A la suite de cette entrevue, dans laquelle il s'était informé de l'état de nos provisions de sucre et avait appris que nous n'en avions plus, Ahmadou nous en

envoya un pain de quatre kilogrammes et une grande calebasse de beau miel rouge bien épuré et bouilli. Plus tard, je reçus deux énormes giraumons, et le 1er mars, le vieil Abdoul, frère d'El Hadj à la mode du pays, commença à nous fournir le beurre, que nous reçûmes toujours régulièrement et en abondance pendant notre long séjour. De plus, il nous donna une couple de pigeons et des poules.

Dans une troisième entrevue, je trouvai Ahmadou entouré d'une assez grande foule. Aussitôt les politesses échangées, j'insistai pour lui parler d'affaires. Il ordonna alors à tout le monde de sortir, ne gardant qu'un petit nombre d'intimes. C'étaient Sidy Abdallah (Maure), Mohammed Bobo, Oulibo, Tierno Abdoul et quelques autres, puis Samba N'diaye et enfin Samba-Yoro, mon interprète.

Je pris la parole et lui dis :

« Depuis Guémou, il n'y a plus eu de guerre entre nous. Cependant nous savions qu'il y avait des talibés à Kouniakary, à Koundian, et il nous eût été facile d'aller les chercher. Si nous ne l'avons pas fait, c'est qu'on a dit au Gouverneur qu'El Hadj avait déclaré qu'il ne voulait plus faire la guerre aux blancs. Le jour où le Gouverneur l'a su, il a pensé à envoyer quelqu'un à ton père, car, si nous faisons la guerre à ceux qui nous offensent, nous désirons la paix avec tous les gens de bien. Mais El Hadj était loin ; nous étions souvent sans nouvelles de lui, les routes n'étaient pas sûres et il n'y avait pas moyen d'envoyer un officier. Maintenant le Gouverneur, qui était allé en France, est revenu ; on lui a assuré que tu étais roi de Ségou, que ton père était maître du Macina ; il m'a envoyé te parler et m'entendre avec toi ; il ne te veut que du bien, et comme preuve il t'a envoyé deux officiers. Maintenant que je suis arrivé, je te demande : Peux-tu m'envoyer à ton père ? ou veux-tu que je t'apprenne ce que j'ai

à lui dire, et, si je parle, peux-tu me donner une réponse ? »

Ahmadou, avec une grande simplicité, répondit à mes questions sans se compromettre, comme on va le voir :

« Depuis que le monde est monde, me dit-il, on s'est fait la guerre et après cela on est devenu ami. El Hadj ne travaille que pour la gloire de Dieu. S'il avait le désir de s'enrichir ou de commander, il pourrait se reposer et jouir de tout ce qu'il a acquis. Ce n'est pas là ce qu'il veut. Il fait la guerre pour arranger le pays, en chasser les païens et les mauvaises gens. Quant aux bons, il ne veut pas les combattre. Ce sont de méchantes gens qui ont brouillé ses affaires avec vous. Maintenant tu es venu de France jusqu'ici ; nous en sommes heureux, bien heureux. Si je pouvais te donner moi-même une réponse dès ce soir, nos affaires seraient arrangées suivant tes désirs, autant que je pourrais le faire. Mais, tu sais, les vieilles gens aiment bien le respect. El Hadj vit encore, il est très-bien portant, et je ne puis par respect rien terminer sans le prévenir. Si je le faisais, ce que j'aurais fait serait fini, car il m'a tout laissé entre les mains. Mais je ne dois pas agir ainsi. D'ailleurs il y a longtemps qu'il m'a dit : « Les blancs viendront me trouver et j'aurai besoin de parler avec eux. »

Au sujet de mon départ, Ahmadou m'assura qu'il ne pouvait me fixer d'époque, mais qu'il le presserait le plus possible, dès que la route serait praticable.

J'insistai à mon tour, car toutes ces réticences ne me semblaient pas de bon augure et, pensant que cela pourrait être d'un bon effet, je lui déclarai que je ne pouvais pas rester longtemps chez lui, et que le 20 mai je renoncerais à aller à Hamdallahi parce que je désirais rentrer à Saint-Louis avant les pluies. Enfin je demandai à faire partir deux courriers pour annoncer au Gouverneur que j'étais arrivé à Ségou.

Ahmadou renvoya la réponse au lendemain.

En effet, le lendemain matin, il me reçut en petit comité dans la cour intérieure où j'étais entré la première fois ; il me promit d'expédier mes courriers, mais non tout de suite, et me dit de préparer mes lettres.

Puis il causa de nos usages, ainsi qu'il l'avait déjà fait à chaque visite, me questionnant beaucoup sur des choses dont on lui avait parlé, sur les divers peuples de l'Europe, leur force, leur gouvernement, leur religion, la guerre de Crimée, Stamboul, les chemins de fer, les télégraphes et l'armée. On conçoit que la conversation ne pouvait guère languir. J'essayai de lui glisser quelques idées pratiques et lui insinuai que si, dans tout son pays, il y avait des routes droites, larges de cinq à six mètres, cela abrégerait les distances et que bientôt il y aurait des voitures. Puis il me demanda à voir mes dessins ; les paysages ne le frappèrent que médiocrement, mais les figures et les types l'étonnèrent au dernier point.

En rentrant chez moi, je reçus un mouton et un bœuf.

Je ne revis Ahmadou que le 6 mars, le docteur venait d'avoir la fièvre ; comme dans tout le cours de notre voyage, après les grandes fatigues, nous subissions le contre-coup.

Rentré à la maison, je m'occupais à faire le tracé du Niger entre Yamina et Ségou ; mais la chaleur était accablante : dans notre cour, carré de six mètres de côté entouré de murailles en terre, l'air ne circulait pas ; dans notre case, la chaleur était encore plus fatigante car il s'y joignait les émanations des fosses d'aisances et de la cuisine.

Nous étions en plein mois de Ramadan, ou carême musulman ; les talibés jeûnaient ponctuellement pour la plupart. On sait en quoi consiste ce jeûne : on ne doit pas manger du lever du soleil au coucher et on ne doit ni boire, ni avaler sa salive, ni se rincer la bouche,

ni fumer. Aussi, pendant ce temps et surtout lorsque le carême tombe en pleine saison sèche, comme cette année, les musulmans dorment une partie du jour et restent le plus longtemps possible dans leurs cases. Le 8 mars on guettait l'apparition de la lune qui devait terminer ce jeûne, si rigoureux et si pénible que la plupart des talibés le rompent plusieurs fois, sauf à restituer ensuite les jours de jeûne non observés. Mais la lune resta invisible.

Le 9 mars, elle montra son croissant argenté mince comme un filet, et tout aussitôt, en dépit des ordres qu'Ahmadou avait fait crier dans Ségou par les griots, une salve de coups de fusil partit de tous les toits pour saluer l'apparition de l'astre des nuits et la fin du jeûne. Nos laptots avaient aussi préparé leurs fusils; mais, pour donner l'exemple de l'obéissance, je défendis de tirer.

Cependant je désirais savoir le motif de a défense, et je le demandai à Samba N'diaye, qui répondit que c'était pour ne pas gaspiller de la poudre, car, quoiqu'on en fabriquât beaucoup, on en consommait encore davantage.

Le lendemain, vers huit heures, le tam-tam de guerre ayant battu la marche annonçant la sortie d'Ahmadou, nous montâmes nos coursiers et nous nous rendîmes hors de la ville, passant par la grande porte du marché, accompagnés des soldats qui avaient été depuis notre arrivée affectés à notre service.

Le docteur allait à une allure paisible, comme en voyage ; quant à moi, habitué depuis l'enfance à monter à cheval, et sentant, pour la première fois depuis mon départ de Saint-Louis, un cheval vigoureux entre mes jambes, je rendis la bride et je franchis au galop le kilomètre qui sépare la porte de l'extrémité du village des mariniers, étonnant considérablement les noirs qui s'extasiaient de voir un blanc savoir faire courir

aussi bien qu'eux un cheval, et monter sur une selle sans y être emboîté, comme ils le sont sur leurs selles indigènes.

A l'extrémité orientale du village des pêcheurs, existe un vaste emplacement où le terrain sablonneux a une teinte rouge, que je crois due à un oxyde de fer, et qui est à peu près dépourvu d'herbe, tant à cause du ravinage opéré par les eaux de pluie qu'à cause du piétinement continuel auquel il est soumis; de grands arbres, benténiers ou fromagers [1], figuiers à racines pendantes, et quelques doubalels ombragent une partie de cette place. C'est là qu'on célèbre la fête du Cauri et en général toutes les fêtes religieuses et les grandes assemblées.

Ahmadou, arrivé avant nous, était en grande toilette : par-dessus son costume habituel, il portait une blouse blanche brodée, un superbe burnous arabe, de drap bleu de ciel, garni de passementeries d'argent, dont les pans relevés sur les épaules montraient une doublure de soie jaune, verte et rouge, du plus bel effet pour des nègres ; un turban noir, d'un fort beau tissu indigène, garnissait sa tête, sans être d'une dimension trop exagérée. Il avait aux pieds des bottes vernies à tiges rouges, imprimées en or, dépouille ramassée à l'affaire de Ndioum avec les canons de Bakel, et qui sans doute avaient fait partie de la toilette de quelque traitant volontaire de l'expédition ; enfin il tenait à la main le bâton des rois bambaras, canne en bois, de 1^{m}, 25 de long, garnie de cuir.

Un sabre, dont le fourreau de cuir à large palette avait été travaillé avec beaucoup de soin par quelque artiste cordonnier, était sa seule arme. Il s'était placé au pied du plus bel arbre, dont les racines entremêlées formaient une espèce de siége. On avait depuis le matin

1. Type de la famille des bombacées, à laquelle appartient le baobab. — J.-B.

couvert cette place avec du sable de rivière bien fin et de couleur rouge. Autour d'Ahmadou étaient Aguibou son frère, ses divers cousins, en grande toilette, plus les chefs et ses intimes habituels. Derrière lui en demi-cercle se tenait sa garde ; un soldat portait son fusil français à deux coups, garni d'argent.

Tous étaient en habit de fête et présentaient l'aspect d'une mascarade : les uns se drapaient dans une robe de chambre de lampas jaune, les autres dans des tuniques de velours vert doublé de soie rouge, ou en étoffe de cretonne, à grands ramages, couverte d'oiseaux de couleur ; d'autres enfin avaient un vêtement teint en indigo foncé et brodé de soie qu'ils portaient avec une élégance fort préférable à l'air gêné qu'avaient les premiers dans leurs ajustements, auxquels ils n'étaient pas habitués. Toute cette défroque sort, les jours de fête, des magasins d'Ali, qui sont devenus ceux d'El Hadj par droit de conquête.

Enfin, autour de ces principaux acteurs, se tenait la foule des talibés, dont les groupes furent bientôt si serrés qu'on ne pouvait plus circuler, et, tout à l'entour de ce vaste cercle, les chevaux piaffaient, tenus en brides par de jeunes soldats. Ils hennissaient, entravés et rongeant leur frein. Un peu à l'écart, le cheval d'Ahmadou était maintenu à grand'peine par deux hommes qui avaient eu soin de faire écarter les juments.

C'était un cheval du Macina, superbe bête au poil noir luisant, sans autre tache qu'à l'un des pieds. Sous la selle, était un tapis marocain. La têtière de la bride, garnie de drap rouge, avait été couverte de pendeloques d'étain ou de fer blanc, de ronds de cuivre, assez analogues aux harnachements des mules espagnoles et sous lesquels disparaissait plus de la moitié de la tête. La bride elle-même était plate, tressée en cuir mince, avec une régularité parfaite : aux crochets qui la réunissaient avec le mors était une chaîne de fer, et au

point de jonction pendaient des glands de passementerie en cuir. A la selle, étaient suspendus quatre sacs de cuir contenant des pistolets d'arçon, garnis de cuivre, d'origine anglaise.

Je contemplai longtemps ce curieux spectacle. Dans la plaine arrivaient en groupes les compagnies de soldats, musiciens et griots en tête, marchant pas à pas, puis les retardataires courant au galop. Les talibés avaient endossé leurs plus beaux vêtements, tous blancs ou bleus, avec des turbans blancs ou noirs. Au milieu de cette foule criaient et gesticulaient les griots du Roi, Samba Farba et Diali Mahmady, vêtus de soie, d'or et d'écarlate, ordonnant le silence, se démenant, criant de s'asseoir, de tenir les chevaux; plus loin quelques soldats du Roi, armés de fouets en cuir, couraient autour du cercle pour imposer le silence aux réfractaires et aux jeunes esclaves. Enfin le toit des cases du village des pêcheurs supportait des spectateurs nombreux. Tel était l'aspect général de cette fête, dans laquelle, presque seul avec le docteur, je m'abstenais de prendre un rôle actif.

Ahmadou, dès que l'assistance lui parut suffisamment nombreuse, se leva pour le salam, qui fut prononcé par Tierno Alassane.

Ce Tierno était placé devant Ahmadou, aux côtés duquel se tenaient ses frères, ses cousins et ses plus intimes, sur deux rangs; en face de lui, était sa garde, immobile ou à peu près.

Tous les talibés, après avoir déposé devant eux leurs fusils et leurs sabres, suivaient la prière; et le spectacle de ces quatre ou cinq mille hommes, se prosternant ensemble et par des gestes identiques, ne manquait pas de cet air imposant qu'on remarque dans tous les actes de la vie privée aussi bien que dans les cérémonies religieuses des musulmans, et auquel on peut se laisser prendre quand on ne perce pas au delà de toutes ces apparences.

Dès que le salam fut terminé, Ahmadou revint occuper sa première place. Les talibés qui s'étaient mis en rang pour le salam se groupèrent de nouveau en cercle, tenant chacun leur fusil haut entre leurs jambes. Quand le silence fut établi, Ahmadou se leva. Il commença sa harangue aux talibés, et, ainsi qu'on me le dit plus tard, il leur lut d'abord un manuscrit de quelques pages qu'il tenait à la main, texte arabe, qu'il traduisait en peuhl en le commentant, et qui était l'historique des guerres de Mahomet. Puis après, il leur fit une longue allocution, leur reprochant, avec beaucoup de dureté, de n'être pas assez braves et de s'être laissé chasser par les Bambaras. Les principaux chefs répondirent, par l'intermédiaire de Samba Farba, en se défendant de leur mieux.

Ahmadou, reprenant la parole, devint plus mordant encore, et il termina en demandant qu'on lui fournît tout de suite une armée.

L'assemblée ne finit qu'à onze heures et demie; j'étais resté jusqu'à la fin. Mais, voyant les Bambaras et les soldats se grouper pour prendre leur tour de la cérémonie, je me rappelai les exigences de mon estomac, et je rentrai à la maison, où était déjà le docteur, qui n'avait pas eu ma patience.

A peine avais-je commencé à déjeuner que Samba N'diaye accourut à cheval, me priant de revenir avec tous mes hommes parler à Ahmadou. Je crus qu'il s'agissait d'une nouvelle importante, qu'Ahmadou allait profiter de ce jour solennel afin de régler mon départ pour le Macina. Mais, en arrivant sous le soleil de midi au lieu de l'assemblée, je fus étrangement désappointé en m'apercevant qu'il ne s'agissait que de me faire voir aux Bambaras, auxquels on venait sans doute de dire que le gouvernement français avait envoyé demander pardon, et qui, n'ayant jamais vu de blancs, croyaient peut-être que j'étais un Maure. Pour achever de me

mettre en belle humeur, Ahmadou me demanda de faire faire une décharge par mes hommes à la mode des blancs. J'ordonnai un feu de peloton; après quoi, voyant que je n'avais rien à attendre, je prétextai un mal de tête et rentrai ; puis, une fois à la case, je ne cachai pas ma mauvaise humeur à Samba N'diaye, le priant de dire à Ahmadou que je n'aimais pas à être dérangé pour rien en plein soleil. Je suis sûr qu'il n'aura jamais fait ma commission.

Pendant ce temps, les soldats et une partie des jeunes talibés se livraient à la fantasia dans la plaine. J'avais vu aux pieds d'Ahmadou quelques barils de poudre et plusieurs sacs de balles dont il se fait accompagner dans ces occasions solennelles. Il avait distribué quelques-uns de ces barils et on les brûlait consciencieusement, cassant des fusils qui éclataient sous l'effort des charges démesurées, et souvent estropiaient ceux qui les tiraient. Ce fut tout ce que je remarquai de cette fête où j'avais gagné un violent mal de tête ; mais, le soir, j'appris, entre autres détails, que les Bambaras avaient refusé de faire leur salam.

Vers le milieu du mois de mars, la chaleur augmentait, la contrariété altérait ma santé, car de tous côtés je ne voyais que des obstacles. Je cherchais à me prémunir contre tout événement, et, dans ce dessein, je demandais à acheter des chevaux ; mais soit mot d'ordre donné, soit qu'il n'y en eût réellement pas à vendre, toutes mes tentatives à cet égard étaient vaines. Je tombai sérieusement malade et il me fallut, pour éprouver un peu de soulagement, venir m'installer sous la véranda de notre cour, attendu que la case n'était plus habitable. Je profitai de ce moment pour envoyer Samba Yoro faire visite à Ahmadou et le presser un peu. Il fut très-bien reçu, et Ahmadou nous envoya du sucre et des gourous; mais Samba Yoro n'obtint rien relativement à mon départ. Dès

que je fus un peu mieux, je commençai quelques promenades sur le cheval de Samba N'diaye afin de me procurer le plaisir de me soustraire à tout contact, d'être seul. Je réfléchissais alors profondément à ma situation. Dans une de ces promenades, j'étais tellement préoccupé de mes pensées que je laissais galoper tout doucement mon cheval, sans faire attention aux personnes que je rencontrais et qui se garaient, ainsi que c'est l'habitude dans ce pays. Je n'aperçus pas une vieille femme, à demi aveugle et sourde, qui marchait appuyée sur un bâton, et j'arrivai sur elle sans qu'elle m'entendît. Mon cheval se détourna naturellement; mais la vieille, effrayée et perdant la tête, se jeta dans ses jambes et tomba à terre sans connaissance. Bien que le choc eût été très-léger, je crus à quelque grave accident. Des femmes qui revenaient du marché essayèrent de la remuer, mais, évanouie ou non, elle ne bougeait plus. Je courus aussitôt vers le village pour chercher mes laptots et le docteur afin de lui porter secours. J'en rencontrai quelques-uns qui partirent tout de suite pour relever la vieille, mais qui la trouvèrent debout. Il paraît qu'en me voyant m'éloigner, elle avait repris connaissance. On me l'amena, ainsi que j'en avais donné l'ordre, et je lui fis présent de mille cauris. Elle s'en alla enchantée ; peut-être n'avait-elle plus que quelques jours à vivre. Le lendemain son maître, car c'était une esclave, vint chercher à m'extorquer aussi quelque chose, sous prétexte que j'avais détérioré son bien. Je le reçus assez mal. Le soir, comme je causais de cela avec Samba N'diaye et que je lui exprimais combien j'eusse été désolé d'avoir causé une mort si malheureuse : « Bah ! s'écria-t-il, et quand même tu l'aurais tuée, ce n'est qu'une païenne ! »

Voilà encore un effet de la religion musulmane, et néanmoins l'homme qui proférait ce mot avait été élevé par les blancs pendant vingt ans !

Dans le courant d'avril, on renforça, de nombreux contingents, l'armée qui était en campagne. Evidemment, il se préparait quelque chose. Diverses personnes annonçaient que l'armée de Nioro approchait; je me décidai à en attendre l'arrivée. Du reste, les nouvelles abondaient de tous les côtés, variant du jour au lendemain; mais révélant une situation impossible d'anarchie, qui ne devait me laisser aucun espoir de me mettre en route sans être sous la protection d'un guide officiel connaissant mieux le pays que moi. Je ne pouvais pas d'ailleurs songer à partir sans chevaux, et Ahmadou seul pouvait m'en donner ou m'en céder. En dépit de son hospitalité, qui quelquefois éprouvait des hauts et des bas, je dépensais plus de mille cauris par jour. Il nous fallait acheter le bois de la cuisine, notre nourriture propre, du poisson, de la viande fraîche, le savon pour laver le linge de tout le monde, quelques ustensiles, tels que des vases de terre pour cuisine ou pour tenir l'eau fraîche, le mil ainsi qu'un peu de paille pour les mules et pour Farabanco, notre unique cheval.

Puis, de temps à autre, j'étais obligé de faire aux laptots une distribution de cauris pour leurs besoins personnels, et, quelque parcimonie que j'y apportasse, les marchandises que j'avais à vendre s'épuisaient petit à petit. C'étaient surtout les étoffes de coton qui avaient cours, mais l'ambre et le corail étaient dépréciés à cause de la misère générale; le gros ambre seul se vendait chez les chefs mais avec peu de bénéfices.

En dehors de ces dépenses, j'avais mille petits cadeaux à faire : d'abord aux mendiants qui abondent là plus que partout ailleurs, et auxquels il fallait donner, ne fût-ce que pour ne pas se déconsidérer, et ensuite aux gens desquels j'obtenais des renseignements sur le pays et qui ne venaient le plus souvent me les donner bons ou mauvais qu'après promesse d'un cadeau.

Tout cela m'obligeait à songer au départ. Bien souvent depuis, le docteur et moi avons regretté de n'avoir pas tenté alors de nous mettre en route à tous risques; nous ne fussions pas partis, mais nous aurions avancé de quelques mois une scène violente, et par suite nous aurions quitté Ségou peut-être quinze ou dix-huit mois plus tôt.

Le 9 avril, un assez grand nombre de talibés sortirent de la ville. Quant à Samba N'diaye, il ne croyait pas que l'armée de Sansandig se fût mise en campagne, comme on le disait, et restait intimement convaincu qu'Ahmadou ne répandait ce bruit que pour forcer à marcher les talibés, qui ne se souciaient guère de se rendre à l'armée.

Comme je le plaisantais à ce sujet, il me répondit : « Ce n'est pas manque de courage, mais nous sommes fâchés contre Ahmadou; nous manquons de tout; il ne donne rien, pas même des fusils; beaucoup d'hommes n'en ont pas, et, quand ils vont en demander, Ahmadou, qui en garde plus de mille dans ses magasins, répond : Qu'as-tu fait du tien? — Je l'ai vendu pour manger et pour nourrir ma femme. — Eh bien, vends ta femme, tu achèteras un fusil ! » répond Ahmadou. Or, bien qu'il s'agisse de femmes esclaves, cela blesse; car chez les noirs il est rare, si une esclave a eu les faveurs du maître, qu'il la chasse ou la vende, si elle ne se conduit pas mal ; depuis le moment où elle devient mère, sa liberté lui est acquise et elle ne peut plus être vendue. En revanche, elle peut être battue, et cela ne manque guère d'avoir lieu.

En résumé je reconnus qu'il y avait un mécontentement assez vif contre Ahmadou, une jalousie envers ses soldats qu'il soigne bien, et surtout à l'égard de ses intimes, Mohammed Bobo, Sontoukou, Sidy Abdallah et autres, qu'il comble de cadeaux et qu'on accuse de toutes les fautes qu'il commet.

Le 15, je reçus la visite du griot Diali Mahmadi et de toute sa troupe. Cet homme pouvait chanter pour n'importe qui, et faire de la musique sur la grande guitare mandingue pendant toute une journée pour obtenir un cadeau. Combien de fois ne l'avons-nous pas vu aller donner une danse nègre à la porte d'Ahmadou, en compagnie de ses sept femmes et de toutes ses griotes ou amies de la maison, et cela pendant six et sept jours de suite, pour obtenir un vêtement richement brodé en soie, ou quelque autre chose qu'il convoitait !

Dès mon arrivée, il avait voulu me faire de la musique; mais Ahmadou le lui avait défendu. Cette fois il venait me faire une visite et s'était mis en toilette. Il portait un bonnet de drap vert de la forme ordinaire des bonnets mandingues, par-dessus il avait enroulé un turban de soie du Levant broché d'or. Un manteau de soie rouge et jaune, sur une blouse de soie jaune et bleue brochée, complétait son costume. Il demeura longtemps assis et, voyant que je ne lui faisais pas de cadeau, il finit par me demander un bonnet de velours brodé d'or. J'en avais déjà donné deux à Ahmadou; je m'empressai de le satisfaire et je le renvoyai content : j'étais sûr qu'il ne me serait pas hostile.

Du reste, homme intelligent, il avait voyagé sur toute la côte et avait séjourné à Sierra Leone. Il comprenait un peu l'anglais, était riche et avait le goût du luxe très-développé. Ce qu'il gagnait à donner ses fêtes l'avait rendu le plus riche des griots.

Ce matin même, je reçus la visite d'un de ses confrères, Sontoukou. Bien qu'il soit esclave, il est vraiment le plus grand seigneur de la ville. Non-seulement sa maison, située près de celle d'Ahmadou, étonne, mais il a un cachet de propreté et même de luxe dans son habillement, et de douceur dans ses manières, qui surprend de la part d'un noir qui n'a jamais vécu chez

les blancs. Il ne demandait pas de cadeau, mais (pour un griot c'est extraordinaire) il donnait beaucoup et ne venait jamais chez moi sans m'apporter quelques gourous; quand j'allais le voir, il m'offrait aussi, soit une poule grasse, soit autre chose. Je ne manquais point, en retour, de lui faire quelques cadeaux d'ambre ou d'argent. En somme, il ne perdait pas au change; mais, je le répète, il n'agissait point dans des vues intéressées et donnait beaucoup à tout le monde. C'était, du reste, un de mes plus gros acheteurs, et il payait à terme, très-régulièrement pour Ségou.

Le 24 avril, je fis partir pour Saint-Louis comme courriers Seïdou et Bakary Guëye, porteurs d'une lettre où j'avertissais le Gouverneur des ressources que possédait El Hadj et de la prolongation vraisemblable de mon séjour à Ségou-Sikoro.

Cependant le temps était gris; la température, quoique ne dépassant pas 38 degrés, était écrasante, et nombre de noirs eux-mêmes ressentaient l'influence de la saison. Samba N'diaye, notre hôte, fut pris de maux de ventre et j'eus l'occasion de voir combien sa religion, dont cependant en temps ordinaire il était un sectaire fanatique et qui, en raison de ses doctrines, eût dû lui fournir de grandes consolations, lui donnait peu de courage.

Moi, je me sentais attaqué du foie, j'avais par moments une vive oppression, des douleurs lancinantes dans le côté droit; c'était, à n'en pas douter, une reprise d'hépatite; heureusement elle fut légère et quelques purges de calomel me soulagèrent promptement. — Je repris le plus tôt possible mes promenades à cheval.

Dans l'une d'elles, revenant vers le marché, je traversai le champ des exécutions. C'était la première fois.

Sur un rayon de cinquante mètres, et à moins de

cent pas des boucheries du marché, où j'apercevais des bœufs vivants, gisaient plus de cinquante squelettes incomplets, étendus sur le sol, blanchis par le soleil, et environ deux cents crânes éparpillés avec des masses d'ossements. Les cadavres des gens tués les jours précédents étaient à demi-rongés par les hyènes, la nuit, et, le jour, par les vautours et les corbeaux, qui, à mon approche, abandonnèrent leur festin dégoûtant. A ce moment, ce coup d'œil me révoltait : je n'y étais pas fait ; mais c'est l'usage dans tous les pays musulmans du Soudan de ne pas enterrer les corps des ennemis tués, soit à la guerre soit en leur qualité de prisonniers.

Quant aux morts de maladies, les talibés enterrent les leurs, selon les rites musulmans, dans des fosses étroites, où le corps, placé sur le côté et enseveli, est tourné vers l'Est; mais, ces sortes de fosses n'étant pas assez creusées, les hyènes, lorsque les cadavres manquent au champ des suppliciés, viennent déterrer et enlever ces morts honorés. On peut le remarquer en passant dans le cimetière placé sous les murs de la ville, à Ségou-Sikoro, entre les deux portes du marché.

Quant à ce qui est des païens esclaves chez les talibés, on les traîne simplement dans la plaine ou au bord du fleuve, et tout est dit.

Quelquefois les Bambaras, esclaves de Bambaras, sont enterrés par leurs maîtres; mais alors c'est le plus simplement du monde. Rien n'indique leur sépulture, et il peut arriver de passer dessus sans s'en apercevoir.

Nulle part dans mon voyage, je n'ai rien vu qui ressemblât à un vrai cimetière. Dans quelques villages de Soninkés musulmans, j'ai remarqué au milieu du village des tombes sur lesquelles on avait fait un tas de sable et placé d'énormes pierres debout; mais, à l'exception de ces tombeaux, de marabouts pour la plupart,

je suis porté à croire que c'est dans leur maison même que les Bambaras enterrent leurs parents [1].

Vers la fin d'avril, l'hospitalité d'Ahmadou, si large au début, se ralentissait. Les bœufs qu'il me fournissait et que les laptots découpaient en lanières de viande afin de la sécher au soleil pour leur nourriture, n'arrivaient plus régulièrement, et souvent, pendant deux jours, trois jours même, j'étais obligé de pourvoir à la nourriture de tous mes hommes dans l'intervalle qui séparait deux envois. Sans refuser tout à fait, Ahmadou se faisait tirer l'oreille lorsque, d'après ses ordres, Samba N'diaye allait l'avertir que nos provisions étaient épuisées.

Le docteur Quintin soignait depuis quelque temps le vieux Tierno Abdoul, qu'on appelle aussi Abdoul Ségou, à cause de son long séjour dans ce pays et pour le distinguer d'un autre Tierno Addoul, Torodo de distinction, avec lequel nous aurons l'occasion de faire connaissance.

Le vieux chef qui, en sa qualité de chef des Pouls, était nécessairement au courant de ce qui se passait, puisque, pour tout départ de colonne ou de courriers, c'est lui qui est chargé de fournir des guides, confia de lui-même au docteur que nous allions partir pour le Macina après la Tabaski et que dans ce moment Ahmadou s'occupait beaucoup de nous. Le 8 mai, il ajoutait qu'un courrier d'Hamdallahi était arrivé dans la nuit et qu'on en attendait un autre, et il disait au docteur de revenir le lendemain matin, qu'il saurait alors les nouvelles arrivées par ces courriers.

Il recommandait le plus grand secret, disant que c'était par suite de son amitié pour les blancs qu'il nous

1. En ce cas, les Bambaras auraient le même usage que les Béris, sur le territoire desquels, dans l'Afrique orientale s'élève Gondocoro, près du Nil Blanc. « Lorsqu'un membre de la famille vient à mourir, ils l'ensevelissent dans la cour de l'habitation. » Voir notre édition du *Lac Albert*, par S. W. Baker, p. 39. — J. B.

faisait ces confidences : Ahmadou était un enfant qui ne connaissait pas nos usages, mais Abdoul était là, et nous pouvions avoir confiance en lui; à son avis, Samba N'diaye notre hôte, n'était pas un homme bon et ne ferait rien pour nous servir, parce qu'il était de son intérêt que nous restassions chez lui : en effet, il prélevait des profits considérables sur les vivres qu'Ahmadou nous envoyait, surtout sur les bœufs et moutons que nous abattions, sans compter les cadeaux que je lui faisais de temps à autre.

Le 17 mai était la fête de la Tabaski; ce fut, comme cérémonie, la répétition de la fête du Cauri. L'assemblée dura peu de temps. Après avoir vu égorger le mouton par Tierno Alassane, Ahmadou demanda une armée qui lui fut promise, mais avec peu d'empressement, comme cela arrive chaque fois qu'il y a du butin en provision. Pendant le conseil, deux hommes vinrent d'un village du bord du fleuve dire que les Bambaras se montraient de l'autre côté; on fit partir sur-le-champ trente-cinq cavaliers.

La fête fut terminée par l'exécution de trente-sept prisonniers bambaras; on les avait interrogés longuement : la plupart avaient été à Sansandig et en étaient venus avec l'armée de Souqué.

Un peu plus tard, on exécuta deux jeunes enfants de quinze à seize ans, et le soir les cavaliers expédiés pendant la réunion rentrèrent et dirent que les Bambaras avaient attaqué un petit village soumis, auquel ils avaient pris deux femmes et tué deux hommes.

Le 18, la fête dura pour la ville; les griots et griotes, cordonniers et forgerons réunis en bandes, allaient de case en case demander leur fête. Les femmes dansaient dans les cases et emportaient toujours quelques cauris.

Ces danses chez quelques-unes avaient un caractère tout spécial, que je n'avais jamais vu au Sénégal. Les

griotes étaient des Soninkés, et pendant qu'elles battaient des mains, une esclave de la maison se mettait à danser un pas violent. Sautant d'un pied sur l'autre, alternativement, en avant et en arrière, elle projetait ses deux bras avec violence en sens inverse du mouvement des jambes. Ainsi, quand elle faisait un pas en avant, ses deux bras lancés impétueusement en arrière, venaient, par une espèce de dislocation, se rejoindre; et, si elle ressautait en arrière, ses mains venaient se frapper devant elle; pendant ce temps, grâce à une souplesse de cou incroyable, la tête se balançait avec une force telle que, comme dans les danses des Khassonkés, son casque de cheveux allait lui frapper le dos.

Le 20 mai, nous reçûmes une dépêche du général Faidherbe qui nous envoyait des instructions pour la création de la ligne de comptoirs commerciaux entre le Sénégal et le haut Niger, en limitant à cinq pour cent le droit d'entrée au bénéfice du roi de Ségou.

Fatigué de lutter contre la force d'inertie qui est la grande force des noirs en toute circonstance, j'avais plusieurs fois renoncé aux audiences d'Ahmadou. Ma fierté d'Européen se révoltait à l'idée de faire antichambre à la porte d'un noir et de ne pouvoir obtenir d'être admis. Hélas! par la suite, j'ai dû en rabattre et apprendre à mes dépens qu'en pays nègres, quand on n'est pas le plus fort, il faut être humble et tâcher seulement, ce qui n'est pas facile, de l'être sans bassesse.

En conséquence, le 21, je fis demander au vieil Alpha Ahmadou, notre voisin, de venir me parler en confidence. Il n'était pas chez lui; il se tenait généralement une bonne partie de la journée sous un doubalel magnifique, situé près de la porte de l'Ouest et à l'ombre duquel il dissertait et commentait le Coran en présence de vieux talibés et de quelques jeunes gens, parmi lesquels était son fils Ousman. Il y avait près de là une

mosquée en plein air, c'est-à-dire un espace entouré de branchages secs, bien nettoyé, sablé, ayant du côté de l'Est une saillie pour le marabout qui fait la prière, et à côté un cimetière sans aucune autre indication que le relief des buttes de terre qui recouvrent les tombes, avec quelques épines posées sur les plus récentes, pour les défendre contre les griffes des hyènes et les souillures des animaux domestiques.

Peu après que je l'eus fait demander, le vieux marabout arriva avec un empressement de bon augure. Il marchait encore d'un pas allègre bien qu'âgé de soixante-sept ans à cette époque ; par convenance bien plus que par nécessité, il s'appuyait, comme ses confrères du Macina, sur une grande canne à grosse pomme de fer, ressemblant beaucoup à une canne de tambour-major, et dont le bout qui touche à terre était garni d'une douille terminée par un morceau de fer plat. Un vieux bonnet rouge très-sale couvrait sa tête religieusement rasée ; le reste de ses vêtements, semblables à ceux de la foule, étaient propres quoiqu'en mauvais état. Alpha Amadou était, par sa mère, oncle d'El Hadj.

Je le fis entrer dans ma case, et là, seul avec le docteur et Samba Yoro, je lui expliquai ma position. Je lui dis que son âge et sa parenté lui donnaient le droit de parler sévèrement à Ahmadou, qui ne se conduisait pas bien à notre égard ; et, malade, fatigué, je voulais une réponse, et le priais, lui qui avait vécu parmi les blancs, de mener cette affaire à bien.

Le vieux marabout entra avec zèle dans notre cause, promit d'admonester Ahmadou, qu'il blâma hautement de sa manière d'agir ; disant de lui-même que, dès notre arrivée, on eût dû envoyer des courriers au Macina demander des ordres à El Hadj relativement à nous, et nous renvoyer à Saint-Louis ou traiter avec nous.

Comme Tierno Abdoul, il me conseilla de me méfier

de Samba N'diaye, qui avait tout intérêt à nous garder pour vivre sur nos ressources et d'ailleurs n'osait point parler franchement à Ahmadou.

Cependant, le 12 juin, nous nous croyions encore prêts à partir pour le Macina, bien que dans l'intervalle nous n'eussions pas cessé d'être ballottés par des nouvelles tantôt bonnes et tantôt mauvaises. Heureusement, nous avions pour occuper nos loisirs des études de mœurs qui ne manquaient pas d'un certain intérêt.

Quelques jours auparavant, Diali Mahmady, ce griot dont j'ai parlé, parcourait les rues à la tête d'une bande d'autres griots, allant mendier de case en case, sa guitare à la main et accompagné de ses femmes frappant des cymbales de fer et chantant. Le vieil Alpha Ahmadou se trouva sur son chemin, et Diali l'ayant importuné, soit en mendiant soit d'autre façon, ce vieillard lui fit des reproches sur le manque de dignité de sa conduite, lui rappelant qu'étant interprète officiel d'Ahmadou pour le Bambara, il n'était pas convenable qu'il allât ainsi mendier et promener des femmes par la ville au lieu de les garder à la maison, comme doit le faire un bon Musulman.

Diali Mahmady, en vrai griot, au lieu d'accepter cette admonestation, recommença à railler le vieillard sur son avarice et sur sa manière de vivre; finalement il mit les rieurs de son côté, puis, voyant son succès, il continua à bafouer le vieil Alpha en public. Celui-ci, furieux, alla porter plainte de la façon la plus énergique à son neveu, qui, avec ses habitudes de justice expéditive, donna l'ordre de saisir Diali Mahmady et de lui couper le cou.

Diali Mahmady, sachant fort bien qu'il était dans son tort, courut se réfugier chez le vieil Alpha lui-même et implora sa grâce. Au fond, l'Alpha n'était pas méchant; il alla plaider la cause de celui qu'il avait attaqué, et

Diali Mahmady eut à subir les effets de la clémence royale : il reçut cinquante coups de fouet.

Diali Mahmady était libre; mais, comme il avait voulu deux fois retourner en son pays malgré El Hadj et Ahmadou, cette trahison l'avait fait passer au rang de captif au point de vue de la justice, parce qu'ayant, aux yeux d'Ahmadou, mérité la mort, c'était pure clémence que de ne pas le tuer. Quant aux coups de corde, personne à Ségou ne peut s'en racheter, comme dans d'autres pays musulmans, en payant l'amende : les jugements soit d'Ahmadou, soit de Tierno Boubou, kadi de la ville, étaient sans appel. C'est ainsi qu'Oulibo, s'étant un jour permis chez Tierno Boubou une observation sur un jugement que celui-ci venait de prononcer, fut, séance tenante, condamné à recevoir cinquante coups, qu'il reçut en effet, malgré sa qualité de second chef de Ségou et de remplaçant d'Ahmadou durant ses absences.

Une autre fois, j'appris des princes eux-mêmes, un jour qu'ils étaient venus me voir, que, comme ils s'étaient disputés et qu'Aguibou avait appelé Abdoulaye en justice à ce sujet, ce dernier avait été condamné à vingt coups de corde, sentence qui fut exécutée sans retard.

Du reste, en fait de mœurs, ce pays, par suite du mélange des races rassemblées sous l'étendard du conquérant, présente toute la variété possible, plus les usages musulmans. C'est ainsi que les enfants *fils de chefs* et autres vont à l'école des marabouts et, entre leurs leçons, vont de porte en porte une calebasse à la main mendier quelques grains de mil pour leur marabout, dont ils sont serviteurs pendant toute leur éducation [1].

1. C'était ainsi que vivaient encore en Europe, au XVIe siècle, les étudiants et les professeurs. — J.-B.

Que peut-on attendre de ces enfants élevés à mendier, habitués à voir la cruauté élevée à la hauteur d'une vertu, le fanatisme à l'état de sainteté et la femme avilie et traitée en esclave?

Telle est l'éducation musulmane chez les nègres.

CHAPITRE VI

AHMADOU S'OPPOSE A NOTRE DÉPART

L'hivernage en juillet et les fourmis. — Caravanes venues du sud. — Conséquences d'une défaite à Tocoroba. — L'orgueil du laptot Sidy est puni. — Les plus proches parents d'Ahmadou tiennent conseil chez moi. — Négociations. — Ahmadou remet notre départ au retour de nos envoyés. — Mes dépêches au Gouverneur sont confiées à Bakary Guèye et à Sidy. — Mes occupations après leur départ. — Les pêcheurs ou mariniers de Ségou-Sikoro. — Retour de Seïdou. — Déjeuner d'Ahmadou. — Le miel. — J'obtiens que Samba N'diaye me fasse une réparation. — Rigueurs de la saison en novembre. — Insurrection du Harem royal. — Mes étrennes au prince et à mes gens (1865). — Nouvelle victoire des insurgés.

Le 19 juin 1864, après avoir tenté, deux fois, de voir Ahmadou, j'appris qu'il était sous les arbres de la maison de son père. Je lui fis demander une audience, et je me rendis auprès de lui dès que sa réponse me parvint. J'avais emporté deux petits bancs pour ne pas m'accroupir dans le sable, ce qui est très-fatigant. Après les politesses, j'entamai encore une fois la question de notre départ. Il me fut impossible d'avoir une réponse sérieuse. Plus de vingt fois, je revins à la charge pour obtenir une décision, mais toujours, avec une adresse incroyable, Ahmadou restait dans des généralités. Je voulais qu'il me fixât une limite, après laquelle il me renverrait à Saint-Louis. Il s'y refusait. J'en vins alors à lui déclarer que je serais forcé de par-

tir quand même. Il me pria encore de rester, me disant que des envoyés devaient savoir attendre. A cela je répondis qu'on n'avait jamais vu retenir des envoyés malgré eux. Alors son ton devint plus vif, plus aigre. Il répondit qu'il ne me gardait pas de force. Voyant que je ne gagnais rien et que je ne faisais que l'indisposer, je demandai si aux grandes eaux je pourrais partir en pirogue pour Hamdallahi. Cependant je ne pus rien obtenir de positif. Il me fit force protestations de bon vouloir, mais ne prit aucun engagement, et, comme il témoignait depuis quelque temps, par de fréquentes distractions, son ennui de ne pouvoir terminer cette entrevue, je la rompis en lui disant que j'attendrais encore les hautes eaux : mais que, si, à cette époque, on ne me faisait pas partir pour le Macina, je partirais pour Saint-Louis.

Son dernier mot avait été : « Tu partiras peut-être avant cela. » Mais j'étais trop habitué à ces paroles vagues pour y voir une espérance. Je comptais davantage sur la chance de partir en pirogue lors des hautes eaux, idée que Samba N'diaye avait toujours approuvée, qu'il avait, disait-il, développée à Ahmadou et qu'avaient appuyée quelques Toucouleurs; ces derniers avaient affirmé à Ahmadou que rien en ce moment ne pouvait arrêter les blancs dans une pirogue bien armée.

Puis j'avais obtenu un mot d'Ahmadou : c'est qu'on ne me retenait pas de force, et j'y voyais la conviction que, le jour où je voudrais partir à mes risques et périls, on ne m'arrêterait pas. Cette conviction, je ne l'ai pas toujours gardée par la suite.

J'étais donc forcé de me résigner à attendre, et, tout en enregistrant avec soin les nouvelles qui nous parvenaient, je m'occupais de prendre des renseignements sur le pays, soin plus difficile que cela ne semble.

Au mois de juillet, nous nous trouvâmes en plein

hivernage. Les pluies étaient torrentielles bien que peu longues; la ville, dont les rues par endroits n'ont presque pas d'écoulement, était transformée en une série de lacs, et, après chaque pluie, nous avions un désagrément inconnu jusqu'alors. De toutes les fentes des murailles et du sol sortaient des vols de fourmis noires, ailées, dont la piqûre est brûlante. Quelquefois, la nuit, ces fourmis m'avaient éveillé en sursaut, mais jamais je ne les avais vues en vol aussi considérable. Puis, après une ou deux heures, elles perdaient leurs ailes et rentraient dans la fourmilière.

Bien plus innocentes étaient ces énormes fourmis rouges, qui atteignent jusqu'à deux centimètres de long, ont de fortes tentacules et venaient simplement envahir nos calebasses de miel ou notre sucre quand nous en avions.

Au milieu de tout cela, le docteur souffrait de la dyssenterie, et, dès qu'il allait mieux, c'était moi qui tombais malade.

Nos animaux mêmes étaient en mauvaise santé, et je perdis peu après un de mes ânes.

J'avais obtenu de faire couvrir en terre le hangar des laptots; ils n'étaient pas bien, mais c'était supportable. D'ailleurs, nous espérions partir sous peu. En dépit des bruits contradictoires, l'espoir m'avait repris. Cependant on annonçait de bien mauvaises nouvelles. Tous les Bambaras du Fadougou, à l'instigation des Massassis de Guéméné, les mêmes qui étaient venus au-devant de moi à Tiéfougoula, avaient pris les armes, et cette route, la seule praticable pour le retour, était fermée.

Un autre jour, des marchands de gourous, venus de Tengrela en caravane, apportèrent des nouvelles de nature à affermir mes espérances. Ils disaient que, peu de temps auparavant, ils étaient allés porter des gourous à Hamdallahi, et qu'ils les avaient vendus contre

des captifs aux talibés qui ne savaient que faire de leurs prisonniers, et les leur avaient donnés à vil prix, si bien qu'ils en avaient emmené neuf cents dans le Sud.

Voilà un fait à noter. Ces arrivées de caravanes, dans un pays qui est en proie à une anarchie comme celle qui nous environnait, indiquent le développement de l'esprit commerçant chez les Bambaras.

Parties souvent du Sud, c'est-à-dire des montagnes de la chaîne de Kong, et quelquefois des pays inconnus qui sont au sud de ces montagnes, ces caravanes, après une marche de vingt-cinq à trente-trois jours, parviennent aux bords du Niger; mais avant d'y arriver elles passent, au sud de la Sentilonkané, dans des pays entièrement révoltés, qui ne tentent même pas de les arrêter et se contentent de percevoir un impôt.

Le 8 juillet, j'étais convaincu qu'on ne voulait pas nous laisser acheter des chevaux de peur que nous ne prissions la clef des champs, clef fort dangereuse en ce moment-là, et qui ne nous eût pas menés loin sans nous mettre entre les mains d'un parti de Bambaras, dont le premier acte eût été de nous couper la tête. Cependant je priai Samba N'diaye de demander à Ahmadou de nous faciliter notre acquisition. Samba fit la commission, mais de telle manière que je semblais demander à Ahmadou de me vendre deux chevaux. Or, si le prince ne donne pas souvent et s'il achète rarement, il se croirait déshonoré de vendre quoi que ce fût. Aussi parut-il vexé de ma demande, et il répondit à Samba : « Je ne vends pas de chevaux; tu n'as qu'à en chercher en ville. »

Le 29, nous fûmes informés que l'armée d'Ahmadou venait d'être battue en attaquant Tocoroba. La ville retentit bientôt de lamentations.

Dans la cour voisine de la nôtre, habitait un jeune Toucouleur d'une vingtaine d'années, avec sa femme âgée d'à peu près quatorze ans. C'était à vrai dire un

ménage de moineaux. Pour toute fortune, le mari avait ses habits, car son fusil n'était même pas à lui. Samba Djenéba était un pauvre hère, bon garçon au demeurant. Il avait épousé une jeune fille qui n'était pas plus riche que lui et à laquelle il avait donné comme cadeau de noces un simple pagne. Un bœuf, présent d'un des princes, avait été tué en cette occasion et les conjoints étaient venus percher dans une hutte en natte de paille, où tout le mobilier était un lit de bambous, plus une ou deux calebasses. On ne faisait pas souvent la cuisine dans ce ménage, on ne mangeait même pas tous les jours, et souvent cela occasionnait des querelles, il faut croire, car, à travers les nattes mal jointes de leur nid, on entendait parfois des plaintes, et, disons-le à la honte du mari, il les accueillait généralement d'une façon fort énergique. Alors, au lieu de tendres paroles, c'étaient des pleurs qui frappaient nos oreilles.

De ce côté, la muraille de notre cour n'avait guère qu'un mètre vingt-cinq centimètres de hauteur, de sorte que nous suivions jour par jour les événements de ce ménage. Un jour, à la suite d'une querelle, Coumba, la femme, ou plutôt l'enfant, partit. On la ramena et les conjoints vécurent encore quelques jours d'amour et de l'air du temps; puis elle repartit, revint et partit définitivement séparée selon la loi. Peu après, cette jeune veuve, qui n'avait pas quinze ans, se remariait avec un ami de son premier mari, un peu plus à l'aise que celui-ci.

Tels étaient les hôtes de cette pauvre maison. J'ai bien souvent, je l'avoue, admiré leur insouciance qui me paraissait digne d'envie.

Le départ de Coumba ne termina point les pleurs et les cris dans nos environs, ce qui témoignait assez des pertes qu'avait coûtées cette défaite de Tocoroba. Bientôt l'un des captifs arrivés avec Fahmahra de Koun-

dian vint nous annoncer la mort de notre infortuné guide. Son griot, son ami Niama, avait recueilli son cheval et son fusil, ses harnachements, sa poire à poudre; c'était tout ce que nous devions revoir de ce pauvre garçon.

Puis j'appris, peu de temps après, que le chef des soldats qu'on avait placés à notre porte, lors de notre arrivée, et qui était parti pour la même expédition, avait la jambe cassée.

Les fâcheuses conséquences de cette entreprise me décidèrent à tenter une nouvelle démarche pour retourner à Saint-Louis, car je commençais à croire qu'on ne voulait pas m'envoyer au Macina, et, ne soupçonnant pas encore les vraies raisons de ce mauvais vouloir, je crus, ce qu'on disait à Ségou, qu'El Hadj craignait la désertion de ses talibés une fois la route ouverte. J'attendis cependant quelques jours, pendant lesquels il se passa un événement assez grave. Sidy, le laptot khassonké qui était chargé de ma cuisine, avait un mauvais caractère. Orgueilleux à l'excès et ne sentant pas le frein de la discipline, il s'était avisé depuis notre départ de se targuer du titre de prince. Il se rengorgeait chaque fois qu'à la mode des noirs on le saluait de son nom de Diakhité, qui est celui d'une famille considérable parmi les Pouls du Khasso. Ne s'était-il pas même avisé de se dire parent de Sambala de Médina, ce qui, après tout, pouvait être vrai sans signifier grand'chose? Jusque-là, il n'y avait rien de grave; mais il lui avait pris fantaisie, lui que je plaçais au dernier rang dans ma bande, de traiter les autres du haut de sa grandeur. Depuis son arrivée à Ségou, où il avait trouvé un parent, Sambala Khoy, il souffrait des infimes fonctions qu'il remplissait. Mais, après tout ces fonctions, Samba Yoro, un capitaine de rivière, les avait remplies avant lui, et je faisais la sourde oreille, chargeant l'autre, devenu mon intendant, de lui faire

faire sa besogne. Ils se prirent de querelle; ce n'était pas la première fois, mais ils se battirent et je fus averti par un roulement de coups de la nouvelle phase de leurs relations. Je vins pour mettre le holà et, voyant qu'on n'écoutait pas ma parole, j'empoignai Sidy d'une main encore vigoureuse et je dis à Samba Yoro de le lâcher. Comme Sidy ne restait pas en repos entre mes mains et essayait de m'échapper, je lui administrai une vigoureuse correction, et, comme je suis doué d'une certaine force musculaire, il dut la sentir : ne pouvant me résister, il se résigna. Je le lâchai alors, d'autant que les autres laptots venaient me le retirer des mains; mais, en ce moment, pris d'une fureur subite, il se précipita sur une baïonnette qu'il dégaîna et il allait s'élancer sur moi, quand Boubakary Gnian l'arrêta en lui enlevant cette arme au vol. Ce fut heureux pour Sidy, car, ayant vu son mouvement, j'avais saisi mon revolver pendu à la muraille, et me tenais prêt à lui faire payer cher sa tentative; il n'en passa pas moins un vilain quart d'heure. Comme il ne voulait pas se tenir tranquille en dépit de Boubakar, de Bakary Guëye et de Déthié, qui le maintenaient et qui étaient plus furieux que moi, Bakary lui administra dans un coin la plus solide raclée qu'un homme ait jamais reçue et on lui lia les pieds et les mains.

Ce n'était pas tout, je devais faire un exemple, car Sidy, une fois déjà, à Makan Diambougou, avait fait une scène de ce genre, quoique moins violente, et, après l'avoir chassé, je ne l'avais remis au nombre des miens qu'après lui avoir fait demander pardon à genoux. Depuis, à propos de railleries à Yamina, il s'était battu avec Bara, et j'avais encore dû le punir. Cette fois, je me déterminai à le faire frapper régulièrement de cinquante coups de corde sur le dos, après quoi je le fis attacher de nouveau, et comme tout cela avait causé une émotion dans le quartier, surtout

parmi les femmes de la case, dont une (la première femme de Samba N'diaye) était une khassonkée et avait Sidy en grande considération, je le fis mettre sous le petit hangar de la cour intérieure, où il se trouvait isolé.

La nuit, il parvint à s'échapper, se réfugia chez Sonkoutou, qui le conduisit chez Ahmadou; mais ce dernier me le renvoya accompagné de deux soldats, en me faisant dire par Samba N'diaye que mes affaires avec mes hommes ne le regardaient pas et qu'à l'exception de la mort, je pouvais leur infliger toute peine que je voudrais. Il me faisait toutefois demander grâce pour Sidy; je la lui accordai, très-content que j'étais de la conduite du Roi dans cette affaire.

Néanmoins je demandai à parler à Ahmadou et il me fit prier d'attendre la rentrée de sa malheureuse armée. Elle ne tarda pas à revenir en partie; quelques contingents étant restés à Yamina avec des blessés, et je me décidai à prévenir Ahmadou que je voulais partir pour Saint-Louis à la fin de la lune si je n'étais pas en route pour le Macina; nous étions alors aux premiers jours de la lune.

Le 10 août, je parvins, non sans peine, et après avoir stationné vainement à sa porte toute la matinée, à le voir dans l'après-midi. Au premier mot que Samba N'diaye lui avait dit de notre présence, il avait cherché à éviter une entrevue qui devait forcément être orageuse. Il avait demandé ce que nous voulions; Samba avait répondu : « Partir d'un côté ou de l'autre. » Ahmadou avait répliqué : « Mais je ne puis rien lui dire, je rassemble l'armée, » échappatoire que nous avions entendu trop souvent, phrase qui semblait faire espérer que l'armée se rassemblait pour nous, et dont la seule signification, l'unique objet, était de me faire attendre.

L'entrevue fut longue et difficile. Je soutenais que j'étais obligé de retourner à Saint-Louis. Il cherchai

à me retenir. Nous insistâmes avec une ténacité égale. Je ne gagnai rien ni lui non plus, mais il se montra irrité, et, pour la première fois, il voulut nous inspirer quelques craintes sur notre départ et sur sa possibilité.

Mon dernier mot avait été : « Dans vingt-cinq jours, je désire partir pour Saint-Louis, et, fût-ce à pied, je partirai. »

Au mois de septembre, les circonstances s'aggravaient. On disait que l'armée de Mari menaçait Faracco, village d'esclaves militaires de la couronne, commandé par un kountigui nommé Coro, et il était à craindre que ce chef ne trahît Ahmadou en faveur de son ancien maître; aussi Ahmadou faisait-il tous ses efforts pour mettre une armée en campagne. Il y parvint; mais l'état des choses ne s'améliora pas.

Enfin, le 10, je me décidai à faire une dernière tentative près d'Ahmadou, pour obtenir des chevaux, un guide et l'autorisation de partir.

D'abord il refusa de me voir, et Samba N'diaye, qui prévoyait un orage, courut se réfugier dans la maison d'El Hadj, afin que je ne pusse pas l'y joindre.

J'en étais contrarié, mais je n'en persistai pas moins dans mon dessein et je fus avec le docteur et mes interprètes trouver Ahmadou sous les arbres. Dès le premier mot, je lui fis comprendre que je voulais absolument causer avec lui. Il fit appeler Samba N'diaye, et, pendant qu'on allait le chercher, il me dit que Samba lui avait parlé et qu'il avait répondu que, dès qu'il aurait le temps, il me ferait mander auprès de lui.

« Oui, repartis-je; mais je ne puis attendre. Je n'ai pas grand'chose à te dire que tu n'aies entendu, cependant il faut que je te le dise.

— Pourtant, répondit Ahmadou, c'est une longue affaire.

— Non, dis-je; le délai que je t'avais fixé est passé. Je ne suis point parti parce que j'ai attendu que ton

armée fût rentrée; mais je vais me préparer, et dans dix jours je partirai. Je viens te prévenir. Si tu veux nous aider, tu le peux. Je n'ai pas de chevaux ni de guide. Je voudrais que tu m'en donnasses; je voudrais surtout que tu te décidasses à arranger les affaires pour lesquelles je suis venu ici. »

Ahmadou se récria en recommençant ses théories sur le devoir d'un envoyé, qui doit savoir attendre qu'on le renvoie et qu'on arrange ses affaires. Le fait est que, dans les usages des noirs, il en est ainsi.

Je lui dis alors fort sèchement que j'avais assez attendu : je ne pouvais plus rester ainsi, sans même savoir pourquoi je restais, et je voulais partir.

J'avais un peu haussé la voix, et en réalité j'étais obligé, cette fois encore, comme cela m'était si souvent arrivé, de faire appel à tout mon calme pour ne pas me laisser emporter à des explosions de colère provoquées par cette force d'inertie contre laquelle je luttais. Ahmadou me dit que je ne devais pas me fâcher, car on avait vu des envoyés attendre bien plus longtemps que je ne l'avais fait encore.

Ma cause était perdue, mais je ne voulais pas reculer; je fus de plus en plus raide et j'en vins à lui dire (ce qui n'était pas vrai) : « Si tu me disais maintenant d'aller à Hamdallahi, je n'irais plus.... »

C'était une maladresse, dont Ahmadou sut tirer parti de suite.

« Alors, dit-il, tu n'es pas venu pour voir El Hadj, puisque tu ne veux plus aller vers lui. »

Vraiment c'était trop fort. Je lui rappelai que j'attendais depuis sept mois l'occasion de voir El Hadj ; dans cet espoir, j'avais souffert toutes les misères de la vie que je menais, vie impossible pour un blanc. « Mais, du reste, dis-je, il est inutile de t'en faire souvenir : tu le sais aussi bien que moi, je n'ai plus qu'une mesure à prendre, celle de m'en aller. Tu as encore dix jours, si

tu veux te bien conduire avec nous; sinon je partirai à pied. »

Il essaya encore de m'apaiser, mais j'ajoutai :

« J'ai annoncé dix jours et n'ai rien à ajouter. »

Ce fut mon dernier mot.

Dès que je fus levé, j'acquis par mes deux interprètes la conviction qu'un parti hostile poussait Ahmadou à empêcher mon départ.

Le docteur, qui ne voulait pas croire aux intentions malveillantes, demeurait persuadé qu'on nous laisserait partir. Quant à Samba N'diaye, il s'abstenait disant : « C'est une affaire entre Ahmadou et toi. »

En somme, j'étais dans une position bien délicate. Une route difficile, pour ne pas dire impossible, sans guide, sans chevaux; un violent désir de terminer ma mission en rapportant un traité au moins d'amitié et de commerce, et l'espoir d'arriver à ce résultat : telles étaient mes raisons pour demeurer.

L'inquiétude sur les événements ultérieurs du pays, la crainte pour ma santé et celle de mes compagnons; un besoin d'échapper à la vie mortelle que nous menions depuis près d'un an : voilà quelles étaient mes raisons pour partir.

Nous avions encore devant nous dix jours, et je commençai mes préparatifs. J'avais une forte réserve de cauris, et quelques marchandises. Je fis sortir mes harnais, en ordonnant de les mettre en état; j'achetai quelques provisions de route, et pris, en un mot, toutes les dispositions nécessaires au départ. Si on me laissait gagner une fois à Yamina, je trouverais certainement un guide en le payant; mais il fallait partir, c'était là le difficile.

Samba N'diaye lui-même essaya de nous intimider, et, sachant fort bien que le docteur ne l'aimait pas, il me prit à part. L'occasion était belle; j'étais seul avec lui. Je fis semblant de croire à ses craintes sur notre départ

et je lui dis d'un air profondément triste que j'étais résolu à mourir plutôt que de rester à Ségou sans savoir jusqu'à quand j'y séjournerais; j'étais las et dégoûté de tous les mensonges de la ville, aussi bien de ceux qui concernaient les Bambaras que de ceux qui venaient du Macina ; lui-même m'avait trompé en m'affirmant que je partirais pour Hamdallahi après l'arrivée de l'armée de Nioro, aussi ne resterais-je volontiers que lorsque Ahmadou lui-même, qui, disait-on, ne mentait jamais, m'aurait donné une assurance au sujet de mon retour à Saint-Louis ou de mon départ pour le Macina.

Pensant exciter son zèle, je lui fis confidence d'un projet que j'avais de remonter le fleuve avec des bateaux à vapeur, des canons et de venir donner un coup de main à Ahmadou pour soumettre tout le pays.

Samba N'diaye s'enflamma de nouveau en notre faveur, et alla chez le prince pour obtenir une audience où nous ne fussions que nous trois; Ahmadou la promit. Puis, le soir arrivé, il fit appeler Samba N'diaye et lui dit que, toute réflexion faite, il lui déléguait le soin de causer avec moi. Samba N'diaye arriva l'oreille basse. Voyant que ma ruse n'avait pas obtenu le résultat que j'en attendais, je lui répondis qu'alors je n'avais plus qu'à partir quoi qu'il pût en résulter : car mourir tout d'un coup ou mourir des privations morales et physiques que j'endurais, cela se valait. En somme, j'aimais autant qu'Ahmadou me fît arrêter; en ce cas, je me sauverais, et, une fois prisonnier, toute ma responsabilité serait à couvert, car je n'aurais plus que le soin de moi-même.

Ce disant, je donnai l'ordre de faire des achats de couscous pour la route.

Cette fois Samba N'diaye s'émut ; il ne craignit pas de donner tort à Ahmadou, et me dit : « Je ne puis pas laisser les choses ainsi. Je vais aller parler à Abdoul

Ségou, à Oulibo, à Alpha Ahmadou et à Makmadou Dieber. »

En effet, le lendemain 15 septembre, ces personnages arrivaient chez moi avec Samba N'diaye. J'avoue que je ne les attendais pas. D'un commun accord, ils avaient décidé de ne pas appeler Alpha Ahmadou à cause de l'aigreur de son caractère, et parce que le Roi n'aimait pas qu'il se mêlât de ses affaires.

Je leur exposai que, les ayant choisis comme intermédiaires entre Ahmadou et moi, je n'avais qu'à leur répéter tout ce que j'avais à dire.

Je repris alors l'historique de mes griefs, ne me faisant pas faute de traiter tout le monde de menteur. Je dis que j'étais fatigué de toute cette comédie et que je voulais partir pour Saint-Louis : ils n'avaient qu'une chose à faire, c'était d'obtenir d'Ahmadou un guide et des chevaux pour moi ; quant à m'arrêter, comme quelques personnes le lui avaient peut-être conseillé, ce prince le pourrait; mais ce serait brouiller à tout jamais ses affaires avec la colonie du Sénégal, et, pour moi, cela m'était fort égal, car au moins je saurais à quoi m'en tenir sur ses intentions.

Je rappelai les propositions que j'avais envoyé faire par Samba N'diaye, pour que le prince conférât avec moi des affaires qui m'avaient amené, propositions auxquelles il avait répondu en disant que le commerce avait peu d'importance à ses yeux. S'il en est ainsi, dis-je, je n'ai plus rien à faire ici, puisque je ne suis venu que pour le commerce.

Cette conférence n'amena pourtant aucune conclusion; mais, deux jours après, Samba N'diaye étant allé de nouveau chercher les trois diplomates, elle recommença et nous arrivâmes promptement à poser les conditions suivantes :

1° Un courrier (l'un de mes hommes) partira de suite pour Saint-Louis avec mes lettres et une d'Ahmadou

au Gouverneur. On facilitera son voyage par tous les moyens possibles, chevaux, guides, etc. On donnera à Nioro des ordres pour hâter son retour quand il reviendra ;

2° Le jour de son retour, en cas que je sois encore à Ségou, on me fera partir sans retard si le Gouverneur me réclame, et on me fournira des chevaux et des guides pour revenir à Saint-Louis ;

3° Ahmadou alors arrangera toutes les affaires dont j'ai à lui parler pour le commerce ;

4° Ahmadou promet de s'occuper de nous envoyer au Macina, à son père, le plus tôt possible, et de nous dire en particulier ce qu'il va faire pour cela ;

5° A ces conditions, j'attendrai le retour du courrier.

Ces conditions acceptées, nos ambassadeurs allèrent les porter à Ahmadou. Bientôt, je fus inquiet de ne pas les voir revenir ; mais, après le salam de deux heures, Ahmadou nous fit appeler.

Je ne me rendais pas chez lui sans une certaine émotion, que l'on comprendra quand on saura que nous étions tous deux, Quintin et moi, assez malades et assez faibles pour craindre de ne pouvoir résister six mois encore à la vie qui nous était imposée.

La convention passa sans difficultés, sauf l'article relatif au voyage au Macina, qui fut enveloppé de tant de réticences que je crus, de plus en plus, qu'Ahmadou ne voulait pas ou ne pouvait pas m'y envoyer ; néanmoins, désireux d'éclaircir ce fait, je le pressai tellement qu'il remit au lendemain sa réponse à ce sujet. Quant au reste, il me répéta lui-même par trois fois le sens de ce qu'il promettait, et notamment que, le jour où le courrier reviendrait, s'il était arrivé le matin et si le Gouverneur me rappelait, je partirais le soir.

Cette condition à elle seule, mise en regard de la perspective de partir sans secours ni protection à tra-

vers un pays en proie à une grande anarchie, valait bien trois mois d'attente, délai auquel nous avions fixé la durée de ce voyage.

Je rentrai donc à la case, et ce fut mon fidèle compagnon du désert, Bakary Guëye, que je chargeai d'aller porter mes lettres. Il ne parlait que le yoloff; mais je lui adjoignis Sidy comme interprète, en lui disant de ne pas le ramener.

J'écrivis longuement au Gouverneur; je lui expliquai en détail la situation du pays et l'urgence qu'il y avait à rentrer avant que les choses s'aggravassent; je lui demandai de me renvoyer deux laptots avec Bakary pour remplacer Sidy dont j'étais mécontent, et Yssa qui était parti avec Seïdou.

Je fis le calque de mes travaux géographiques et notamment de ma carte d'ensemble. Puis j'écrivis aux commandants des divers postes pour qu'ils hâtassent le plus possible le voyage de mes deux hommes.

Après cela, je donnai de longues heures à ma famille et à quelques amis qui me suivaient de leurs vœux; j'émettais l'espoir de rentrer vers le mois de mars ou d'avril 1865, espoir que je partageais et qui se fût réalisé peut-être, si les circonstances politiques ne s'étaient pas modifiées.

Ces lettres furent terminées le 19 septembre, et, le même jour, j'allai chez Ahmadou qui fut plus aimable qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Il avait préparé sa lettre, tout allait bien; mais je crus devoir le prévenir que j'allais plus que jamais être à sa charge, parce que mes ressources étaient presque épuisées, que les marchandises qui me restaient ne se vendaient pas (ambre et corail menu, cornaline), et que je serais forcé de lui demander des cauris pour attendre le retour de mon envoyé. Il répondit que cela n'était pas une difficulté et qu'il m'en fournirait tant que j'en demanderais; et de fait, bien qu'il m'ait quelquefois obligé d'at-

tendre, il m'en a toujours donné quand je lui en demandai par la suite.

Enfin, le 20 septembre, je fis partir Bakary, après lui avoir renouvelé mes recommandations de se hâter. Avec lui s'éloignaient Sidy et trois hommes envoyés par Ahmadou, dont un ordre prescrivait à Tierno Alassane, qui se trouvait avec l'armée à Yamina, de les mettre en route, c'est-à-dire de les habiller et de leur fournir un cheval et des vivres pour le voyage. Cet ordre que j'ignorais fut ponctuellement exécuté, mais il causa cinq ou six jours de retard à Yamina. Nous avions ainsi calculé notre affaire : quinze jours de Yamina à Nioro, sept de Nioro à Médine, quinze de Médine à Podor, et trois jours de retard : total quarante jours ; cinq jours à Saint-Louis, puis le même temps pour le retour que pour aller : en tout quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-dix jours, pendant lesquels nous étions sûrs de rester à Ségou-Sikoro ; car aller au Macina devenait bien peu probable, après l'embarras qu'Ahmadou avait témoigné au sujet de ma demande.

Pour tuer le temps pendant ces longues journées, je me mis à travailler : j'avais fait jour par jour le lever de ma route en venant ; mais, lorsque ces levers à la boussole ne s'accordaient pas avec mes observations, je m'étais contenté de le noter. Je mis tout ce travail au net, réduisant mes routes proportionnellement ; puis j'achevai quelques dessins qui n'étaient qu'esquissés. Je fis le portrait de diverses personnes, entre autres de deux jeunes filles Peuhls, remarquables par leurs coiffures, et je me remis de plus belle à questionner au sujet du Macina, pour compléter la carte de ce pays dressée sur des renseignements. La moindre de mes conquêtes géographiques n'a pas été de chercher, au milieu de la foule des données contradictoires, le véritable cours du Niger entre Ségou et Tombouctou. Je par-

vins ainsi, quelques promenades à cheval aidant, à tuer les heures.

J'allais assez souvent visiter le quartier des pêcheurs où je prenais plaisir à voir partout l'activité, le travail, quelquefois l'aisance, au lieu de la misère mal déguisée et de la paresse qui régnaient au village des talibés ou disciples d'El Hadj.

Aussi les pêcheurs ne dédaignent-ils pas le confortable. Le docteur a visité quelques-unes de leurs maisons, qui ne le cèdent pas à celles des chefs les mieux installés à Ségou. En dehors, ils plantent de beaux arbres, généralement des fromagers ou des doubalels, pour s'abriter du soleil, et leur maison commune, dont j'ai pris le dessin, sorte de hangar qui sert à réparer les filets et à faire le partage du poisson, est une des plus curieuses de la ville par son architecture, qui rappelle les palais égyptiens.

Le 31 octobre, Seïdou, premier courier que j'avais envoyé à Saint-Louis, revint à Ségou-Sikoro.

Je le fis entrer et nous commençâmes à dépouiller un volumineux courrier. Quelle joie était la nôtre ! et cependant elle ne devait pas être longue. Ces lettres, si impatiemment désirées, ne nous apportaient que le deuil et la tristesse.

Mon compagnon Quintin n'en avait pas une seule. Celui qui avait été chargé de recevoir sa correspondance à Saint-Louis n'avait pas été informé du départ de Seïdou ; et moi, quelque répugnance que j'éprouve à faire entrer le public dans les souffrances de ma vie privée, il faut bien que je le dise pour qu'on puisse apprécier toutes les douleurs qui m'ont assailli ; moi, j'étais frappé par une nouvelle affreuse. L'enfant sur lequel j'avais compté pour apaiser les chagrins de ma femme, cet enfant si désiré dont on m'annonçait la naissance avec des élans de joie indescriptibles, on m'apprenait aussi sa mort et, au milieu de ses angoisses, ma

jeune femme ne trouvait qu'un cri : « Reviens, j'ai besoin de toi pour me consoler. »

Que le ciel préserve toute créature d'une souffrance pareille à celle que j'éprouvai et qu'il me fallut refouler. Car je sentais que je devais, au lieu d'attrister encore de mes chagrins mon compagnon privé de nouvelles, lui apporter plutôt des consolations. Du moins, pour lui, on pouvait dire (nous le sûmes plus tard) ce que je lui répétais avec amertume : « Pas de nouvelles valent mieux que de mauvaises. »

Mais ce n'est pas tout, la mort avait frappé de rudes coups dans ma famille, et des parents que j'aimais avaient été moissonnés à la fleur de l'âge.

Et parmi mes amis mêmes, j'en avais à regretter plusieurs.

Au milieu de toutes ces lettres, de ce courant de journaux dont quelques-uns donnaient des nouvelles plus ou moins exactes de notre position, les uns l'exagérant, les autres ne se rendant pas compte de sa gravité, par la raison qu'ils ne connaissaient pas le pays ; au milieu, dis-je, de ces renseignements tristes ou gais, se trouvaient quelques lignes que le Gouverneur, malade lui-même, m'avait fait écrire ; les voici :

« Bakel, 15 août 1864.

« Mon cher capitaine,

« J'ai reçu les lettres que vous m'avez envoyées par le courrier Seïdou ; mais, depuis son arrivée, je n'ai reçu aucunes nouvelles de vous, soit directes soit indirectes. Comme, d'un autre côté, je sais que les partisans d'El Hadj Omar sont en guerre ouverte avec les Bambaras révoltés, je suppose que vous êtes bloqués dans Ségou et que les communications sont interrompues avec le haut Sénégal. D'ici à peu de jours, Seïdou partira pour essayer de vous rejoindre, et il vous portera, s'il arrive, quelques marchandises peu encombrantes que je lui ferai remettre pour vous ; car vous devez commencer à être un peu à court d'argent. De plus, j'enverrai un courrier qui portera une lettre au chef des Bambaras qui assiégent Ségou, afin qu'il vous

facilite le moyen de revenir le plus tôt possible à Saint-Louis, si vous tombez entre ses mains. J'espère que cela pourra se faire bientôt.

« Recevez, mon cher capitaine, etc.

« Le gouverneur.

Signé : FAIDHERBE. »

Et plus bas de sa main :

« Je suis bien malade au moment où je vous signe cette lettre, revenant de Médine. Ce courrier vous portera des lettres de France à votre adresse.

Signé : FAIDHERBE.

En effet, le Gouverneur était allé se renseigner à Médine. A peine fut-il revenu à Saint-Louis que le courrier, qui l'avait accompagné dans ce voyage, fut expédié avec tout ce qu'on trouva à la poste à mon adresse, plus une somme de cinq cents francs, représentée par deux cents francs d'argent et une filière d'ambre n° 1, de trois cents francs.

Comme on peut le voir, le Gouverneur était bien au courant de la situation politique. Il appréciait l'impossibilité dans laquelle nous étions, non-seulement de revenir, mais même de correspondre ; heureusement on lui avait exagéré les choses en lui laissant supposer que nous étions assiégés dans Ségou, car alors nous eussions dû dire adieu à la vie, à moins d'un miracle.

Le 4 novembre, je pris le parti de donner la filière d'ambre à Ahmadou ; ce n'était qu'un faible dédommagement des dépenses qu'il faisait à notre égard ; mais, en raison de la grande valeur du gros ambre et de la beauté de celui qu'on m'avait adressé, mon cadeau gagnait une importance dont l'effet devait m'être utile plus tard. Lorsque j'arrivai à sa maison, Ahmadou me pria d'attendre parce qu'il allait déjeuner.

Ce repas lui donnerait à peine le besoin d'un plus grand couvert que celui de ses moindre sujets sans le

nombre des individus qui y prennent part. En effet outre plusieurs chefs, parmi lesquels ceux du Fouta Djallon; ordinairement, Sontoukou, le griot qui l'amuse le plus, Ngour son forgeron, puis son cordonnier, un de ses chefs de captifs, et enfin tous les princes de sa famille y trouvaient table ouverte. Sadhio, esclave d'Ahmadou qui l'accompagne depuis son enfance, était l'in tendant en chef de ces festins, qui se composent d'un certain nombre de calebasses de couscous, de riz cuit avec de la volaille, de lack-lallo, de mafé et à peu près de toutes les variétés des mets, dont le riz, le mil et le maïs sont l'unique base, et qui forment la nourriture de tous les nègres, à quelque rang qu'ils appartiennent.

Du reste, à en juger par deux plats d'une sorte de poule au riz que Sadhio m'avait envoyés à mon arrivée à Ségou, la cuisine n'était pas désagréable. Lorsque Ahmadou est prêt, Sadhio fait envoyer par les femmes esclaves de la *maison* les calebasses en nombre propor tionnel aux convives qui sont là. On se range à l'entour, après s'être lavé les mains, et on mange à même avec les mains. Après quoi, on se lave de nouveau les mains et la bouche; mais, quoique ces plats soient gras, on ne se lave qu'à l'eau claire et on s'essuie en se frottant les mains soit sur la tête, soit sur ses vêtements, soit même pas du tout, ce qui est le cas le plus général.

Quand Ahmadou eut déjeuné, il nous reçut et, avec une grâce parfaite, me demanda si j'avais des nouvelles de ma famille et du Gouverneur. Après une conversation, qui dura assez longtemps, je lui dis que le Gouverneur m'engageait à rentrer. Aussitôt sa figure devint inquiète et il me répondit : « Mais nous sommes convenus d'attendre Bakary. » Je vis qu'il serait inutile d'entamer cette question, puisque le Gouverneur n'avait pas songé à écrire en arabe à Ahmadou, pour le prier de hâter mon retour, et je me décidai à attendre.

Je lui fis présent de la filière d'ambre, ce qui fut l'oc-

casion de nombreuses questions sur l'origine de l'ambre, sur le pays d'où il venait, puis sur sa valeur, et de là sur le commerce en général, puis sur tous les pays, et enfin sur la forme de la terre ; et quand j'affirmai qu'elle était ronde, tout le monde témoigna une notable incrédulité, sauf Bobo qui dit : « C'est vrai, » et Ahmadou, qui généralement s'efforce de ne rien laisser voir sur sa figure.

En somme, je fus très-content de cette entrevue. Ahmadou, en exécution d'une promesse faite au moment du départ de Bakary, avait donné l'ordre de m'envoyer des chevaux pour me promener aux alentours de Ségou. De plus, chose remarquable, il ne leva pas l'audience sans nous faire donner un pain de sucre qu'il avait envoyé chercher dans les magasins d'El Hadj.

Depuis longtemps nous en étions privés, Ahmadou nous ayant dit qu'il n'en avait plus à lui ; et nous étions réduits au miel, qui en ce moment était fort mauvais.

Les Bambaras ont la spécialité de récolter le miel. Ils établissent de nombreuses ruches dans les arbres, aux abords des villages, et chaque mois, au moment de la pleine lune, ils vont retirer une partie du miel pendant la nuit et aux flambeaux. Les abeilles effarées quittent leur ruche, dont on enlève le couvercle au milieu du bourdonnement et non sans piqûres, puis on la referme et l'essaim y rentre petit à petit.

Ces ruches sont des paniers en paille tressée, ouverts par un bout et pointus par l'autre; l'extrémité ouverte est bouchée avec un couvercle en calebasse, que l'on fixe au moyen de terre glaise, après avoir pratiqué un trou au milieu.

Quant au miel, tantôt blanc, tantôt rouge et quelquefois noir, il est, de temps en temps, très-bon ; mais, souvent aussi, détestable.

A la suite de cette entrevue avec Ahmadou, je restai quelque temps sans le voir.

Vers cette époque, je reçus la seule avanie que j'aie eu à souffrir pendant mon voyage : aventure incompréhensible, mais dans laquelle il me fallut déployer une certaine énergie sous peine de voir mon caractère officiel ruiné dans l'esprit de tous.

Le 23 novembre, j'avais fait demander à Ahmadou un guide pour aller à Dougassou. Il ne répondit pas, ce qui signifiait pour nous, qui étions au courant de ses usages : « Je ne me soucie pas que tu y ailles. »

Du reste, c'était logique et je m'y attendais. Du moment qu'il ne voulait pas m'envoyer au Macina pour ne pas m'exposer, il ne pouvait m'autoriser à m'éloigner de Ségou jusqu'à Dougassou, théâtre ordinaire des razzias des Bambaras du Baninko, où j'eusse pu me trouver tout aussi exposé qu'en plein Macina. Aussi n'insistai-je pas pour aller à Dougassou, mais seulement pour aller me promener à cheval n'importe où, soit à Velengana, soit ailleurs. Samba N'diaye m'avait prévenu que, si je voulais aller à Velengana, Ahmadou consentirait. Le 26 novembre arriva. Le soir, convaincu que Samba mettait de la mauvaise volonté à demander les chevaux, je lui dis que je me décidais à faire l'excursion, monté sur les mules. Mais alors, à mon grand étonnement, il me déclara qu'Ahmadou ne voulait pas que je sortisse de l'enceinte, qui, disait-il, était bien assez grande pour me promener.

J'entrai en colère et le traitai fort mal, lui déclarant que je ne me laisserais pas conduire ainsi, que je prétendais être libre de mes mouvements et, après une courte scène, je me retirai.

Le lendemain dimanche, 27 novembre, je fis seller les mules au jour et me disposai à sortir comme je le faisais habituellement. Pendant que je me préparais, j'entendis Samba N'diaye qui parlait en yoloff à mes laptots et les engageait à ne pas me laisser partir. Je parus alors et lui dis qu'il était inutile qu'il se mêlât

de cette affaire. J'allais à Siracoro. Il me pria d'attendre qu'il eût été prévenir Ahmadou, mais d'un ton qui ressemblait à un ordre. J'étais peu disposé à l'écouter.

« Va prévenir Ahmadou, si tu veux, lui dis-je; moi, je pars me promener. » J'enfourchai ma mule, le docteur la sienne et nous nous dirigeâmes vers la porte du village la plus rapprochée. Au moment où j'y arrivais, je trouvai, sur la petite place, Samba N'diaye qui m'y avait précédé au lieu d'aller chez Ahmadou, et qui saisit ma bride pour m'arrêter en me disant : « Où vas-tu donc ? Allons, retourne ! » Cette fois, je ne fus plus maître de ma colère : « Lâche ma bride, lui dis-je énergiquement. Lâche, lâche donc ! » et voyant qu'il tenait bon : « Tant pis pour toi, » m'écriai-je, et je piquai des deux éperons la mule. C'était une vigoureuse bête ; peu habituée à sentir l'éperon, elle se précipita en avant assez fortement pour que Samba N'diaye fût obligé de la lâcher, et faisant volte-face, elle se mit à distribuer une série de ruades qui eurent bientôt fait d'éloigner de la place les curieux qui s'assemblaient malgré l'heure matinale.

Je m'élançai alors vers la porte ; mais Samba N'diaye avait crié aux gardiens de la fermer, et, si je franchis la première, je me heurtai à la deuxième que je trouvai close.

De plus, on courait donner l'ordre de fermer toutes les portes. Ainsi, prisonnier dans la ville, je n'avais plus qu'à savoir si c'était par ordre d'Ahmadou. A l'air de Samba N'diaye, j'en doutais: il me semblait embarrassé. L'acte assez grave qu'il venait de se permettre paraissait avoir été accompli dans un moment de rage, plutôt qu'en exécution d'un ordre.

Cela me rendit tout mon sang-froid. Après tout, il fallait savoir à quoi s'en tenir. Je descendis de ma monture et je me dirigeai sans retard vers la maison d'Ahmadou. Il n'était pas sept heures, et de plus il faisait

un froid de douze degrés au-dessus de zéro. Sur la route, je ne rencontrai presque personne. Je savais que je ne verrais pas Ahmadou ; mais ma présence à sa porte à une telle heure et en costume de promenade, c'est-à-dire botté et éperonné, devait attirer l'attention et me faciliter le moyen de le voir.

En effet, j'arpentais sa cour depuis cinq à six minutes, quand son frère Aguibou sortit de la maison où il habitait et, tout surpris de me voir, vint à moi.

Je le suppliai de dire à son frère que je désirais le voir sans retard pour une affaire de la plus haute importance. J'étais ému, très-ému même, une certaine altération pouvait se remarquer sur mes traits. Aguibou, qui déjà la veille avait sans doute entendu parler de cette affaire, me demanda s'il s'agissait des chevaux. « Oui, lui dis-je ; mais il y a autre chose. Dis à Ahmadou que je tiens à le voir le plus tôt possible, que je ne puis rester aujourd'hui sans le voir. »

Aguibou entra tout de suite chez son frère, car seul des princes il a ses entrées ; il en ressortit un instant après avec Samba N'diaye. Ahmadou me faisait souhaiter le bonjour et donnait l'ordre, en envoyant *sa sandale* comme preuve que cet ordre émanait de lui, de me délivrer sur-le-champ deux chevaux pour aller me promener. C'était une victoire, mais il me fallait davantage. Je renvoyai Aguibou le remercier, lui dire que j'avais renoncé à ma promenade, mais qu'il était important que je lui parlasse le jour même.

La réponse ne se fit pas attendre, Ahmadou me renvoyait à l'après-midi. Ainsi nous n'étions donc pas prisonniers ; Samba N'diaye, par entêtement ou dans un excès de zèle, dont à coup sûr il avait été blâmé, avait pris sur lui cette mesure violente qui m'avait causé si grand émoi. Du reste, il était pâle et visiblement troublé.

Je rentrai à la maison tranquiliiser mes hommes ;

puis, comme le bruit commençait à se répandre dans le quartier que j'avais voulu me sauver de chez Ahmadou, que j'étais en fuite, j'allai, afin de bien montrer qu'il n'en était rien, me faire ouvrir par Samba N'diaye les portes de la ville, où la foule attendait depuis une heure sans pouvoir passer; puis, accompagné du docteur et de l'un de mes hommes, je me rendis à la demeure de Tierno Abdoul, située à environ deux kilomètres de l'enceinte dans une sorte de petit hameau qui termine le faubourg de Ségou, sans avoir de limites bien évidentes.

Nous ne trouvâmes pas Abdoul; mais, à dessein, nous prolongeâmes notre promenade jusqu'à l'heure de déjeuner. Ensuite, vers midi et demi, j'allai chez Ahmadou. Il réglait une affaire qui dura longtemps et, comme l'heure du salam approchait, il me fit prier d'aller attendre chez moi, qu'il me ferait appeler après la prière.

Ce ne fut qu'à trois heures que je le vis. Il était en petit comité de chefs. Après les politesses, j'exposai mes griefs à Ahmadou dans des termes convenables mais énergiques, avec une émotion que je ne pouvais dominer et que personne à Ségou ne m'avait encore vue. Après tout, il s'agissait du succès de ma mission : il fallait me faire respecter coûte que coûte. Aussi lui dis-je que c'était à lui de prendre des mesures pour empêcher dorénavant que pareille avanie me fût faite; quant à moi, je ne saurais la supporter, et, si pareil fait se renouvelait, je me ferais respecter en me servant de mes armes, à défaut de tout autre moyen.

Samba N'diaye prit à son tour la parole, et expliqua qu'il avait voulu m'empêcher de sortir sur les mules, parce que cela était presque faire un affront à Ahmadou. Il broda sur ce thème, entassant mensonge sur mensonge. Pendant son discours, de nombreuses et violentes interruptions m'échappèrent, ainsi qu'au docteur, habituellement si calme, et, dès qu'il eut fini, je lui répliquai de la façon la plus vigoureuse, le traitant

de menteur, lui reprochant son ingratitude envers les blancs, dont il n'avait reçu que des bienfaits dans sa jeunesse et qu'il trahissait aujourd'hui. Ensuite je me plaignis à Ahmadou que Samba N'diaye, qu'il m'avait donné comme intermédiaire, ne fît pas mes commissions, ne vînt pas lui dire lorsque je désirais une audience, et ne me répétât pas ce qu'Ahmadou disait pour moi. Enfin je demandai à changer de maison.

Ahmadou prit alors la parole et, dès son premier mot, je vis que ma cause était gagnée. Il me donna la promesse que, pendant tout le temps que je resterais à Ségou, je serais respecté de tout le monde; quant à lui, il n'était pour rien dans ce qui venait de se passer, et jamais pareille chose ne se renouvellerait.

Le matin seulement, Samba N'diaye était venu lui dire que je voulais sortir, bon gré mal gré; en envoyant Aguibou pour me faire donner les chevaux, il avait bien vu qu'on ne lui avait pas tout dit; maintenant les choses étaient expliquées.

Après d'autres protestations, il me pria de rester logé où j'étais, disant que la maison était à moi et non à Samba N'diaye, et que dorénavant je n'aurais qu'à envoyer Samba Yoro (l'un de mes noirs) avec Samba N'diaye quand je donnerais une commission à faire près de lui.

Samba N'diaye voulut s'excuser, mais ses explications n'avaient pas de sens; aussi refusai-je pour le moment de lui pardonner, et je dis à Ahmadou qu'il était fort heureux que, depuis mon arrivée dans le pays, j'eusse pris l'habitude de marcher sans arme et même sans bâton, parce que, dans ma colère du matin, j'aurais certainement corrigé Samba si je ne l'eusse pas tué sur le coup. Cela ne souleva pas d'objection, car, jusqu'à un certain point, les noirs ont le respect de la liberté individuelle et la conscience du cas de légitime défense.

Cette scène était terminée; j'y avais plutôt gagné que perdu.

En décembre, le temps se refroidit considérablement à Ségou. Souvent, le matin jusqu'à dix heures, la température ne dépàsse guère 15 à 18 degrés au-dessus de zéro et, à quatre ou cinq heures du matin, dans la campagne, il n'est pas rare de la voir à 10 ou 11. Les habitants gèlent, ils restent dans leur case, enveloppés de couvertures de coton, accroupis autour d'une sorte de marmite en terre (les cuisines du pays), où ils brûlent de petits morceaux de bois, se chauffant et s'enfumant tout à la fois. En les voyant se plaindre du froid, je ne pouvais pas m'empêcher de me rappeler les Péruviens de Lima, qui, ne voyant jamais de pluie mais ayant quelquefois une rosée assez forte et prolongée en brume jusqu'à neuf ou dix heures du matin, s'accostent dans les rues en se plaignant de cette affreuse pluie.

Néanmoins, telle quelle, la température de Ségou, qui, à cette époque de l'année, passerait en Europe pour fort agréable, est, dans ce pays, la cause de bien des souffrances. Les pauvres, qui ne peuvent se chauffer, car il faut acheter le bois, les captifs qui couchent dans des cours ou des hangars non fermés, et qui n'ont pas toujours des vêtements ni à plus forte raison des couvertures, tous ces gens souffrent. On entend des enfants tousser, pleurer; les malades abondent, et les blessés, qui sont nombreux, souffrent de leurs plaies cicatrisées, aussi bien que de celles qui ne sont pas encore guéries.

Quant à nous, nous avions froid, et nous sortions nos derniers vêtements d'Europe, réservés pour les occasions exceptionnelles de maladie. Nous allions nous promener dans les rues désertes de la ville, combattant la fraîcheur du temps par l'exercice, mais ne trouvant pas d'imitateurs.

Le 25 décembre, les princesses prisonnières au *diom-*

foutou, les femmes d'El Hadj, comme on les nomme ici, étaient convaincues d'avoir formé un complot, d'avoir défoncé un magasin de cauris et d'en avoir volé une assez grande quantité. Ahmadou s'y rendit avec un nerf de bœuf à la main, décidé à faire lui-même une distribution à celles qu'il appelle ses mères, et que seul il peut visiter avec Samba N'diaye et Aguibou ; mais en route l'influence d'Oulibo l'avait décidé à en rester aux menaces, et il reçut pour excuse ce simple mot : « Nous mourons de faim et nous avons pris ces cauris pour acheter de quoi manger. »

Non-seulement les propres femmes d'El Hadj, mais encore toutes les femmes ou filles de chefs vaincus par lui, qui sont tombées en son pouvoir, habitent cette espèce de harem. Ce sont les dernières qu'on désigne sous le nom de princesses. La plupart ont un certain nombre de femmes esclaves affectées à leur service et qui vont chercher l'eau, faire les achats au marché, vendre le coton filé par les nobles mains de leurs maîtresses, ou les gourous qu'Ahmadou leur a fait distribuer.

Le total de ces femmes est d'au moins huit cents. Elles reçoivent pour leur entretien du mil en quantité suffisante, du poisson que les pêcheurs fournissent régulièrement, plusieurs fois du lait, et du beurre une fois la semaine. Voilà pour la nourriture. Ce qu'elles veulent en plus, elles sont obligées de se le procurer par leur travail, qui se borne généralement à filer le coton, dont on fait ensuite tisser des pagnes, quand elles ne le vendent pas tel quel ; quelques-unes teignent les étoffes, d'autres tissent en paille des ronds fort jolis, nuancés de différentes couleurs et destinés à servir de couvercles de calebasse.

De temps à autre, Ahmadou fait à ses mères une distribution de cauris ou de gourous ; puis, deux fois l'an, il leur donne un grand pagne et un petit. Les femmes

adultes et les vieilles reçoivent de plus une couverture de coton.

Les jours de fête, Ahmadou envoie un certain nombre de bœufs et de moutons qu'on abat pour ces dames, qui souvent s'arrachent les morceaux, car entre elles les disputes ne sont pas rares.

Quelques-unes doivent aux générosités d'Ahmadou ou de son père un certain nombre d'esclaves, ou bien des vaches qu'elles confient au berger du village, et dont on leur porte le lait chaque soir. Voilà ce qu'est le diomfoutou, c'est-à-dire la maison du roi, qui, malgré la parcimonie d'Ahmadou, coûte fort cher à entretenir, eu égard au peu de revenus de la couronne.

Enfin le 1er janvier 1865 arriva, et, d'après ce principe que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, j'envoyai à Ahmadou cent fr. d'argent, une filière d'ambre nº 4 et une de corail nº 6 (en tout environ cent quatre-vingts francs), en lui faisant expliquer que c'était le premier jour de notre année, et qu'il était d'habitude parmi les blancs de faire des présents ce jour là.

Je fis distribuer cinq cents cauris à chacun de mes laptots et je leur donnai une calebasse de miel en ruche, qu'Ahmadou m'avait envoyée, puis je distribuai à toutes les femmes de la case deux cents cauris chacune, et, aux captifs, quelques centaines de cauris à partager.

Samba N'diaye, à sa grande joie, et d'autant plus qu'il ne l'espérait pas, eut une blouse de coton blanc, d'une valeur de six mille cauris au moins à Ségou ; et j'en donnai également une au vieil Abdoul, pour le remercier de la bonne hospitalité que nous avions reçue de lui à ses jardins.

Ahmadou avait paru enchanté de son cadeau, surtout de l'argent, et avait promis qu'il me ferait appeler, dès qu'il serait un peu dégagé des occupations qui l'accablaient. Mais ce moment de liberté fut reculé par une

accumulation d'importantes affaires. Et, un jour, arriva de Koghé, bride abattue, un cavalier qui annonçait qu'un homme, parti pour la chasse, venait de rencontrer les ennemis campés à Toghou près du premier village.

Aussitôt le tambour battit à la mosquée. Dès qu'un peu de monde fut réuni, Ahmadou se rendit à la grande place, sous les grands arbres des mariniers, et l'armée partit, comme d'habitude, à la débandade.

Le soir, cette nouvelle, à laquelle peu de gens croyaient, était confirmée. Deux jours après, on avait la certitude que les talibés d'El Hadj venaient d'être défaits.

Nous fûmes bientôt en mesure d'apprécier la gravité de la situation. Ahmadou, furieux de son nouvel échec et comprenant peut-être qu'il jouait sa dernière partie s'il la perdait, se décidait à prendre le commandement de l'armée en personne. Il avait envoyé chercher des renforts de tous côtés jusqu'à Kenenkou, où se trouvaient les Djawaras, et en attendant qu'il s'y rendît lui-même, il avait envoyé Oulibo et Tierno Abdoul à l'armée. Tout le monde, à part quelques vieillards impotents, faisait ses préparatifs de départ; j'étais inquiet. Ahmadou, s'il était battu, ne rentrerait peut-être pas dans Ségou, je n'apprendrais peut-être sa défaite qu'en tombant au pouvoir des Bambaras, et, dans ce cas, ma mort serait immédiate. Ces réflexions me décidèrent à lui demander de partir avec lui. Cela ne pouvait que lui être agréable, et, en cas de désastre, nous étions plus en sûreté avec son escorte que seuls et sans chevaux dans Ségou.

CHAPITRE VII

EXPÉDITIONS VICTORIEUSES

Notre équipement. — Marche de l'armée d'Ahmadou. — Marcadougouba. — Restitution des objets détournés du butin. — Défi des talibés aux soldats. — Combat de Toghou. — Défaite de Mari et prise du village. — Exécution d'un captif. — Alioun est mortellement blessé. — Le champ du massacre et le sourire des morts. — Pillage de Toghou. — Rentrée triomphale. — Le corps d'Alioun est inhumé par un général et par un prince. — Mes courriers sont-ils revenus à Nioro ? — Nouveaux préparatifs d'expédition. — Je chasse chemin faisant. — Assaut de Dina. — Pillage de Goumi. — Entrée à Yamina. — Je suis traité comme un héros.

Ahmadou accueillit notre demande avec plaisir; il en fut même flatté, mais ajouta qu'il ne partait pas encore.

Pour me préparer à tout événement, je tins en état mes harnachements et tout mon bagage portatif de voyage ; je mis mes carnets de notes et mes papiers en bon ordre, donnant mes instructions à tout le monde pour le cas où il m'arriverait malheur, afin que ces papiers ne fussent pas perdus. Puis je rassemblai ma monnaie, mon ambre et mon corail, avec un peu d'or que j'avais acheté pour avoir une valeur portative, et j'attendis.

Le 28 janvier, réveillés par le tambour, nous nous hâtâmes d'achever nos préparatifs. Le docteur, qui, lorsqu'il m'avait vu décidé à accompagner Ahmadou,

m'avait simplement prié de demander aussi un cheval pour lui, était prêt ; on assurait qu'Ahmadou partait à deux heures, et, comme il avait dit à Samba N'diaye de me prêter son cheval, je lui en fis demander un second. Par sa réponse, j'appris qu'il allait m'envoyer Oulibo.

En effet, vers une heure, celui-ci vint me dire qu'Ahmadou, craignant pour nous les fatigues et les dangers de l'expédition, nous assurait que, si nous voulions rester à Ségou, nous ne manquerions de rien ; si nous voulions partir, il ne nous en empêcherait pas, mais il devait nous avertir qu'il allait se battre jusqu'à la victoire et qu'il ne reculerait pas devant les Bambaras.

J'étais convaincu qu'Ahmadou ne demandait pas mieux que de nous voir l'accompagner ; les talibés qui étaient avec Oulibo ne le cachaient même pas. J'insistai et ne trouvai pas de résistance. Le prince n'avait voulu que mettre sa responsabilité à l'abri en cas d'accident.

A deux heures, le second cheval arrivait, et une demi-heure plus tard, nous allions rejoindre Ahmadou sous les arbres de la place, dont il ne bougeait plus depuis trois jours. On amassait devant lui la poudre et les balles, et, à quatre heures, après le salam, on en fit la distribution aux porteurs qui commencèrent tout de suite à se mettre en marche. J'emmenais tous mes hommes, à l'exception de Boukary Gnian, qui, ayant un gros abcès, ne pouvait pas marcher.

Les munitions se composaient de : 140 barils de poudre du pays, contenant environ 30 kilogrammes chacun, soit 4200 kilogrammes; 33 sacs de poudre d'Europe, pesant 15 à 20 kilogrammes ; 27 paquets de 4 fusils chaque, pour rechange ; 9 gros sacs de cuir pleins de pierres à fusil, et 150 sacs de 1000 balles de fer chacun, ou 150,000 balles.

A cinq heures et demie, le tout était chargé et mis en route, sur la tête de plus de trois cents mariniers, dont quelques-uns ployaient sous le faix ; les plus riches d'entr'eux avaient posé leur fardeau sur des ânes et n'avaient que le soin de les conduire. Enfin, une douzaine d'énormes calebasses représentaient le bagage d'Ahmadou et ses provisions. Quant à nous, nous n'avions qu'un sac de cuir plein de *couscous,* deux de *bourakié* ou couscous mélangé de miel et d'arachides pilées, un sac de sel et des peaux de bouc pour l'eau. D'abord, la marche fut lente. L'armée d'Ahmadou occupait un immense espace, et, à travers la poussière, éclairée par les rayons du soleil couchant, avec ses costumes bigarrés, cette énorme foule, mélangée de piétons, de chevaux et même d'ânes, présentait un coup d'œil magnifique. Je voulais d'abord me tenir près d'Ahmadou ; mais, comme il marchait au milieu de sa garde de soldats à pied, il me fallut y renoncer sous peine d'en écraser quelques-uns.

A Soninkoura, le premier village après Ségou, on fut obligé d'arrêter un instant. Là, deux talibés se prirent de querelle et menaçaient d'en venir aux coups. Ahmadou mit le holà par ces simples paroles : « Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut se battre. Gardez votre courage pour demain, vous ferez mieux. »

En effet, nous supposions tous que le lendemain Ahmadou attaquerait l'ennemi.

Après Soninkoura, la marche devint plus facile ; je me décidai à m'en aller tout tranquillement, et comme, dans les ténèbres, mes laptots, en voulant me suivre, se déchiraient les jambes dans les épines, je les renvoyai, leur disant que je les retrouverais au campement. Le docteur était parti de son côté. Je laissai mon cheval marcher à son pas, et bientôt je rattrapai les porteurs de poudre à l'avant-garde.

Les sons d'une musique composée de tamtams et de

flûtes se firent bientôt entendre ; puis nous aperçûmes de nombreux feux au milieu des arbres ; nous étions à Marcadougouba, où se trouvait campée en dehors du village l'armée de Tierno Alassane. Fali, le chef des soldats, s'y donnait un bal pour se distraire et se consoler de la défaite. Après avoir erré quelque temps au milieu des feux et des divers groupes, je finis par rallier mes laptots, puis enfin le docteur, et nous campâmes au pied du premier arbre que nous rencontrâmes sur le bord de la route. Nos laptots trouvèrent un amas de cannes de mil dans le village et, sans plus de façon, imitant l'exemple des talibés, ils s'en emparèrent, de telle sorte que nous eûmes un feu comme tout le monde. Au surplus, ce n'était pas du luxe, vu que la nuit était fraîche ; or nous n'avions emporté qu'une couverture pour tout campement, pensant que le lendemain nous devrions nous battre.

A peine Ahmadou fut-il installé dans les cases, que Fali lui avait fait préparer, que nous en fûmes avertis par un esclave militaire, qui parcourait le camp en appelant Samba Yoro. Ahmadou le faisait chercher pour s'informer de notre campement et pour lui remettre un demi-pain de sucre afin de tremper le couscous de notre souper. Cette attention, en un pareil moment, avait bien son mérite. Peu après, les griots à cheval parcouraient le camp, réclamant le silence et recommandant de tenir les chevaux. La musique de Fali cessa son bruit infernal, et chacun fut libre de dormir.

Le dimanche 26 janvier, à cinq heures et demie du matin, la musique recommençait. A ce bruit, tout le monde se leva. Je sus immédiatement qu'on n'attaquerait pas de la journée. Notre premier soin fut alors de visiter le village pour chercher quelque nourriture et tenter d'acheter de la viande ou de la volaille afin de nous soutenir ; mais ce fut en vain. A l'approche de l'armée, les habitants avaient caché leurs bestiaux et

leurs poules dans les coins les plus inaccessibles de leur maison, et, si on entendait le bruit des animaux, on ne les voyait pas; quand on demandait à acheter quelque denrée à la porte d'une habitation, on n'obtenait aucune réponse, et la personne à laquelle on s'adressait s'empressait de rentrer dans l'intérieur.

Marcadougouba est un très-grand village, mais fort peu habité. Deux mosquées à hautes tours en terre montraient que c'étaient des musulmans qui l'habitaient. L'une de ces tours, ogivale dans le haut, n'avait pas moins de quinze mètres. De nombreux puits, profonds de vingt-cinq à trente mètres, donnent de l'eau en abondance, et, malgré cela, vu le nombre considérable d'hommes réunis en ce lieu, ils ne suffisaient pas en ce moment. Aussi mes laptots, plutôt que d'attendre leur tour pour puiser de l'eau, préféraient faire boire les chevaux à Somono Dougouni, village situé au bord du fleuve, à environ une demi-heure de route au Nord.

Autour du village, en dehors, et même dans quelques terrains vagues à l'intérieur, on cultivait du tabac.

Dès que nous fûmes bien convaincus qu'il n'y avait aucun moyen d'obtenir à prix d'argent des provisions, nous rentrâmes au camp, et l'un des hommes de Samba N'diaye, un nommé Souleyman, vint me demander si je voulais qu'on me fît une case. Je n'eus garde de refuser. Pendant que nous allions voir l'arrivée de divers détachements qui ralliaient l'armée, Souleyman, après avoir pris les ordres d'Ahmadou, dit à Fali de nous construire une case. ce qui fut fait par les soldats avec une promptitude remarquable. Nos laptots profitèrent de l'occasion pour se munir de tresses de paille aux dépens du village, ainsi que de bois à brûler, et nous fûmes installés.

Une chose me surprenait, c'est qu'au milieu de ce tohu-bohu général, où chacun cherchait des ressources

pour son compte, nous étions l'objet de politesses et d'égards de la part de tous ; et, dès ce moment, jusqu'à mon départ, il en a toujours été ainsi. Il semblait que l'action d'être venu à l'armée avec eux eût modifié ma position : de fait, il est impossible de dire à quel point cela me rendit populaire.

Nous avions beaucoup souffert des fatigues de cette journée où nous avions peu mangé; car, en dépit de nos efforts, jusqu'à deux heures, nous n'avions rien pu acheter, lorsque Souleyman, plus heureux, réussit à nous procurer deux petits poulets gros comme le poing. Nous fîmes bouillir ce maigre régal pour en tremper le couscous ; mais je dois dire que j'ai rarement trouvé quelque chose de plus mauvais. Un peu plus tard, Ahmadou nous envoya dix-huit poules magnifiques, que les gens du village étaient venus lui apporter sur la réquisition de Tierno Abdoul, avec cent vingt calebasses de lack-lallo, destinées à sa garde. Mon premier mouvement fut d'accepter ; mais le docteur, croyant qu'Ahmadou se privait, insista pour que je n'en prisse que quelques-unes. Je renvoyai donc douze poules, en faisant remercier Ahmadou ; mais, ainsi que je m'y attendais, il ne voulut pas les recevoir et me dit que, si j'en avais de trop, je pouvais les distribuer à qui je voudrais; pour lui qui les avait données, c'était fini.

Mes laptots étaient enchantés. Je leur en donnai cinq, j'en pris deux pour notre souper; et persuadé que le lendemain on attaquerait, ne voulant rien avoir qui gênât mes mouvements, je distribuai les autres entre les principaux chefs et ceux qui, tels que Fali, Sontoukou et Souleyman, nous avaient été utiles. Je savais qu'avec les cadeaux on obtient beaucoup, et cette fois encore je ne me trompais pas.

Tous furent enchantés, et ils le furent bien davantage quand, le soir, Ahmadou m'ayant envoyé par

Mahmadou Dieber un superbe mouton gras, j'en fis la distribution, dans laquelle le nombre des élus fut encore plus considérable. Plusieurs vinrent me remercier en personne; Tierno Abdoul et Tierno Alassane, entre autres, arrivèrent la nuit, pendant mon sommeil, m'apporter la nouvelle qu'on ne partirait pas le lendemain. Si je l'eusse su plus tôt, j'avoue que j'aurais été moins généreux. Enfin, tout était distribué et il nous restait encore de quoi vivre le lendemain à peu près; c'était plus que suffisant et je m'en remettais du reste à la Providence.

Le 30, Ahmadou tint un conseil où il commença par demander la restitution des objets pillés à la guerre et soustraits au partage général, disant qu'il fallait, si l'on mourait, aller vers Dieu les mains vides du bien de ses frères. Cette opération fut longue: personne ne se décidait à parler. Enfin, lentement, très-lentement, plusieurs se levèrent : l'un restituait un pagne, l'autre une peau de bouc pour l'eau, un couteau, un chapelet; enfin, l'un déclara un fusil qu'il avait vendu cinq mille cauris, ajoutant que, s'il était tué, il avait un esclave qui représenterait plus que cette valeur; un autre avoua un captif qu'il avait *mangé*, ce fut du moins ce qu'il répondit quand Ahmadou lui demanda ce qu'il en avait fait.

Cette scène était vraiment curieuse et elle dura longtemps.

Peu après, un talibé se présenta. Il s'avança aux deux tiers du rond formé par les soldats accroupis, et là, debout, appuyé sur son fusil, il demanda à leur parler de la part des talibés. C'était un grand Fouta Djallonké présentant un type Peuhl passablement pur; sa couleur était assez claire, sa pose était digne. Il prit la parole, et, d'une voix très-nette, salua les soldats et leur dit : « Demain nous allons marcher au combat. Les talibés m'envoient vous dire que, demain, si l'on

rencontre l'ennemi dans la plaine, ils vous montreron comment on doit le combattre et le chasser; si on l'attaque derrière des murailles, ils vous apprendront à les escalader. » Puis, ce défi porté, il resta immobile et calme au milieu d'un cercle bruyant, qui, à ses paroles, s'était levé furieux et gesticulant.

Ahmadou rétablit à grand peine le silence et l'ordre, et jeta un peu de calme sur les passions haineuses qu'on venait de surexciter; car il ne faut pas oublier qu'entre les soldats ou sofas et les talibés, bien que servant la même cause, le même homme, il existe une haine intense.

Dès que le silence fut complet, le Roi répéta ses instructions et donna la parole aux chefs des soldats pour répondre au défi de Tierno Moussa. Le premier qui parla fut le jeune Fali, le soldat le plus brave, prince et fils de roi, élevé à côté d'Ahmadou après la mort de son père. Il avait toujours vécu dans le luxe et le bien-être; cependant, il n'était pas obséquieux pour son maître ; il le servait, mais, comme je l'ai déjà dit, ne paraissait pas l'aimer. Ahmadou ne s'y trompait pas, car un jour Aguibou me dit : « Crois-tu que Fali oublie que mon père a tué le sien ? »

Fali se leva, à côté d'Ahmadou, avec son air nonchalant, la tête couverte d'un bonnet rouge, le corps habillé d'un boubou de mousseline blanche. Il se redressa lentement, et, appuyé sur son fusil, il dit :

« Salut aux talibés ! Je ne leur dis qu'une chose : ils ont menti ! » Puis il se rassit.

Le tour de parler fut alors à Yougoucoullé. C'était un vieil esclave militaire qui avait fait toutes les guerres. Il portait un de ces grands chapeaux du pays, dont toutes les pailles réunies au sommet, sans être tressées, forment un immense plumet. Ses blouses étaient ramassées dans sa ceinture comme en temps de guerre, il portait toutes ses armes et était couvert de grisgris.

Il parlait avec calme; son attitude était magnifique.

« Talibés, dit-il, je vous salue. J'ai bien entendu vos paroles : vous avez raison, et ce n'est pas aux esclaves à parler autrement que leurs maîtres. Je ne vous contredirai pas. Vous savez cependant que souvent dans un combat un homme en prend un autre plus brave que lui. Moi, quoique esclave, j'ai fait toutes les guerres d'El Hadj, depuis Dinguiray jusqu'à Ségou. Partout je me suis bien battu, et personne n'a pu dire qu'il m'avait vu reculer. Talibés, nous allons nous battre demain ; je ne vous dis qu'une chose : celui qui me verra reculer ne verra pas la lune le soir ! »

Après plusieurs discours de ce genre, l'assemblée fut rompue. A quatre heures seulement, Ahmadou rentrait dans son gourbi, et comme la veille il reçut toute la soirée des visites, répondant à tout, s'occupant de tout avec une activité merveilleuse, principalement de la part d'un homme habitué à la mollesse. J'envoyai, dès qu'il fut rentré, Samba Yoro le saluer de ma part. Il répondit qu'il m'avait vu dans ses conseils et que cela lui avait fait plaisir. Il fut très-gracieux, et le soir il m'envoya, par le soldat de sa porte, deux grands paniers de poissons que le village avait fait pêcher pour lui.

Le 31, après avoir réveillé mes hommes, j'envoyai remplir d'eau les peaux de bouc, car je savais qu'on n'en trouverait plus qu'après avoir pris le village ennemi, je fis boire les chevaux, et je sellai et bridai le mien moi-même avec le plus grand soin.

A trois heures et demie, un des princes, Alioun, vint prendre son cheval, qui était attaché près de nous, et me dit qu'Ahmadou était déjà aux avant-gardes. Je m'empressai de l'y rejoindre au moment même où la musique de Fali sonnait le réveil dans la plus grande obscurité. A quatre heures, on se mettait en marche sur plusieurs colonnes et au milieu d'un désordre ap-

parent ; à la lueur de grands feux, on pouvait déjà distinguer à peu près des compagnies groupées, se formant par colonnes, sur les flancs et en avant.

Jusqu'au jour, il ne me fut pas possible de me bien rendre compte de l'ordre de la marche. A sept heures et demie, nous arrivâmes devant un petit village bambara, désert et ruiné. Tous ceux qui manquaient d'eau en prirent à une grande mare et on alla faire halte à une petite distance. Alors les compagnies se rangèrent en ordre de bataille.

Sur un demi-cercle se trouvaient les quatre grandes colonnes de talibés; les soldats et les Djawaras [1] étaient à la gauche. Quant aux Pouls, ils avaient disparu, ou plutôt ils avaient couru par une autre route fermer le chemin de l'Est.

Ahmadou, quittant sa garde, alla passer la revue de toutes ses compagnies, parlant à chacune rapidement. Je le suivis dans ce mouvement et je m'applaudis de l'avoir fait, car sans cela je ne me serais pas bien rendu compte de ses forces. Il y avait bien là quatre mille chevaux et six mille fantassins au moins. Ahmadou donna ses ordres pour la formation des colonnes d'assaut, et l'on se remit en marche. Les colonnes s'organisaient rapidement en ordre grossier et plutôt groupées qu'alignées. A neuf heures, on faisait halte en vue du village de Toghou, dans une grande plaine. Je me portai à l'avant-garde d'Ahmadou, suivi du docteur et de mes hommes. Nous n'étions pas à six cents mètres de l'ennemi. Mari, sorti du village, avait rangé son armée à cinquante pas en avant de la face des murailles. La ligne des fantassins était très-grande ; trois à quatre cents cavaliers occupaient la gauche, et, derrière cette armée, on voyait

1. Les Djawaras sont des Sarracolets, qui ont toujours été hostiles aux Massassis. Comme ceux-ci et comme les Pouls, ils combattent à cheval. Ils sont nombreux surtout dans le Kingui et dans le Kaarta. — J.-B.

sur les murailles et sur les toits des maisons une deuxième ligne de défenseurs. Je fis aussitôt offrir à Ahmadou de démonter à coups de carabine les cavaliers qui faisaient de la fantasia; mais il avait son plan et me fit prier de ne pas tirer avant qu'il eût donné le signal des coups de fusil.

Cinq colonnes de fantassins s'étaient formées, composées des homme à pied et d'une grande partie des cavaliers qui avaient mis pied à terre.

Aussitôt qu'elles furent prêtes, elles s'avancèrent vers l'ennemi, en marchant au pas, et les talibés chantant en cadence : « Dieu est grand ; Mahomet est son prophète. »

L'ennemi ne bougeait pas. Les Bambaras étaient accroupis par terre, attendant sans doute qu'on tirât pour se lever et se précipiter sur les talibés désarmés; mais on ne leur en laissa pas le temps. Les colonnes s'avancèrent jusqu'à moins de cent pas de l'ennemi et se précipitèrent en courant, jusqu'à ce que les Bambaras effrayés se levassent en masse. La fusillade commença alors, au signal donné par un homme désigné à l'avance par Ahmadou dans chaque compagnie. On tirait à bout portant sur une foule folle de terreur, qui cherchait à rentrer dans le village. Entassés aux portes et surpris par la mitraille que vomissait chaque fusil des talibés, achevés à l'arme blanche, les Bambaras tombaient en rangs serrés les uns sur les autres, et les talibés, entrant sans résistance, poursuivaient sur les toits et dans les rues, les nombreux fuyards. Quant à la cavalerie, au premier coup de fusil, elle avait pris la fuite, en tournant le village de toute la vitesse de ses chevaux, et était allé rejoindre Mari, qui, au milieu d'une garde peu nombreuse, était sur une colline, laissant à ses esclaves le soin de sa cause.

En moins de trois minutes, les cinq colonnes étaient dans le village et les Bambaras défendaient en vain

leurs maisons. Dès que je vis ce résultat, je revins au galop vers Ahmadou lui annoncer la victoire, puis je partis à la recherche de mes hommes.

La journée ne se passa point sans que j'assistasse à l'atroce spectacle d'une exécution, et ce souvenir restera gravé dans ma mémoire. J'en vois encore les moindres détails. C'était un jeune soldat de Mari, qu'on avait retiré vivant de dessous un tas de cadavres. Au lieu d'être rasé comme tous les musulmans, il portait les cheveux tressés en casque, comme ceux des femmes et à la mode bambarienne; on lui avait attaché les coudes derrière le dos de manière à lui disloquer en partie les épaules. Il était debout. Après qu'on l'eut dépouillé de tout vêtement, un soldat, accroupi, se plaça derrière lui. Il regardait de tous côtés d'un air inquiet, quand Ali, talibé en grand honneur à Ségou et bourreau en titre, homme athlétique mais à la figure bestiale et à l'œil féroce, s'avança par derrière, et, d'un seul coup de sabre, lui fit voler la tête. Le corps tomba en avant; deux longs jets de sang s'élancèrent du col; quelques convulsions agitèrent encore ce qui avait été un homme, et pendant qu'Ali essuyait son sabre dans l'herbe avec un calme atroce, tout mouvement cessait.

Cependant je m'inquiétais de ne pas voir revenir mes hommes; dans le village on se battait toujours, une case se défendait et, malgré le feu qu'on introduisait par les toitures, l'ennemi ne se rendait pas encore; ce ne fut que lorsqu'ils furent attaqués par les flammes que les malheureux essayèrent de fuir et tombèrent un à un en sortant de leurs cases, frappés par la mitraille des fusils.

Vers une heure, je vis Samba Yoro rentrer épuisé, portant deux fusils; je devinai un malheur. Alioun, le plus brave peut-être de mes hommes, était tombé; il avait une balle dans le crâne. Cependant il respirait encore; il fallait le secourir. Je dis à Samba Yoro de

chercher ses compagnons, il ne tarda pas à les réunir dans le village. Dethié avait reçu une brique sur la nuque, il avait été contusionné par l'explosion d'un baril de poudre, avait eu ses vêtements traversés par les balles, mais c'était tout; les autres n'avaient que des balles mortes. Vers trois heures, on m'apporta Alioun sur une porte de case qui servait de brancard. Il avait repris connaissance, mais il souffrait beaucoup; la balle était logée dans l'os du crâne au beau milieu de la tête, et tellement encastrée que d'abord le docteur crut qu'elle n'avait fait que déchirer la peau.

Vers quatre heures, les Bambaras avaient tous succombé ou à peu près; dans le village, on ne tirait plus que de rares coups de fusil. Quelques ennemis étant encore cachés dans les cases, on n'osait y pénétrer à cause de l'obscurité qui y règnait, et on attendait qu'ils s'échappassent. Ahmadou se porta sur la gauche, puis derrière le village, sur la *colline* où la veille encore campaient les Bambaras. Je lui fis demander s il y passerait la nuit, afin d'y transporter mon pauvre blessé; sur sa réponse affirmative, j'envoyai chercher celui-ci; mais presque aussitôt on commença la fusillade sur les broussailles. Les Bambaras qui s'y trouvaient avaient essayé de fuir dans l'Est, mais ils avaient rencontré les Pouls, qui les avaient rejetés sur le village. Ils ne cessèrent de tirer que vers la nuit, et le tambour résonna constamment. Néanmoins on était harassé, on n'avait rien mangé depuis la veille, à l'exception de quelques gourous, ressource précieuse qu'on avait trouvée en abondance dans les cases du village. Malgré l'effet excitant de cette nourriture, chacun de ceux qui ne gardaient pas le village ou qui n'étaient pas au combat d'avant-garde dormait d'un profond sommeil. A minuit on eut une alerte : deux ennemis venaient d'être saisis; ils poussaient des cris perçants. On crut un instant à une attaque du camp par les Bamba-

ras; une immense rumeur s'éleva au milieu des chevaux frissonnants. Quelques-uns s'échappèrent et leur galop à travers le camp compléta l'illusion. Surpris dans notre sommeil, la main sur nos armes, nous fûmes aussitôt debout, et mon premier soin fut de sauter près de mon cheval qui était tout sellé, afin de l'empêcher de s'échapper. Mais bientôt l'alarme tomba, et la voix des griots s'éleva dans le calme de la nuit, criant de rester en repos. Dès lors le silence ne fut plus troublé que par quelques coups de fusil dans le village ou aux avant-postes, et par le son redoublé du tamtam. La fusillade des Bambaras se ralentit, indiquant l'épuisement de leur poudre.

Mon pauvre blessé allait mieux, nous conservions encore l'espoir de le sauver et j'achevai ma nuit sans me réveiller, malgré les impressions d'horreur dont j'avais fait provision pendant cette journée.

Le 1er février, au point du jour, toute l'armée se transportait dans les broussailles pour en finir; on y trouva les Bambaras sans défense et on en fit une horrible boucherie. Une bande de quatre-vingt-dix-sept, espérant peut-être dans la clémence des vainqueurs, posa les armes et sortit d'une broussaille en criant : Pardon!

Ils furent aussitôt conduits à Ahmadou, entre deux rangs pressés de soldats. On les interrogea longuement. Ils dirent qu'ils avaient été envoyés de Sansandig; d'autres venaient de Boghé, de Sarrau et même de Ségou-Sikoro. Tous furent livrés au bourreau, et Ahmadou, supposant que ce spectacle pouvait m'intéresser, envoya un talibé me prévenir afin que je pusse y assister; mais je ne me sentais pas le cœur de supporter une pareille émotion. Les exécutions déjà trop nombreuses de la veille m'avaient agité et je me privai de ce spectacle; seulement le soir, en voulant me rendre compte du nombre des morts, je passai près du champ des sup-

pliciés. On les avait conduits là, tous bien serrés par la foule et tenus simplement par des bras humains; au milieu du cercle s'était placé le bourreau, qui avait commencé à abattre les têtes, au hasard, sans ordre, comme elles arrivaient à portée de son bras. Quelques-unes n'étaient même pas détachées du tronc, et, chose curieuse, elles avaient presque toutes le sourire aux lèvres. Les yeux qui n'étaient pas fermés avaient dans leur immobilité une expression indéfinissable qui me fit longtemps réfléchir. Faut-il donc croire qu'au seuil d'une autre vie, ces martyrs de la barbarie et de l'islamisme, qui se battaient sans savoir pourquoi, qui ont été massacrés si cruellement, ont eu une apparition; qu'une lueur immense s'est produite dans leur intelligence et qu'un horizon nouveau s'est étendu devant leurs yeux?

Cette pensée m'obséda longtemps et je ne me détachai pas facilement de ce lieu d'horreur.

Il est impossible de décrire le spectacle que présentait Toghou. Dans les maisons et les rues, les cadavres étaient étendus dans toutes les positions. Chaque case, dans le réduit où l'on s'était si longtemps défendu, était transformée en un charnier infect. Les toitures enflammées par le haut avaient brûlé des centaines de malheureux, dont les cris sourds avaient seuls révélé l'agonie. Dans plusieurs cases on s'était pendu de désespoir; à une porte de la ville, plus de cinq cents cadavres étaient couchés les uns sur les autres : c'était la porte attaquée par les talibés. Plus tard j'allai parmi les broussailles, convaincu que tout le village et ses environs n'étaient qu'un champ de morts. Le lendemain, lorsque, de dessous les décombres enflammés du village, on eut tiré ces cadavres à demi brûlés et qu'on les eut portés dans la plaine, l'odeur infecte qui s'en exhalait empestait l'air à une longue distance. Certes, c'est rester au-dessous du vrai que de dire que deux

mille cinq cents Bambaras avaient péri là, et plus tard, les lances encore sanglantes des Pouls, quand ils rentrèrent au camp, témoignèrent des coups portés par eux aux fugitifs. Ahmadou envoya visiter le terrain de leurs exploits, et on m'affirma qu'ils en avaient tué beaucoup. En somme, d'une voix unanime, on reconnaissait que, depuis le commencement des guerres d'El Hadj, sauf à Oïtala, on n'avait pas vu pareil massacre. Quant aux pertes d'Ahmadou, elles étaient presque insignifiantes : on ne comptait pas cent morts et deux cents blessés.

Il faut, du reste, avoir vu les fautes commises par les Bambaras pour comprendre cette disproportion de pertes. S'ils eussent attendu derrière leurs murs, le résultat eût été bien différent, et Ahmadou fût peut-être retourné à Ségou avec un échec de plus, car ce village était prodigieusement riche et pouvait soutenir un long siége. Il y avait de la poudre et du mil en quantités immenses, sans compter toutes les autres substances nutritives, telles que haricots, riz, etc.

Pendant toute la première nuit, on avait mangé dans le village les poules, les chèvres et les moutons, et quand on songe qu'une armée de plus de dix mille hommes avait vécu là-dessus, on ne s'étonnera pas que le lendemain je n'aie pu trouver un seul poulet. En revanche, tout le monde mâchait des gourous. Beaucoup avaient rempli leurs sacs de cauris, et le butin était tel qu'on ne pouvait l'emporter.

Ahmadou entra dans le village vers dix heures, et vint s'installer dans la case du chef. Nous habitions en face de lui, et on disait qu'il allait passer là trois jours. Si, profitant de sa victoire, il fût allé en ce moment avec une armée enthousiaste tomber sur Sansandig, il l'eût sans doute enlevée, et alors il était maître du pays ; mais, dès le lendemain, cédant aux sollicitations de tous ses amis, avides de partager le butin, il rentrait à Ségou.

Ahmadou m'avait fait remercier de ce que j'avais fait pour sa cause et il s'était occupé de nous procurer de quoi manger, ce qui n'était pas facile dans un village pareil. Après nous avoir envoyé une jambe de bœuf, il donna sa canne à Souleyman afin qu'il parcourût le village et prît pour nous ce qu'il trouverait, sel ou autre chose. En somme, nous n'eûmes qu'à nous louer de lui, et, au moment du départ, il nous fournit une compagnie de soldats pour porter mon pauvre Alioun, que je fis placer sur un lit du pays. Sans doute, tout cela ne se faisait pas facilement, mais cela se faisait, et c'était beaucoup. Le départ du village fut malaisé. Chacun se chargeait de bagages; quelques-uns avaient envoyé chercher des ânes pour porter le butin, et c'était un spectacle bien curieux que ces guerriers de la veille transformés en marchands de vieille ferraille. Tout leur était bon : ceux-ci portaient des calebasses de hautes formes, ceux-là des sacs de mil, des chandeliers du pays, tiges de fer munies d'une ou plusieurs coquilles, dans lesquelles on brûle une mèche de coton qui trempe dans l'huile d'arachide ou dans le beurre de karité; d'autres enlevaient une porte, des fusils, des lances, des haches ou des outils de forgeron et de tisserand. Les uns avaient du coton, d'autres du tabac ou des boules d'indigo; et puis venaient la file ou plutôt les files de captifs. Dire ce qu'il y en avait, je ne le pus qu'à Ségou quand on fit le partage. Environ trois mille cinq cents femmes ou enfants étaient là, attachés par le cou, lourdement chargés, marchant sous les coups des soldats. Quelques femmes, trop vieilles, tombaient sous leur fardeau et, refusant de marcher, furent assassinées. Un coup de fusil dans les reins et c'était fini. J'étais contraint de voir cela et il me fallait rester calme et ne pas faire sauter la tête au misérable qui venait de commettre ce crime. Nos laptots et quelques talibés mêmes en étaient indignés; mais

c'était l'exception : la masse passait, et avec un geste de dédain s'écriait : « Païenne! »

Le 3 février au jour, on se mit en route; la marche était triomphale : à chaque village on faisait de la fantasia; des députations venaient féliciter Ahmadou, et les griots s'égosillaient à chanter sa victoire. Tandis que les coups de fusil des villages répondaient en sourdine aux coups éclatants des fusils des soldats qui, chantant et dansant, tourbillonnaient autour du Roi; tandis que les talibés venaient à tour de rôle le saluer, Ahmadou, à cheval, restait calme, et un pied passé par-dessus la selle, récitait son chapelet; mais son œil brillait et la joie du triomphe illuminait ce qu'on voyait de sa figure.

Enfin, à Ségou-Sikoro, où nous arrivâmes vers dix heures, Oulibo sortit avec tous ceux qui étaient restés à la garde de la ville et vint au-devant d'Ahmadou. La ville était en délire : sur le toit des maisons, les esclaves chantaient, dansaient, battaient des mains, et c'est à peine si, au milieu de la joie générale, on faisait attention aux femmes qui pleuraient un frère ou un époux. La fusillade devenait de plus en plus vive et dangereuse, car les fusils chargés outre mesure tonnaient comme des canons, mais éclataient et blessaient ceux qui les tiraient, ainsi que leurs voisins. Je me séparai de la foule et, suivi de Boubakary Gnian qui était venu au-devant de moi, je tournai le village et rentrai par la porte de l'Ouest. Dans la rue, les femmes et même celles qui jusqu'alors nous avaient à peine regardés, nous donnaient la main par-dessus les murs de leurs maisons; d'autres, des voisines, venaient nous saluer; enfin, on peut dire que ce jour on n'aurait trouvé personne à Ségou qui ne nous fût sympathique, sauf peut-être Mohammed Bobo.

Ce ne fut que vers deux heures qu'Alioun rentra avec ses porteurs. Je le fis installer immédiatement.

Avec les tentes, on lui fit une chambre sous le hangar ; le docteur le pansa, et ce ne fut qu'alors qu'on reconnut l'existence de la balle dans le crâne où elle s'était incrustée. — Le lendemain, elle fut extraite, mais, hélas! notre pauvre compagnon ne devait pas aller loin : le 10, après une mauvaise nuit, une hémorragie terrible se déclara, le cerveau s'embarrassa, peu à peu le froid gagna les extrémités; à 11 heures, il était sans connaissance; à 1 heure 3 minutes, la respiration sifflante et le hoquet disparurent, mais le cœur cessa de battre. J'envoyai tout de suite prévenir Ahmadou. Il répondit qu'il prierait Dieu pour Alioun, qui était mort, comme un musulman doit mourir, en combattant pour Dieu ; et vers deux heures et demie, arrivèrent deux marabouts qui n'étaient rien moins que Tierno Alassane, chargé de laver le corps et de l'ensevelir, et Alpha Ahmadou, qui devait faire les prières. On traitait mon pauvre compagnon comme un chef; il allait être conduit en terre par un général et un prince. Je donnai une belle pièce de coton blanc pour servir de suaire; on enleva le corps et on le porta en plein air près de la petite mosquée d'Alpha Ahmadou. Il fut posé sur une claie au-dessus d'un grand trou et, pendant qu'on creusait une fosse très-étroite d'un mètre de profondeur, Tierno Alassane avec ses adjoints lava le corps. Puis il l'enveloppa dans l'étoffe de manière à former une espèce de bonnet sur la tête. La prière alors commença. Le vieil Alpha se mit devant, debout; tous nos amis qui avaient suivi le corps se placèrent sur deux rangs derrière lui. Il récita les prières à haute voix, et je remarquai que, si on les accompagne de mouvements analogues à ceux du salam, il n'y a pas de génuflexions. Puis, les prières terminées, on descendit le corps dans la tombe, en le plaçant sur le flanc droit et la figure tournée vers l'Est; ensuite, on remplit la fosse de terre qu'on pila fortement, et on

mit des épines dessus. Pendant toute la cérémonie, je m'étais tenu un peu à l'écart, suivant des yeux la dépouille de mon pauvre compagnon.

C'est un devoir pour moi de rendre à sa mémoire un hommage mérité. Alioun était doux, fidèle, dévoué, un modèle sous tous les rapports ; musulman fervent, il avait apporté dans le combat où il avait succombé, un courage qui avait fait l'admiration de tous, et son souvenir restera parmi les personnes qui l'ont connu comme celui d'un brave.

Une fois mon pauvre compagnon en terre, je rentrai à la case, où j'eus à acquitter les frais de son enterrement, qui, discutés par Samba N'diaye, furent ainsi réglés : 2000 cauris (6 fr.) à Alpha Ahmadou pour les prières : 3000 (9 fr.) à Tierno Alassane et aux gens qui avaient lavé le corps ; 1500 (4 fr. 50) à ceux qui avaient creusé la fosse.

Dès le 4 février, on avait commencé à compter le butin et à en faire le partage. Ahmadou fit durer ce partage, car il réclamait des captifs volés par les soldats ; après les captifs, on partagea les chiffons, les vases de métal pour les ablutions ou pour la cuisine et les ustensiles qui avaient été rapportés. Pour moi, je fis remettre à Ahmadou les lances, fusils et haches pris par mes hommes aux Bambaras tombés sous leurs coups et, de plus, deux captives ramassées par Dethié N'diaye. Ahmadou voulut nous en faire cadeau, mais je lui répondis que je ne pouvais autoriser mes hommes à vendre des captifs pour s'en partager la valeur. Il dit alors qu'il leur ferait un cadeau, et, plus tard, les deux captives furent données à Samba N'diaye.

Dès que nous fûmes rentrés à Ségou, je m'efforçai d'obtenir des nouvelles de Nioro et de Bakary Guëye, mais en vain. Une ou deux fois, il est vrai, on nous dit qu'une caravane arrivait de Nioro, et nous espérions que Bakary serait avec elle ; mais, au bout de

quelques jours, l'histoire de la caravane devenait un conte, comme il en court tant dans ce pays. Ce qu'il y avait de plus positif, c'est que les caravanes qui, de Yamina, allaient faire du commerce à Touba et à Kiba, étaient souvent attaquées par les rôdeurs bambaras, qui ne craignaient pas de s'avancer jusqu'auprès des villages d'Ahmadou.

Après la mort de mon pauvre Alioun, une tristesse immense s'était emparée de moi. Je sollicitai une entrevue d'Ahmadou ; mais, occupé du partage des dépouilles des Bambaras, il refusa en m'ajournant.

Le 28 février, j'assistai encore à la fête du Cauri, mais au moment du conseil, je retournai en ville, non sans difficulté, car Ahmadou avait donné l'ordre de ne laisser entrer personne, afin d'empêcher qu'on ne le quittât après le salam. On finit par comprendre que cet ordre ne me concernait pas et j'obtins de passer. Pendant ce temps, Ahmadou réclamait les objets détournés du partage et disait qu'il voulait réunir une armée ; toutefois il ne le ferait que quand on aurait rendu tout ce qu'on avait volé, et, par conséquent, si on ne remettait pas le butin, c'est qu'on voudrait l'empêcher de former une armée et il saurait alors qu'on avait peur d'aller se battre. Après, passant à un autre ordre d'idées, il dit qui ne fallait pas taillader la figure des enfants qui naissaient, d'après l'usage des infidèles; il ne convenait pas que les femmes se fissent des coiffures hautes avec des chiffons à l'intérieur du chignon ; on ne devait pas laisser les femmes mariées aller dans la rue ni au marché, et enfin les talibés devaient venir faire le salam à la mosquée au lieu de l'accomplir chez eux, car on abandonnait la mosquée, ce qui n'était pas bien.

Enfin, le 4 mars, je fus reçu par Ahmadou et, après qu'il eût réglé une affaire de Bambaras, j'échangeai les politesses et lui exposai que, depuis deux mois et demi,

mes courriers étaient, disait-on, à Nioro; j'étais malade et je pouvais tomber d'un jour à l'autre pour ne plus me relever; lorsque j'avais accepté d'attendre le retour de Bakary, j'avais entendu que la route était libre et que mon courrier reviendrait sans difficulté; mais, si je venais à mourir, on dirait que c'était la faute d'Ahmadou, et je demandais à partir.

J'insistai longuement, lui disant que, dans l'état du pays, je ne pouvais le faire sans son secours et son consentement; s'il me retenait, il prenait une grande responsabilité.

Ahmadou répondit qu'un homme était venu de Nioro, le mois précédent; il ne croyait pas que Bakary fût là; il ne pouvait point m'autoriser à partir; mais nous pouvions envoyer un autre courrier à Saint-Louis.

Cependant il finit par me dire : « J'ai reçu une lettre de mon esclave Mustaf, qui gouverne Nioro; il m'apprend que trois blancs sont là, envoyés par le Gouverneur, qui leur a ordonné de ne pas partir avant de m'avoir vu; ces blancs portent deux fusils magnifiques, deux burnous, deux bonnets et un sabre; ces objets sont tellement beaux, qu'on n'a jamais vu les pareils dans le pays; Mustaf demande s'il faut envoyer ces hommes à Ségou. « Mais, ajouta-t-il, ce ne sont pas tes envoyés, ce sont des blancs, et tant que la réponse du Gouverneur à la lettre que je lui ai écrite ne sera pas venue, il ne peut être question de s'en aller. »

Je discutai longtemps; Ahmadou, comme d'habitude, ne cédait rien, et j'en vins à lui demander de faire partir Seïdou pour aller chercher ces envoyés, promettant qu'alors j'attendrais son retour.

Il accorda, mais sans fixer l'époque du départ, sous prétexte de chercher un guide.

Malgré ces assurances, une fois rentrés chez nous, nous finîmes par nous convaincre que c'était bien Ba-

kary qui était arrivé, accompagné des deux laptots supplémentaires que j'avais demandés dans ma lettre au Gouverneur. Du reste, c'était l'avis général, et considérant que les noirs écrivent, avec des caractères arabes, des lettres où sont mêlés le plus souvent des mots arabes avec des mots peuhls ou soninkés et bambaras, je pensai qu'on pouvait avoir commis un contre-sens en lisant la lettre de Mustaf.

Cependant, puisque Ahmadou ne voulait pas nous mettre en liberté, je devais essayer de faire partir notre courrier Seïdou. J'écrivis donc différentes lettres; puis, le 6 mars, je fis demander à Ahmadou si son intention était de faire venir tout de suite les envoyés qui se trouvaient à Nioro, parce que, si la route était trop mauvaise, ils pourraient laisser leurs bagages et marchandises à Mustaf; j'ajoutais que, en définitive, je croyais bien que ce devaient être mes hommes.

Ahmadou me fit répondre de ne pas me presser; l'homme qui devait accompagner Seïdou n'était pas prêt, ayant quelques affaires à régler, et, quant aux cadeaux, il verrait cela au moment du départ. Et il dit cette fois qu'il était sûr qu'il y avait deux blancs et trois laptots; que ces blancs n'étaient pas, du reste, des blancs comme nous, mais de race mélangée.

Cela me fit réfléchir; je me pris à penser que, poursuivant ses idées d'extension vers le Niger par le moyen de consulats, le Gouverneur avait peut-être envoyé deux mulâtres pour continuer ma mission tout en s'occupant de commerce; et, de fait, c'eût été une excellente idée, si le pays eût été plus tranquille. Mais nous étions dans l'erreur, et nous n'eûmes que bien longtemps après la clef de cette énigme.

Cependant, comme Ahmadou se préparait à rentrer en campagne, je lui fis demander à partir aussi. J'avais tiré un trop grand avantage de ma première expédition, au point de vue de la popularité, pour n'en pas tenter

une seconde. C'était d'ailleurs le seul moyen que j'eusse de voir le pays. Personne ne savait encore de quel côté irait l'armée. Tambo et Amady Boubakar disaient que c'était du côté de Nioro, pour dégager cette route ; d'autres, que c'était du côté du Baninko, à la poursuite de Mari qui rentrait à Touna.

Ahmadou refusa d'abord de me permettre de l'accompagner, disant qu'Alioun avait été tué, que c'était trop déjà ; mais il finit, sur mon insistance, par consentir, et même si facilement qu'il était clair qu'il n'avait refusé que pour la forme. Il me fit dire de préparer beaucoup de couscous, et je me décidai, prévoyant de longues marches, à emmener une mule chargée de divers bagages.

Le lendemain, je fis offrir à Ahmadou de lui prêter une mule et deux cantines pour ses bagages. Samba N'diaye m'avait conseillé de faire cette démarche ; mais Ahmadou, en remerciant, me refusa.

Le samedi, 25 mars, à deux heures et demi, le tambour battit à la mosquée. Je hâtai mes préparatifs, tout en envoyant chercher un cheval pour le docteur. Ahmadou était déjà sorti. Samba N'diaye monta sur son cheval sellé pour moi, et fort mal à son aise sur ma selle et dans mes longs étriers, il courut demander le cheval du docteur. Ahmadou fit démonter un soldat et envoya un petit cheval maigre, en disant qu'à Ségou Koro, où il allait camper, il en fournirait un autre.

Nous ne fûmes prêts à partir qu'à cinq heures et demie. La mule était très-chargée, nous marchions lentement. A Ségou Koro je rejoignis Tambo, qui m'avait demandé de lui porter son couscous et de faire cause commune pendant cette expédition ; il avait un contingent de huit hommes, au nombre desquels étaient Massiré et quelques autres trafiquants, emmenés bien malgré eux par Ahmadou. Massiré avait si peu envie

de se battre qu'il s'établit d'avance gardien de la mule, pendant les affaires qu'on pourrait avoir.

Quant au but de l'expédition, rien ne transpirait; on savait seulement qu'Ahmadou avait emmené tous les forgerons, ce qui fortifiait chacun dans l'opinion qu'on irait très-loin.

Chemin faisant, nous rencontrions beaucoup de gibier. Comme l'armée occupait une grande largeur, elle le rabattait en quelque sorte; les perdrix et pintades, quand elles ne fuyaient pas vers l'Ouest, ne tardaient pas à être cernées : elles s'envolaient pour aller tomber dans une broussaille, où elles étaient bientôt prises vivantes, et nous en avons vu qui ont été forcées à la course par les jeunes talibés. Les lièvres, par un préjugé musulman ou autre, étaient respectés ou plutôt méprisés; mais ce qui m'attirait et m'enchantait, c'était la chasse aux biches et aux antilopes. En les voyant se lever à quelques pas de nous, nous les poursuivions et la plupart étaient forcées. D'abord je me bornai à regarder ce spectacle avec intérêt; voulant ménager mon cheval, je ne me décidais pas à me livrer à ce violent exercice ; mais enfin, le charme l'emporta sur la raison et je me lançai sur une biche qui se levait à quelques pas de moi : plusieurs soldats me suivirent.

L'animal nous gagna d'abord, et mon cheval, dont la course était peu rapide, perdit du terrain sur les soldats; mais bientôt je les rattrapai et je pris la tête; la biche commençait à se fatiguer, elle courait en zigzags et était visiblement haletante. Une grande mare bordée d'herbe était devant nous, la bête s'y jeta; je m'arrêtai, mais les soldats sautèrent à bas de cheval et attrapèrent le gibier. J'eus la naïveté de croire que nous allions le partager, et je leur passai mon couteau. On accourait de toutes parts, chacun empoigna un membre, dépeçant et emportant ce qu'il pouvait accrocher, et je restai en face des intestins et de mon couteau sanglant,

que j'eus même de la peine à me faire rendre. Des talibés, qui arrivaient trop tard pour prendre leur part, voulurent s'interposer en ma faveur et me faire rendre une partie de l'animal, espérant sans doute en avoir un morceau ; mais on ne les écouta pas, et chacun partit au galop pour rejoindre la colonne.

Je revins un peu vexé, mais me promettant d'avoir ma revanche. Aussi, après avoir laissé souffler mon cheval une bonne demi-heure, je me lançai à la poursuite d'une autre biche, que je réussis à jeter par terre en faisant passer mon cheval sur elle ; trois fois elle se releva et repartit en faisant un crochet ; la troisième fois, elle fut abattue, clouée en terre par la lance d'un soldat. Cette fois je ne perdis pas de temps : mon cheval ruisselait de sueur, il était haletant, je ne craignais pas qu'il s'échappât ; je sautai à terre et, dès qu'on eut coupé la gorge de l'animal avec mon sabre, je dépeçai un quartier comme si je n'avais fait que cela toute ma vie et, le suspendant à ma selle, j'allai reprendre mon poste en colonne, me promettant un bon souper pour le soir.

En effet, aussitôt campé, je mis moi-même la main à la boucherie et, pour commencer, la première fois de ma vie, j'écorchai très-proprement le mouton que les laptots amenaient, pendant que l'un d'eux faisait le feu pour la cuisine. Le bois ne manquait pas, et bientôt nous sentîmes le fumet délicieux de mon gigot de biche qui rôtissait, pendant que la grande marmite, empruntée un peu de force au village, faisait bouillir le mouton pour tremper un excellent couscous.

Cette vie au grand air m'avait rendu mon énergie, je me sentais revivre, je n'étais plus, comme à Ségou, indifférent à tout ; ici la moindre chose éveillait mon attention et, malgré les fatigues de la route, je trouvais le temps de noter mes impressions.

C'était la première fois de ma vie que je faisais une

chasse à courre ; j'en éprouvai les émotions violentes, et, je dois le dire, cette journée demeure un des souvenirs agréables de mon voyage.

Le 7 avril, à quatre heures et demie du matin, la colonne, grossie des Djawaras et d'un fort contingent de gens de Kenenkou, se remettait en marche. A sept heures quarante minutes, on s'arrêtait devant Dina.

Les colonnes d'assaut s'organisèrent immédiatement.

A gauche, il y avait la compagnie des talibés avec son drapeau noir. Au milieu, les talibés du Toro, avec leur drapeau rouge et blanc. A droite, les esclaves militaires ou soldats et les miliciens [1], avec leur drapeau rouge.

Ahmadou était comme d'habitude en arrière du centre, avec les talibés et les soldats de sa maison, les porteurs des bagages et les captifs gardant les chevaux de leurs maîtres, qui allaient monter à l'assaut.

Lorsque nous arrivâmes en vue du village, les Bambaras étaient en grande partie postés sur les toits des maisons et les murs de la ville ; on leur voyait des fusils à la main, ce qui montrait assez leur intention de se défendre.

Le village n'avait guère qu'un kilomètre de tour ; il était situé sur le haut de la berge, en bas de laquelle se trouvait un banc de sable et d'herbes, qui doit être couvert aux grandes eaux. La face parallèle au fleuve, à part quelques endentements en crémaillère, était sensiblement droite ; celle de gauche, également ; mais celle de l'intérieur était irrégulière et formait un angle rentrant, bien défendu par de nombreuses meurtrières croisant leurs feux.

Dans cet angle, mais séparés du village et sur la

1. Ces miliciens, sous le nom commun de *toubourous*, sont composés de tous ceux, quelle que soit leur race, qui se sont soumis plus ou moins volontairement à El Hadj Omar. — J.-B.

droite, il existait deux petits remparts ruinés et abandonnés, qui devenaient de merveilleux abris pour nous, si on eût raisonné un plan d'attaque. De là aux murailles, on avait à peine quelques pas à franchir.

Le simple bon sens indiquait d'occuper ces positions avec des tirailleurs qui eussent chassé les Bambaras des toits, et d'attaquer à l'assaut la face gauche, sensiblement droite, et sur laquelle on eût pu lancer trois colonnes. Mais, dans l'armée d'Ahmadou, chaque colonne attaque où bon lui semble et comme il lui plaît. Aussi, lorsque le tambour battit pour l'assaut, les trois compagnies s'élancèrent vers la même place, et vers la plus mauvaise, dans l'angle rentrant, où elles étaient prises entre des feux croisés.

La colonne de gauche et les volontaires de la colonne du centre escaladèrent les murs avec un vrai courage et malgré une vive résistance. Ces murs avaient quatre mètres de haut; il fallait monter sur les épaules d'un homme pour y atteindre, et les premiers qui tentaient d'escalader étaient abattus à coups de sabre ou de fusil par les Bambaras couchés à plat ventre sur les toits. Malgré cela, les murailles étaient emportées sur la gauche de l'angle rentrant; mais, à la droite, les choses n'allaient pas aussi bien. Les miliciens, pressés les uns contre les autres, pliés en deux et suant la peur, n'avançaient que sous les coups de fouet des soldats. Singulière manière de mener des gens au combat!

Au début, j'avais supplié mes hommes de ne pas trop s'exposer, mais c'était peine perdue; les voyant s'élancer avec les volontaires, je les avais suivis à cheval à travers les balles qui sifflaient dru, et j'étais arrivé au pied de la muraille; mais là, mon cheval, effrayé des coups de fusil qu'on échangeait sous son nez à travers les meurtrières, se jeta sur la droite et m'emmena malgré moi au milieu des miliciens. J'avais cependant eu le temps de voir l'un de mes hommes, Déthié N'diaye,

qui, grimpé, je ne sais comment, un des premiers sur la muraille, avec une agilité de vrai matelot, enlevait les talibés et les soldats par les bras, avec autant de force et de sang froid que si les balles n'eussent pas sifflé à ses oreilles, tuant à droite et à gauche autour de lui.

Ce spectacle m'enflamma ; je perdis toute raison et, mû par l'amour-propre, par un élan impérieux, sans réfléchir, je m'approchai de la muraille qui était la plus proche ; là, montant debout sur mon cheval, que j'abandonnai, je sautai sur le mur et commençai à y faire brèche, cassant la terre à coups de poing, arrachant les briques, et je fis entrer deux de mes hommes qui, jusqu'alors, avaient vainement tenté d'escalader ; une fois que j'eus enlevé une douzaine de compagnons, je me plaçai sur le toit de la case, mon revolver à la main, guettant le premier ennemi que je verrais. Mais c'est à peine si en ce moment un coup de fusil partait sur les toits du côté de l'ennemi, qui s'était réfugié dans un réduit séparé du reste du village par une grande rue. Dans le bas on se battait toujours, l'ennemi reculait de case en case, mais il semblait qu'il fût perdu, de telle sorte qu'après avoir attendu un petit quart d'heure, voyant près de quinze cents de nos hommes dans le village, je redescendis et, reprenant mon cheval, je me mis à me promener, regardant ce qui se passait.

Certes, dans notre armée, il se trouvait des gens braves ; mais, à côté d'eux, que de lâcheté et quel manque d'intelligence ! Il y avait là au pied des murailles trois à quatre mille hommes, et c'est à peine si quelques-uns songeaient à démolir les cases abandonnées de l'ennemi ou à faire de nouveaux trous dans la muraille défendue. La plupart ne songeaient qu'à s'abriter, d'autres enfonçaient leurs fusils dans les meurtrières jusqu'à la crosse avant de faire feu et, de l'intérieur, on leur prenait le canon qu'on cassait.

En descendant des murailles, je rencontrai le docteur qui, pour bien voir, avait imaginé de venir se placer à bonne portée de balle du village, sous un arbre où déjà pas mal de gens avaient été blessés. Je l'en fis partir et, convaincus que le village était pris, nous continuâmes notre promenade au pied des murs.

A peine étions-nous là, que la garde royale s'avisa de pousser le cri de guerre et de malédiction : « Dieu fasse mourir les payens! »

L'effet en fut prodigieux, mais tout autre qu'on ne pouvait le supposer. A 8 heures 10 minutes on avait attaqué ; il était 9 heures 30 minutes au moment où on poussa ce cri ; à 9 heures 53 minutes, c'est à peine s'il restait cent hommes de notre armée dans le village.

Pris d'une panique subite, les miliciens s'étaient laissés dégringoler des murailles comme des paquets et en poussant les cris perçants qu'ils ne cessent de proférer en se battant, surtout en cas d'alarme. Les talibés effrayés, ceux mêmes qui gardaient les trous de la muraille, suivaient cet exemple ; mes hommes, sortant éperdus du village, vinrent me demander ce qu'il y avait et, comme je les questionnais sur cette panique, ils me répondirent par des mots entrecoupés.

Les Bambaras, au premier signal de fuite, étaient remontés sur les toits des maisons et, après avoir massacré quelques retardataires blessés, ils dansaient tout en lançant des coups de fusil aux fuyards, dont bon nombre furent ainsi blessés dans le dos.

Cependant, comme le tamtam d'Ahmadou s'était remis à battre avec plus d'intensité, on ne fut pas long à reprendre du sang-froid. En quelques instants les talibés eurent regagné le terrain qu'on venait d'abandonner, et, cette fois, instruits par l'expérience, ils commencèrent à faire de grands trous dans les murailles conquises pour pouvoir se ménager une retraite. Car telle avait été la précipitation et l'encombrement de la pre-

mière fuite qu'on s'était battu à qui passerait et que plus d'un y laissa son fusil; un de mes hommes y avait eu sa baïonnette arrachée.

A 1 heure 15 minutes, tout le monde pensait qu'enfin les Bambaras étaient aux abois, quand, tout à coup, soit qu'ils eussent fait un mouvement soit qu'un cri eût été poussé dans l'intérieur du village, soit enfin plan concerté et trahison, les miliciens s'enfuirent de nouveau.

Mais les talibés, cette fois, ne les imitèrent pas, ce qui me confirma dans la pensée que les Bambaras en étaient à la dernière extrémité. En vain ceux-ci essayèrent-ils un instant de remonter sur les toits. A ce moment, en me promenant avec le docteur, à environ deux cents mètres des murailles, je reçus au bras droit un coup qui m'engourdit. C'était un caillou en forme de balle d'un assez fort volume qui venait en ligne droite de chez les Bambaras, mais qui n'avait pas un poids suffisant pour me casser le bras ou même percer la peau à cette distance. J'en étais quitte à bon marché : si au lieu d'un caillou j'eusse reçu une balle, j'avais, à en juger par les gens qui furent blessés dans nos environs, grande chance de perdre le bras, tandis que je n'éprouvai qu'une forte contusion.

Le combat continua dans le village jusqu'à trois heures et demie, une troisième retraite eut lieu alors, et cette fois tout le monde sortit. Il y avait là des hommes qui, depuis le matin, n'avaient pas bu et n'en pouvaient plus. A ce moment le tamtam cessa de battre.

Ahmadou descendit de cheval et alla sous un arbre tenir conseil avec les chefs. Différents prisonniers et prisonnières, dont quelques-uns étaient sortis du village volontairement, certifièrent qu'il ne s'y trouvait pas de puits et que la provision d'eau devait être épuisée. Alors Ahmadou décida qu'on allait cerner le village pendant la nuit. Il y eut bien quelques chefs

qui recommandèrent une attaque le soir, mais cette opinion eut peu d'écho, quoique chacun pensât que les Bambaras fuiraient dans la nuit.

J'appris alors que le chef du village en était sorti la veille; était venu se rendre à Ahmadou près de Kénenkou, et qu'il avait le premier donné des renseignements sur le village.

A la nuit tombante les talibés du Toro et quelques autres, tout fatigués qu'ils étaient et bien que se trouvant à quelques pas de leurs blessés, se mirent à faire leur danse guerrière, rangés en demi-cercle et chantant leur chant de guerre du Fouta, pendant que les plus adroits dansaient en lançant leurs fusils en l'air devant les rangs de leurs compagnons.

Nous étions assez nombreux pour pouvoir envelopper étroitement le village, mais cette manœuvre fut mal exécutée, peut-être à dessein, pour établir un passage ; les compagnies laissèrent entre elles de grands intervalles, seulement elles préparaient des amas de paille afin qu'on pût les allumer et éclairer toute la scène. Au bord du fleuve, on n'occupa pas la berge devant le village et, comme tout le monde était exténué de fatigue, on se coucha où l'on se trouvait. Nous devions avoir un superbe clair de lune ; mais le temps se couvrit, et à minuit il était tout à fait noir, quand, aux coups de fusil espacés qui avaient prouvé qu'on veillait aux avant-postes, succéda une fusillade assez vive. Aussitôt chacun de seller son cheval ; on criait que les Bambaras se sauvaient. On alluma aussitôt les feux préparés, ce qui avait le grave inconvénient d'illuminer la plaine entière et de montrer aux Bambaras l'endroit le plus favorable pour leur fuite.

Le docteur et moi nous allâmes au bord du Niger : de la rive gauche du fleuve, on tirait un assez grand nombre de coups de fusil; mais nous nous demandions si c'étaient les Bambaras du Bélédougou qui essayaient une

diversion, ou si c'étaient des fugitifs. Dans tous les cas, il n'y avait rien à faire. La fusillade avait cessé, les feux s'éteignaient, je revins au camp. On ne voyait rien : dès que je fus rentré, je m'aperçus que les Bambaras passaient près de moi. Le docteur, qui était resté un peu en arrière, se trouva au milieu de leurs cavaliers et des coups de fusil, et Tambo reçut une balle dans le bras.

Aussitôt, sur la droite du village, on entendit une vive fusillade; c'étaient les hommes à pied qui cherchaient à gagner les broussailles.

Ahmadou lança sur-le-champ les Djawaras et les Massassis à la poursuite des cavaliers. On fit beaucoup de prisonniers et on prit presque toutes les femmes. Les prisonniers, interrogés sommairement, furent exécutés immédiatement à la lueur des feux du camp.

Presqu'en même temps on vit sortir du village dix-sept talibés. Abandonnés lors de la dernière retraite, ils s'étaient enfermés dans une case et, grâce à l'énergie d'un Yoloff qui se trouvait avec eux, avaient tenu tête aux Bambaras. Ces talibés avaient failli être massacrés par les soldats lorsque, s'étant élancés dans le village pour piller, ils avaient cru tomber sur une case de Bambaras.

Enfin, Dina était en notre pouvoir. Je me recouchai en me félicitant, ainsi que Quintin, de n'avoir cette fois aucun malheur à déplorer.

Il y a un vieux proverbe disant : Qui dort dîne. D'après lui, nous avions alors doublement besoin de dormir, car, depuis la veille au soir, nous n'avions pris pour toute nourriture qu'un peu de couscous trempé à l'eau.

Le lendemain soir, Ahmadou me donnait avis qu'il m'avait vu monter sur les murs du village, que c'était très-bien, mais qu'il en était fort mécontent; qu'il ne voulait pas que je mexposasse ainsi et que, si je ne lui

promettais pas de rester près de lui dans toutes les affaires, dorénavant il ne m'emmènerait plus à l'armée. Après tout, cette recommandation me devenait un prétexte pour retenir mes laptots : c'était tout ce que je demandais. Le nombre total des morts tués au combat ou exécutés était d'au moins trois cents chez les Bambaras.

Une ou deux pirogues ayant suivi l'armée, les pêcheurs prirent des poissons qu'ils apportèrent à Ahmadou. Il m'en envoya deux magnifiques, qui furent d'autant mieux venus que nous faisions fort maigre chère. Nous en étions réduits à tremper le couscous avec du bouillon de viande séchée au soleil. Je prie ceux qui sont exigeants pour leur nourriture de se mettre trois jours à ce régime, et, si après ils ne sont pas disposés à trouver tout bon, cela m'étonnera beaucoup.

Près de Gouni, qu'on pillait, on rassembla du coton en abondance ; les femmes, en fuyant, en avaient abandonné beaucoup dans les broussailles et, dans les cases mêmes du village, on en découvrit de grandes quantités. L'indigo et les ustensiles de ménage remplissaient les maisons ; mais de vivres, point. Enfin Tambo arriva, nous rapportant un grand sac de riz en paille, qu'il avait été dérober ainsi qu'un grand sac d'arachides. De leur côté, nos hommes avaient fini par trouver du beurre de karité, des haricots, des calebasses et de la farine de houl [1]. Ainsi, nous étions du moins sûrs de ne pas mourir de faim pendant quarante-huit heures.

Le vendredi 14 avril, nous arrivâmes à 9 heures 25 minutes devant Yamina, et, en dépit des efforts de

1. Houl. Arbre très-commun dans la Casamance, mais rare au Sénégal, appartient à la famille des légumineuses. Les gousses renferment une farine jaune sucrée, qui est recherchée comme aliment et comme friandise. On en fait des pains, qu'on cuit à la vapeur et qui se conservent longtemps. — *Mage*.

Billo et de ses adjoints, il se produisitune débandade générale. On arriva aux portes, mais elles étaient fermées; alors on escalada les murailles, et on entra dans la ville comme si on la prenait d'assaut, tant on avait hâte de se loger. Depuis la veille, cédant aux sollicitations de Tierno Seïni et d'Ibrahim, j'avais promis d'aller loger chez un de leurs amis, Soninké fort riche de Yamina. Après avoir attendu à la porte du quartier où il logeait plus d'une heure, je dus rester une heure encore à la porte de sa cour, qu'il avait fermée parce qu'elle était littéralement envahie. Enfin nous entrâmes; mais, reconnaissant l'impossibilité de nous loger au milieu de ce tohu-bohu, nous ressortîmes avec Tambo et allâmes camper au premier endroit où nous avions campé le 22 février de l'année précédente.

Cette place, jadis ouverte, était fermée par une muraille crénelée et une porte fortifiée; tout le village avait été ainsi transformé. Quant à la population, elle avait diminué. La maison de la fille d'Ali était encore là, plus délabrée qu'à l'époque où nous arrivâmes; mais un talibé, qui y avait élu domicile, avait construit dans l'angle un petit hangar proprement sablé, qu'il voulut bien me prêter et dans lequel je m'installai en me barricadant avec des nattes pour être chez moi. J'envoyai alors au marché, puis je finis par m'y rendre moi-même; il était peu fourni : on n'y avait tué qu'un bœuf qui était hors de prix. Nous achetâmes de quoi déjeuner, et, en rentrant, j'appris qu'Ahmadou avait envoyé San Farba pour m'installer dans une case. Je le fis remercier d'avoir pensé à moi, et lui dire que j'étais assez bien où je me trouvais et qu'une seule chose nous manquait, des vivres.

Il répondit qu'il ne voulait pas que je restasse là, qu'il entendait qu'on me donnât une case à moi seul, et envoya dire au chef du village, à Fahmahra, d'en dégager une tout de suite, d'y faire porter un mou-

ton, des poules, du mil et du riz. Nous changeâmes donc encore une fois de campement, et il était une heure et demie quand nous fûmes installés ; mais au moins, cette fois, nous étions à peu près bien.

Peu à peu les choses promises par le chef arrivèrent ; toutefois le mouton ne fut envoyé qu'à la troisième sommation d'Ahmadou.

Le malheureux Fahmahra, qui avait bien d'autres charges sur les épaules, en perdait la tête ; mais, comme Ahmadou ne plaisante pas, il fut obligé de nous trouver un mouton, malgré ses protestations qu'il n y en avait pas un seul dans le village.

De tous mes besoins celui du repos était le plus impérieux ; depuis deux jours j'étais fortement enrhumé du cerveau et le rhume venait de me gagner la gorge ; cette indisposition avait ajouté beaucoup aux fatigues déjà accablantes d'une route sous le soleil d'avril. Aussi je me couchai le soir de bonne heure, mais à 9 heures et demie je fus réveillé par Samba Yoro, qui arrivait avec la deuxième mule, nous apportant du couscous et du riz. Il avait entendu dire par les courriers qui avaient apporté la nouvelle de la prise de Dina que j'étais blessé de deux balles et, se trouvant à peu près guéri, grâce à une décoction de racines d'ipéca, il s'était mis en route avec eux pour rejoindre l'armée. Partout, sur leur passage, ses compagnons avaient exploité à son profit et au leur la générosité des Bambaras, en le présentant comme un des blancs d'Ahmadou, ce qui l'avait amusé. Ils étaient arrivés ainsi gorgés de lait, d'œufs et de poulets, jusqu'à Boghé, où ils avaient appris que l'armée était à Yamina.

A partir de ce moment, j'étais un héros dans Ségou.

Aussi, quand j'y rentrai, le 18 avril, ce fut au milieu de l'enthousiasme général des habitants.

CHAPITRE VIII

DÉSASTRES

Méfiez-vous des cadeaux et n'en faites pas profiter les autres. — Ahmadou m'accorde mes entrées au palais. — Expédition contre Sansandig. — Passage du Niger. — Sous la tente pendant la tempête. — Les gourous. — Sansandig. — Le premier assaut est repoussé. — Ahmadou fait fautes sur fautes durant ce siége de soixante-douze jours. — Il est attaqué par Mari. — Il se retire précipitamment à Ségou (17 sept. 1865). — Sa retraite devient une déroute. — Nous rentrons malades. — Quelle avait été la cause de cette panique? — Défaite et mort de l'Alpha Oumar après le pillage de Tombouctou. — El Hadj est assiégé plusieurs mois dans Hamdallahi. — Les Maciniens y rentrent après avoir tué El Hadj (août 1864).

A peine arrivé à Ségou, je tombai malade : j'avais d'affreux maux de tête et ne pouvais rien manger. Parmi les nombreuses visites que je reçus, la première fut celle de Tambo. Ce chef de trafiquants venait me remercier d'avoir bien voulu me charger de toute sa compagnie qui, sans cela, aurait, comme la moitié de l'armée, souffert de la faim la plus cuelle. Les jours suivants, mon état empira; l'affreuse nourriture à laquelle était condamné mon estomac l'avait délabré, je vomissais continuellement; bref, j'avais une gastrite. Ce ne fut que le 28 avril que je recommençai à manger, et encore ne supportais-je que le lait, auquel j'ai dû plus d'une fois de ne pas succomber. Mes forces étaient

épuisées, et cependant j'allais avoir de nouveaux ennuis à surmonter.

Une quinzaine plus tard, Ahmadou Mustaf, cousin d'Ahmadou, était venu me voir. Il avait aux pieds des pantoufles neuves. Samba Yoro les regarda en les admirant, et Mustaf lui dit : « Prends-les, je t'en fais cadeau. » Samba refusa d'abord, mais l'autre ayant insisté, il le remercia et se mit les pantoufles aux pieds avec mon autorisation ; comme il n'avait avant cela qu'une paire de sandales, se montrant généreux comme le sont les noirs, il fit cadeau de ces dernières à Diatourou, le captif de Samba N'diaye, qui partit enchanté de la bonne aubaine.

Peu d'instants après, Samba Yoro, tout heureux de sa chaussure ; se promenait au marché quand un jeune soldat vint lui réclamer les pantoufles disant qu'elles étaient à Seïdou Dalia, autre cousin d'Ahmadou, qui les avait perdues la veille chez le prince.

Samba Yoro fut très-ému ; mais on alla aux explications, et il fut constaté que, la veille, en sortant de chez Ahmadou, Mustaf, qui y avait dîné, avait enlevé les chaussures de son cousin (il n'en portait lui-même que rarement). Il s'était cru en droit d'en faire une largesse ; en sorte que, Seïdou Dalia réclamant ses babouches, Samba Yoro se trouva nu-pieds.

La morale de l'aventure c'est qu'en Afrique, plus que partout, il faut se défier des cadeaux qu'on vous offre spontanément et surtout ne pas se hâter d'en faire profiter les autres.

Enfin, le 16 mai, j'obtins une audience ; encore ne fût-ce que grâce à l'insistance d'Oulibo.

Jamais je n'avais trouvé si peu de monde chez Ahmadou. Outre les princes, ses frères ou cousins, il n'y avait que Sidy Abdallah, Bobo et Oulibo. Après l'échange des premières politesses, je dis simplement à Ahmadou que j'avais bien des choses sur le cœur et

j'entamai la question des audiences indéfiniment retardées. Jamais victoire ne fut plus facilement remportée

« Je ne puis te promettre que tu me verras chaque « jour, car j'ai beaucoup d'affaires ; mais je sais que les « envoyés doivent être reçus quand ils en ont besoin et, « comme je ne veux pas que tu aies de la peine, main- « tenant tu pourras venir quand tu désireras me voir, « lorsque je serai dehors, et comme les chefs du pays. »

J'avoue que j'étais loin d'espérer un pareil résultat; certes il me restait encore à franchir la dernière porte, mais je n'étais plus obligé de demander à l'avance les audiences, et ce fait seul indiquait combien j'avais gagné dans l'esprit d'Ahmadou depuis mon arrivée dans le pays.

J'entamai alors la question du courrier, et Ahmadou me répondit, ainsi que je m'y attendais, que dans ce moment il faudrait une armée pour se rendre à Nioro. Aussi je n'insistai pas pour le départ immédiat ; mais je reçus la promesse qu'il partirait dès que les pluies seraient arrivées, Ahmadou s'engageant même à envoyer un homme avec Seïdou.

Je traitai ensuite la question de la ration de mil, dont je demandai l'augmentation en raison de sa cherté, car le prix montait chaque jour, et j'obtins une augmentation de quarante litres par mois. L'entrevue étant ainsi terminée à mon entière satisfaction, je remerciai Ahmadou et rentrai chez moi.

Vers la fin de mai, comme l'hivernage approchait, je songeais à faire partir mon courrier ; mais Ahmadou se préoccupait de toute autre chose, car il pensait à une nouvelle expédition.

Je me mis donc aussi à faire mes préparatifs. J'avais cousu et raccommodé mes tentes de campagne et mon couscous était fait, lorsque, le 21 au soir, les griots, après un bon orage, parcoururent la ville, annonçant le départ pour le lendemain. A trois heures et demie.

le 22, Ahmadou s'éloignait. Je ne tardai pas à le suivre, monté sur un cheval, petit mais vigoureux, qu'il m'avait envoyé.

Cependant, à Ségou Coro, Ahmadou, se voyant presque seul, avait arrêté les coups redoublés du tamtam qui appelait l'armée. Après l'avoir salué, je continuai ma route vers le village où l'on allait camper, pour y chercher un logement. Au premier abord ce fut chose difficile, mais je finis par aviser une toute petite case en terre, couverte de paille, qu'on me prêta et dans laquelle je pus faire entrer mes cantines, non sans démolir un peu la porte. Le soir, je fis saluer Ahmadou, qui s'informa de mon campement; puis je me couchai, un peu triste d'être seul. En effet, j'avais laissé à la maison Quintin, qui, à peine rétabli d'une ophthalmie, ne se souciait pas d'aller affronter le soleil pour retomber malade en cours de voyage. J'avais laissé avec lui deux hommes, dont l'un, Déthié, était mon meilleur laptot, et l'autre, Bara, que je considérais encore comme un homme d'une grande valeur. Mais cette séparation était la première, et ce mot d'un grand voyageur me revenait en mémoire : Quand on se quitte en Afrique, à peine peut-on espérer de se revoir.

Après avoir fait refaire du couscous pour remplacer celui qu'on consommait, je pris mes dernières dispositions, et le 4 juillet, au matin, je suivais l'armée qui s'était mise en marche.

Dès la matinée du lendemain, Ahmadou allait s'asseoir au bord du Niger, où toutes les pirogues de Ségou étaient réunies pour faire traverser le fleuve par l'armée. Il activait beaucoup le travail par sa présence, et néanmoins les choses ne marchaient pas vite, puisque ce passage dura les 5, 6 et 7 juillet. J'avoue que, dans la journée du 5, il fut longtemps gêné et même interrompu par une tempête sèche, qui, soulevant des lames de plus de 1^{m}, 50 de haut, fit couler plusieurs pirogues, dans un

endroit où heureusement on avait peu de fond. Quant à moi, désespérant de m'établir convenablement dans la cohue qui se pressait au bord du fleuve, je réparai mes forces en déjeunant d'une poule au riz, que je m'étais procurée difficilement, puis je m'emparai de force d'une pirogue, dans laquelle je me mis avec mes bagages, et je me fis traverser par mes laptots, n'en laissant que quelques-uns pour passer plus tard mon cheval et les mules, opération qu'on jugeait difficile.

A Ségou et sur tous les bords du Niger, on traverse les chevaux debout dans les pirogues, et souvent ils les font chavirer. Or les Bambaras disent que leurs chevaux ne nagent pas. Cependant, après que la difficulté d'embarquer nos mules dans la pirogue fut surmontée, on n'eut pas plus tôt poussé de terre qu'elles sautèrent à l'eau, et comme on les tenait par la bride elles se mirent à nager, traînant presque la pirogue, qui allait fort lentement à la pagaye. Mon cheval suivit ce bel exemple, et, ce voyant, les mariniers vinrent déclarer à Ahmadou que c'était la façon dont ils voulaient passer les chevaux. Les talibés, par peur de les noyer, ne s'en souciaient pas; mais, comme cette méthode accélérait la traversée, on ne laissa pas de procéder ainsi, et, au lieu de cinq à six chevaux, neuf au plus, que portaient les grandes pirogues, on les mit par douze, quinze et jusqu'à vingt dans l'eau; seuls, les chevaux des princes eurent les honneurs de l'intérieur des pirogues. Pendant la tourmente, plusieurs d'entre elles chavirèrent sous l'influence des lames; et, bien qu'on n'ait pas eu d'accidents à regretter, il y eut un affreux désordre.

Le 7, vers midi, Ahmadou passa le fleuve à son tour; dès lors, il n'y avait plus sur l'autre rive que des retardataires. Le soir, on prévint qu'on partirait le lendemain matin. J'étais campé dans un bas-fond, sous un arbre de marais où j'avais trouvé la fraîcheur du sol et l'abri du soleil; mais, remarquant des éclairs de mau-

vais augure et des nuages dans l'Est, je fis dresser mes deux tentes sur le sommet le plus élevé de la berge et j'y installai mes bagages. Bien m'en prit, car, vers dix heures du soir, un violent orage éclatait sur nous. Mes laptots se réfugièrent bien vite dans leur tente, qui ne tarda pas à être envahie par cinq ou six malheureux, sollicitant un abri pour leur fusil, leur poudre ou leur selle de cheval et profitant de cela pour s'abriter eux-mêmes. Tout le monde connaît les tentes-abris de nos soldats : quatre forment un logement pour quatre personnes. J'avais pu faire raccommoder six de ces tentes et, avec les morceaux des autres, j'en avais fait deux qu'on laissait ouvertes du côté de l'Ouest. Dans celle de mes laptots, ils furent quinze sous cet abri. Dans la mienne, nous n'étions guère mieux. J'avais deux cantines, ma selle, des sacs de mil, trois selles du pays, six fusils, je ne sais combien de poires à poudre et huit hommes. Mais que voulez-vous dire à un malheureux qui, n'ayant d'habits que ce qu'il a sur le corps, les a enlevés et arrive avec son paquet et sa selle sur la tête, nu comme un ver, vous demander d'abriter ses effets? Sinon : « Remettez votre pantalon et entrez. » Ce fut là ce que je fis, et j'eus bientôt dans ma tente Tambo, San Farba et quelques autres. Ils s'émerveillaient de voir que ma tente n'était presque pas traversée par cette pluie torrentielle, et cependant elle était mal tendue et à demi usée; le lendemain, chacun venait la voir et, si j'eusse écouté toutes les demandes, à la première occasion, j'aurais eu plus de cent personnes à loger.

Le 8, dès que je fus en route, j'allai saluer Ahmadou, qui me fit prier avec instance, et cela sur un mot de Mohamed Bobo, de ne pas me conduire comme à Dina et de rester à côté de lui.

Pour souper, nous mangeâmes des gourous, car il n'y avait pas moyen d'allumer du feu, et ce que j'en mangeai eut pour effet que, non-seulement je ne res-

sentis pas l'envie de dormir, mais que je fus toute la nuit sous l'empire d'une surexcitation remarquable de l'intelligence et de la pensée. Une dizaine de gourous avaient suffi pour produire cet effet, que j'éprouvai avec une force qui m'étonna moi-même. Aussi, dès quatre heures du matin, en compagnie de Latir, qui en avait fait autant, je me promenais dans le camp, impatient du départ et furieux de voir les autres dormir d'un sommeil aussi calme que profond.

Le 9, vers 11 heures, nous arrivions en vue de Sansandig, placé à quatre kilomètres au Sud-Est de Vélentiguila. La ville s'étend sur plus d'un kilomètre au bord du fleuve, qui là coule du N.-O. au S.-E. Sa largeur maximum est de cinq cents mètres ; le long du fleuve, le mur est sensiblement droit et suit le bord de la berge, ne s'en écartant un peu qu'aux deux extrémités nord et sud. Cette dernière qu'habitent les mariniers était jadis séparée de la ville proprement dite par une rue que ferme, aujourd hui, aux deux bouts, une forte muraille, garnie de portes défendues. Les remparts de la ville avaient été élevés à au moins cinq mètres de hauteur sur la plaine, et des bastions avaient été pratiqués de telle manière que, quel que fût le point sur lequel il attaquerait, l'assaillant eût à essuyer plusieurs feux croisés.

Ahmadou paraissait désappointé de voir que personne ne sortait pour se rendre. Il comptait qu'à l'exception de Boubou Cissey et des siens, une partie des habitants et tout au moins la faction des Couma viendraient au-devant de lui. Il y était autorisé puisque, comme je l'appris, c'était sur les prières réitérées et les promesses écrites par ces Couma, qu'il avait commencé son expédition. Oulibo surtout avait l'air très-surpris.

Voyant enfin que, non-seulement on ne songeait pas à se rendre, mais que, dès qu'on approchait, Maures et Bambaras défiaient les assaillants du haut des mu-

railles et venaient hors des portes tirer des coups de fusil, Ahmadou décida qu'on attaquerait, et on se mit à discuter le plan de l'assaut. Chacun émit son avis. Ahmadou, qui avait déjà habité la ville en 1861, se faisait indiquer, par les gens de Sansandig même, les maisons des principaux chefs. La plupart avaient un étage qui, ainsi que les tours ogivales des mosquées et de nombreux palmiers et doubalels, dépassait les murailles. Le quartier le plus défendu devait être celui de Boubou Cissey, qui demeurait avec les principaux chefs du côté des mariniers. Si on espérait prendre la ville d'assaut, c'était là qu'il fallait attaquer ; si, au contraire, on voulait l'investir peu à peu, on devait attaquer l'autre extrémité, car, de l'avis unanime, elle était la plus faible ; en même temps, on aurait occupé la partie abandonnée du village des pêcheurs. Aussi les avis étaient partagés. Après une longue discussion, Ahmadou, remontant à cheval, alla se placer au sud du village des mariniers, sur une petite hauteur, et fit ranger sa garde.

L'attaque eut lieu à trois heures. A la gauche, on pénétra dans le village des mariniers et sur la plage on refoula tout le monde dans Sansandig ; mais, à la droite, les choses allaient mal. Les soldats avaient attaqué courageusement ; bien que rudement éprouvés, ils avaient couru à la muraille, y avaient percé trois trous et l'avaient escaladée en petit nombre. Leur drapeau s'y était développé ; néanmoins, au bout de quelques minutes, tous s'étaient retirés laissant environ quinze morts avec de nombreux blessés sur le terrain, et poursuivis dehors par les Bambaras, qui venaient dévaliser les morts et mettre le feu dans leurs fortifications.

La ville résistait d'une façon très-sérieuse ; les habitants, montés sur les toits, faisaient un feu plongeant qui nous causait des pertes cruelles. Ahmadou était furieux : les choses s'annonçaient mal. Il envoya l'ordre

aux soldats de revenir à la charge; et, en effet, ils attaquèrent de nouveau.

A la gauche, Samba N'diaye avait tiré deux coups de canon, ou plutôt d'espingole; puis, comme on n'en finissait pas de charger ces armes et que les carabines de mes laptots avaient plus d'effet que les coups de ses espingoles, il les abandonna pour faire le coup de fusil, et fut blessé au pied, d'une balle qui heureusement n'entra pas. San Farba en reçut une dans la cuisse, en allant dans le village des mariniers porter des encouragements. Bien des chefs étaient blessés et, quoique l'attaque eût été courageuse, la défense était encore plus énergique.

Tout la nuit on se fusilla. Les Bambaras avaient des embuscades, et en certains endroits personne ne pouvait passer sans attraper une balle.

Le 10 juillet, au matin, l'attaque des cases occupées par les Bambaras recommença, et on gagna un peu de terrain. Ahmadou avait déclaré qu'il resterait là jusqu'à ce que le village des mariniers fût pris, et il avait envoyé à Ségou chercher des bœufs et du mil pour nourrir l'armée.

Le soir, on occupait presque tout le faubourg, ainsi qu'une porte de communication avec Sansandig, où on commençait, je crois, à avoir peur; car plusieurs pirogues en sortirent. On en prit une où étaient douze femmes et quatre hommes, qui naturellement furent mis à mort. Des pirogues de Ségou nous étaient arrivées, et dès ce moment on s'efforça de fermer à l'ennemi les communications par eau.

Ce même soir, j'éprouvai une grande joie; le docteur venait me rejoindre avec les pirogues arrivées de Ségou; il était guéri. Il avait appris l'attaque, et on lui avait dit que Sansandig était occupé en partie et qu'Ahmadou y logeait. De fait, c'est le meilleur parti que le Roi eût pu choisir, s'il avait fait autre chose que des fautes, dont



Attaque à Sansandig. (Page 233.)

MAGE, pop.

tout le monde supportait les conséquences, tellement que, pendant les soixante-douze jours du siége, je puis dire que, à de rares exceptions près, ma nourriture se composa exclusivement de poule au riz matin et soir, sans même avoir de lait; bien entendu que, les jours de combat, nous ne mangions pas de la journée.

Le 10 septembre, Sansandig, minée par la famine et ayant vu mourir ses principaux défenseurs, paraissait perdue. Et cependant, comme par fanfaronnade, les habitants avaient recommencé un feu nourri.

Avaient-ils appris que de nouveaux renforts leur arrivaient, espéraient-ils les avertir ainsi que la ville se défendait encore? Toujours est-il qu'au lieu de profiter de ce jour pour attaquer et emporter Sansandig, Ahmadou laissa échapper l'occasion, et que, le lendemain 11 septembre, la face des choses avait changé.

Pendant la nuit, on avait entendu battre le tambour dans l'Est, et cela très-distinctement. Un de mes hommes, Déthié, qui rôdait à la recherche de quelques captives, s'était dit qu'il n'y avait rien de bon de ce côté, et, prévoyant ce qui allait arriver, était rentré se coucher en nous prévenant. En effet, dès le jour une femme sortie de Sansandig vint dire que les chefs attendaient une armée le jour même.

Malgré cela, il n'y avait rien de menaçant; quand, à 8 heures et demie, pendant que j'étais dans la case de Samba N'diaye à causer avec lui, on vint annoncer que l'armée des Bambaras approchait. C'était un cavalier qui, le cheval ruisselant, disait l'avoir rencontrée et arrivait au triple galop prévenir Ahmadou. Je m'empressai de seller mon cheval et, voyant qu'on ne sortait pas, je mangeai à la hâte un peu de riz. Ce jour là, notre camp fut surpris, mais la perte fut peu importante.

Enfin le 17 survint un événement qui longtemps resta inexplicable pour nous.

Le soir de ce jour, je me sentais malade; la nourriture de poule au riz à laquelle j'étais condamné depuis soixante-douze jours sans presque aucune variante, sauf, de temps à autre, un peu de bœuf ou de mouton grillé sur la braise; cette nourriture, dis-je, m'avait été insupportable, et, pour me soutenir, j'avais mâché un ou deux gros gourous que je devais à la générosité d'Isaac, le gardien des gourous d'Ahmadou. Nous avions passé ainsi la soirée, Quintin et moi, devisant sur la prise probable de Sansandig et sur notre retour qui, nous l'espérions au moins, pouvait en être la conséquence. Nous avions depuis quelques jours reçu à ce sujet, de tous les chefs, des promesses bienveillantes qui étaient de bon augure.

Vers dix heures et demie, nous nous jetâmes tout habillés comme nous faisions depuis près de deux ans, sur nos peaux de bœuf, auxquelles l'humidité avait donné une odeur insupportable. Jamais, je crois, les émanations de l'atmosphère n'avaient été plus abominables : les pluies des jours précédents avaient causé la putréfaction des cadavres du champ des suppliciés, que l'ardeur dévorante des rayons du soleil desséchait auparavant; le fleuve envoyait les odeurs des nombreux cadavres qu'il charriait. C'était à n'y pas tenir. Je m'enveloppai la tête pour respirer le moins possible, et je finis par m'endormir dans ce milieu malsain. J'étais plongé dans un demi-sommeil fiévreux qui, par suite de l'effet des gourous, acquiérait une légèreté excessive. J'entendis dans cet état et sans bien m'en rendre compte, qu'on venait chercher, de la part d'Abdoul Kadi, le courrier Seïdou, que je lui avait prêté et qui était arrivé le soir même apportant des provisions. Peu après, Seïdou revint et je l'entendis parler à Latir, qui couchait devant la porte de notre case. Ensuite j'eus conscience d'une certaine rumeur indécise, d'un mouvement opéré en silence. Je me réveillai en proie

à une grande inquiétude : en ce moment, Latir, qui depuis quelques instants s'était levé, appelait le docteur. Celui-ci, inquiet aussi, s'était réveillé et demandait ce qu'il y avait : « On part de suite pour Ségou ! » répondit Latir. Ce fut un mot magique qui dissipa tout sommeil, toute envie de dormir.

Qu'y avait-il donc pour abandonner une proie qu'on semblait tenir? Quelle puissante menace forçait Ahmadou à fuir ainsi silencieusement au milieu de la nuit? Il fallait sans doute un motif de grande importance : mais notre salut à tous y était en jeu, et ma pensée fut celle qui vint à l'esprit de chacun. Certainement, une armée arrivait sur nous du Macina, forte, très-forte, et Ahmadou se sauvait pour n'être pas pris et tué.

Quelque mal fondée que fût cette hypothèse, comme la suite le montra, j'y croyais et je n'avais pas alors un instant à perdre. Pendant que le docteur, qui n'avait pas de cheval, courait trouver le prince au milieu de l'obscurité, demandait et obtenait de partir en pirogue avec les poudres et les blessés, j'allais chez Samba N'diaye m'informer des nouvelles. Nos laptots cependant arrangeaient les bagages.

Samba ne savait rien, sinon qu'Ahmadou avait dit depuis une demi-heure qu'il fallait embarquer immédiatement la poudre et les blessés. On partait, beaucoup même étaient déjà en route. « Et presse-toi ! » ajouta-t-il.

Je revins à ma tente à travers un camp presque désert. Je n'avais plus une minute à perdre ; mais là, comme il importe de le faire dans toute circonstance grave, je fis appel à mon sang-froid et recueillis mes pensées. On n'entendait plus que ce bruit vague causé par un grand mouvement d'hommes et de chevaux, opéré en silence. Les bœufs beuglaient en se jetant à l'eau pour traverser le fleuve sous les coups des bergers. Chacun parlait à voix basse, quelques feux bril-

laient dans des cases où les retardataires ficelaient leurs paquets : au milieu de cette rumeur confuse, s'élevaient les gémissements de quelques blessés.

La terreur de tous était à son comble, on échangeait des questions et des réponses, mais chacun allait droit son chemin, effaré, avec le sentiment d'un affreux et menaçant danger.

Je fis partir, avec le docteur, Boubakary Gnian, qui pouvait à peine marcher et qui d'ailleurs était capable de lui être fort utile, même dans cet état. Calme après cela, en dépit de l'émotion inséparable d'une pareille conjoncture, je fis charger mes bagages avec plus d'ordre et de soin que d'habitude. Je fis manger beaucoup de mil aux chevaux et aux mules. Puis, brûlant quelques allumettes précieusement gardées, je passai en revue ma case, ramassant avec Latir tout ce qu'on avait oublié dans la précipitation du premier moment. Je partageai mes dernières cartouches entre mes hommes, en leur recommandant de les économiser le plus possible. Je leur donnai mes instructions pour le cas où nous serions attaqués, en leur disant d'abandonner à la dernière extrémité les bagages, sauf mes papiers, et de monter sur les mules en jetant les cantines. Puis, quand tout fut ainsi réglé, et cela n'avait pas duré vingt minutes, je sortis du camp, me disant avec une certaine satisfaction que rien de nos affaires ne resterait là. A coup sûr, tout le monde ne put pas en dire autant, car j'appris, le lendemain, qu'un blessé avait été abandonné et que bien des gens avaient laissé qui du mil, qui leur poudre même.

Je rejoignis Ahmadou au moment que toute l'armée était en déroute ; nous restâmes près de lui quelques minutes encore, puis le tambour battit un instant la charge et on partit vers le Nord. Une maison flambant dans la ville éclairait la plaine. Nous marchions sans tambour et sans bruit.

Il m'est impossible de peindre la situation d'esprit dans laquelle je me trouvais. Je considérais en ce moment la cause d'Ahmadou comme presque perdue ; et, de fait, si une armée fût venue nous attaquer, si cinquante cavaliers seulement eussent poussé sur nous une charge vigoureuse, c'en était fait de lui et de son armée, en proie à une panique indicible. Sansandig même faisant une sortie, en ce moment, eût eu bon marché de nous.

J'en étais si bien convaincu que, pour la première fois depuis mon départ, je fus pris de peur, et ces réflexions troublèrent tellement mon esprit que je me vis sur le point d'aller me jeter dans Sansandig avec ceux de mes hommes qui eussent bien voulu m'y accompagner. Une pensée me retint, ce fut celle d'abandonner mon compagnon Quintin, qui, parti en pirogue, se serait trouvé dans une trop fausse position.

Je continuai donc ma route, en proie à un malaise et à une inquiétude plus faciles à indiquer qu'à analyser.

Je m'étais efforcé de suivre Ahmadou, mais, grâce à l'obscurité de la nuit, j'en fus bientôt séparé. Jusqu'au jour, je suivis au petit trot une bande de toute espèce de gens à pied, de cavaliers, de bœufs porteurs, qui tous semblaient n'avoir qu'une préoccupation, celle de fuir.

Le lendemain, je rejoignis Ahmadou. Bien que j'eusse marché rapidement, il m'avait précédé. Il avait peu de monde avec lui, et je me souviendrai toujours de l'impression que me fit sa figure sur laquelle il s'efforça de faire paraître un sourire quand je le saluai. Il avait l'air désespéré et s'efforçait de rester calme. Mais où était l'armée ? De tous côtés ! Elle était en déroute.

J'avais pensé que vers neuf heures ou dix heures on serait près de Ségou, mais je fus bien désappointé ; nous nous étions peu à peu et par de longs détours en-

foncés dans l'intérieur. Enfin, après avoir traversé sept villages déserts, vers cinq heures du soir, j'atteignis, harassé de fatigue, Kalabougou.

Seul, sans un de mes hommes, je n'avais rien mangé depuis plus de vingt-quatre heures, dont je venais de passer seize au moins à cheval.

Jamais je n'ai apprécié autant l'utilité des quelques mots de peuhl que j'avais appris pendant le siége.

D'abord j'entendis qu'Ahmadou, rendu de fatigue, s'était arrêté à Kalabougou. Je me fis donc conduire vers le prince, qui chargea un de ses cousins de me faire donner par le chef du village une case et un bon souper. Ce pauvre homme, déjà tout troublé par le séjour d'Ahmadou, se déchargea de moi sur le chef des mariniers, petit vieillard à barbe blanche, qui parut fort peu flatté et très-étonné de ma prétention à avoir une case à moi seul. Enfin, après bien des difficultés, j'obtins un tout petit coin. Mon cheval fut pourvu de paille, et on me donna de l'eau. Je n'en pouvais plus. Vers six heures et demie, Samba Yoro et Déthié N'diaye, me rejoignirent. Ayant perdu leurs sandales dans les marais, ils arrivaient à bout de forces, avec la plante des pieds brûlée par la chaleur du sol. Ils ne pouvaient plus se soutenir. Je m'endormis d'un sommeil fiévreux, leur laissant le soin de me trouver de quoi souper. Vers dix heures et demie, à la troisième sommation, on m'apporta une toute petite calebasse de grain cuit sans sel, et dans une autre calebasse un maigre poulet de cinq à six semaines bouilli dans de l'eau claire.

J'ai souvent mangé pis que cela, mais, outre que je trouvais ce mets détestable, j'étais courbaturé, j'avais la fièvre et je ne pus en avaler deux bouchées.

En revanche, mes laptots, bien que se plaignant du manque de sel, eurent promptement vidé les calebasses, et je me rendormis d'un terrible sommeil.

Au petit jour, je m'éveillai brisé, moulu, incapable

de me soutenir. Moi, l'avant-veille encore, si vigoureux, j'étais incapable de marcher trois pas; il fallut que je me fisse soutenir pour me rendre auprès d'Ahmadou, auquel je demandai une pirogue pour passer sur l'autre rive du fleuve et me rendre à Ségou. Il remarqua l'altération de ma figure, ordonna de me livrer la pirogue, et, un quart d'heure après, Déthié N'diaye me plaçait sur mon cheval à Ségou Bougou. Comment fis-je la route jusqu'à Ségou? Je n'en sais rien : je passai entre les hautes tiges du mil mûr, laissant mon cheval me guider, la tête me battant sur les épaules, et, à huit heures, je tombai sur mon lit dans la case de Samba N'diaye. Le docteur y était arrivé la veille à neuf heures du soir, ayant, durant vingt heures de navigation, eu de l'eau jusqu'aux genoux. Il était couvert de coups de soleil et pouvait dire comme moi que la journée du 18 septembre 1865 compterait pour une des plus dures de notre voyage.

Pas plus que moi, il ne comprenait ce qui s'était passé; ne croyant plus depuis bien longtemps au succès d'El Hadj au Macina, il pensait que c'était l'arrivée d'une armée de Maciniens qui avait causé cette retraite.

Ce qu'il y avait de sûr, c'est que nous étions dans de bonnes murailles, que l'armée était sauvée et que nous pouvions dormir; c'est ce que nous fîmes tout le jour, en proie à la fièvre et n'ayant pas même la force d'essayer de manger.

Six mois plus tard, nous apprîmes ce qui suit, d'une Macinienne, ramenée de Sansandig, avec une femme d'El Hadj, sur une pirogue qui les avait déposées à Soninkoura. Ces femmes avaient été remises à Oulibo; mais, en l'apprenant, Ahmadou avait été tellement furieux, qu'on n'eût pas retenu pirogue et mariniers, qu'il fit mettre Oulibo aux fers, dans sa propre maison, pendant huit jours, et qu'il refusa de recevoir la femme

de son père. A la fin, on laissa sortir la Macinienne, en lui recommandant de ne pas parler. Mais peu à peu un mot fut dit, puis un autre, et enfin on sut ce qu'elle avait vu; puis, en rapprochant ce qu'elle disait d'autres renseignements, je parvins à former le récit suivant :

Nous savons qu'El Hadj avait expédié [1] une grande armée contre Tombouctou sous les ordres d'Alpha Oumar. Cette armée y alla, trouva la ville déserte, s'en empara, ramassa tout le butin et se mit en route pour revenir ; mais elle rencontra sur son chemin tout un pays révolté à la voix de Balobo, d'Abdoul Salam et de son fils, ainsi qu'à celle de Sidy, fils de Sidy Ahmed Beckay de Tombouctou. Au premier combat qu'il livra, Alpha Oumar eut l'avantage. Au deuxième, il chassa l'ennemi, mais il perdit du butin et ses canons. Au troisième, il abandonnait tout le butin fait à Tombouctou, et, après une lutte désespérée, marchant de combats en combats, il parvint à un jour et demi de marche d'Hamdallahi. Là il fut tué; de son armée, quelques hommes seulement rentrèrent à Hamdallahi. C'était un désastre irréparable. El Hadj, trop faible pour tenir la campagne, se décida à s'enfermer dans les murailles qu'il avait fait bâtir et à y attendre l'ennemi. Mais il manqua bientôt de vivres. Assiégé par les forces nombreuses du Macina, il connut toutes les horreurs de la famine. Néanmoins il ne voulait pas sortir; les talibés en étaient réduits à manger des chevaux morts et même, dit-on, des cadavres humains. Ici, deux versions se présentent : suivant l'une, El Hadj espérait toujours que les Maciniens se fatigueraient et s'en iraient; d'après l'autre, il avait expédié Tidiani près des Pouls de la montagne et attendait des secours. Toujours est-il qu'un beau jour on s'aperçut qu'un grand nombre de talibés désertaient. Alors tous les

1. Voir chapitre IV, p. 116.

vieux chefs, les fidèles d'El Hadj, vinrent le trouver et lui dirent qu'on ne pouvait plus rester dans cette position, et que, s'il les forçait encore à demeurer dans Hamdallahi, il répondrait devant Dieu de tous les péchés commis en mangeant des chevaux morts, ou même des hommes, et aussi de tous les trépas qu'il occasionnait.

On dit que Balobo accueillait tous les déserteurs, sauf les talibés du Fouta, auxquels il faisait couper le cou; ce n'était, on l'avouera, que justice.

El Hadj, comprenant que, s'il résistait encore, il n'aurait bientôt plus qu'une poignée d'hommes, incapables de résistance, et qu'il tomberait vivant au milieu de ses ennemis, résolut de fuir le même soir. On s'occupa donc des préparatifs, et on sapa la muraille pour faire une large tranchée qu'on abattit à la nuit pour partir. Les Maciniens s'étaient aperçus de quelque chose; peut-être un déserteur avait-il trahi ce projet, car, bien que la nuit fût noire, lorsque la muraille tomba, la plaine fut subitement éclairée par d'immenses feux de paille préparés à l'avance, et on se mit à la poursuite des fuyards.

La femme qui donna ces détail avait été prise le lendemain de ce jour, avec toutes les autres femmes, par Balobo et Sidy. Elle inclinait à croire qu'El Hadj s'était sauvé; mais, comme elle ne citait aucun fait à l'appui de son assertion, on supposait qu'elle avait reçu l'ordre de parler ainsi. La prise d'Hamdallahi par les Maciniens remontait au mois d'avril 1864, et nous avait été, au mois de mai de cette même année, présentée comme une sortie triomphale d'El Hadj contre ses ennemis.

Aujourd'hui je n'ai aucun doute sur ce sujet. C'est bien en fuyard qu'El Hadj est sorti d'Hamdallahi, après un siége de sept ou huit mois, pendant lequel son armée, décimée déjà par la guerre, a été réduite à bien peu de chose par les horreurs du siége et de la famine.

Quant à son existence, nous sommes fondés à n'y plus croire.

Peu après le siége de Sansandig, un homme de l'armée d'El Hadj, qui du Macina était venu dans cette ville, rentrait à Ségou. Il fut d'abord bien accueilli ; mais le Roi apprit que cet homme avait été interrogé par les premières personnes rencontrées en arrivant, et qu'à cette question : « Où est El Hadj? » il avait répondu : « Mort. — Où sont ses fils? — Morts. — Où sont Alpha Oumar, Alpha Ousman et tels et tels autres? — Morts. » Ahmadou l'avait fait saisir et, sans autre forme de procès, lui avait fait couper la tête.

Notre opinion bien arrêtée est donc qu'El Hadj, tout au moins, est mort et que, selon toute probabilité, ceux de ses fils qui se trouvaient au Macina le sont aussi.

De là nous avons cru pouvoir inférer que ce fut lorsqu'Ahmadou eut, à n'en plus douter, la certitude de ces désastres qu'il abandonna précipitamment le siége de Sansandig afin de se maintenir du moins dans sa possession de Ségou.

CHAPITRE IX

CONCLUSION D'UN TRAITÉ AVEC AHMADOU

Rentrée d'Ahmadou à Ségou. — Je lui fais espérer le secours de la France. — Je tombe malade. — Ma vue touche le Roi. — Il me prie de rester à Ségou par amitié pour lui. — Il va faire partir mon courrier Seïdou. — Sidy revient de Saint-Louis. — Histoire de la mission dont il avait été chargé avec Bakary Guëye. — Honnêteté de ce dernier. — Leur séjour forcé à Nioro. — Méfiance de Bakary à l'égard de Sidy. — Celui-ci est néanmoins bien reçu par moi. — Retour de Bakary Guëye. — Lettres du Gouverneur. — Réception de la taxe du mil. — Négociations. — Convention du traité (26 février 1866). — Notre départ définitivement fixé au 9 mars a lieu deux mois plus tard, après le consentement des chefs et la signature du traité.

Revenons au 20 septembre, c'est-à-dire au jour qui suivit notre retour. Déjà, nous étions, quoique bien fatigués, en quête de nouvelles. A notre grand étonnement, nous ne tardions pas à savoir qu'il n'y avait pas eu de menace du côté du Macina mais bien de la part de Mari. On affirmait que le vieux Tierno Abdoul, commis à la garde de Ségou Sikoro, avait écrit à Ahmadou pour le supplier de revenir, lui disant qu'il savait par ses espions que Mari avait rassemblé une armée et que, dès qu'il aurait passé la Sentilonkané, tout ce qu'il y avait de Bambaras dans le pays était décidé à se soulever contre Ahmadou et à venir attaquer la capitale pour y rétablir Mari. Abdoul ajoutait : « Avec les hommes que j'ai ici, qui presque tous manquent de fusils, je ne l'attendrai pas. »

Au reçu de cette lettre, dont je ne garantis pas l'authenticité, Ahmadou avait consulté Abdoul Kadi et avait pris la résolution de rentrer. C'était peut-être sage, mais c'était dur. Avoir passé soixante-douze jours avec son armée dans la misère, sous les pluies de l'hivernage, avoir perdu tant de monde et ses meilleurs talibés, puis revenir sans avoir fait essuyer à l'ennemi d'autre perte que celle des hommes qui avaient succombé, d'autres maux que les horreurs de la famine qui avait désolé la ville : une telle abnégation avait dû bien lui coûter et donnait lieu de croire que le péril lui avait paru très-imminent.

L'armée ne fut ralliée à Kalabougou que le 19 et Ahmadou ne fit son entrée que le 23 à Ségou, où l'on tira presque autant de coups de fusil que pour une victoire.

Cependant Ahmadou, s'il ne triomphait point, ramenait un certain nombre de captives. Il avait de plus bien *fatigué* Sansandig ; il avait forcé un certain nombre de villages à se jeter dans son parti, et leur population, qu'il ramenait, venait grossir les rangs de ses partisans.

On affectait donc une grande joie, qu'on n'éprouvait guère. Chacun, les chefs au moins, avait conscience de la faiblesse de l'armée. Je ne tardai pas à m'en assurer et je tentai de mettre à profit cette conviction pour obtenir de partir.

Seïdou, mon courrier, avait fait la route de Sansandig à Ségou Sikoro, en pirogue, avec Paté Dali, homme de confiance d'Ahmadou et qui jouit près de lui d'une grande influence. Ce dernier, originaire du Kaarta et sachant fort bien l'état des choses, avait dit à Seïdou qu'ils étaient en mauvaise position : les talibés diminuaient de jour en jour, et l'on avait bien besoin de tirer de nouvelles forces du Fouta. Il lui avait demandé si, quand je rentrerais au Sénégal, je ne pourrais pas leur

donner quelque assistance pour faire venir des renforts de ce pays, ajoutant qu'il avait l'intention, ainsi qu'Abdoul Kadi, de consulter le prince à ce sujet.

Grâce à l'intimité du tierno Abdoul Kadi, Seïdou, qui connaissait tout le monde dans le Fouta, avait seul parmi mes hommes le privilége de voir et d'entendre bien des choses sans exciter de soupçons.

Dès qu'il vint me rapporter cette conversation, je résolus d'en tirer parti. Après avoir conféré avec Samba N'diaye et Quintin, je me décidai à prier Abdoul Kadi d'insister auprès d'Ahmadou pour qu'il me laissât m'éloigner en lui promettant en mon nom tout ce qu'il pourrait demander. Bien entendu, ce ne fut que quand j'eus convaincu Samba N'diaye de mes bonnes intentions, qu'il entra dans mes vues et m'amena Abdoul Kadi.

Je voulais, et tous les blancs avec moi, lui dis-je, qu'Ahmadou restât le maître dans ce pays, parce que cela était indispensable au commerce que nous voulions faire avec lui ; nous étions venus lui donner la main et ce n'était pas parce qu'il était gêné qu'on cesserait d'être bien avec lui ; puis, citant l'exemple de Sambala, le roi de Médine, que nous avions soutenu contre El Hadj, je rappelai à Abdoul Kadi qu'une fois qu'on était l'ami des blancs, ils ne vous abandonnaient jamais, même en face d'ennemis redoutables. Enfin, je terminai ainsi : « Qu'Ahmadou fasse réunir une petite armée, me renvoie, et je l'assure que le Gouverneur lui donnera des canons, de la poudre, des fusils, et que, dès que les bords du Sénégal verront cela, vous n'attendrez plus longtemps les talibés, car vous en verrez venir plus que vous ne le voudrez. Je suis malade, très-malade même, je n'ai plus de forces, et, si je venais à mourir ici, vous savez bien que le Gouverneur ne vous donnerait jamais un coup de main. »

Abdoul, qui avait écouté attentivement, répondit

sobrement et promit, de la façon la plus formelle, d'entrer dans notre cause, qui était juste, disant : « Depuis longtemps, j'aurais voulu vous voir partir. » Il me promit d'en parler à Ahmadou le jour même et de me donner une réponse dès le lendemain.

Quand j'eus répété presque tout cet entretien à Samba N'diaye, il me dit que plusieurs chefs, et entre autres Mahmadou Dieber, m'appuieraient ; car ce dernier, pendant le siége, lui avait dit, de lui-même et comme une excellente nouvelle, que certainement, si on prenait la ville, Ahmadou nous renverrait.

Cependant quelques jours se passèrent sans que le tierno Abdoul Kadi pût tenir sa promesse, et, quand il vit le Roi, il fut d'abord ajourné par lui. Pendant que j'attendais une solution et que je m'adressais à Oulibo et à Sidy Abdallah, pour obtenir leur appui, sans toutefois leur dire ce dont j'avais chargé Abdoul Kadi, je tombai malade, et si gravement que, durant sept jours, mon journal, pour la première fois, fut interrompu.

Je fus d'abord pris d'une fièvre lente qui ne me quittait ni jour ni nuit ; je ne pouvais supporter aucune nourriture et des saignements de nez violents achevèrent de m'affaiblir. Vainement je me tamponnais les narines avec de la charpie trempée dans une solution de perchlorure de fer ; le sang s'arrêtait, mais le plus petit mouvement faisait tomber le caillot et le sang recommençait à couler. Au surplus, ce n'était plus du sang, mais un liquide rosé qui ne tachait le linge qu'en jaune. Je ne pouvais plus marcher ; à peine si je me soulevais sur ma couche, où je restai plus de trente-six heures, me demandant quand tout serait fini pour moi et si je reverrais les miens.

Enfin, une légère amélioration s'étant déclarée, je me transportai, le 29, chez Ahmadou. J'étais si faible, qu'en arrivant je ne pouvais plus parler. Ma maigreur était devenue affreuse ; mon teint brûlé par le soleil,

bronzé par la vie au grand air, avait subitement pris des teintes cadavéreuses, et le Roi lui-même en parut touché. Il me dit qu'il allait m'envoyer des cauris et un bœuf que j'avais fait demander, mais il ne m'annonça rien qui fût relatif à mon départ.

Je rentrai à la maison à bout de forces et je fus obligé de m'asseoir en route plusieurs fois. Mais je ne voulus plus me coucher, et je me disais que, si la mort venait, je voulais du moins lutter contre elle jusqu'au dernier moment.

Enfin le 4 octobre, j'allai de nouveau saluer Ahmadou. A ma demande d'expédier Seïdou, il répondit qu'il préparait ses guides; mais je ne pus rien obtenir de positif. Quand je lui rappelai les cauris, il me répondit qu'on allait m'en envoyer. Le fait est qu'un peu plus tard j'en reçus dix mille.

C'était la première fois qu'on m'en remettait si peu. Dans les deux dernières occasions où Ahmadou m'en avait fourni, ç'avait été par vingt mille à la fois; mais, comme nous étions en campagne, on s'expliquait qu'il ne fît pas plus. A Ségou, c'était toujours par cent mille qu'il me les distribuait, et un tel nombre me durait généralement deux mois et quelques jours. Je fus inquiet et mécontent de cet envoi de dix mille cauris. Ahmadou était-il fatigué de me fournir des ressources? Allait-il, tout en me retenant, me laisser dans la misère? Le mauvais succès de son expédition de Sansandig lui avait-il suggéré la pensée de faire des économies à mes dépens, afin de rattraper peu à peu tout ce qu'il avait dépensé en bœufs et en mil pour nourrir l'armée?

Dans tous les cas, rester sans cauris à Ségou m'était impossible : j'y serais mort de faim; car, réduit à la nourriture ordinaire des noirs, au lack-lallo, je suis bien sûr que je n'eusse pas résisté huit jours, même si j'avais pu surmonter le dégoût qu'elle m'inspirait.

Ce ne fut que le 7 octobre que je parvins à revoir Ahmadou, après que j'eus fait entrer Paté Dali dans ma cause. Ce fut lui qui m'introduisit avant que personne fût auprès du Roi. Je profitai de l'occasion pour lui redire tout ce que j'avais chargé Abdoul Kadi de lui proposer, et je lui demandai si on lui avait tout rapporté. Quand il m'eut répondu affirmativement, je lui rappelai que, depuis cinq mois, il me promettait d'expédier un courrier, qui jamais n'était parti. C'est pourquoi, lui dis-je assez durement, je n'ai plus confiance. A mon grand étonnement, Paté Dali m'appuya, en disant : c'est vrai, c'est juste. Ahmadou me répondit qu'il avait une affaire à terminer, et que, dès qu'elle serait faite, je pouvais être sans inquiétude : Seïdou partirait et, avant de l'expédier, il me ferait appeler pour régler une affaire entre nous deux.

Le ton dont il me dit cela était si bienveillant, si mystérieux en même temps, que je crus un instant, surtout en rapprochant ses paroles de certaines réticences de Paté Dali, qu'Ahmadou était décidé à me faire partir moi-même, mais qu'il cachait cette intention.

L'affaire des cauris, traitée au début, l'avait été à mon entière satisfaction, et l'ordre d'en porter cent mille à la maison avait été donné.

La conversation finit ainsi et, en rentrant à la maison, j'acquis la conviction que l'opinion générale était que j'allais partir.

Le 23, j'étais dès le jour chez Ahmadou. A dix heures et un quart, il envoya chercher Sidy Abdallah et Bobo, et j'entrai peu après. Le cœur me battait ; qu'allait-il me dire? Hélas! rien de plus que ce qu'il m'avait déjà dit. Après avoir repris les choses depuis ma première demande d'envoyer un courrier, il en revint à me répéter toutes les raisons que je lui avais données pour me laisser partir et me donna toute sorte de mau-

vaises explications pour me retenir, et cela avec plus d'onction que jamais.

Enfin, il en vint à ce qu'il avait à m'apprendre : c'est qu'il allait faire partir mon courrier avec un homme à lui pour aller voir le Gouverneur de sa part!

Je pris aussitôt la parole et, déguisant ma colère, j'insistai en vain pour partir moi-même; quand je vis que je perdais mes paroles, je lui déclarai que, s'il voulait expédier un homme avec Seïdou, il était libre de le faire, que moi je n'y donnerais pas mon consentement.

« Le Gouverneur doit être mécontent de ce que je ne reviens pas, lui dis-je; il saura bien que, du moment que Seïdou et un de tes envoyés auront passé, j'aurais pu le faire aussi bien qu'eux, et que, si je ne reviens pas, c'est que tu ne veux pas me laisser en aller. Donc, si tu envoies un courrier, je pense que le Gouverneur, à son tour, le retiendra ou du moins le recevra mal. Je ne veux pas que cela arrive par ma faute, et je te préviens afin que, si cela embrouille les affaires entre le Gouverneur et toi, tu ne dises pas que j'y suis pour quelque chose. »

Il céda tout de suite à cet égard et me dit que son homme irait à Nioro et y attendrait Seïdou pour le ramener.

J'insistai encore pour partir. Mais il me dit alors : « Tu as raison : je sais combien tu as besoin de partir; mais je te demande de rester par amitié pour moi. » Que faire? Il pouvait commander, il priait. Je dus me rendre, mais je ne le fis qu'avec réserve et, affectant plus de défiance encore que je n'en avais, je ne consentis qu'à la condition qu'on allait fixer le jour du départ de Seïdou.

Ahmadou alors se mit à causer avec Bobo en langue du Haoussa, que personne ne comprenait qu'eux deux, et il me répondit peu après : « Il partira lundi prochain. »

A ce moment, je me levai et Ahmadou me tendit la main avec plus d'affabilité encore que d'habitude. En rentrant chez moi, je commençai à écrire des lettres.

Le 10 novembre, comme je me préparais à retourner chez Ahmadou, le garde de sa porte vint m'apporter un mouton de sa part et, en témoignage que ses paroles étaient celles du Roi, il me présenta sa pantoufle en me disant que, le lundi suivant, tout le monde qui devait s'en aller partirait avec Seïdou, et qu'il était inutile de m'en occuper davantage : c'était une affaire finie.

Les choses en étaient là, Seïdou allait partir ; dans dix jours, il serait à Toumboula, deux jours après à Ouosébougou, d'où il pouvait me ramener mes courriers ou les envoyés qui devaient s'y trouver ; je pouvais espérer de voir avant un mois Ahmadou obligé à tenir les promesses solennelles de rapatriement qu'il m'avait faites, et j'acceptais ce dernier délai presque avec joie, tant l'idée que la délivrance était proche me soutenait !

Qu'on juge de ce que je dus éprouver le lendemain en voyant Seïdou arriver de Yamina. Il revenait vêtu d'une belle et neuve blouse noire brodée de soie et d'un magnifique turban, que le chef d'Yamina lui avait donnés par ordre d'Ahmadou. Je crus d'abord qu'il s'était fatigué d'attendre et qu'il revenait à cause de son peu de ressources ; mais je pus à peine le croire quand il me dit : « Sidy est de retour. — Sidy ! — Oui, Sidy. »

L'homme que j'avais envoyé en punition m'arrivait avec des lettres du Gouverneur, et Bakary ne revenait pas. Ce n'était pas possible ! Bakary fût plutôt retourné seul et mendiant, j'en avais la conviction et je l'ai encore.

Quelques instants après, j'eus un commencement d'explication ; mais, pour ne pas fatiguer le lecteur de

toutes les incertitudes par lesquelles je passai, je vais raconter ce qui était arrivé d'après le récit de Sidy, contrôlé et modifié par de nombreux témoignages, obtenus principalement après mon retour à Saint-Louis.

Bakary et Sidy étaient partis de Ségou, le 20 septembre 1864. Le 1[er] novembre suivant, ils arrivaient à Bakel et allaient chez le commandant du poste, et l'enquête faite à ce sujet, d'abord par ordre du Gouverneur et ensuite par moi-même, après mon retour, constata que Bakary, n'ayant pas été logé dans le poste, offrit au commandant de lui remettre la correspondance jusqu'au départ du premier bateau à vapeur. Le commandant ayant refusé et lui ayant dit d'aller se loger chez ses connaissances en ville, Bakary alla chez Abdoulaye Guëye, traitant noir des plus honorables, avec lequel je suis en bonne relation d'amitié.

Le 3 novembre, on lui volait dans cette maison sa peau de bouc fermée à cadenas et qui contenait, outre ma correspondance, ses effets, représentant à Bakel une valeur de plus de trois cents francs ; ils avaient sans doute excité la convoitise du filou plus à cause de la rareté des effets fabriqués à Ségou que pour leur valeur brute.

Le lendemain, la canonnière *la Bourrasque* arrivait, et Bakary, désespéré, refusait de descendre à Saint-Louis, voulant à tout prix retrouver les lettres. Il tenta l'impossible et fut secondé par le commandant du poste, qui fit arrêter tous les Maures logés dans la maison où avait été commis le vol et que l'opinion désignait comme coupables. Mais *la Bourrasque*, pressée par l'état des eaux du fleuve, devait redescendre, et Sidy partit seul à bord. Arrivé à Saint-Louis, il alla se présenter au Gouverneur et lui raconter ce qui s'était passé. Des soupçons tombèrent d'abord sur Bakary, mais le Gouverneur, comprenant ma position d'après le récit de Sidy, lui donna une lettre pour Ahmadou

une pour moi, et le décida mieux à revenir vers moi en lui faisant cadeau d'un beau cheval, d'un fusil damasquiné en argent, d'un sabre d'officier et de diverses marchandises. Il le chargea, en outre, de porter à Ahmadou des cadeaux magnifiques. Quant à Bakary, après des essais infructueux, il s'était décidé à descendre par terre à Saint-Louis, malgré les dangers qu'offrait en ce moment la route à travers le Fouta.

Bakary apprenait le 18 novembre à Matam que *le Basilic* venait de passer pendant la nuit remontant avec Sidy. Il attendit donc le retour du *Basilic* et arrivait à Saint-Louis le 27 novembre.

En voyant l'honnête figure de Bakary et son chagrin, on ne pouvait pas se refuser à lui rendre justice; d'ailleurs, il suppliait qu'on le renvoyât vers moi. Le Gouverneur, M. Faidherbe, n'hésita pas et lui remit les doubles des lettres expédiées par Sidy et cinq cents francs de marchandises pour moi, juste la même somme qu'il avait confiée à Sidy.

Bakary, reparti au bout de cinq jours sur la canonnière *la Couleuvrine*, remonta jusqu'à Podor. De là il se rendit par terre à Médine, bravant les pillages du Fouta dont on l'avait menacé, et y arriva le 22 décembre. Il en repartait le 24 sur son cheval, qu'il avait repris à Bakel. Le 10 janvier 1865, il était de retour à Nioro; ayant été malade lui-même en route des suites de ses fatigues, il y rentrait vingt jours après Sidy, qui avait d'abord passé dix jours dans sa famille à Khay, d'où on l'avait presque fait partir de force. Pendant le voyage à Saint-Louis, le Bakhounou s'était entièrement révolté et Amadi Sambouné se trouvait à la tête du mouvement.

Lors du retour de Sidy, l'armée du tierno Moussa opérait contre les révoltés du Bakhounou; Sidy pouvait donc s'avancer à Bayoyna et venir à Ségou avec le chef de ce village, Daouda Gagni, qui m'avait apporté la

nouvelle de son arrivée; mais il avait bien autre chose à penser.

Vaniteux à l'excès, se targuant de sa position d'envoyé du Gouverneur, tirant orgueil des cadeaux mêmes qu'il portait et dont il faisait parade, mettant sur sa tête le bonnet brodé de velours rouge et d'or, destiné à Ahmadou, se parant du burnous vert et argent comme du magnifique sabre qu'on lui avait confié, il ne songeait que fort peu à se mettre en route.

Bakary, lorsqu'il arriva, ne put plus obtenir de guide : la route était maintenant fermée et bien fermée, si bien que, depuis lors, personne de Nioro n'était venu à Ségou.

Les Maures cernaient Nioro et, le jour même de l'arrivée de Bakary, ils venaient d'enlever les bœufs d'un village voisin de Nioro.

Force fut donc à Bakary et à Sidy de rester à Nioro. Ils ne logeaient pas ensemble et ne se voyaient point. Bakary avait toujours soupçonné Sidy d'avoir été complice du vol de sa peau de bouc, non pour le voler, mais pour faire disparaître avec la correspondance la plainte qu'il craignait non sans raison que j'eusse faite sur son compte. Et, bien que rien ne justifiât cette accusation, il y avait entre eux une certaine animosité augmentée d'un peu de dépit de la part de Bakary, que Mustaf ne voulait pas reconnaître comme envoyé, parce qu'il n'avait pas de cadeaux comme Sidy et que, par prudence, il ne laissait pas même voir ses lettres ni ce que contenaient ses paquets.

De son côté, Sidy, parlant le bambara, adulé, bien traité, laissait Bakary presque seul.

Au milieu d'escarmouches diverses avec les Maures, le temps passait, et, dans le courant de mai, le commandant de Médine, M. Perraud, officier de spahis, parvint à Nioro, accompagné du docteur du poste, M. Béliard. Ils venaient, avec autorisation du Gouverneur, à

ma recherche et désiraient s'avancer, s'il le fallait, jusqu'à Ségou.

Ils ne tardèrent pas à acquérir la certitude que c'était impossible en ce moment et, après avoir assisté à une attaque des Maures, ils se décidèrent au bout de huit jours à revenir à Médine, ne rapportant que les assurances données par Mustaf que nous étions bien portants. Tristes et vagues nouvelles, auxquelles peu de personnes ajoutèrent foi, même dans nos familles!

Cependant, dès le mois de juillet, Bakary Guëye parvenait à Ouosébougou, devançant Sidy de huit jours.

Celui-ci, à bout de ressources, avait mangé tout ce qu'il avait, sauf son fusil et son sabre et quelques boules d'ambre, lorsqu'il rencontra par hasard deux hommes qui allaient à Toumboula; il s'y rendit avec eux, sans prévenir Bakary, qui resta ainsi à Ouosébougou.

Une fois à Toumboula, les difficultés étaient vaincues : presque tous les huit jours, venaient de Ségou des hommes de Badara. Sidy leur fit un cadeau de mes dernières boules d'ambre et arriva le 11 novembre, juste à temps pour empêcher le départ de Seïdou, circonstance fort heureuse, car peut-être sans elle nous ne serions jamais partis de Ségou.

Il me revenait les mains vides, ce qu'il expliquait en disant qu'il avait perdu la boîte de marchandises à l'expédition de Goumbou, où il avait laissé son cheval : mais il était assez embarrassé, et tout d'abord, me montrant son fusil et son sabre, il me dit que je pouvais lesp rendre.

Du reste, il avait bien tort d'avoir peur : ne m'apportait-il pas la lettre du Gouverneur, la délivrance?

Ces lettres, si impatiemment attendues, je les ouvris fiévreusement. Quelle joie! Le Gouverneur avait compris ma position; il nous réclamait et promettait un canon quand nous serions de retour.

Du reste, voici cette lettre :

Saint-Louis, le 7 novembre 1864.

« Mon cher monsieur Mage et mon cher monsieur Quintin,

« Je vous écris par la main de mon officier d'ordonnance parce que j'ai à la main droite un panari qui m'empêche d'écrire; nous avons tous été, sans exception, abîmés par cet hivernage.

« Nous étions depuis un mois dans l'inquiétude parce que l'on disait que Ségou avait été pris, lorsque vos envoyés sont venus nous donner les meilleures nouvelles de vous.

« Je n'ai pas encore la lettre que m'a envoyée Ahmadou ; elle est restée à Bakel. Je lui écris cependant pour le décider à vous laisser revenir, en lui promettant un canon s'il vous fait ramener à Médine.

« Je commence toujours par lui envoyer un très-beau sabre et d'autres cadeaux. Tout le monde ici et en France s'intéresse à votre beau voyage, et j'espère, quand vous reviendrez, que j'aurai obtenu pour chacun de vous deux une promotion dans la Légion d'honneur, que j'ai sollicitée du ministre.

« Bon courage et croyez à mes sentiments les plus affectueux.

« Le gouverneur,

« L. FAIDHERBE. »

« *P. S.* Sidy vous porte une boîte contenant pour 500 francs de marchandises. Seïdou vous en avait déjà porté une pareille. »

Et enfin, dernier *Post-Scriptum :*

« Au moment où je vous écris, je n'ai pas encore vos lettres, qui sont restées à Bakel. »

A cette lettre, en étaient jointes deux, l'une du commandant de Bakel, l'autre du commandant de Médine, qui me donnaient quelques détails sur le vol des lettres et les retards volontaires de Sidy au moment du départ.

J'étais trop heureux en ce moment pour songer à faire des reproches, bien que j'en eusse trop sujet.

Je me rendis aussitôt chez Ahmadou; il était chez les femmes de son père. J'attendis longtemps à la porte au milieu d'une foule qui venait me questionner et me féliciter. Enfin Ahmadou sortit et se dirigea vers sa maison; mais, ayant aperçu Seïdou, il le prit à part et,

s'appuyant sur son épaule, se mit à l'interroger sur les motifs de son retour. Je le suivis et j'entrai avec lui, à mon grand étonnement, jusque sous son hangar. Là il appela Sidy : je me présentai et lui dis, après l'avoir salué, que Sidy venait de m'apporter une lettre du Gouverneur pour lui, et je la lui remis.

Il me pria d'attendre parce qu'il rentrait faire salam.

Nous attendîmes trois quarts d'heure, pendant lesquels les princes accourus en foule ne cessèrent de manier et d'admirer les armes de Sidy, en les convoitant tous.

Ahmadou rentra ; il s'était débarrassé de son burnous bleu garni d'argent, de son turban, qu'il avait mis pour aller visiter *ses mères ;* mais il portait encore une blouse blanche brodée, sur laquelle des taches jaunes révélaient par leur odeur qu'elles avaient été faites avec de l'eau-de-vie de lavande, son parfum accoutumé.

Il commença par arranger deux affaires insignifiantes, qu'il expédia rondement, puis il renvoya la nombreuse assistance dont la cour était pleine, et notre entrevue commença.

Après avoir salué le Roi, je lui dis de suite :

« Ahmadou, la lettre du Gouverneur est arrivée, je te l'ai remise. Tu sais ce dont nous sommes convenus. Or, voici ce que dit la lettre :

« 1° Que tu me renvoies ; 2° que tu as des cadeaux apportés par Sidy et qui sont à Nioro entre les mains de Mustaf; 3° que, quand j'arriverai à Médine, on te donnera un canon. »

Alors, sans réfléchir, je lui racontai ce qui s'était passé, et lui dis que les lettres avaient été volées, pensant que cela lui montrerait combien le Gouverneur tenait à notre retour, puisque de lui-même il faisait ces cadeaux.

Ce fut une maladresse, car Ahmadou, qui d'abord avait répondu, à ma demande de partir, qu'il nous fallait

causer d'affaires, prit ce prétexte au vol et dit : « Mais alors je n'ai pas la réponse à ma lettre au Gouverneur, et il ne me dit pas, ce que je lui avais demandé, si je dois arranger les affaires avec toi. »

Cette réponse nous inquiéta, le docteur et moi ; je craignis un instant qu'il n'en prît prétexte pour ne pas nous renvoyer, et je tranchai la difficulté en lui disant :

« Tu m'as dit que, lorsque mon courrier serait de retour, tu me renverrais si le Gouverneur le demandait. Pour les affaires, tu les arrangeras, si tu veux; mais le Gouverneur me dit de rentrer, il faut que je parte. »

Il répondit d'abord par cette terrible phrase des ajournements : « J'ai entendu; » mais je ne voulus pas la prendre pour réponse et je le pressai jusqu'à ce qu'il m'eût dit, en riant de mon obstination, à laquelle il n'était pas encore habitué :

« Eh bien, maintenant, les envoyés sont revenus; c'est fini. »

Je me levai en lui disant : « Si c'est fini, il faut te presser, car moi je voudrais partir demain. » Cela le fit rire, et cependant ce n'était que l'exécution textuelle de sa promesse que je venais réclamer, et en rentrant à la maison nous nous disions : « Nous partirons, mais quand ? »

J'étais désappointé, et ma seule ressource en arrivant chez moi fut de questionner Sidy, car je n'avais pas de lettres, pas de nouvelles de ma famille, non plus que Quintin. Il me donna des nouvelles de Saint-Louis, mais il n'avait passé dans cette ville que quelques heures.

Le 24 décembre, j'apprenais le retour de Bakary Guëye à Yamina, et, dès le lendemain de cette nouvelle, mon fidèle laptot me revenait, tout désespéré de ne pas arriver le premier, mais heureux de me retrouver à peu près bien portant; car, au milieu de ces péripéties, l'espoir du départ me rétablissait plus sûrement que toute

autre chose n'eût pu le faire. Sur cinq cents francs de marchandises qui lui avaient été confiées, Bakary, dans son voyage de quinze mois, avait à peine dépensé cent francs, et, bien différent en cela de Sidy, il m'abandonnait en échange un fusil à deux coups qui était sa propriété. Sidy, lui, m'avait vendu son fusil et son sabre que j'avais payés en partie de l'or que je gardais en réserve pour quelque circonstance imprévue, et le paiement du surplus était garanti par un billet qu'il avait demandé. Je pense qu'étant en défiance, parce qu'il craignait que je ne le fisse punir, au retour, de ses méfaits passés, il avait jugé prudent de se prémunir contre moi. C'était une injure que les autres compagnons de mon voyage avaient ressentie et pour laquelle ils l'avaient bafoué, mais qui ne pouvait m'atteindre. J'avais d'ailleurs pardonné à Sidy en faveur de la délivrance qu'il m'avait apportée et je lui avais fait cadeau d'un magnifique vêtement du pays.

J'habillai aussi mon pauvre Bakary; que ne lui eussé-je pas donné? Il nous apportait un plein sac de lettres, de papiers, de journaux : c'étaient des nouvelles de tous ceux qui nous étaient chers et aussi l'oubli du temps pour quelques jours.

Bakary me remit de la part du Gouverneur une nouvelle lettre que je crois devoir rapporter ici.

« Saint-Louis, le 30 novembre 1865.

« Mon cher monsieur Mage,

« Bakary a laissé voler ses lettres à Bakel. Sidy, arrivé d'abord seul à Saint-Louis le jour où *le Basilic* partait pour un dernier voyage de Bakel, a été chargé par moi d'aller vous trouver avec une boîte de marchandises pour vous, un beau sabre de quatre cents francs et une lettre pour Ahmadou Cheikhou. Je demande à ce dernier de vous renvoyer en promettant un canon.

« Aujourd'hui que Bakary est arrivé à Saint-Louis, sans lettres, je vous le renvoie avec une nouvelle lettre pour Ahmadou

Cheikhou, des marchandises, des médicaments et des effets [1] pour vous.

« J'ai écrit de nouveau au ministre pour qu'il veuille bien vous nommer officier de la Légion d'honneur et M. Quintin chevalier.

« Nous avons eu ici un hivernage terrible.

« Sous le rapport politique, les affaires de la colonie vont parfaitement. Poussez ferme à une alliance entre nous et le roi de Ségou; faites-lui entrevoir, dans cette alliance, la possibilité pour lui de réaliser la conquête de Tombouctou, dans laquelle a échoué son père. Demandez-lui la création des comptoirs que vous deviez demander à son père.

« Il y a une grande révolte dans le Sud de l'Algérie depuis six mois. Cela ne m'étonnerait pas que l'influence des Kountahs du Touat et peut-être de Tombouctou y fût pour quelque chose. Raison de plus pour nous allier avec les ennemis des Kountahs sur le Niger.

« On vous porte vos correspondances de France.

« Tout à vous,

« L. Faidherbe.

« Nos bons souvenirs à M. Quintin. »

A cette lettre était jointe une lettre pour Ahmadou. Présumant que le contenu devait être le même que celui de la lettre de Sidy et craignant qu'Ahmadou n'en prît un nouveau prétexte pour remettre en question ce qui était convenu entre nous, je me décidai, d'accord avec le docteur, à n'en pas parler.

Je fis annoncer au Roi par Samba N'diaye, l'arrivée de Bakary, disant qu'il n'y avait pas de nouvelles lettres, ce à quoi Ahmadou répondit qu'il ne s'en étonnait pas, parce qu'on lui avait dit que Bakary n'était pas allé à Saint-Louis.

C'était Sidy qui avait trouvé très-joli d'imaginer ce conte pour se faire valoir, et cela me donna à réfléchir, surtout quand Bakary me dit qu'il avait laissé voir la lettre à un de ses compagnons de route. Si Ahmadou

1. Les médicaments étaient restés à Nioro : c'était du sulfate de quinine et de l'ipéca, dont nous n'avions pas besoin; les effets étaient restés à Saint-Louis.

venait à l'apprendre, il n'en fallait pas davantage, avec un homme aussi soupçonneux, pour nous faire retenir encore longtemps, et je dis à Bakary de reprendre la lettre enveloppée dans une autre, qu'il sortit de ses grisgris devant une nombreuse assistance, comme s'il l'eût oubliée. C'était d'autant plus croyable que, pour éviter d'être volé en bloc, comme il l'avait déjà été, Bakary avait caché toutes les lettres dans ses grisgris et ses livres de prières.

Je décachetai la première lettre, d'où je sortis celle d'Ahmadou, que je lui envoyai, en lui faisant expliquer comment on ne l'avait pas trouvée d'abord. Tout le monde fut dupe de ce stratagème.

Le 27, j'allai voir le Roi et lui porter, en présent, mes colliers de perles cornalines rondes, un autre de cornalines plates, dix-huit bagues en petite cornaline, une grosse bague de cornaline, deux pièces de *roum* ou cotonnade française, une de *sucreton*, douze bonnets rouges et cent pierres à fusil.

Si mince que fût ce cadeau, qu'à mon arrivée je n'aurais pas osé lui offrir, dans ce moment il valait 130,000 cauris ou environ 336 francs.

Ahmadou en fut enchanté. Je lui donnai quelques détails sur le voyage de Bakary et lui dis que, quant à la lettre, d'après ce qu'il y avait dans les miennes, elle devait être une copie de la première.

C'est vrai,» répondit Ahmadou.

« Alors, répliquai-je, en me levant, il n'y a rien à changer à ce dont nous sommes convenus, et rappelle-toi qu'il n'y a plus que cinquante-trois jours. » Il se mit à rire et je le quittai. En rentrant, je me hâtai de mettre de côté ce dont j'espérais faire de l'argent, et j'envoyai quelques cadeaux aux gens qui m'avaient servi, y compris la nourrice d'Ahmadou. De plus, au moyen des couteaux que j'avais reçus, je fis nombre d'heureux, et entre autres Aguibou qui m'en fit demander deux.

Les jours s'ajoutèrent aux jours. Chaque vendredi, après le salam, j'allais saluer le Roi et lui rappeler ses promesses. J'en tirais toujours un mot aimable et un sourire. Enfin les préparatifs de la fête du Cauri s'annoncèrent dès le 6 février; Ahmadou envoya à tous les talibés l'ordre de rentrer à Ségou pour le jour de la solennité. On prétendait que les Bambaras avaient un plan de révolte pour cette époque, et, bien que je n'y crusse pas, je me demandais si ce ne serait pas l'occasion d'un nouveau retard. Samba N'diaye, lui, était convaincu de notre départ depuis un entretien mystérieux qu'il avait eu avec Ahmadou au bord du fleuve, où ce dernier était allé recevoir une certaine quantité de la taxe du mil qui lui arrivait. Ce n'est pas le trait le moins caractéristique de cette société que la nécessité où se trouve le Roi de s'occuper de ces menus détails, sous peine d'être volé.

Dans ces occasions, il va tenir sa cour sur les rochers du bord de la rivière. Les captives, partagées en plusieurs bandes sous le commandement des femmes qui sont à leur tête, viennent charger leurs calebasses, et, quand elles sont toutes bien pleines, chaque bande se met en route en chantant ; accompagnée ou surveillée, si on veut, par un des princes à cheval, elle va vider le mil aux vastes greniers disposés dans une des cours extérieures de la maison d'El Hadj, ou plutôt dans la maison de Yougoucoullé, le captif qui a la garde des magasins.

Le 10 février, vers trois heures et demie, nous fûmes reçus par le Roi, et, après les politesses d'usage, je lui dis que, le départ approchant, je venais lui poser plusieurs questions que je désirais régler et sur lesquelles je devais lui demander son avis.

La première question était relative à une somme de 40 000 cauris qui m'était due par des trafiquants du Haoussa en payement d'ambre que je leur avais

donné à vendre et dont je ne pouvais obtenir un seul cauri. Je les avais amenés en justice devant Abdoul Kadi, qui s'était déclaré incompétent; ces hommes étaient directement sous la protection d'Ahmadou, qui avait défendu de les traiter comme les autres talibés, disant qu'il ne voulait pas qu'ils désertassent son camp pour aller chez les Bambaras. Je demandais qu'on les fît payer ou qu'on les punît.

Ahmadou me dit que ces marchands devaient plus de 500 000 cauris; il avait déjà souvent payé pour eux, et verrait ce qu'il pouvait faire en cette circonstance.

Ensuite je désirais régler le sort des deux femmes esclaves qu'Ahmadou m'avait données pour notre service peu après notre arrivée. Je pouvais les emmener, me dit Ahmadou, les vendre ou les lui rendre; mais il ne pouvait consentir à ce que je les laissasse libres, parce que cela n'était pas dans les usages du pays. J'insistai cependant pour leur donner la liberté; le Roi s'y refusa formellement. Ensuite je traitai la dernière question qui était d'obtenir les chevaux promis pour faire notre route de retour, et j'expliquai à Ahmadou la nécessité dans laquelle nous nous trouvions d'ajuster nos selles suivant le cheval, de nous habituer à leurs allures et toutes autres raisons de même valeur. Il me dit qu'il allait s'en occuper immédiatement.

Alors nous rentrâmes à la case et nous fîmes savoir à nos deux captives la réponse d'Ahmadou, leur laissant le choix de rester esclaves du Roi ou de partir avec nous pour être libres, en leur promettant dans ce dernier cas de leur donner une case et de quoi vivre à Bakel ou à Médine.

Elles choisirent de rester esclaves, mais en me disant: « Tu es notre maître : si tu veux, nous te suivrons; mais ce que nous aimerions le mieux ce serait de rester. » Cette préférence ne m'étonnait pas. Esclaves de naissance, filles d'esclaves dans un pays d'esclaves, le

mot libre ne pouvait éveiller chez elles aucune aspiration. A Ségou, elles retrouvaient leur famille, leurs connaissances ; que leur importaient Bakel, Médine et la liberté ?

Il ne nous restait plus qu'à les traiter le plus généreusement possible; c'est ce que nous fîmes.

Le 17 février, le tamtam annonçait le commencement du Cauri ; tout le monde se parait de son plus beau costume pour aller au salam, et moi-même, voulant y paraître, je revêtis un superbe habillement du pays, brodé en soie. Ahmadou, par un acte d'une haute politique, venait de rendre aux Bambaras leurs trompes en dent d'éléphant percée, avec lesquelles, comme ont pu l'entendre ceux qui ont été à Grand-Bassam ou à Assini, on fait la musique assourdissante qui accompagne les chefs aux jours de cérémonie. Les Bambaras, pour lesquels cet instrument national paraît avoir un charme particulier, s'en donnaient à cœur joie, et, quand Ahmadou rentra du salam en grande pompe, précédé de ces sonneurs de trompe, tout le monde était sur le toit des maisons pour jouir de ce nouveau spectacle.

El Hadj, en entrant à Ségou, avait supprimé les trompes comme antimusulmanes ; Ahmadou les rendait. Étaient-elles devenues canoniques, ou bien avait-il compris enfin, quoique bien tard, la nécessité de faire des concessions ?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que, trois jours durant, les trompes ne cessèrent pas de nous régaler d'une musique qui, quoique bizarre et élémentaire, ne manquait pas d'une certaine harmonie.

Le 26 au matin, il me fit demander la première lettre que Seïdou avait apportée avant mon arrivée, lettre adressée à son père et dans laquelle il pensait pouvoir trouver les propositions que j'allais lui faire. Puis il passa toute la journée à en causer avec Bobo et

Boubakar, fit appeler deux fois Samba N'diaye pour lui dire qu'il m'engageait à prendre patience, que je le verrais le jour même, et en effet, m'ayant fait mander à quatre heures et demie, il me pria de lui donner connaissance de tout ce que j'avais à dire à son père.

Alors je lui exposai, avec le plus de clarté possible, que le but du Gouverneur était d'établir du commerce avec son pays. Je m'attachai surtout à faire ressortir à ses yeux les énormes impôts qu'il retirerait de ces relations. J'insistai pour que le droit d'entrée fût seulement de 5 pour 100 en nature et pour qu'il accordât les comptoirs demandés par le Gouverneur.

Un instant, le voyant me prêter beaucoup d'attention et demander des explications, je crus avoir réussi.

Mais, quand il prit la parole en débutant par de l'eau bénite de cour, qui se distribue encore plus largement dans ces pays que chez nous, je vis aussitôt que je ne gagnerais pas ma cause entièrement. Ce qu'il acceptait c'était :

Qu'il n'y eût pas de guerre entre le Gouverneur et lui. Nos marchands viendraient en toute liberté dans tout son pays, où on ne leur prendrait pas même une aiguille sans qu'il leur fît rendre justice; ceux qui arriveraient seulement pour voir le pays, seraient protégés également; mais, quant au droit de 10 pour 100, c'était la loi et non lui qui le fixait : il existait à l'égard des Maures et des musulmans, et il ne pouvait pas être changé. La question des terrains à donner afin de fonder les comptoirs, ne pouvait pas *encore être résolue*, et il semblait dire que c'était à cause de l'absence de son père.

J'insistai pour la forme et pour l'acquit de ma conscience, mais je savais d'avance que je ne gagnerais rien, Ahmadou m'accordant tout ce que je pouvais attendre de lui. Le reste de la discussion porta sur des

détails, et je parvins à lui faire accepter les sept articles du traité suivant :

Traité passé entre MM. Mage et Quintin, envoyés du gouverneur du Sénégal, agissant en son nom, et S. M. Ahmadou, fils de Cheik El Hadj Omar, roi de Ségou.

Article premier. — La paix est faite entre tous les pays respectifs où commandent les deux chefs.

Art. 2. — Les hommes du gouverneur du Sénégal pourront circuler librement dans tous les pays où commande Ahmadou, dans tous ceux où il pourra commander plus tard, et y seront protégés soit qu'ils viennent pour commerce, missions ou simple curiosité.

Art. 3. — Une fois qu'ils auront payé le droit de 10 pour 100 auquel sont soumises toutes les caravanes entrant dans les pays d'Ahmadou, les Diulas ou marchands du Sénégal n'auront plus rien à payer à qui que ce soit pendant leur séjour.

Art. 4. — Ahmadou promet d'ouvrir toutes les routes du pays qu'il commande vers nos comptoirs.

Art. 5. — Le gouverneur du Sénégal promet que la route du Fouta au pays d'Ahmadou sera ouverte et que les hommes ou femmes pourront y circuler librement sans qu'aucun chef puisse les arrêter.

Art. 6. — Les hommes envoyés par Ahmadou à Saint-Louis pourront y acheter ce dont ils auront besoin, et recevront dans la route protection contre tous ceux qui voudraient les maltraiter.

Art. 7. — Tous les marchands venant du Sénégal dans un pays où commande Ahmadou, payeront le droit d'entrée dans le chef-lieu qui sera le but de leur voyage, Dinguiray, Koundian, Mourgoula, Koniakary, Nioro, Diala, Tambacara, Diangounté, Farabougou ou Ségou-Sikoro.

Ce traité fut conclu en paroles le 26 février ; les articles 5 et 6 avaient été convenus sur la demande expresse d'Ahmadou, qui voulait garder la possibilité de faire venir des talibés du Fouta et d'y envoyer ses agents recruteurs, et, dans l'article 2, c'est à sa demande qu'on avait décidé de mettre les pays où il commanderait plus tard. Le brouillon du texte était fait. Je lui proposai de le mettre sans retard au net, lui en arabe, moi en français. Mais, alléguant l'heure avancée, il me dit de rentrer préparer cela chez moi ; que lui allait le faire de son côté, et l'audience fut terminée.

Le lendemain je fis prévenir Ahmadou que j'étais prêt ; mais Samba N'diaye fut remis à l'après-midi, et alors, quand il dit que je demandais à partir, le dialogue suivant s'engagea :

Ahmadou. — Ah ! oui, c'est juste ; maintenant tout est arrangé, il n'a plus qu'à partir. » Et se tournant vers Bobo d'un ton interrogateur : « Eh bien ! Bobo, que dis-tu?

Bobo. — Ah ! Ahmadou, il y a bien des choses à faire. Ce n'est pas le commandant seul qui va partir, il y a d'autres affaires pour Koundian, Dinguiray... ; il faut.... quinze jours.

Ahmadou. — Non, Bobo, qu'est-ce que le commandant peut avoir à faire ici maintenant? Moi, je ne peux pas lui dire de rester quinze jours encore.... Voyons, Samba, que dis-tu?

Samba N'diaye. — Ah! Ahmadou, pour moi, je sais bien que le commandant est pressé et je croyais que c'était aujourd'hui ; mais si ce n'est pas aujourd'hui, je pense que ce sera demain.

Ahmadou (riant). — Oh ! non, ça n'est pas non plus possible. Mais voyons, quel jour sommes-nous ?

Bobo. — Mardi.

Ahmadou. — Eh bien ! ce sera samedi.

Bobo. — Oh ! non, Ahmadou : tu ne peux pas faire

tout ce que tu as à faire en quatre jours. Il faut quinze jours. Pour le commandant, ce n'est plus une question; du moment qu'il sait qu'il va partir et que tu fixes un jour, il peut bien attendre.

Ahmadou. — Oh! non; moi je ne peux pas dire cela au commandant. Et toi, Boubakar?

Boubakar Mahmady Diam. — Ah! il y a bien longtemps que le commandant attend; mais ce que tu diras, Ahmadou, suffira.

Ahmadou. — Allons, nous allons dire huit jours.

Bobo. — Non, Ahmadou, ce n'est pas assez; il faut treize jours. Ahmadou, tu n'auras pas le temps.

Ahmadou. — Allons, alors dix jours, c'est fini. Samba, dis au commandant que c'est dix jours. Je ne sais pas si, avant le dixième, il ne sera point parti; mais, si ce jour-là tout n'est pas prêt, je laisserai ceux qui seront en retard, et il partira. Seulement il ne faut le dire à personne; il n'y a que nous quatre et toi à le savoir, nous ne le dirons pas; qu'il le cache même à ses laptots. »

On peut se figurer notre désappointement quand Samba arriva nous répéter mot à mot tout cet entretien, et je l'écrivis sous sa dictée.

Mais que faire? C'était décidé. Bobo nous avait donné à sa manière le coup de main promis. Si nous nous étions fâchés, tout le monde nous eût ri au nez. Qu'est-ce que dix jours pour ces gens-là? Faire changer de décision à Ahmadou, était impossible. Je lui fis répondre aussitôt que j'étais très-mécontent, parce qu'il changeait encore la parole donnée. Mais, si je devais attendre dix jours, il devait m'envoyer de quoi manger, car comptant partir je n'avais rien voulu demander et je n'avais plus rien. Je reçus immédiatement 10 000 cauris, un bafal de sel et on donna l'ordre de me livrer pour dix jours de mil et un bœuf.

Je vis là une presque certitude de partir au bout de ces dix jours, et je m'en contentai.

Une dizaine de jours après, nous n'étions pas encore partis, mais il y avait enfin des signes bien marqués de préparatifs, et, le 11 mars, Ahmadou nous envoyait les deux chevaux promis.

Alors la confiance revint. C'étaient deux bonnes juments très-vigoureuses. La mienne était un peu plus grande que celle du docteur, un peu plus grosse, mais elle était moins rapide à la course.

Néanmoins divers incidents d'attaques et de révoltes retardèrent encore notre départ. Le 4 avril 1866, je dus renvoyer Samba exposer à Ahmadou que j'allais me fâcher tout de bon, et que je ne voulais plus attendre ainsi sans savoir ce qui me retenait à Ségou.

« Si le commandant n'a pas confiance, dit Ahmadou à Samba, va chez Yougoucoullé, chez Sidy et Bobo, et dis-leur de te montrer ce qu'il y a chez eux. »

Samba y était allé et avait vu chez Yougoucoullé les femmes en train de fabriquer cent moules de couscous, après en avoir préparé déjà autant.

Chez Bobo, il avait trouvé dix-sept lettres terminées.

Chez Sidy, vingt lettres, et deux restaient à faire. Celle qui était destinée au Gouverneur était prête.

Qu'y faire? Le docteur lui-même était d'avis de patienter; il le fallait bien, quelque pénible que ce fût. Pourtant jamais je ne laissai trois jours sans tourmenter un peu le Roi, et bien m'en prit, car sans cela j'ignore quand je fusse parti.

Du reste, je n'étais pas seul impatient. Ceux qui devaient m'accompagner, le schérif marocain, Badara et Tambo, par exemple, semblaient plus impatients que moi, et Badara, chaque fois que je le voyais, essayait de me démontrer qu'il était le plus à plaindre.

Ahmadou cherchait à m'éviter, donnant pour prétexte qu'il avait honte devant moi d'avoir manqué à sa parole, et que maintenant il ne voulait plus me fixer de date de départ pour ne plus s'exposer à pareille

chose. C'était au moins ce que Paté Dali et Abdoul Kadi me disaient de sa part [1].

Je vis encore à Ségou, le 26 avril, la fête de la Tabaski qui eut peu d'éclat.

Quelques jours encore s'écoulèrent, et tous ceux qui avaient le même intérêt que moi à partir passaient par des alternatives d'espérance et de découragement telles que je ne savais plus moi-même que penser; cependant, en constatant qu'Ahmadou ne cessait pas de s'occuper de notre affaire (comme on appelait notre départ), je conservais toujours un peu d'espoir.

Enfin, le 2 mai, Ahmadou accorda une audience aux talibés de sa maison désignés pour partir; il leur commanda de ne plus sortir de Ségou-Sikoro, parce qu'il allait avoir besoin d'eux, peut-être au milieu de la nuit. Puis il leur promit des vêtements pour la route. En même temps j'apprenais que le tierno Abdoul Ségou partait pour Yamina, où l'on disait qu'il arrêterait tous les déserteurs désireux de s'en aller avec nous. L'après-midi il y eut une nouvelle conférence d'Ahmadou avec les soldats et les talibés; il y fit changer sept des derniers, au retour desquels il ne croyait plus, et fit enfin distribuer le couscous, à raison d'un moule par homme, à ceux qui devaient s'en aller.

Malgré cela, je ne savais encore sur quoi compter, et bien que des personnes pensassent que je partirais le lendemain, j'avais beaucoup de peine à le croire. Cependant, le lendemain matin, Seïdou m'annonçait que le soir, à la nuit tombée, Ahmadou avait fait appeler tous les chefs de Ségou pour les prévenir qu'il allait me laisser m'éloigner, et qu'à ce sujet chacun avait émis son avis. Tierno Abdoul Kadi avait soutenu notre cause et demandé à Ahmadou de nous bien traiter jus-

1. Voilà qui rappelle la position du roi du pays de Ganda à l'égard de Speke. (Voir notre édition des *Sources du Nil*, ch. VIII.) — J.-B.

qu'au dernier moment, disant que, depuis notre arrivée, il l'avait engagé à ne pas écouter les mauvais bruits qu'on faisait courir sur l'objet de notre mission et qu'aujourd'hui tout le monde pouvait voir que nous étions venus pour faire le bien et non pour espionner dans le pays.

Seul Mohammed Bobo, notre ennemi juré, avait combattu notre renvoi, bien que ce fût une chose décidée; mais il s'était entêté à soutenir l'opinion, qu'il avait toujours exprimée, qu'on devait se défier des blancs, car ils viennent toujours avec de belles paroles et finissent par s'emparer des pays où on les reçoit. Quand ils se quittèrent à une heure avancée de la nuit, ils s'étaient mis d'accord, et cependant, comme rien n'est jamais terminé dans ce maudit pays, Ahmadou les avait priés de revenir le lendemain pour en finir. Alors, sous l'inspiration du tierno Abdoul Kadi, les chefs avaient écrit à Ahmadou une lettre collective pour l'engager à nous laisser partir : ce qu'Ahmadou avait accordé d'autant plus volontiers qu'il y était déjà tout décidé.

Cette petite comédie est un trait de mœurs vraiment fort caractéristique. Pendant deux ans et demi, Ahmadou ne consulte personne, et personne ne lui donne son avis; le jour où tout est arrêté, convenu, il provoque une discussion pour la forme et se donne l'air de céder à l'avis des chefs, enchantés d'être consultés.

Je ne me croyais pourtant sûr de rien encore quand, vers une heure et demie, le 3 mai, Samba N'diaye arriva, et, comme je lui demandais s'il avait appris quelques nouvelles, il se mit à rire et me dit : « Allons voir chez Ahmadou; » puis il rentra dans la case de ses femmes.

Nous avions tous cru que c'était une plaisanterie, et quand, après quelques instants, il ressortit, j'eus encore de la peine à me persuader qu'il disait vrai; mais, voyant qu'il parlait sérieusement, je ramassai à la hâte

mes papiers, le projet de traité, de quoi écrire, et nous partîmes sans retard, tout en le questionnant sur ce qui s'était passé. J'attendis quelques instants à la porte du palais et j'entrai chez Ahmadou, qui venait de renvoyer tout le monde et était seul, avec Bobo, Sidy Abdhallah et un talibé, nommé Ali, fils du chef de Donaye, village voisin de Podor.

Ahmadou me dit qu'il m'appelait pour terminer les affaires (le traité). J'exhibai alors le traité, que je lus article par article, en le lui expliquant. Il me dit : « C'est bien cela dont nous sommes convenus; moi « aussi j'ai fait mon papier qui contient ces mêmes « choses; le voici, c'est dans ma lettre au Gouverneur. » Et il me la traduisit du texte arabe en peuhl. Les articles y étaient bien, mais dans un ordre différent. Alors le docteur et moi nous signâmes un texte que je lui présentai, en lui disant de le garder afin que si quelque blanc venait il pût le lui montrer. Mais Bobo s'y opposa; il parla à Ahmadou à voix basse en langue haoussani, et ce dernier me répondit qu'il était inutile qu'il gardât un texte qui n'avait pas de signification pour lui, puisque personne dans son pays ne savait lire l'écriture des blancs. Samba N'diaye soutint mon avis, mais Bobo l'emporta et je n'insistai pas, de crainte de faire retarder encore mon départ. En somme, le traité était fait, accepté, consenti par Ahmadou ; il en avait les conditions écrites en arabe et, qui plus est, gravées dans sa mémoire et dans celle des assistants : or la mémoire des noirs est excellente, en raison du peu de faits qu'ils y logent.

C'était là tout ce qu'il me fallait. Du reste Ahmadou fit immédiatement copier un double de sa lettre au Gouverneur, en disant que, de cette façon, il était sûr que ce papier, conservé dans son coran, ne serait jamais changé.

Ensuite il me dit : « Eh bien! tout est conclu, tu

n'as plus qu'à préparer tes bagages pour partir. » J'allais me lever, pensant que j'aurais encore une audience dans laquelle il me remettrait le cadeau que Samba N'diaye m'avait annoncé et qu'un roi nègre qui se respecte se croit obligé de faire à un hôte qui le quitte. Mais, au moment où je partais, Ahmadou me remercia de la patience avec laquelle j'avais supporté mon long séjour dans le pays, me fit des protestations d'amitié, m'assura qu'il savait bien que je l'aimais aussi, et qu'aucun envoyé n'eût pu faire plus que je n'avais fait pour bien arranger les affaires; bref, une foule d'autres déclarations du même genre.

J'avais beaucoup souffert, lui répondis-je; mais le jour où je partirais tout serait fini : j'étais venu pour une mission sérieuse, j'avais cherché à faire le bien du pays en même temps que celui des blancs, et je n'avais plus rien à demander; maintenant que les affaires étaient arrangées, mon seul vœu était de partir aussitôt.

Il avait préparé, répliqua-t-il, ce qu'il voulait me donner en signe d'amitié; c'était peu, trop peu même, mais il savait que les blancs regardent moins aux *richesses* qu'à l'intention.

En effet, cela avait peu d'importance, répliquai-je; partir était tout et, si petit que fût son cadeau, j'étais content de le recevoir en signe d'amitié et de satisfaction pour la manière dont je m'étais conduit envers lui; quant à moi, j'avais déjà beaucoup reçu de lui pendant mon séjour et j'eusse désiré lui faire un beau présent avant de partir; aussi, malgré l'exiguité de mes ressources, ne partirais-je pas sans lui laisser un souvenir.

Il tira alors de dessous ses vêtements deux bracelets d'or du poids de cent gros chacun et les passa à Samba N'diaye en lui disant : « C'est pour le commandant, » et cela avec une telle intonation qu'elle frappa tout le

monde, même Quintin. Puis il ajouta : « J'aurais en-
« voyé un cadeau pour le Gouverneur, mais j'ai appris
« que Faidherbe (*sic*) qui t'a envoyé était parti de
« N'dar (Saint-Louis) et, comme je ne connais pas le
« nouveau Gouverneur, que j'ignore même s'il sera
« bon pour moi, je n'envoie pas de cadeau avant le
« retour de mon envoyé.

« Je saurai alors ce que je dois faire. »

Insister c'eût été se donner l'apparence de demander un présent pour le Gouverneur; je ne crus pas devoir le faire.

La conversation alors continua, générale et sans but bien arrêté; cependant Ahmadou, à un moment, me dit, et je le lui fis répéter, que, s'il venait encore d'autres envoyés, jamais il ne les retiendrait. Je lui demandai s'il consentirait à ce que des blancs vinssent avec un canot pour descendre le fleuve. Il allait répondre quand Bobo lui parla à l'oreille, et il me dit : « Lorsque mes envoyés seront revenus de Saint-Louis, je saurai ce que je dois faire. »

C'était là un effet de la politique de Bobo, et je suis convaincu que, si l'entreprise était tentée, il y ferait seul obstacle, mais qu'il réussirait à l'empêcher malgré tout.

Bobo, ainsi qu'il en avait fait profession, représentait la défiance. Le soir même, j'appris de Samba N'diaye qu'il avait réussi à détourner Ahmadou de faire au Gouverneur ce cadeau dont il avait parlé à Samba depuis longtemps, en lui disant qu'il ne tenait pas encore le canon promis.

Quand je fus rentré à la maison, je trouvai Quintin mécontent et il était en droit de l'être. L'intention d'Ahmadou avait été si évidente lorsqu'il avait dit que le cadeau était pour moi que Quintin, bien que fort désintéressé, était blessé. N'avait-il pas, en effet, soigné la femme d'Ahmadou, les malades, les blessés? et non-

seulement il n'avait pas un cadeau, mais pas même un remercîment; c'était trop peu. Pour comble, Ahmadou lui faisait demander un peu du remède pour les yeux, avec lequel il avait guéri sa femme.

Aussi, Quintin, bien que depuis longtemps il eût dit à Samba N'diaye qu'il donnerait à Ahmadou son revolver, ne crut-il pas devoir le faire de suite, ne voulant point avoir l'air de rien demander pour lui. Quant à moi, comme Ahmadou, en me congédiant, m'avait dit que je ne le reverrais plus, je lui envoyai le fusil de Sidy et son sabre, achetés par moi à Sidy pour environ 350 francs, et mon revolver avec toutes les balles. J'ajoutai la poudre dont je pouvais disposer, n'en gardant que quatre à cinq kilogrammes pour ma suite.

Ahmadou fut enchanté du cadeau, mais il demanda pourquoi le docteur, ainsi qu'il l'avait promis depuis longtemps, ne lui donnait pas son pistolet. Samba N'diaye lui répondit assez crûment de lui-même que Quintin avait été blessé de ne pas recevoir même un remercîment.

« Allons donc! dit Bobo; mais il est payé pour soigner les malades. »

Dès que cette réponse me fut rapportée, je renvoyai Samba N'diaye dire au Roi, de ma part, que je ne lui demandais rien, non plus que Quintin, mais qu'il fallait bien qu'il sût qu'en soignant les malades et blessés, Quintin avait agi spontanément; et, comme je n'aurais pas pu le lui ordonner s'il ne l'eût pas voulu, puisqu'il n'était payé que pour me soigner, moi et mes hommes, Ahmadou lui avait toute obligation.

Je chargeai Samba d'ajouter, comme de lui-même, que, dans son intérêt même, Ahmadou ne devrait pas laisser partir mes laptots sans les habiller, suivant la coutume, parce que ceux-ci ne manqueraient pas de s'en plaindre dans le Sénégal aux autres noirs.

La réponse fut vague. Bobo avait passé par là.

Ce ne fut qu'au moment du départ que le docteur se décida à envoyer son pistolet à Ahmadou; et j'affectai, quant à moi, de ne plus lui en parler. Dès qu'il l'eut reçu, Ahmadou fit remettre à Quintin en retour, ou en payement si l'on veut, un cadeau de 50 gros d'or, environ 625 francs.

Telle fut la fin de mes relations directes avec le roi de Ségou.

CHAPITRE X

DE SÉGOU-SIKORO A SAINT-LOUIS

Le 6 mai, nous quittons Ségou-Sikoro. — Yamina est laissée de côté. — Morébougou. — Toubacoura. — Les misères de notre route commencent après Difia. — Nous redoutons les insurgés. — Soso est surprise par trahison. — Joie de Badara en rentrant à Toumboula. — Défaite de la razzia tentée par les Massassis de Guéméné. — Course échevelée jusqu'à Ouosébougou. — Touroungoumbé. — Entrée à Nioro. — Mustaf. — La forteresse. — Maison du griot Samba Gouloumba. — Le marabout Ako de Gambie. — Y a-t-il du charbon de terre dans le Fouladougou? — Koniakary. — Nous accourons à Médine du Sénégal. — Le drapeau tricolore. — Débarquement et réception à Saint-Louis. — Résultats de ce voyage.

Le lendemain j'allai faire mes visites d'adieux, qui furent accompagnées chez tous ceux dont j'avais eu à me louer, de promesses de cadeaux, et, comme j'étais sur mon départ, je fus non-seulement bien reçu, mais quelques-uns me montrèrent même de l'effusion; c'est ainsi qu'Oulibo me confia que Bobo perdait Ahmadou aux yeux de tous les talibés, et que, quant à lui, il n'était pas sans crainte sur leur avenir à tous si Ahmadou continuait à écouter exclusivement ce mauvais conseiller.

Le 5 mai, le schérif marocain venait m'apporter un pain de sucre, qu'Ahmadou lui avait remis pour sa route, et il me demandait de le prendre sous ma protection, car il partait seul avec un cheval présent

d'Ahmadou et un cadeau de 340 gros d'or valant 4350 francs.

Je lui promis de faire ce que je pourrais et le confiai à Mamboye, le seul de mes hommes qui parlât l'arabe; du reste, il s'entendait très-bien avec lui.

Ce même jour Ahmadou eut une dernière entrevue avec les talibés de sa maison; elle ne finit que vers cinq heures et demie. Déjà on disait que nous ne passerions pas la nuit à Ségou. Il était certain que le prince Mahmadou Abi partait avec nous. Ses bagages étaient au bord du fleuve, prêts à être embarqués en pirogue. Je fis préparer tous les miens; mais, malgré mes ordres formels, mes hommes ne se décidaient pas à terminer leurs préparatifs : ils ne pouvaient encore croire à ce départ tant remis, et regardaient comme impossible qu'eux, après s'être battus pour Ahmadou, après avoir perdu l'un des leurs tué pour sa cause, ils partissent sans cadeau, sans même un vêtement pour se couvrir, car, à part ce qu'ils portaient sur le dos, la plupart avaient leur sac vide. Pourtant rien n'était plus vrai.

La nuit survint au milieu de mes apprêts de départ; tous mes ustensiles s'entassaient au milieu de la cour avec les bâts d'ânes tout chargés et mes cantines en véritable confusion. Pour décider mes hommes, j'envoyai Samba N'diaye aux renseignements chez Sidy Abdallah; il répondit que nous ne coucherions pas à Ségou. Vers dix heures du soir, Ahmadou lui-même l'affirma. A minuit, tout étant prêt, je me jetai sur une natte et pris un peu de repos.

Ce ne fut qu'à deux heures du matin qu'Ahmadou fit appeler Samba pour m'engager à aller coucher à Ségou-Koro.

Nous commençâmes à charger les bagages avec le plus d'ordre possible. Bien qu'on fût au milieu de la nuit, plusieurs voisins prévenus vinrent m'exprimer

leurs adieux d'une façon touchante, et il reste évident pour moi qu'en me faisant sortir à pareille heure, Ahmadou avait voulu éviter aux talibés l'émotion de notre départ, craignant qu'ils n'eussent désiré me suivre et peut-être aussi qu'ils ne succombassent à la tentation.

Vers trois heures et demie, j'étais en route et, quand le jour parut, le 6 mai 1866, j'avais quitté Ségou-Sikoro pour n'y plus rentrer. Je fis mon campement sous les beaux arbres de Dougou Kounan, puis j'allai saluer Mahmadou Abi. C'était, de tous ceux de Ségou, l'homme que j'avais le moins bien traité en cadeaux, à cause d'une certaine fierté qui me déplaisait chez ce jeune prince : ses demandes avaient l'air d'ordres, et je les refusais presque toujours. Malgré cela, il me fit très-bonne figure.

Avec le jour, je vis arriver bien du monde. D'abord ceux qui partaient, puis leurs amis, les nôtres, et enfin Samba N'diaye qui nous apportait, de la part d'Ahmadou, un pain de sucre pour la route.

Nous passâmes ainsi toute la journée du 6 mai à recevoir des visites, ignorant encore quand nous partirions, et quels étaient ceux qui venaient avec nous jusqu'à Saint-Louis.

Ce ne fut que le 7 au matin que Badara nous rejoignit. Il n'emmenait pas d'armée, car l'escorte de deux cents hommes qui nous accompagnait était pour Mahmadou Abi jusqu'à Nioro; mais, Ahmadou lui ayant donné plusieurs ânes chargés de soufre et de pierres à feu, il partait content. Tambo, chargé d'une mission dans le Diombokho, ne venait pas à Saint-Louis et s'en consolait en pensant qu'il allait revoir son village de Tiguine, ses femmes et ses enfants. Je parle avec d'autant plus de plaisir de cet homme que, jusqu'au jour de notre séparation, à Nioro, il s'est montré pour nous bon, serviable et dévoué à l'occasion.

Bobo, arrivé dès le matin avec quelques princes, était en conférence avec Mahmadou Abi. Plus tard ils me firent appeler, et Bobo, prenant la parole, me dit qu'il avait été chargé par Ahmadou de venir me mettre en route; il me confiait sûrement aux mains de Mahmadou Abi jusqu'à Nioro et ce prince veillerait sur moi comme l'avait fait Ahmadou lui-même; à Nioro, il me donnerait une escorte jusqu'à Médine, et, d'après les ordres d'Ahmadou, on me respecterait partout sur ma route comme on l'avait fait à Ségou. Puis il me présenta Ali Abdoul en qualité d'envoyé par Ahmadou au Gouverneur, en me le recommandant à partir du jour où il aurait quitté le territoire d'El Hadj; il lui remit devant moi ses lettres de créance.

Enfin il me présenta le vieux schérif marocain en me disant qu'il était comme un frère pour Ahmadou, qui me priait à titre de grande faveur de me charger de lui et de faire mon possible pour obtenir que le gouverneur du Sénégal le fît rapatrier par bâtiment à vapeur.

Tout cela fut noyé dans un verbiage incroyable, et enfin on me laissa vaquer à mes derniers préparatifs parce qu'on allait traverser le fleuve.

Sauter sur mon cheval ne fut que l'affaire d'un instant et quand notre colonne remonta à Ségou-Koro pour prendre le gué, je ne pouvais pas me contenir. Par des mouvements nerveux plus forts que ma volonté, j'étreignais mon cheval et j'eusse voulu lui donner des ailes. La pauvre bonne bête caracolait, piaffait comme si elle n'eût pas eu devant elle une longue et pénible route pour laquelle j'eusse dû la ménager.

Nous descendîmes dans le lit du Niger, où des mariniers, dans l'eau jusqu'au cou, jalonnaient le passage du gué. Il fallut, avec une pirogue, transporter tous les bagages. Les ânes nageaient, nous avions de l'eau jusqu'aux genoux sur nos chevaux, mais qu'importe? nous

partions. Je serrai une dernière fois la main des princes, et même, je crois, celle de Bobo, venu avec eux pour empêcher qui que ce fût de franchir le fleuve et de nous suivre, et je m'élançai joyeux dans l'eau. Peu après je reprenais ma course folle sur les bancs de sable de la rive gauche et je pouvais remarquer nombre de gens dont la joie, sans être aussi démonstrative, n'était pas moins vive que la mienne.

Nous longeâmes d'abord le fleuve, suivant en sens inverse la route que j'avais parcourue en rentrant de Dina, et le 9 au matin nous campions à Morébougou, petit village situé à peu de distance d'Yamina. Pourquoi n'allait-on pas à Yamina? Tout le monde le devinait. On craignait la désertion en masse des talibés et des soldats qui s'y trouvaient. Tierno Abdoul Ségou avait fait fermer dès la veille au soir toutes les portes et s'était posté avec une faible escorte pour nous attendre à Morébougou. Il avait à remplir là une mission d'Ahmadou, qui consistait à faire retourner à Ségou tous les captifs, femmes et enfants en bas âge, dont notre colonne était encombrée, et dont la plupart venaient d'être donnés par Ahmadou aux talibés qui partaient. On alléguait que nous allions parcourir une route sans eau, qu'ils périraient tous, et que d'ailleurs les talibés les retrouveraient à leur retour.

Ce débat ne m'intéressait qu'indirectement, puisque je n'avais pas de captifs; mais il nous retardait, et je dus passer toute l'après-midi à maugréer dans un village sans eau, présage de ce qui nous attendait : tous les puits du village étaient presque à sec; un liquide rougeâtre, épuisé au fur et à mesure qu'il suintait de la terre, ne suffisait pas à désaltérer les chevaux et les hommes de notre colonne. Des millions d'abeilles, pressées par la soif, envahissaient l'orifice de ces puits et bourdonnaient autour de ceux qui allaient chercher là quelques gouttes du précieux breuvage. Dès qu'on

tenait une calebasse à demi pleine, ces insectes couvraient la surface mouillée, pompant l'humidité qu'y avait déposée l'eau et disputant à coups d'aiguillons aux chevaux et aux hommes cette eau trop rare.

Je fus obligé d'acheter une corde, la mienne étant trop courte, et de passer trois heures à défendre l'orifice d'un puits pour faire boire nos chevaux et nos mulets; quant aux ânes, il n'en fut presque pas question.

Pendant ce temps, le vieil Abdoul et Mahmadou Abi discutaient avec l'escorte; ils avaient affaire à des mécontents; de plus, les talibés, à qui on avait promis des blouses lors de leur passage à Yamina, étaient furieux de n'en pas recevoir; je commençais à craindre un long retard dans cet affreux endroit. Heureusement tout finit par s'arranger, les captives furent renvoyées à Yamina sous escorte et nous pûmes partir avant que le soleil fût couché.

Nous étions presque à jeun, car nous n'avions mangé depuis la veille qu'un peu de couscous trempé avec une boîte de julienne aigrie, conservée précieusement depuis trois ans pour notre retour.

Huit de ces boîtes, représentant chacune un repas, et cinq petites boîtes de sardines étaient le reste de nos provisions de 1863, que j'avais eu la constance de garder pour cette route. J'eus plusieurs fois l'occasion de m'en féliciter.

Cette première marche fut pénible. On alla presque toute la nuit et nous campâmes derrière un village nommé Kéréwané; je le reconnus aux nombreux aboiements de ses chiens, sans doute les mêmes qui, à mon premier passage, m'avaient fait maudire ce séjour. Nous avions jusque-là passé à distance de tout village, en cheminant dans les broussailles.

Dès que les ténèbres se dissipèrent, je pus voir que chacun, comme nous d'ailleurs, s'était couché où il se trouvait. Mahmadou Abi n'avait pas donné d'ordre.

Mes laptots d'eux-mêmes avaient déchargé les mules, les ânes s'étaient couchés avec leur charge sur le dos, et nous, étendus sur une simple toile, par terre, nous avions dormi quelques heures la bride de nos chevaux dans la main.

Les notables du village vinrent saluer le prince, qui ne tarda pas à se remettre en route dès qu'hommes et bêtes se furent désaltérés.

A Toubacoura, on m'envoya loger chez un cordonnier fort riche, dans la cour duquel je trouvai un puits, la dernière bonne eau que je dusse boire jusqu'au Sénégal.

Le trafiquant Massiré, que j'avais chargé de vendre certaines marchandises, notamment de l'ambre, avait longtemps séjourné dans ce village et y avait beaucoup parlé de moi. Aussi toute la ville vint me voir.

En la quittant, on se dirigea sur Difia. Nous traversâmes un ou deux petits villages situés entre des collines de roches rouges, toutes ferrugineuses et où des forgerons fondaient du fer. Ici, point de mines; c'est au ras du sol qu'on attaque la montagne dont on prend les pierres désagrégées que compose un oxyde de fer terreux mélangé de silice, en rognons engagés dans de l'argile. Le minerais s'y présente quelquefois sous la forme de sanguine et de différentes autres variétés qui donnent un excellent fer, très-doux, et dont les qualités seraient, je crois, supérieures au point de vue de la fabrication de l'acier fondu. Nous ne nous arrêtâmes pas du tout, et à la nuit tombante nous entrâmes à Difia qui fut pris d'assaut; on se logea dans la ville et au dehors. Mahmadou Abi avait donné l'ordre de camper dehors, bien qu'un orage se préparât. Mais nous en fûmes quittes, lui, nous et ceux qui lui obéirent, pour de la poussière et quelques larges gouttes d'eau. On se sécha à des feux qu'on alluma.

Naturellement, on mangeait ce qu'on trouvait. Mais

nous, nous étant restaurés convenablement la veille, nous pouvions aller quelques jours avec le couscous et nos boîtes de conserves.

C'est après être sortis de Difia, le 11 mai, que nous commençâmes réellement les misères indicibles du voyage de retour. A partir de là, nous abandonnâmes les chemins frayés. Jusqu'à onze heures et demie, nous cheminâmes sans rencontrer apparence de village sauf une bourgade déserte; mais, à cette heure, nous traversâmes divers jardins dans lesquels des arbres abattus, des feux allumés, de nombreux pas d'hommes marquaient qu'on y avait travaillé peu de temps avant notre arrivée. On aperçut même un homme et, comme j'étais devant avec les guides, je l'entrevis passant à la course dans les broussailles. Des cavaliers se lancèrent à sa poursuite, mais à la faveur du terrain il s'échappa, entra dans des fourrés où l'on ne se hasarda point, et l'on fit bien, car il est probable qu'on y eût trouvé tous les travailleurs des vergers, et que nous aurions été accueillis à coup de fusil. Le village, d'ailleurs, n'était pas loin, et il était révolté. Nous en vîmes les toits, et l'un de nos cavaliers, pressé par la soif, ayant voulu s'en approcher, fut reçu par une détonation qui indiquait suffisamment les intentions qu'on y avait à notre égard.

Dans l'après-midi, la route parut longue à tout le monde. Je n'avais pour transporter l'eau qu'une petite peau de bouc, contenant deux litres et demi, que je suspendais à ma selle; elle était vide depuis midi, car la chaleur était accablante et je ne pouvais la supporter qu'à la condition de boire beaucoup. Je souffrais vivement, mais, voulant éprouver jusqu'où pourraient aller mes forces quant à la soif, je me bornai à faire mettre en réserve environ six litres d'eau que je confiai à Bakary Guëye et je me passai de boire. Vers trois heures et demi, nous arrivâmes devant Médina. Ce grand vil-

lage, où j'avais passé une nuit en venant, était aujourd'hui tout à fait désert. Nous cherchâmes vainement aux alentours quelques trous de puits ou de mare, et nous dûmes continuer jusqu'à un marigot situé à une demi-heure de là, vers l'ouest. Les chevaux s'y précipitèrent, et, quoique cette eau fût couverte d'une couche verte, nous nous hâtâmes de remplir nos peaux de bouc avant que tout le monde, en s'y jetant, ne l'eût changée en une boue épaisse, ce qui fut le lot des derniers arrivés.

La crainte de nous voir couper la route par les révoltés avait été réellement un des nombreux motifs qui avaient empêché Ahmadou de nous faire partir plus tôt : et ce n'était pas une peur chimérique. Il devenait évident qu'on voulait nous enlever pour créer des embarras à Ahmadou, puisque, quand Bakary Guëye cherchait à Ouosébougou le moyen de nous rejoindre, les Bambaras l'ayant appris, avaient envoyé une armée fermer la route de Toumboula, pendant très-longtemps.

On repartit donc à 6 heures et demie du soir en marchant vers le nord. On passa Fignan, Moroubougou, visités à mon premier voyage; mais à cet endroit on quitta les sentiers, et les guides ne tardèrent pas à se perdre dans les épines et les broussailles. Hommes, chevaux, tout le monde souffrait, et les souffrances sont bien vives quand, depuis plus de vingt-quatre heures, on n'a rien mangé. On marchait pas à pas, les branches déchiraient le visage et les habits. Enfin, à onze heures, Mahmadou Abi, sur les sollicitations pressantes des talibés qui l'accompagnaient, et dont quelques-uns lui étaient donnés par Ahmadou comme mentors, consentit à s'arrêter. Pendant une demi-heure les guides cherchèrent le sentier qu'ils avaient perdu ; mais ce fut en vain, et à onze heures et demie tout le monde dormait afin de remplacer par le sommeil un souper absent. On était harassé, les chevaux se cou-

chaient sur le flanc, la tête étendue par terre. Nos ânes, même les plus turbulents, étaient tous calmes, et nous, suivant l'exemple commun, nous décrochâmes de l'arçon de la selle, sans débrider nos chevaux, notre morceau de tente-abri, et, l'étendant par terre, nous nous jetâmes dessus, tenant à la main les brides de nos sauveurs. Il y avait dix-sept heures que nous n'avions, pour ainsi dire, pas quitté la selle.

Au jour, on trouva la route. Aussitôt on repartit, et vers dix heures et demie nous approchions avec précaution de Soso, village évidemment habité. Nous avions ramassé en chemin quelques ânes qui broutaient, et je crois même quelques captifs. La nuit avait épuisé l'eau des outres; il fallait boire à tout prix, et l'eau était dans ce village, révolté depuis longtemps. Qu'allait-on faire? D'abord Badara voulut s'avancer; mais ses talibés l'en empêchèrent, de peur qu'il ne reçût un coup de fusil. Un d'eux, à distance, entama conversation et chercha à amadouer les gens du village par des paroles de paix. Nous n'apercevions que trois ou quatre têtes d'hommes au-dessus d'une porte barricadée. Ils étaient armés, mais avaient plutôt l'air de chercher à parlementer qu'ils ne montraient une attitude hostile. Alors on s'avança peu à peu, et Ali Abdoul, qui les connaissait depuis longtemps, leur affirma qu'on ne leur voulait pas de mal, qu'on savait qu'ils ne s'étaient soulevés que parce qu'ils avaient eu peur des Bambaras révoltés et, du reste, qu'on ne leur demandait que de l'eau. « Oui, dirent-ils; mais vous n'entrerez pas. — Soit, répondirent nos gens. Du reste, si l'un de vous veut venir trouver Mahmadou Abi, vous verrez bien comme il sera reçu. » Le chef du village donna dans ce piége. On entrebâilla la porte, et il vint avec son fusil près de Mahmadou Abi, resté sous un arbre. En approchant, on voulut lui enlever son fusil; mais, comme il tremblait, il s'y cramponna et Mahma-

dou lui dit : « N'aie donc pas peur, on te le laissera. Tiens, en veux-tu deux, trois? » Et cela disant, il lui en fourrait sur les bras. Le chef alors se rassura et trouva une certaine verve pour faire des protestations de fidélité, pour s'excuser d'avoir cédé à la pression des révoltés. Mahmadou Abi lui dit : « C'est bien ! tu as confiance dans Ali Abdoul. Eh bien! tu vas retourner avec lui et dire aux gens du village que je ne leur veux pas de mal, au contraire. Combien êtes-vous? — Cinq hommes. — Eh bien! tu vois, je pourrais prendre ton village par force, mais je ne veux que de l'eau. »

Tout d'abord on avait répondu du village que les puits étaient à sec. Mais alors, reprenant courage, ce malheureux lui dit : « Ah! nous avons un puits où l'eau ne finira pas! »

Et il rentra dans son village avec une confiance apparente ou simulée, ordonnant d'ouvrir la porte. Quelques hommes alors entrèrent, et pendant que les uns couraient aux puits, d'autres parcoururent le village. Tout entier à la préoccupation de faire boire mes animaux et de remplir les outres pour la route, je ne m'occupais que de ce soin et, comme j'étais pourvu de cordes et de seaux en cuir, la chose allait bien. Je pus même rendre service à plusieurs, et entre autres au vieux schérif qui, au milieu de cette foule, était bousculé comme le premier captif venu. On avait recommandé de se hâter. Je ressortis du village d'autant plus précipitamment qu'on criait que Mahmadou était en route et que plusieurs talibés étaient envoyés par lui pour chasser tout le monde hors du village.

Quand je le rejoignis, un spectacle horrible s'offrit à ma vue. Cinq hommes étaient étendus sans vie, mutilés; la tête n'avait pas été détachée du corps et portait la marque de nombreux coups de sabre. A côté, onze femmes attachées en file représentaient le reste de la population de ce village qui avait entièrement suc-

combé, à l'exception d'un tout jeune homme auquel une défiance trop fondée avait fait prendre la fuite par les derrières dès qu'on avait ouvert les portes de Soso.

En approchant de Toumboula, nous rencontrâmes quelques captifs et gens du village travaillant aux champs. J'étais en avant, avec Badara et le guide. Le pauvre vieux chef était impatient de revoir son village : aussi sa joie muette, dès qu'il l'aperçut, fut attendrissante. Les gens qui travaillaient aux champs, et dont le premier mouvement en nous voyant avait été de fuir, vinrent, dès qu'il fut reconnu, l'entourer; ceux qui étaient dans l'enceinte sortirent pour aller au-devant de lui; il fut reçu en triomphe et avec une joie véritable. Presque aussitôt les femmes de sa case commencèrent à chanter, à danser, ce qui ne s'était pas vu depuis longtemps dans ce lieu.

Quant à moi, j'étais effrayé littéralement. Les cinq sixièmes de la population avaient disparu. On ne voyait presque plus d'enfants ; les hommes avaient des figures décharnées. La misère était partout. Aussi fallait-il peu songer à nous réconforter à Toumboula.

Néanmoins, je me préparais à passer la journée dans ce village et au moins à me reposer des fatigues de la route passée, avant de tenter celle de Ouosébougou, quand Mahmadou Abi me fit prévenir qu'on partirait le même soir.

Je lui fis répondre que j'étais prêt, mais qu'hommes et bêtes étaient bien fatigués, et que je ne savais pas s'ils pourraient suivre. J'étais déjà forcé d'abandonner deux ânes. Mahmadou, pour toute réponse, dit qu'on allait me donner un autre âne, et que, si mes hommes ne pouvaient plus marcher, il les ferait porter par les soldats à cheval; que je ne m'inquiétasse de rien, qu'il ne permettrait pas que rien de ce qui était à nous restât en route.

Dès lors je n'avais plus d'objection à faire, et, sui-

vant le désir de Badara, je m'occupai de lui vendre contre quelques gros d'or les ânes qui ne pouvaient plus marcher, le sel que j'avais en surplus du nécessaire, mes cauris qui, au-delà de Toumboula, ne devaient plus servir et, en un mot, tout ce qui pouvait alléger mes bagages. Nous avions devant nous la perspective d'une route de quinze à dix-huit lieues à faire à travers des broussailles pour éviter des villages révoltés. Après les fatigues de la veille et de l'avant-veille, il était prudent de ne pas se charger, sauf d'eau.

Pendant que je prenais ces mesures de sécurité, j'entendis battre le tamtam du village. Je n'avais pas d'autre arme qu'une lance, et ne pouvais pas songer à être partie active dans un combat quelconque. Je sautai sur le toit de ma case, d'où je pouvais apercevoir la campagne. Une razzia tombait sur les vergers ; sept ou huit cavaliers poussaient devant eux les chameaux des Maures qui nous accompagnaient, ainsi que quelques ânes, et une quarantaine de piétons avec leurs blouses jaunes couraient en divers sens après les captifs et les enfants qui travaillaient dans les champs. Les coups de fusil partaient de tous les côtés sans les inquiéter ; mais bientôt la scène changea. Tout notre monde était sorti, près de cent cinquante cavaliers étaient à la poursuite des assaillants et deux cents hommes à pied fouillaient les broussailles pour y retrouver ceux qui, désespérant de se sauver, s'y étaient cachés.

En moins d'une demi-heure, douze Bambaras tombaient sous les coups de nos hommes, et mon brave Déthié, bien qu'à pied, en prenait un vivant, qui fut amené ainsi que cinq ou six autres plus ou moins blessés.

On les interrogea et l'on apprit que cette razzia était dirigée par les Massassis de Guémené dont l'un se trouvait au nombre des prisonniers ; ils ignoraient notre arrivée et n'étaient en tout que quarante-huit.

Après cet interrogatoire, on les livra aux talibés pour être exécutés. Aucun des talibés n'avait la main exercée et, leurs sabres n'étant point affilés, le supplice fut horrible; un des prisonniers reçut peut-être quarante coups avant que sa tête fût détachée.

Badara, bien qu'il fût mécontent de ce que Mahmadou Abi ne le consultât en rien, paraissait heureux de cet événement qui lui faisait prendre une revanche sur ses persécuteurs habituels.

Vers quatre heures, Mahmadou Abi fit conduire à ma case la plus jolie des captives arrêtées la veille. Chargé par Ahmadou de pourvoir à l'habillement de mes laptots, ce qu'il n'avait pas pu faire à Yamina, il leur donnait cette esclave pour que le produit de la vente leur permît de s'habiller à Nioro. Je la renvoyai aussitôt, disant au prince, que je ne pouvais pas accepter, au lieu de vêtements, cette compensation contraire à nos mœurs et à nos lois; s'il voulait présenter un cadeau à mes hommes, tout ce qu'il leur donnerait serait accepté avec plaisir, sauf des esclaves, qu'ils ne pouvaient vendre et qui seraient libres en arrivant à Médine.

Le soir, nous quittâmes le village, peu restaurés, accablés de fatigue; et pourtant on marcha en silence jusque vers deux heures du matin, où l'on s'arrêta d'épuisement.

Je secouais les uns et les autres fort inutilement. Enfin, au jour, on parvint à réveiller les dormeurs, on remonta à cheval et l'on reprit la marche. Bientôt nous quittâmes les épines qui nous déchiraient depuis la veille, et nous suivîmes le grand chemin, bien frayé, bien battu : c'était la grande route du pays, le chemin de Guigué à Ouosébougou, où des pas nombreux attestaient qu'on avait passé la veille. Mahmadou aussitôt donna l'ordre à quelques talibés de prendre l'avance de toute la vitesse possible, d'aller à Ouosébougou prévenir de son arrivée et de faire apporter de l'eau à la

colonne. Je partis avec eux, et, grâce à la vigueur de nos chevaux, qui pourtant se nourrissaient comme ils pouvaient depuis le départ, nous franchîmes en deux heures la route de huit lieues qui nous séparait du village.

Si j'étais enchanté de me rapprocher aussi rapidement des bords du Sénégal, Mahmadou Alpha ne l'était pas moins; il semblait fou de joie à l'idée qu'il allait surprendre son père et les siens. La route que nous parcourions traversait une forêt d'arbres épineux clairsemés, au milieu desquels abondait le gommier-varech. Notre faim était telle que, lorsque la rapidité de notre course se ralentissait pour laisser souffler les chevaux, nous mangions avidement ces boules de gomme qui déjà, dans mon voyage chez les Maures, avaient été quelquefois ma nourriture unique pendant une journée entière. La gomme ainsi mangée fraîche n'a que le léger inconvénient d'altérer considérablement, mais ma peau de bouc n'était pas encore vide, car je l'avais ménagée toute la nuit, et je pouvais boire à ma soif et même en donner à mes compagnons.

Comment décrire mes sensations dans cette course poussée parfois jusqu'au délire, sans ménagement de nos chevaux ni de nous. Je me grisais de l'idée du retour, et ne réfléchissais pas que nous n'étions que cinq, et que je n'avais pas d'armes en plein pays ennemi.

Nous arrivâmes, par une série d'ondulations du terrain, au sommet d'une côte d'où nous aperçûmes à nos pieds, un peu plus bas, une vaste plaine, ayant une pente visible du Nord au Sud; des montagnes peu élevées, presque des collines, la bornaient au nord. Là était Ouosébougou, place immense, entourée d'un terrain sablonneux à perte de vue. Les murailles étaient bien fortifiées, crénelées, et disposées en crémaillère avec de nombreux bastions; et devant les portes on voyait des réduits de défense, précaution que je n'avais

jamais remarquée dans les bourgs aperçus jusqu'alors. Un grand faubourg entourait la ville.

Nous nous élançâmes, et quelques gens qui travaillaient à couper du bois sur la hauteur s'enfuirent en poussant des cris d'alarme. Aussitôt, tous les habitants sortirent armés et le tambour battit. Il était clair qu'on était toujours prêt et que la place avait dû résister à de nombreux assauts.

Mais bientôt nous fûmes reconnus pour les talibés d'Ahmadou, et la défense qui se préparait se changea en fantasia; de notre côté, nous poussâmes une charge de toute la vitesse de nos chevaux, que nous n'arrêtâmes qu'à la porte du village. Nous y entrâmes précipitamment et courûmes à la case de Djolo, vieux Bambara de quatre-vingts ans passés, qui nous attendait à l'entrée de sa demeure et qui donna des ordres pour qu'immédiatement tous les captifs partissent au-devant de l'armée. Nous étions trempés de sueur, nos chevaux dégouttaient, et lorsqu'on apporta de l'eau, nous en bûmes jusqu'à sécher les calebasses. Puis, nous nous assîmes. Mes compagnons, émerveillés de me voir résister aussi bien qu'eux, s'écriaient : Oh! les blancs braves!

On se reposa une grande journée à Ouosébougou, et ce n'était pas trop. La plupart des talibés se refusaient à avancer, tant leurs jambes étaient enflées. Notre marche, une heure après le départ, ressemblait à une déroute à cause de l'espace qu'elle occupait.

Pour moi, je me soutenais, constamment à l'avant-garde près des guides; le docteur allait toujours à son allure paisible, aussi calme que s'il s'agissait de la chose la plus naturelle.

Nous ne rencontrions plus que des puits desséchés.

Le 17, vers trois heures, on essaya de se remettre en chemin pour atteindre Touroungoumbé. Sentant bien que les forces de tous étaient épuisées par les

étapes insensées, si elles n'eussent été nécessaires, que nous faisions depuis six jours, Mahmadou tentait un dernier effort pour amener son monde en lieu de sûreté par une marche de nuit, car une marche de jour eût été impossible.

Je sortis de Bagoyna en proie à une violente migraine et, quand vint la nuit, je fus pris de saignements de nez, tellement persistants qu'il me fallut plusieurs fois descendre de cheval. Mes forces me trahissaient et tout mon sang s'en allait. Je me tamponnai les narines, je fis un suprême effort et, le lendemain, à sept heures, j'étais des premiers rendus à Touroungoumbé, en compagnie d'Ali Abdoul, qui, à mesure que nous approchions, s'attachait de plus en plus à mes pas, en attendant qu'il fût tout à fait entre mes mains.

Quand je parvins au campement qu'on m'indiqua, je ne pouvais plus me soutenir. Je me laissai tomber sur ma natte et j'abandonnai aux gens de la case le soin de mon cheval, me bornant à dire : Faites-le boire et manger.

Touroungoumbé est une place très-considérable. Les caravanes des Maures qui vont du Sahara à Ségou, y payent l'impôt du passage.

Aussi fûmes-nous dédommagés en partie par une bonne réception de ce que nous avions souffert depuis huit jours. Nous passâmes là une journée tout entière tant par force que pour attendre les retardaires ; j'appris, en effet, que plusieurs n'étaient arrivés que le soir et avaient été pillés par des Maures amis qui campaient à petite distance de Touroungoumbé ; mais, pour qui connaît les mœurs des Maures, cela n'a rien d'étonnant, et la seule chose remarquable c'est qu'ils n'aient pas tué, afin d'empêcher toute dénonciation de la part de ceux qu'ils venaient de piller.

Le soir tout le monde fut rallié, et ce ne fut qu'à la

nuit, après un souper convenable, que nous pûmes prendre un vrai repos, car durant le jour une curiosité bienveillante avait fait envahir notre maison par tous les habitants, impatients de voir ces blancs extraordinaires qui pouvaient accomplir ce que les noirs font et plus encore. Le fait est que nos amis, en exagérant nos qualités, notre savoir et notre bravoure, nous avaient élevés sur un piédestal tel que, si je me fusse avisé de faire le salam, j'aurais passé pour un grand marabout, parce que je savais déchiffrer quelques mots d'arabe et écrire à peu près au moyen des caractères de cette langue, et je ne suis pas bien sûr qu'un jour ou l'autre on ne dise pas que j'ai gagné des batailles à moi tout seul, cependant avec mon pistolet à six coups.

Le 20 mai nous faisions notre entrée triomphale à Nioro. Le gouverneur Mustaf, vêtu d'un burnous magnifique, dont le capuchon relevé laissait voir sa figure, était monté sur un cheval maure de grande taille, piaffant entre les mains des soldats qui le tenaient par la bride. Ses fidèles et ses soldats l'entouraient, et si un certain nombre de talibés faisaient acte d'indépendance, en s'écartant de lui pour venir saluer Mahmadou, beaucoup d'autres se tenaient à ses côtés. Il y eut une fantasia intéressante, bien qu'en ce moment la moitié des cavaliers fussent absents. J'admirais surtout les beaux chevaux, tous de race maure.

Il y a dans Nioro deux parties distinctes : la ville fortifiée et la maison d'El Hadj. La ville est entourée d'une muraille irrégulière, ayant plusieurs portes de divers côtés, mais ce n'est pas là ce qui fait sa défense. Ce qui la met à l'abri d'une attaque, c'est la maison d'El Hadj.

Cette forteresse est un vaste carré de 250 pas de côté, construit régulièrement en pierres maçonnées avec de la terre. Les montagnes peu élevées qui environnent Nioro ont fourni des matériaux tout taillés, et la plu-

part de ces pierres affectent une forme rectangulaire, ce qui a permis de construire sans les tailler. Elles sont posées à plat; la muraille a environ $2^m,50$ d'épaisseur; aux quatre angles sont des tours rondes et le tout a de 10 à 12 mètres de haut. Je suis sûr que, sur le faite, le mur a encore au moins $1^m,50$ d'épaisseur. C'est totalement imprenable sans artillerie.

Dans la ville, les maisons sont en partie à terrasse, en partie couvertes de paille. Quelques-unes ont un étage.

Mahmadou Abi était allé saluer son père. Je fis demander à Mustaf où je devais loger, et immédiatement on me conduisit dans une maison spacieuse, chez un griot fort riche, nommé Samba Gouloumba, père ou oncle d'un griot de ce nom que j'avais connu à Ségou. Là, on me donna la maison du maître, qui était absent, et son frère vint m'y installer, en m'exprimant ses regrets et en insistant pour que j'attendisse le retour du maître de la maison. Il était, me disait-on, grand ami des blancs et serait désolé de ne pas me recevoir lui-même. Tout en ayant grand soin de ne pas m'engager, je pris possession d'une jolie chambre, située au premier étage et peinte proprement en rouge avec divers dessins. Mes laptots logeaient au-dessous. J'avais un véritable escalier, avec une terrasse devant ma porte et des fenêtres. A peine pouvais-je y croire! Je commençais à m'installer et à profiter de l'eau que les esclaves de la maison venaient de nous apporter, lorsqu'on nous annonça Mustaf, qui nous faisait visite et me demandait audience. Je n'étais plus depuis longtemps habitué à ces manières courtoises. Je le priai d'attendre que j'eusse remis mes vêtements et le fis monter. Il fut très-aimable.

Mustaf est un esclave du Bornou. C'est un Kanori qui a été longtemps le captif de confiance, le barbier et le cuisinier d'El Hadj. Probablement ces rapports in-

times ont contribué à adoucir ses manières et à les policer.

Il me souhaita la bienvenue, me fit beaucoup de compliments et finit par me prier de lui dire ce dont j'avais besoin.

Je lui répondis que, n'ayant pas l'intention de m'arrêter bien que je fusse très-fatigué, je lui demandais dix moules de couscous pour la nourriture des hommes jusqu'à Koniakary; que, quant à moi, je mangeais maintenant la nourriture des noirs et que tout ce qu'il m'enverrait serait bien reçu.

J'allai bientôt chez Mustaf lui rendre sa visite. Il me reçut de la façon la plus aimable, et j'en fus d'autant plus étonné qu'il n'est pas ainsi généralement et qu'il traite les noirs en grand seigneur; il est plus difficile pour eux de le voir, m'assurait Bakary, qu'il ne l'est de voir Ahmadou à Ségou.

Mustaf me dit qu'il désirait me conduire chez un schérif blanc. En effet, il sortit avec moi, accompagné d'un interprète arabe, et nous allâmes à l'extrémité de la ville dans la maison d'un marabout, Ako de Gambie, possesseur de la plus belle fortune du pays.

On nous introduisit dans une salle fort soignée, où, sur un tapis du Maroc posé sur des nattes, était assis en tailleur un homme vêtu entièrement de mousseline blanche; il avait un turban dont une partie, passant sous le menton et relevée, couvrait le bas de la figure. Son teint était incomparablement plus blanc que tout ce que j'avais vu chez les Maures et même chez les Mauresques. L'homme trop gras avait la main potelée et le pied petit et soigné. Son regard était fin; l'arc sourcilier bien dessiné; mais ni le nez ni la physionomie ne répondaient au type arabe. Sans le mat de son teint, on eût dit un Européen.

Il commença par m'interroger sur mon pays, demandant si nous étions Français, de quelle ville, et quand

j'eus répondu de Paris, il sourit et me dit : « Je connais Paris, c'est une ville où il y a de grandes rues plantées d'arbres. » Il me demanda si j'avais des nouvelles de mon pays et, sur ma réponse négative, il ajouta : « Je sais, moi, que tout va bien chez vous. »

A mon tour j'essayai quelques questions : j'appris qu'il était de Fez; mais, quant au but de son voyage, je ne pus obtenir que des réponses évasives.

Je commençais à me demander si c'était bien un Arabe ou quelque voyageur déguisé, et ce soupçon était celui de la plupart de mes laptots. Ils affirmaient qu'il comprenait le français et qu'il souriait quand je parlais avec le docteur. Toutefois, je ne pus pas réussir à savoir la vérité, car, dès qu'il vit que je le pressais de questions, il commença à me dérouter par des interrogations incompréhensibles. Il parlait, je l'avoue, l'arabe pur, que fort peu de monde comprenait, et les interprètres traduisaient peut-être mal.

Plus tard je demandai à mon schérif marocain s'il le connaissait. « Non, me dit-il; c'est un homme qui parle peu; il dit qu'il est schérif, je ne puis dire le contraire. » Mais le Marocain trouvait aussi que ce schérif n'avait pas la figure d'un Arabe.

J'allai, le 22, prendre congé de Mahmadou Abi, qui voulut monter à cheval pour m'accompagner et me mettre en route. Je fus donc escorté de toute la bande de ses fidèles jusqu'à bonne distance de Nioro. Là, au moment de me quitter, il me prit à part et me remit dans la main deux anneaux d'or d'une valeur d'au moins 120 francs, en s'excusant de me faire un aussi mince présent; moi, je le trouvais d'autant plus beau que je n'y comptais pas du tout. Nous nous quittâmes après une bonne poignée de main.

C'est un devoir pour moi de dire que, depuis mon départ de Ségou, je n'avais reçu de ce jeune homme et de son entourage que des attentions et des témoignages

d'affection, bien désintéressés, puisqu'on me savait sans autres ressources que les cadeaux d'Ahmadou, et que personne n'eût osé les accepter si même j'avais voulu les offrir.

Nous quittâmes Nioro à trois heures.

Au-delà de Touroungoumbé, nous avions trouvé un pays plus aride ; mais où, par places rares, la végétation était bien forte. En général, il est coupé de plaines de sable et de collines, rocheuses et peu élevées. Des bancs d'ardoise percent le sol en différents endroits et leurs feuillets détachés par les pluies ou par les chocs se dissolvent en une poussière noirâtre; plus loin, on rencontre des quartz grenus, de différentes nuances plus ou moins opaques, jaunes ou rouges ou d'un blanc laiteux, qui parfois servaient de pierres à feu.

La présence des ardoises à Nioro et de quelques schistes bitumineux dans le Fouladougou est-elle un indice de l'existence du charbon de terre? C'est ce que les siècles futurs nous apprendront. Mais si, surtout dans le Fouladougou, on venait à découvrir le charbon, ce serait à n'en pas douter une découverte plus précieuse pour le pays que ne l'a été celle de l'or.

Dans la nuit du 25 au 26 mai, une violente tempête avait éclaté; aussi le jour nous montra-t-il un déplorable spectacle. Nos cantines entourées d'un demi-pied d'eau, mon sac de cuir, dans lequel étaient mes carnets de notes, enfoncé dans la vase. Rien de sec, ni sur nous ni dans les cantines, qui, disjointes, avaient absorbé l'eau de telle façon qu'en les soulevant on l'en faisait sortir. Nos compagnons étaient encore plus mal que nous, et, par-dessus le marché, une pluie fine avait remplacé la pluie d'orage et un vent glacial empirait le malaise général.

Nous rechargeâmes les bagages et essayâmes de reprendre notre route. Le terrain était glissant, détrempé. Nos chevaux tombaient et je fis trois ou quatre chutes

dans la vase avant d'atteindre un marigot. Celui-ci ayant subitement grossi, on y plongeait dans l'eau, à pied, jusqu'aux épaules. Les berges étaient raides à descendre et à remonter. Ma foi, nous prîmes un bain, mais nous passâmes, avec nos chevaux, et c'est miracle qu'après cela, par le froid qu'il faisait, la fièvre ne soit pas venue nous rendre visite. Quand j'eus traversé, je me pris à penser que, si les mules chargées descendaient dans ce marigot transformé en torrent boueux, non-seulement elles n'en sortiraient pas, mais que mes cantines seraient inondées, mes notes, mes cartes et mes plans perdus. Je me décidai donc, tout ruisselant d'eau et de boue, à attendre les mules pendant une demi-heure. Alors Seïdou, grand et vigoureux homme, se mit à transporter les cantines sur sa tête. Il se chargeait, s'accroupissait sur la berge et se laissait glisser sur la pente jusque dans le lit du marigot, où il reprenait subitement la position verticale pour garder son équilibre et ne pas se noyer.

Les trois premières fois il réussit d'une façon admirable, mais à la quatrième, où justement il portait la cantine la plus précieuse pour moi, celle qui contenait mes cartes, il trébucha, et, sans sa présence d'esprit, c'en était fait de mon bagage. Il se rejeta sur la berge où la cantine s'enfonça dans la vase, et Samba Yoro put la saisir par la corde au moment où Seïdou glissait totalement dans l'eau. Il en fut quitte pour la peur, et à huit heures et demie nous étions au village de Mounia, où, après bien des efforts, je parvins à faire allumer un grand feu et à sécher successivement tout notre bagage ; livres, effets, instruments, tout avait été trempé, et le soir nous étions encore humides. Nous reçûmes là une bonne hospitalité.

Le lendemain, nous aperçûmes Koniakary, vers deux heures de l'après-midi. Cette immense place, chef-lieu du Diombokho, est défendue, par une maison forte d'El

Hadj, confiée à la garde de San Mody, l'un de ses captifs.

Notre première visite fut pour le tierno Moussa, chef des talibés. Il savait déjà, par Ibrahim Mabo, qui, revenu avec nous, nous avait devancés, les quelques bontés que j'avais eues pour son fils à Ségou, et son accueil fut aussi cordial qu'il est possible. Celui de San Mody fut moins avenant : il ne voulut pas me recevoir, et me fit conduire à une case assez sale qui me déplut. Aussi, lorsqu'il vint m'y visiter, je le reçus très-mal et le contraignis, pour ainsi dire, à me faire des excuses. J'en pris prétexte pour annoncer que je partirais le lendemain matin, et toutes ses tentatives pour me retenir échouèrent.

Le 28 notre impatience était portée au comble. Les éperons ne cessaient pas de déchirer les flancs de nos pauvres bêtes auxquelles, de temps en temps, nous réussissions à faire prendre le galop. Vers dix heures et demie nous entrions à Kana-Makounou; mais, après y avoir fait rafraîchir nos montures, nous continuâmes notre course.

Bientôt j'aperçus des montagnes devant nous, et sur la gauche je reconnus la curieuse montagne de Dinguira qu'on voit de Médine. Le docteur, à qui je le disais, ne pouvait croire à cette nouvelle; néanmoins nous pressions d'autant plus nos montures, et tout à coup je m'écriai : Voilà le poste! Le docteur parvint à faire prendre le galop à sa jument; mais mes coups d'éperons furent vains aussi bien que ceux d'Abdoul : les pauvres bêtes étaient fourbues. Nous arrivâmes au petit trot sur la berge située en face du poste, où nous rejoignîmes Seïdou, qui, parti la veille au soir de Koniakary pour nous devancer, avait dormi trop longtemps en route et arrivait en même temps que nous.

Dire nos impressions au moment où, haletants, nous

nous penchions sur l'eau claire du Sénégal pour y boire, dire de quels battements notre cœur était agité dans nos poitrines, c'est chose impossible : ce pavillon tricolore surmontant les blanches murailles du poste nous annonçait que nous étions en France ; désormais nous n'avions plus rien à craindre des hommes, et bientôt nous serions dans les bras de nos compatriotes, dans ceux de nos amis.

Oh ! c'est un de ces moments dont on peut mourir aussi facilement que d'une balle ennemie, car la joie tue aussi bien que la douleur ! Nos coups de fusil et nos cris eurent bientôt donné l'éveil. Le canot d'un traitant, du nommé Clédor, un des héros de la défense de Médine, en 1857, se détacha, et quand nous arrivâmes sur la berge française, nous fûmes reçus dans les bras de Béliard, le commandant du poste, qui ne nous connaissait cependant ni l'un ni l'autre et qui, réveillé en sursaut par la nouvelle de notre arrivée, osait à peine y croire.

Que cette accolade fraternelle me fit de bien !

Il serait superflu de dire quelle fut notre réception. A Médine, à Bakel, partout sur notre route, nous marchâmes d'ovations en ovations jusqu'à Saint-Louis. La nouvelle de notre arrivée nous avait précédés de quelques jours, et, sur les murs de la ville, de tous côtés, nous trouvâmes affiché l'avis suivant :

Saint-Louis, le 15 juin 1866.

MM. Mage et Quintin sont arrivés à Médine le 28 mai, de retour de leur voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

Le Gouverneur s'empresse d'annoncer cette heureuse nouvelle à la colonie, persuadé qu'elle l'accueillera avec les sentiments qu'inspirent à tout homme de cœur le courage, la persévérance et le dévouement déployés dans les entreprises grandes, périlleuses et qui intéressent au plus haut degré l'humanité.

Signé : *Le colonel du génie, gouverneur,*

PINET LAPRADE.

C'est le 18 que nous débarquions à Saint-Louis.

J'arrivai chez le Gouverneur, dans mes vêtements de voyage, taillés de mes mains, cousus par mes laptots et que je ne pouvais encore me décider à quitter.

Le même soir, la colonie s'associait, sous la présidence de son gouverneur, pour nous offrir une fête au Cercle. Je ne crains pas d'affirmer qu'on en garde encore le souvenir à Saint-Louis comme je le garde dans mon cœur.

J'avais appris à Médine que, depuis dix-huit mois, j'étais officier de la Légion d'honneur; quelque plaisir que j'en eusse éprouvé, celui que me causa cette soirée fut plus grand encore.

Une dernière joie m'était réservée. Le courrier du 28 juin m'emportait vers la France, et, si le succès de mon entreprise m'a souvent valu des témoignages d'estime et des satisfactions d'amour-propre, aucune de ces émotions n'est aussi vive que celle de revoir une famille tendrement aimée, qui, sans nouvelle de moi pendant deux années, avait vécu de tristesses sans fin, d'inquiétudes sans bornes, n'espérant souvent plus me revoir et à laquelle mon retour seul pouvait rendre le calme et le bonheur.

Enfin la Société de géographie, ayant à juger mes travaux qu'elle avait suivis d'un œil bienveillant, daigna leur donner sa sanction dans sa séance du 12 avril 1867, et me décerner *une médaille d'or pour mes découvertes géographiques en Afrique.*

En 1863, lorsque je partais pour ce voyage, il y avait plusieurs années que tout commerce régulier était interrompu entre le Diombokho, le Kaarta et nos établissements de Médine et de Bakel.

Aujourd'hui ce débouché à notre commerce est ouvert.

Lorsque je partais, on ignorait la position d'El Hadj, de ses fils, leurs forces, leurs ressources, l'histoire

même de la conquête du Ségou et du Macina, si intéressante pour guider la politique coloniale dans les relations que, tôt ou tard, elle doit établir avec les pays riverains du Niger.

Aujourd'hui nous savons qu'El Hadj est mort, que son fils Ahmadou pourra résister longtemps encore à la révolte du pays contre lequel il lutte. Mais, s'il maintient sa position, ses forces diminuent, ses talibés se lassent et ses recrutements sont de plus en plus difficiles; par conséquent, il ne parviendra probablement jamais à établir une autorité régulière dans son vaste territoire.

Aussi, quoiqu'Ahmadou ait montré beaucoup de bonne volonté à l'égard de l'établissement de relations commerciales avec nos comptoirs, quoiqu'il ait envoyé un de ses talibés saluer le Gouverneur, je pense qu'on ne saurait en ce moment attendre de ces pays éloignés d'autre commerce que celui de l'or du Bouré, qui remonte à Nioro par la voie de Kita pour, de là, venir à nos comptoirs, et de temps à autre, l'arrivée d'une caravane apportant directement de Ségou un peu d'or.

Quant à nos résultats géographiques, ils sont consignés dans la carte annexée à cette relation, et un seul coup d'œil sur cette carte, mise en regard de celles qui existaient avant mon voyage, suffira pour les faire apprécier.

Si la France veut intervenir d'une manière efficace dans la politique du Soudan, il n'y a, suivant moi, qu'un moyen sérieux, c'est de remonter le Niger avec des bâtiments, soit qu'on parvienne à leur faire franchir le rapide de Boussa [1], soit qu'on les construise au-dessus de ce barrage.

Ma conviction est que l'opération est possible.

Une fois rendu dans le haut Niger, avec la force ma-

1. Voir notre page 2.

térielle de chaloupes à vapeur armées de canons, il sera facile de s'y emparer promptement d'une influence considérable et d'amener la pacification générale du pays en dictant des conditions au parti que l'on soutiendra.

Une telle expédition ne serait pas très-coûteuse : elle ne demanderait qu'une bonne organisation et deux ou trois cent mille francs d'argent pour faire des cadeaux. Si elle réussissait, on pourrait assurer que la civilisation aurait fait un grand pas en Afrique; car, comme l'a dit le docteur Barth avant moi :

« Je pense que le seul moyen d'implanter la civilisation en Afrique serait l'établissement de centres coloniaux sur les principaux fleuves, afin que, de ces points, il se produisît un rayonnement salutaire et un courant civilisateur qui ne tarderaient pas à les joindre l'un à l'autre. »

Je n'ajouterai qu'un seul mot.

La plupart des maux de l'Afrique viennent de l'islamisme. Ni dans nos colonies actuelles, ni dans celles qu'on fondera plus tard, même quand il se présente sous les dehors les plus séduisants, comme cela arrive parfois au Sénégal, jamais, dans aucune circonstance, on ne doit l'encourager.

Le combattre ouvertement serait peut-être un mal, l'encourager en est un beaucoup plus grand. — A mes yeux, c'est un crime par complicité.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Ch. pitre Ier. — *De Bakel à Makadiambougou.* — Pourquoi .plorer la région du Sénégal au Niger? — Je suis chargé ce voyage. — Instructions du gouverneur Faidherbe. — Ma ıpe. — Départ de Saint-Louis, le 12 octobre 1863. — Bare à Kotéré. — Plaine du Natiaga. — Les arachides. — Les popotames. — Barrages du Sénégal. — La montagne des ıges. — Bafoulabé. — Entrevue avec Diango. — Koundian. Le Bafing. — Firia. — Le baobab. — Le Bakhoy. — Un gué. Le Kita. — Makadiambougou........................ p. 1

hap. ii. — *Du Kita au Ségou.* — L'or dans l'Afrique occidentale. — Caravanes de trafiquants. — Le Kaarta. — Le Bagué. Kouroundingkoto. — Guettala. — Coiffures. — Sel de Tiıit. — Guémoukoura et le tierno Ousman. — Diangounté et tierno Boubakar Sirey. — Les sauterelles. — Entrée dans le Ségou. — La botoque. — Les Massassis de Guéméné. — Morceaux de la première catégorie du bœuf. — Toumboula. 38

hap. iii. — *De Toumboula à Ségou-Sikoro.* — Badara Tunkara. — Les rôniers et leurs fruits. — Premières traces de rébellion. — Médine du Ségou. — Échauffourée près de Touta. — Les curieux à Banamba. — Morébougou et le doubalel. — Le Niger. — Yamina et la foule des curieux. — Maison de Sérinté. — Les Soninkés se ruinent par amour pour la paix. — Marché d'Yamina. — Les Somonos ou mariniers du Niger et leurs pirogues. — Parure des femmes. — Navigation sur le Niger. — Vue de Ségou-Sikoro........................ 58

Chap. iv. — *El Hadj Omar Cheikou.* — Il naît en 1797. — Pèlerinage à La Mecque. — Formation des disciples ou talibés d'El Hadj Omar. — Entrevue avec M. Caille, gouverneur, en 1846. — Prise de Tamba et de Goufoudé. — Soumission du Bouré. — Guerre avec les Massassis, chefs des Bambaras. — Les traitants du Sénégal sont pillés jusqu'à Bakel.

— Soumission du Kaarta. — El Hadj est assiégé dans Nioro. — Ruine de Kandiari, des Massassis et des Djawaras. — Occupation de Diangounté. — Belle défense de Médine sur le Sénégal, en 1856. — El Hadj répare sa défaite et n'attaque plus que les païens et les rebelles. — Prise de Marcoïa (1859). — Guerre avec le Ségou. — Reddition d'Yamina (1860), d'Oïtala et de Sansandig. — Intervention du Macina en faveur d'Ali, roi de Ségou. — Victorieux à Sansandig, El Hadj entre à Ségou Sikoro (1861). — Il refuse la paix proposée par Ahmadi Ahmadou, chef du Macina.. — Défaite des Maciniens à Saéwa (1862). — Soulèvement des Maciniens et des Bambaras de Sansandig (1863). — Les talibés d'El Hadj sont battus deux fois (1864).. 8

Chap. v. — *Installation à Ségou-Sikoro*. — Palais d'Ahmadou. — Réception du prince. — Maison d'El Hadj. — Habitation de Samba N'diaye. — Histoire de notre hôte. — Seïdou et Ibrahim. — Les griots Samba Farba et Sontoukou. — Le tierno Abdoul et le chérif Mahmodou. — Les ministres d'Ahmadou. — Place des fêtes et des assemblées. — Célébration du Cauri. — Le griot Diali Mahmodi. — J'envoie des courriers au Gouverneur. — Champ des exécutions. — Sépultures. — La Tabaski. — Danse des griotes. — L'alpha Ahmadou et le griot. — Ecoliers mendiants.. 120

Chap. vi. — *Ahmadou s'oppose à notre départ*. — L'hivernage en juillet et les fourmis. — Caravanes venues du sud. — Conséquences d'une défaite à Tocoroba. — L'orgueil du laptot Sidy est puni. — Les plus proches parents d'Ahmadou tiennent conseil chez moi. — Négociations. — Ahmadou remet notre départ au retour de nos envoyés. — Mes dépêches au Gouverneur sont confiées à Bakary Guëye et à Sidy. — Mes occupations après leur départ. — Les pêcheurs ou mariniers de Ségou-Sikoro. — Retour de Seïdou. — Déjeuner d'Ahmadou. — Le miel. — J'obtiens que Samba N'diaye me fasse une réparation. — Rigueurs de la saison en novembre. — Insurrection du Harem royal. — Mes étrennes au prince et à mes gens (1865). — Nouvelle victoire des insurgés............... 158

Chap. vii. — *Expéditions victorieuses*. — Notre équipement. — Marche de l'armée d'Ahmadou. — Marcadougouba. — Restitution des objets détournés du butin. — Défi des talibés aux soldats. — Combat de Toghou. — Défaite de Mari et prise du village. — Exécution d'un captif. — Alioun est mortellement blessé. — Le champ du massacre et le sourire des morts. — Pillage de Toghou. — Rentrée triomphale. — Le corps d'Alioun est inhumé par un général et par un prince. — Mes courriers sont-ils revenus à Nioro ? — Nouveaux préparatifs d'expédition. — Je chasse chemin faisant. — Assaut de Dina. — Pillage de Goumi. — Entrée à Yamina. — Je suis traité comme un héros.. 188

CHAP. VIII. — *Désastres* — Méfiez-vous des cadeaux et n'en faites pas profiter les autres. — Ahmadou m'accorde mes entrées au palais. — Expédition contre Sansandig. — Passage du Niger. — Sous la tente pendant la tempête. — Les gourous. — Sansandig. — Le premier assaut est repoussé. — Ahmadou fait fautes sur fautes durant ce siége de soixante-douze jours. — Il est attaqué par Mari. — Il se retire précipitamment à Ségou (17 sept. 1865). — Sa retraite devient une déroute. — Nous rentrons malades. — Quelle avait été la cause de cette panique? — Défaite et mort de l'alpha Oumar après le pillage de Tombouctou. — El Hadj est assiégé plusieurs mois dans Hamdallahi. — Les Maciniens y rentrent après avoir tué El Hadj (avril 1864). 224

CHAP. IX. — *Conclusion d'un traité avec Ahmadou.* — Rentrée d'Ahmadou à Ségou. — Je lui fais espérer le secours de la France. — Je tombe malade. — Ma vue touche le Roi. — Il me prie de rester à Ségou par amitié pour lui. — Il va faire partir mon courrier Seïdou. — Sidy revient de Saint-Louis. — Histoire de la mission dont il avait été chargé avec Bakary Guëye. — Honnêteté de ce dernier. — Leur séjour forcé à Nioro. — Méfiance de Bakary à l'égard de Sidy. — Celui-ci est néanmoins bien reçu par moi. — Retour de Bakary Guëye. — Lettres du Gouverneur. — Réception de la taxe du mil. — Négociations. — Convention du traité (26 février 1866). — Notre départ définitivement fixé au 9 mars a lieu deux mois plus tard, après le consentement des chefs et la signature du traité.. 243

CHAP. X. — *De Ségou-Sikoro à Saint-Louis.* — Le 6 mai, nous quittons Ségou-Sikoro. — Yamina est laissée de côté. — Morébougou. — Toubacoura. — Les misères de notre route commencent après Difia. — Nous redoutons les insurgés. — Soso est surprise par trahison. — Joie de Badara en rentrant à Toumboula. — Défaite de la razzia tentée par les Massassis de Guéméné. — Course échevelée jusqu'à Ouosébougou. — Touroungoumbé. — Entrée à Nioro. — Mustaf. — La forteresse. — Maison du griot Samba Gouloumba. — Le marabout Ako de Gambie. — Y a-t-il du charbon de terre dans le Fouladougou? — Koniakary. — Nous accourons à Médine du Sénégal. — Le drapeau tricolore. — Débarquement et réception à Saint-Louis. — Résultats de ce voyage................................ 276

COULOMMIERS. — Typographie PAUL BRODARD.



[illegible] A 1 FRANC 25 C. LE VOLUME, FORMAT IN-18 JÉSUS

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 50 cent. par volume

Agassiz (M. et Mme). *Voyage au Brésil*, 1 vol. avec [illegible].
Aunet (Mme Léonie d'). *Voyage d'une femme au Spitzberg*. 1 vol.
Badin (Ad.). *Duguay-Trouin*. 1 vol.
— *Jean Bart*. 1 vol.
Baines (Th.). *Voyage dans le sud-ouest de l'Afrique*. 1 vol.
Baker (S. W.). *Le lac Albert*. Nouveau voyage aux sources du Nil. 1 vol.
Baldwin. *Du Natal au Zambèze*, 1865-1866. Récits de chasses. 1 vol.
Barrau (Th.-H.). *Conseils aux ouvriers sur les moyens d'améliorer leur condition*. 1 v.
Bernard (Fréd.). *Vie d'Oberlin*. 1 vol.
Bonnechose (Émile de). *Bertrand du Guesclin*. 1 vol.
— *Lazare Hoche*. 1 vol.
Burton (le capitaine). *Voyages à la Mecque, aux grands lacs d'Afrique et chez les Mormons*, 1 vol. avec 3 cartes.
Calemard de La Fayette. *La Prime d'honneur*. 1 vol.
— *L'Agriculture progressive*. 1 vol.
Carraud (Mme Z.). *Une Servante d'autrefois*. 1 vol.
Charton (Éd.). *Histoires de trois enfants pauvres*. 1 vol.
Corne (H.). *Le cardinal Mazarin*. 1 vol.
— *Le cardinal de Richelieu*. 1 vol.
Corneille (Pierre). *Chefs-d'œuvre*. 1 vol.
Deberrypon (Martial). *La boutique de la marchande de poissons*. 1 vol.
Delapalme. *Le Premier livre du citoyen*. 1 vol.
Duval (Jules). *Notre pays*. 1 vol.
Ernouf (Le baron). *Histoire de trois ouvriers français*. 1 vol.
— [illegible]. *Philippe de Girard*. 1 vol.
— *Denis Papin*. 1 vol.
Franck (Ad.). *Morale pour tous*; 2e édit. 1 volume.
Franklin. *Œuvres*, traduites de l'anglais et annotées par Éd. Laboulaye. 2 vol.
Guillemin (Amédée). *La Lune*. 1 vol. avec 2 grandes planches et 46 vignettes.
— *Le Soleil*. 1 vol. avec 58 figures.
— *La Lumière*. 1 vol. avec 71 figures.
— *Le Son*. 1 vol. avec 78 figures.
Hauréau (B.). *Charlemagne et sa cour*. 1 v.
Hayes (Dr I.-I.). *La mer libre du pôle*. 1 v.
Hoefer (Dr). *Les saisons*, études de la nature. 2e série formant 2 vol. avec figures.
Chaque série se vend séparément.
Homère. *Les beautés de l'Iliade et de l'Odyssée*, traduction de M. Giguet. 1 v.
Jonveaux (Émile). *Histoire de quatre ouvriers anglais* (Maudslay, Stephenson, W. Fairbairn, J. Nasmyth). 1 vol.
— *Histoire de trois potiers célèbres*. 1 vol.
Joinville (Le sire de). *Histoire de saint Louis*, texte rapproché du français moderne, par Natalis de Wailly. 1 vol.

Jonault. *Abraham Lincoln*. 1 vol. avec deux portraits.
— *George Washington*. 1 vol. [illegible] cartes.
Labouchère (Alf.). *Oberkampf*. 1 vol.
Lacombe (P.). *Petite histoire du peuple français*. 1 vol.
La Fontaine. *Choix de fables*. 1 vol.
Lanoye (Fr. de). *L'Inde contemporaine*. 1 vol.
Le loyal serviteur. *Histoire du [illegible] seigneur de Bayart*. 1 vol.
Livingstone (Charles et David). *Explorations dans l'Afrique [illegible] et dans le bassin du Zambèse*, 1840-1864. 1 vol.
Mage (E.). *[illegible] dans le Soudan occidental*. 1 vol. avec une carte.
Marcoy (P.). *Scènes et paysages dans les Andes*. 2 vol.
Meunier (Mme H.). *Le docteur au village*, Entretiens familiers sur l'hygiène. 1 v. — Entretiens sur la botanique. 1 vol.
Milton (le Vte) et le Dr W. B. Cheadle. *Voyage de l'Atlantique au Pacifique à travers les montagnes Rocheuses*. 1 vol. avec cartes.
Molière. *Chefs-d'œuvre*. 1 vol.
Mouhot. *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge et de Laos*. 1 vol.
Müller (Eug.). *La boutique du marchand de nouveautés*. 1 vol.
Palgrave (W. G.). *Une année dans l'Arabie centrale*. 1 vol. avec carte.
Perron d'Arc. *Aventures d'un voyageur en Australie*. 1 vol.
Pfeiffer (Mme Ida). *Voyage autour du monde*, édition abrégée par J. Belin de Launay. 1 vol.
Piotrowski (R.). *Souvenirs d'un Sibérien*. 1 vol.
Poirson. *Guide-Manuel de l'Orphéoniste*. 1 vol.
Racine (Jean). *Œuvres complètes*. 2 vol.
— *Chefs-d'œuvre*. 2 vol.
Reclus (E.). *Les phénomènes terrestres*, 2 vol. qui se vendent séparément :
I. *Les continents*. 1 vol.
II. *Les mers et les météores*. 1 vol.
Rendu (Victor). *Principes d'agriculture*, 2 vol. avec vignettes.
— *Mœurs pittoresques des insectes*. 1 vol.
Shakspeare. *Chefs-d'œuvre*. 3 vol.
Speke (Journal du capitaine John Hanning). *Découverte des sources du Nil*. 1 v.
Thevenin (Évariste). *Cours d'économie industrielle*. 7 vol.
— *Entretiens populaires*. 9 vol.
Chaque volume se vend séparément.
Vambéry (Arminius). *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale*. 1 vol.
Véron (E.). *Les Associations ouvrières en Allemagne, en Angleterre et en France*. 1 vol.
Wallon (de l'Institut). *Jeanne d'Arc*. 1 v.

Coulommiers. — Typ. Paul BRODARD et Cie